N° 713 39e Année Tome CCII 1er Mars 1928

# MERCVRE

DE

# FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE







—

***PRIX DU NUMÉRO***

***France........ 4 fr.*** | ***Étranger....... 4 fr. 50***

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

# LE
# NATIONALISME BRETON

—

## I

### CEUX D'HIER ET D'AUTREFOIS

Sur un sol dur, dont les assises surgirent des flots à l'époque hercienne, sur un sol vieux autant que le monde, aux confins maritimes de la France, la Nation bretonne, suivant son destin, continue de vivre et de s'accroître.

Sa terre a nom Armorique, de « *Ar-mor* » : « *Près de la mer* ».

Son passé, tout accroché aux forêts de son terroir, à ses vallées et à ses monts, à ses golfes et à ses ports, révèle une succession d'heurs et de malheurs, et c'est l'histoire de tous les peuples. Les Bretons connurent la grandeur lorsqu'ils surent obéir à un seul chef. Sur eux fondirent les pires calamités chaque fois que, dispersant leurs forces et se déchirant en querelles intestines, ils ouvrirent la porte aux invasions venues du nord et de l'est.

Mais toujours, même aux temps les plus noirs des invasions barbares, la race obstinée demeurait. Habile à surprendre les faiblesses de l'envahisseur, habile aussi à se créer des alliances, le Breton bientôt revenait triomphant dans ses villages brûlés et ses places fortes démolies. Patiemment, il reconstruisait.

Terre convoitée des rois de France et des rois d'Angleterre, la Bretagne était leur champ de bataille. Tantôt servant l'un et tantôt l'autre, les rois et les ducs de Bretagne ne surent jamais concevoir une grande politique, jusqu'au jour où, la raison aidant, une Duchesse de Bretagne apporta son duché en dot au Roi de France.

Cependant la Nation demeurait. Elle gardait sa langue, ses écoles et presque toutes ses administrations. Si elle perdait son hégémonie politique, l'avenir, du moins, semblait devoir lui assurer paix et richesses. Mais gouverner les Bretons n'est pas chose facile. Contre les envahissements de la Couronne, ils défendaient leurs droits avec acharnement. Et la Rouërie achevait, semble-t-il, de mettre au point un vaste complot « pour l'indépendance », quand la tourmente révolutionnaire s'abattit d'un coup sur la terre de Saint-Yves.

Les Bretons comprirent immédiatement que la proclamation de la République « une et indivisible » revenait pour eux à une grave défaite militaire. Pourquoi ils en appelèrent aux armes. Toutes les trames de l'organisation montée pour chasser de la terre d'Armorique les lys de France devaient servir à les défendre; la cause du Roi était devenue celle des libertés nationales. De Fougères, ville des marches au Pont-de-Buis, près la côte, les Chouans tenaient la campagne; l'Ar-coat aux bois profonds, aux sombres vallonnements, était semé d'embûches, et les « armées de la République » y fondaient, jonchant le sol de leurs cadavres : des morts qui n'avaient même pas combattu.

Mais chacun sait comment les Anglais trahirent les Bretons, et la guerre « pour le Roi et les libertés » finit à Quiberon dans un flot de sang.

Ainsi, après des siècles de lutte armée et de procès en chambre du Parlement, la Bretagne cédait. Meurtrie, décapitée, son vaste corps tremblant qu'on ne l'amputât encore de quelqu'un de ses membres, elle se terrait

dans ses hameaux et ses villages. La terre et l'eau reprenaient l'homme obstiné à y creuser l'éternel sillon où germe le grain, où glisse la barque, et le soir aux veillées, à voix très basse, on racontait les siècles révolus et l'on parlait breton.

Depuis?...

Depuis, on n'a pas laissé le Breton en repos. Non pas qu'il ait esquissé un mouvement de révolte contre « l'état de choses établi » : il avait trouvé des conseillers pour le convaincre d'accepter le nouvel ordre politique. Mais on redoutait son particularisme irréductible, sa langue conservée, ses traditions vivantes et sa foi chaque jour affirmée, manifestations hétérodoxes dressées comme une constante menace contre l'espèce particulière d'unification du territoire que rêvaient les sous-doctrinaires maîtres de l'Etat républicain.

La Bretagne ploya sous le joug d'une administration autoritaire et tracassière, d'une école d'où l'on avait volontairement banni l'enseignement qui eût convenu au génie de sa race.

Au cours du XIX^e siècle, l'idée bretonne sommeille. Le peuple participe aux réactions politiques qui secouent l'Etat français. Les guerres impériales lui prennent ses enfants. Il accueille avec enthousiasme le retour de la Monarchie française, subit la révolution de quarante-huit, et sa représentation est en 1875 catholique et royaliste. La Province semble vivre d'une vie française et prend effectivement parti dans le grand débat dont la conclusion lui est d'ailleurs contraire.

Déjà ses chefs politiques sont accoutumés au jeu de l'élection. Ils ont pris l'habitude que le sort de la Province se décidât au parlement de Paris. Et puis, ce n'est pas la Bretagne qu'ils représentent, mais une ville, un arrondissement, un département tout au plus. Happés par la machine parlementaire, enrégimentés dans un parti politique français, ils perdent la juste notion de

leur devoir, qui est de combattre sans rémission le fractionnement de leur province. Ayant accepté la lutte sur le terrain où le parti républicain la situait, ils devaient fatalement succomber avant d'avoir eu le temps de rétablir une situation qu'une erreur de tactique avait compromise. Aussi n'est-ce pas chez les parlementaires bretons que nous trouvons les signes avant-coureurs de cette tentative de redressement national à laquelle nous assistons aujourd'hui. Ils sont bleus, blancs ou rouges; ils ne sont pas bretons. Et, dès qu'ils le peuvent, ils se débarrassent de celui qui, malgré tout, s'obstine à vouloir une Bretagne : j'ai nommé Monsieur le Marquis de l'Estourbeillon.

§

M. le marquis de l'Estourbeillon avait une idée et la voulait réaliser. Il en puisait le suc dans l'histoire de son pays, mais la trouvait agonisante sur ce sol de Bretagne où elle avait fleuri, et combien magnifiquement, des siècles durant.

Ce n'est pas dire que, de 1793 au 16 août 1898, date de la fondation de l'Union régionaliste bretonne, rien n'avait été tenté pour conserver à cette idée-mère au moins un semblant de vie. Mais les hommes que la question bretonne intéressait travaillèrent dans le vide, ne réalisant guère que pour eux-mêmes et un nombre restreint d'intellectuels ou d'initiés.

Hersard de la Villemarqué, en éditant son *Bazaz Breiz*, recueillait les chansons de la Bretagne pour les transmettre plus sûrement et en garder la tradition. Mais ce n'étaient que des chansons et si on y sentait vivre l'âme populaire, si elles en exprimaient les passions, les amours et les haines :

*Le peuple a été opprimé*
*Le pays a été foulé par des envahisseurs étrangers*
*Par des envahisseurs des Pays Gaulois*

leur publication était sans portée immédiate, les Bretons de 1838 ne se souciant guère de la Bretagne.

Cependant il est peu de gestes inutiles qui tendent à maintenir ce qui demeure d'un patrimoine national. S'ils viennent à une heure peu propice et ne provoquent aucune action, non plus qu'aucune réaction, ils sont les flambeaux qui rallumeront le bûcher éteint. Dans le ciel obscurci de la vie nationale, ils brilleront comme des étoiles. Vers elles les chercheurs marcheront et c'est à leur clarté qu'ils liront en eux-mêmes. Aussi ne faut-il pas négliger ces manifestations de la pensée nationale bretonne qui s'échelonnent pendant un demi-siècle sans exciter autre chose que la curiosité des lettrés. Elles sont aussi des sources de vie. Une génération viendra s'y abreuver. Et si le Gonidec de Tressan, lorsqu'il publiait sa grammaire bretonne, et la Borderie, lorsqu'il écrivait son histoire de la Bretagne, n'avaient en vue que de recueillir les vestiges du passé, nous devons à la vérité de dire qu'ils ont travaillé pour l'avenir, puisque aujourd'hui histoire, grammaire et chansons ont servi de point de départ aux études et au mouvement politique dont l'aboutissement est le nationalisme breton.

C'est un signe des temps que cette prééminence de l'idée politique. Il y a cinquante ans, nul n'eût songé à professer que le rétablissement des traditions perdues, d'une économie raisonnable, d'une langue se mourant nécessitait d'abord un redressement politique. Et l'on eût bien surpris les poètes du Parnasse breton, comme la plupart des fondateurs de l'Union régionaliste, si on leur avait affirmé que tous leurs efforts seraient un jour groupés en faisceau par de jeunes hommes, de tous jeunes hommes et pour des fins politiques.

Le Parnasse breton?...

Quelques noms connus, quelques beaux poèmes, et pour le reste beaucoup de bonne volonté. Il demeure de

ce mouvement un gros livre broché, à couverture bleue aux armes de Bretagne que le temps a pâli, et le fait qu'on l'ait tenté. Louis Tiercelin, poète délicat, homme exquis et promoteur de ce rassemblement sous le signe de la Province, était le jouet d'une grande illusion.

Nous avons espéré, écrit-il dans la Préface de son Parnasse,... qu'en groupant les poètes sous la bannière de la Bretagne, plus de sympathie irait vers eux... Nous avons cru ainsi faire œuvre de bons Bretons, nouer un lien solide...

Mais le lien ténu s'est dénoué. Son idée, « qui avait pris feu... » brûla comme les feux de la Saint-Jean d'été : une heure de joie, un peu d'espoir, et puis le goût des cendres dans l'air parfumé.

Au vrai, la flamme n'était qu'en lui, et elle était trop uniquement parnassienne pour susciter un mouvement breton et qui durât. La pensée française, qu'on le voulût ou non, dominait l'œuvre et ses adhérents. Tiercelin annexe Leconte de Lisle et en fait un Breton. Qui le croira? Mais il oublie l'auteur des *Amours jaunes*, Tristan Corbière le Morlaisien, qui est de sa race et le prouve :

J'en ai vu parmi nous sur la Terre Patrie
Se mourir du mal du pays (1).

Tiercelin fut un homme charmant qui poursuivit sa chimère jusqu'à l'heure où la mort le contraignit à céder. On l'aimait pour lui, pour son accueil affectueux, sa grande indulgence; on le fréquentait aussi par vanité, pour approcher le Maître, en profiter. Rares étaient ceux qui communiaient avec lui dans l'amour de cette Bretagne au service de laquelle il avait mis son talent, son temps aussi et son argent, toutes choses qui comptent et font total le don de soi.

L'Union régionaliste bretonne était fondée à Morlaix le 14 août 1898. Elle permettait de vastes espoirs. Du

(1) *La Pastorale de Conlie.*

moins, le croyait-on. Elle avait le bonheur de grouper autour d'hommes comme Le Braz, Le Goffic, Vallée, le marquis de l'Estourbeillon, connus de tous en Bretagne pour leur mérite, toute une jeunesse. On y aimait la Bretagne d'un profond amour; mais pour des raisons diverses. Tous la voulaient heureuse et prospère, libre aussi jusqu'à un certain point. Ses fondateurs trouvèrent dans la presse régionale des concours nombreux dont certains fort inattendus. Le clergé breton, le bas clergé surtout, l'appuya de son influence qui était grande alors. Le mouvement devait normalement se développer et pénétrer la masse bretonnante des populations de l'Armor et de l'Ar-coat; mais normalement aussi, il devait aboutir à une impasse :

Pourquoi? Parce que, nécessairement la question de la politique à suivre devait se poser et que poser cette question, c'était ouvrir la porte aux discussions les plus irrémédiables; c'était tuer l'union.

On a attribué cette fameuse rupture de Saint-Renan (9-14 septembre 1911) à bien d'autres motifs que celui-là qui en fut la cause vraie. Jaffrenou n'a pas craint d'écrire : « cherchez la femme », et il raconte une histoire de « moitié bretonne de glaive divisé », pour quelle moitié le marquis de l'Estourbeillon n'aurait pas eu tout le respect qu'on lui devait, toutes choses funambulesques ou de l'ordre des prétextes, mais non des causes pour quoi l'union fut rompue et le mouvement, dès lors, pratiquement enrayé.

Il était bel et bon de dire quels étaient les buts à atteindre, de répandre et d'expliquer les raisons d'un tel programme. Mais les moyens? Défendre la langue bretonne, prétendre à ressusciter le gouvernement parlementaire de Rennes, viser à l'autonomie administrative dans le cadre de la Nation française, c'était parfait. Mais tout cela ne pouvait aboutir qu'avec le consentement du gouvernement de la troisième République, ou contre

lui. On ne pensait pas à donner au mouvement la position anti-française qu'il prendra plus tard. Le problème à la fois plus simple et plus complexe était de savoir quel gouvernement siégant à Paris pouvait rendre aux Bretons leurs chères libertés.

Je n'ai pas entendu dire que la question fût discutée en congrès. Mais les tendances s'affirmaient divergentes. Le marquis de l'Estourbeillon, député royaliste du Morbihan, était nommé président de l'U. R. B., cependant que le clan bardique, sous la direction de Jaffrenou-Taldit et d'Abalor-Le Berre, confiait ses pensées à *l'Ouest-Eclair,* organe du démocratisme chrétien.

Les solennelles promesses du duc d'Orléans, la critique du régime républicain par Charles Maurras, sa démonstration à la *Gazette de France* qu'il était contraire à la nature même de ce régime de décentraliser, étaient autant d'arguments en faveur d'une politique bretonne prenant position contre « l'état de choses républicain ».

Charles Maurras, maître de la jeunesse, aura, après la guerre, une influence décisive, bien que très indirecte sur l'évolution du mouvement breton. Mais déjà la pensée latine incite des Celtes à souhaiter un rétablissement de l'Ordre français, cependant que les nuées démocratiques conduisent les autres sur les routes hasardeuses de la république fédérale et démocratique du genre américain.

Ces jeunes Turcs — pardon, ces jeunes Bretons — ont alors pour écrivain, pour animateur (nous sommes en 1900-1901-2-3) M. Jaffrenou, barde Taldir, et les colonnes de *l'Ouest-Eclair* lui sont ouvertes. Si j'ai bien compris Taldir, son but était de démontrer aux républicains et plus particulièrement aux gens de M. Combes que le régime n'avait rien à craindre des revendications bretonnes, tout au contraire. Quels beaux articles il écrivait alors! Quelle peine ne prenait-il pas!

Il ne convainquit personne. Son désir de réaliser une France « fédérée comme les Etats-Unis, l'Allemagne ou la Suisse », n'eut d'autre résultat que de diviser les efforts, les moyens d'action déjà fort précaires, et, une fois de plus, les Bretons en vinrent à se déchirer, ce qu'ils font sans ménagements. La Fédération se dressait face à l'Union. On se jetait l'anathème.

— Vous n'êtes pas de vrais Bretons.
— Vos congrès ne sont que des mascarades.

Il devenait si difficile d'être un « vrai Breton » que les grands Bretons rentraient sous leur tente, abandonnant les bardes à leur république fédérale et le marquis de l'Estourbeillon à ses difficultés.

## II

### LE NATIONALISME D'AUJOURD'HUI

La guerre vient. Le vent a tourné et souffle de l'est : la Bretagne fait tête.

Puisqu'ils ne pouvaient pas rouler à la frontière
Les monstres de Pen-Tir et les géants du Raz....
Les Brètons...
.... ont offert leur poitrine et sont venus mourir (1).

Leur bravoure est légendaire. Ne leur marchandons pas une gloire qu'ils payèrent de leur sang répandu à profusion « sur le sol mal défendu » des marches de France. La Bretagne a perdu deux cent cinquante mille hommes pendant la guerre : inclinons-nous avec respect.

Et les mouvements bretons n'existent plus. Les publications de « l'Union » comme celles de la Fédération disparaissent dans la tourmente. Toute la Bretagne s'est à nouveau donnée à la France avec un élan, une générosité que rien n'égale.

(1) *Ne pleurez pas, femmes en noir*, Jeanne Perdiel-Vaissière.

Ecoutez chanter le soldat breton :

> Me zo er Gédour bras én é sau ar er hleu
> Gout eran petra onn ha me ouér petra ran
> Iné Kornog, hé douar, hé merherd hag hé bleu
> Oll Kened er bedé, en noz-man, e ofran (1).

Il défend l'Occident. Dans cette lutte pour le patrimoine commun, la civilisation occidentale, les Bretons alors ne marchandent pas. Mais la victoire qu'ils gagnèrent avec nous, qu'en avons-nous fait? ils nous le demandent aujourd'hui. Que voulez-vous leur répondre?

De là part la renaissance du nationalisme breton.

Ce n'est pas un phénomène curieux, c'est une loi naturelle. Lorsque l'assimilation difficile d'une race par une autre est en voie d'évolution, les périodes de crise sont toujours critiques. Si la masse amorphe — et la masse bretonne est pareille aux autres — ressent le malaise ambiant sans en définir les causes; si elle ne cherche pas à s'en évader, n'esquisse pas le moindre geste de révolte, si elle subit, c'est parce qu'elle est matière bien plus qu'intelligence. Mais vienne l'esprit et elle se meut; d'abord lentement, lourdement; puis, les hommes se poussent l'un l'autre, s'entraînent mutuellement comme le font les molécules d'une nappe liquide, et le mouvement s'amplifie, se presse.

La renaissance du nationalisme breton est le fruit d'une méditation poursuivie au cours des années d'après-guerre, et dont les thèses et hypothèses reçoivent chaque jour d'éclatantes confirmations dans les faits, en raison de la folle politique du gouvernement de Paris.

J'entends n'apporter ici qu'un témoignage objectif et ne défendrai pas ce qu'on appelle « le point de vue na-

(1) — Je suis le grand veilleur debout sur la tranchée.
Je sais ce que je suis et je sais ce que je fais;
L'âme de l'Occident, sa terre, ses filles et ses fleurs,
C'est toute la beauté du monde que je garde cette nuit.
Yann Calloc'h : *La prière du guetteur.*

tionaliste ». Mais il est logique dans ses déductions les plus extrêmes, il est hardi dans ses conclusions. Sorti d'un fatras d'idées et de connaissances historiques, il tend à la création d'une doctrine, et doit normalement aboutir à l'action. Il a un but et une méthode. Il est intransigeant. En un mot, il est nationaliste.

En outre, il est devenu anti-français avec passion. Et cela est grave. Mais à qui la faute? Comment se fait-il que ces jeunes gens en soient venus à nous détester, alors que pendant des siècles leurs ancêtres et les nôtres vécurent ensemble et se supportèrent?

Il faut répondre; parce que nous l'avons voulu.

Et c'est tant pis pour nous.

En effet, on ne fait pas l'unité italienne au nom du principe des nationalités; on ne respecte pas comme choses saintes la nation et l'unité allemandes; on ne libère pas des Tchéco-Slovaques et autres bohémiens..., au nom du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes; on ne clame pas sur toutes les places publiques qu'il est bon, noble, admirable de protéger les minorités juives, sans risquer de s'entendre un jour demander par des Bretons : Et nous?

Puis il faut réussir et la France ne réussit pas.

Or, c'est une terrible chose que la logique dans un cerveau de vingt ans pétri de celtisme. Ce jeune homme est fils d'une race asservie. Le Maître qui fut grand donne aujourd'hui le triste spectacle de sa déchéance. L'étranger se moque de lui. Bafoué, trompé, il accepte tout, car il n'a plus de fierté. Donneur de libertés quand il peut satisfaire aux obligations de sa rhétorique sans que cela lui coûte rien, il se refuse obstinément à entendre les voix proches qui lui demandent justice. Et sa folie est sanguinaire. Il est sans mémoire, les leçons ne lui profitent pas. Son mal, peut-on croire raisonnablement qu'il ne l'a pas analysé? Il l'a compris. Seulement il est sans courage civique et n'a plus de morale.

Qu'attendre de ceux qui ont dénudé la plaïe et font l'impossible pour la guérir? Rien. Ils se heurteront à la veulerie du nombre, aux intérêts coalisés pour jouir le mieux possible des restes d'un grand peuple : ils échoueront au port.

Alors?

Lorsqu'on est Breton, que l'on a derrière soi dix siècles de liberté, que la tête est solide, le cœur bien placé, que le sol est bon et la race prolifique, pourquoi accepterait-on de suivre dans la tombe le conquérant d'hier qui ne réagit plus?

C'est l'ordre des motifs, des raisons médiates et immédiates. L'enseignement qui en découle tombe sous le sens et paraît être l'évidence. Il suffit de formuler claïrement ces choses simples pour frapper l'imagination des peuples. L'on n'y manque pas. On lui donne en exemple la Lithuanie et l'Esthonie, la Finlande aussi, et surtout l'Irlande qui sut gagner sa liberté contre le plus grand empire du monde.

Quel mirage de la liberté!

On la conquerra au prix du sang s'il le faut :

> Et nous mourrons libre le jour qu'il faudra
> Pour l'honneur de notre race et pour notre Patrie la Bretagne,

écrit Le Roux.

Un siècle de poésie sut maintenir à un certain diapason ce sentiment de la résistance à un asservissement chaque jour plus dur; aujourd'hui, on l'exalte, on veut l'amener à son paroxysme, quelles qu'en soient les conséquences.

Tout devient prétexte à de violentes diatribes contre la domination française. Chaque faute du gouvernement de Paris — et Dieu sait s'il en commet! — est soulignée, commentée dans le sens que vous supposez. Rien n'échappe aux observateurs malveillants qui sont devenus les maîtres du jeune mouvement nationaliste

breton, et la collection de Breiz-Atao, leur organe de combat, en apporte l'attestation.

S'il ne s'agissait que de critiques, même fondées, et d'une vague aspiration à séparer la Bretagne de la France, il n'y aurait pas là beaucoup à s'émouvoir. Le Breton a toujours conservé le sentiment qu'avant d'être Français, il est de sa Province. Lorsqu'un paysan du Finistère ou même d'Ille-et-Vilaine prend le train pour Laval ou pour la Roche-sur-Yon, il n'est pas rare de l'entendre dire : « Je vais en France. » Il était commun aussi, avant la guerre, que le pêcheur de Douarnenez ou le cultivateur de Rostrenen, par exemple, se plaignissent du gouvernement de Toulousains que le suffrage universel et les puissances financières leur imposaient. Déjà, ils critiquaient. Mais, personne ne pensait alors qu'en organisant l'idée de nationalisme breton l'on pouvait légitimement envisager une Bretagne libre dans le monde moderne.

Dans cette manière nouvelle d' « organiser une idée », dans cette façon de ne concevoir ou traiter les problèmes linguistiques, ethniques, économiques et sociaux que du point de vue breton, puis d'intégrer ces pensées, études et conclusions en une brève et brutale formule de nationalisme, nous avons tous reconnu une application non déguisée de la méthode maurrassienne.

Pourtant ils sont fort éloignés de la pensée de Charles Maurras, les nationalistes bretons, et ceci est la cause de leur mouvement. La beauté de l'ordre latin et sa nécessité leur échappent presque totalement. Ils sont celtes. La faillite ou prétendue faillite de la civilisation occidentale qui chavira au tournant de 1914, ils l'imputent à la tardive prééminence de cette vieille chose périmée qu'est la structure romaine de la société moderne. L'étonnant bouillonnement de ce qu'ils appellent la pensée nordique, qui n'est autre que la pensée germanique, les attire. Devant une race qu'ils voient

mourir, — la Franc n'a plus d'enfants, — l'extraordinaire vitalité des peuples d'origine celte leur est un signe que les temps sont révolus de la civilisation méditerranéenne. Dans le grand débat qui met aux prises les peuples latins, accrochés aux traditions séculaires de l'esprit européen, et l'Allemagne tournée vers l'est, s'ils ne choisissent pas encore, l'on peut tout craindre de leur choix. Il n'est plus question de garder « l'âme de l'Occident, sa terre, ses filles et ses fleurs », mais de savoir si tout cela ne meurt pas de vieillesse.

Et l'âme de l'Occident est en France.

Façonnée par les Rois très chrétiens, pétrie de latinité, fille aînée de l'Eglise et de cette Renaissance qui la plaçait au sommet de la civilisation, elle subit l'assaut monstrueux venu d'Extrême-Asie sans qu'on sente en elle la volonté et le pouvoir de résister.

« *Finis Galliæ*! »

N'est-il pas temps de se déprendre? et peut-être ceux d'outre-Rhin ont-ils raison.

Voilà ce que l'on sent, ce que l'on comprend quand on veut chercher l'inspiration de cette violente et constante colère qu'est *Breiz-Atao*. Maurice Duhamel fait poser la question suivante par Monsieur le Procureur Général Fachot près la Cour de Colmar :

— Mais alors, direz-vous, les Bretons non plus n'aiment pas la France?

Et il répond :

— Il faut croire, mon bon monsieur.

C'est donc qu'il faut croire aux vieilles chansons du « Barzaz Breiz » et à l'histoire de La Borderie. Ce ne sont pourtant que de vieux, très vieux souvenirs, enfouis sous des couches de poussière au fond de rares bibliothèques. Chansons mortes qu'on ne chante plus! Histoire oubliée et qu'on n'enseigne plus! Mais voilà que sont rouverts sur la table les livres d'autrefois. Un peuple libre et fort en surgit, qui vit intensément; un

peuple ardent et raisonnable qui lutte chaque jour pour que la race dure et prospère. Pourquoi les hommes d'aujourd'hui, avec une même raison, ne songeraient-ils pas à lever haut dans le ciel gris de la Bretagne armoricaine la bannière herminée, arrachée par la force aux mains de leurs ancêtres?

Car la nation ne peut mourir.
Les temps propices reviendront.
..... un jour nous serons encore les maîtres chez nous :
..... un temps viendra
Où notre Patrie de nouveau sera libre
Et notre race victorieuse comme autrefois (1).

Parce que la Bretagne fut une Nation, qu'au temps où elle était libre, la richesse chez elle abondait; parce que les Bretons d'aujourd'hui pensent qu'il faut accuser la culture et la domination françaises de l'appauvrissement matériel et intellectuel de la race; pour tout cela et aussi parce que la politique nationalitaire est à la mode; par suite de la conjonction présente de causes profondes retrouvées et de motifs intelligemment exploités, une agitation nettement anti-française prend corps en Bretagne et menace d'y faire un jour quelques dégâts.

Lisez plutôt *Breïz-Atao* :

« *La Revue Breïz-Atao a été créée pour faire connaître que la Bretagne est une nationalité distincte.* »

La doctrine....... *s'affirme dans la plus ancienne tradition bretonne. Elle se réclame des faits modernes.* » Il faut profiter... *d'une époque où les empires se démembrent pour rendre la liberté à toutes les nationalités....* »

Aussi, « *dressés contre l'Etat inhumain, contre les champions intéressés d'un nivellement anarchique, contre les sadiques de l'idée de l'entité politique France divinisée...* propose-t-on... une grande œuvre aux *esprits libres de notre génération...*

(1) P. Mocaër, conseiller général d'Ouessant.

Ces quelques phrases forment la synthèse des « Pourquoi » du mouvement nationaliste breton. Mordrel et Marchal les ont signées. Elles ont paru dans le numéro de *Breïz-Atao* de septembre 1924. Et la « *Grande œuvre* », c'est la conquête de « *l'autonomie politique qui est la condition première de tout relèvement breton* » .

Politique d'abord!

Le gouvernement de la République Française devrait savoir qu'il faut se méfier terriblement de cette formule. Pour l'avoir empruntée à Charles Maurras, les nationalistes bretons n'en sont pas moins capables d'en tirer un grand profit. D'autant plus qu'à cette même école ils ont appris à connaître les conditions d'un redressement politique. Ils comptent avec le temps qu'ils utilisent pour reconstituer une doctrine de l'Etat Breton. Leurs violences de plume cachent un lent travail de mise au point. Ils ont retrouvé le breton littéraire; ils étudient à fond l'histoire économique de la Province. Penchés sur le sol et prêts à le creuser, ils auscultent leur terre pour en connaître les ressources afin de les judicieusement employer. Ils veulent ne rien laisser au hasard : être prêts.

Têtus et patients, ils attendront l'heure de l'action. Rêveurs un peu, ils songent à une vaste société des nations fédérant les peuples d'Europe alors libérés. Pratiques, ils suivent et encouragent le mouvement autonomiste alsacien, sentant bien que c'est là une blessure au flanc de la Patrie Française, et pour elle une cause d'affaiblissement.

En somme, ils travaillent à démolir l'œuvre de la Monarchie française, que l'outrance révolutionnaire est en train de compromettre, peut-être irrémédiablement.

## III

### QUELLE SOLUTION?

Ainsi l'œuvre centralisatrice, niveleuse, absurde du gouvernement impersonnel de Paris porte ses fruits. Un noyau des résistances s'est créé, développé. Les quelques milliers d'hommes groupés autour de Breiz-Atao en sont pas encore une force en action, mais ils sont incontestablement une force en puissance. Tiré de la torpeur par la résurgence de l'idée révolutionnaire des nationalités, guidé par la révolte de l'esprit breton, encouragé par l'extraordinaire réussite du Sinn-Fein irlandais, un mouvement se développe dont les conséquences peuvent être désastreuses.

De bons esprits, ou qui se croient tels, conseillent de n'en rien dire. Tant de sottise effraie. Se clore les yeux, se boucher les oreilles, ne sont pas les moyens raisonnables de se défendre. Traiter de fous ou d'imbéciles les chefs de Breiz-Atao ne peut apporter aucune solution au problème par eux posé. Il faut étudier, comprendre, puis agir. Pour mieux dire, il faut réagir. Encore faut-il le faire avec intelligence.

Les pouvoirs publics ne l'ont pas compris. Or, en dehors d'eux, rien n'est constitué, armé pour la lutte, hormis le clergé. Le dispersement de la Force française par l'établissement juridique d'une souveraineté nationale faisant de chaque électeur un trente-huit millionième de monarque, c'est-à-dire exactement rien; la constitution de partis politiques dont la seule préoccupation est d'atteindre au pouvoir pour en profiter et non pour servir; l'organisation syndicale orientée vers des fins démagogiques; toutes ces raisons et quelques autres, pourquoi d'une façon très générale la pensée française du haut en bas de l'échelle sociale n'a plus le souci de la grandeur nationale, sont la cause que les

réactions présentes contre le mouvement breton ne peuvent aboutir qu'à l'amplifier.

On eut un jour l'idée, à la Chancellerie, de traduire en Cour d'Assises Marchal, Mordelle et Debauvais, qu'on accusait de complot contre la sûreté de l'État. Ce projet ridicule fut abandonné. Ce fut sage. Mais les parquets n'ont pas renoncé à exercer l'action pénale, et les publications s'entassent sous les combles du Palais de Rennes où siègeait autrefois le Parlement de Bretagne. L'ombre de La Cholotais, hôtesse nocturne de ces lieux familiers, doit s'attacher à lire cette projection dans le présent de sa pensée et de ses luttes passées.

C'est pourquoi les parlementaires s'agitent. Avec cette différence toutefois qu'au XVIII^e siècle, ils se dressaient contre l'autorité royale pour défendre les libertés de la province, alors qu'aujourd'hui leurs manifestations purement verbales n'ont d'autre but que d'assurer le gouvernement français de leur indéfectible attachement.

Ayant appris que dans les deux départements du Haut-Rhin et du Bas-Rhin, certains soutiennent que dans l'ancienne province de Bretagne régnerait un esprit fédéraliste ayant pour objet et pour but de relâcher les liens qui la rattachent à la France;

Protestent avec indignation contre une telle affirmation, affirment, au nom des 250.000 Bretons qui sont morts pour que la France vive, et que la chère Alsace revienne au foyer de la grande famille française,

Qu'aucune province n'est plus attachée que la Bretagne à la France, à laquelle elle s'est volontairement donnée.

Malgré les dissentiments politiques qui peuvent séparer ses représentants, ils sont unis dans le même amour et la même passion de l'unité nationale.

Suivent les signatures de vingt-quatre sénateurs et de quarante-trois députés.

Il est assez amusant d'y voir figurer M. de Juigné à côté de M. Masson. Le député royaliste de la Loire-Inférieure, d'accord avec le député socialiste du Finistère,

c'est un résultat. Mais c'est aussi le seul, car semblable manifestation est pratiquement sans portée. Ces « honorables » ressemblent étonnemment à leurs collègues, qui, assurés de la pérennité des idées et des institutions républicaines, passent le plus clair de leur temps à défendre le régime contre des ennemis imaginaires par définition.

Le malheur est que leur qualité de représentant du peuple ne leur confère plus l'autorité suffisante pour parler en son nom. Pour les nommer, on sacrifie à une routine, et si l'élection réveille quelques passions, au lendemain du scrutin la masse n'y songe plus. Elle retourne au labeur quotidien où l'assaillent les soucis qu'aggrave le temps. Ses députés ou sénateurs n'ont plus de contact avec elle. Ils sont incapables de discerner les signes premiers de la transformation d'une mentalité qu'ils s'imaginent avoir définitivement fixée entre des pôles reconnus une fois pour toutes pour être des limites aux variations permises de penser.

Aussi s'attirent-ils cette dure réponse que le directeur de *Breiz-Atao* emprunte à Pascal :

Ceux qui n'aiment pas la vérité prennent le prétexte de la contestation en la multitude de ceux qui la nient. Et ainsi leur erreur ne vient que de ce qu'ils n'aiment pas la vérité.... Et ainsi ils ne sont pas excusés.

Pour avoir raison, il ne suffit pas en effet de se mettre d'accord, soixante-sept députés et sénateurs, puis d'affirmer que le noir est blanc et rouge le vert. Pour avoir raison, il faut dire vrai. Et le vrai, ici, postule nécessairement la constatation première de faits qu'ils ignorent sans doute, mais dont l'existence rend douteuse... « qu'aucune province n'est plus attachée que la Bretagne à la France ».

La surveillance des Parquets et les manifestations des Parlementaires sont de nulles conséquences; les fonc-

tionnaires de l'ordre administratif sont désarmés ou presque : reste le clergé.

Le prestige qu'il a su conserver en Bretagne; la structure hiérarchique de ce corps et sa discipline en font un puissant facteur d'action. Les Evêques l'ont compris, et devant les tendances nationalistes d'un bon nombre de jeunes prêtres bas-bretons, ils ont su — momentanément du moins — imposer à leur mouvement des fins moins extrêmes et susceptibles de concilier avec l'intérêt français les désirs de la Bretagne. Mais on sent qu'ils poursuivent un double but. Au premier chef, sans doute, maintenir leurs ouailles dans l'amour raisonnable de la Patrie Française, puis créer un grand parti catholique breton qu'ils auront en mains. Tout cela est louable. Il faudrait cependant prévoir ce qu'il en adviendra. Personnellement, je ne crois pas à la viabilité d'un parti catholique. J'estime qu'il est dangereux pour le haut clergé d'user pour des fins politiques de l'influence que lui confère son juste pouvoir spirituel. Le « centrum catholique breton », formule importée de Germanie, est un leurre. Le patriotisme breton qu'on y professe est appelé à briser, un jour ou l'autre, le cadre religieux et français dans lequel on tend à l'enfermer. C'est d'autant plus probable que la France officielle est nettement anticléricale, et que la doctrine française du nationalisme intégral est condamnée par Rome : ce double cadre est en l'espèce doublement fragile.

Au vrai, ce ne sont là que des expédients plus ou moins misérables. Ils dénotent chez ceux qui les emploient une totale incompréhension de la situation créée par le mouvement nationaliste breton. J'ai déjà dit qu'il n'est pas prudent de l'ignorer. On peut le réduire, il suffit de le vouloir. Ce peut être l'œuvre d'un gouvernement fort. Mais encore doit-on reconnaître que, les causes demeurant, le mouvement, tôt ou tard, renaîtrait de ses cendres. Et puis le régime parlementaire, né de

la révolution et soutenu par elle, en est aujourd'hui totalement incapable. Il n'osera jamais.

On doit pourtant s'attacher à briser, lorsqu'il en est temps encore, et c'est le cas, une campagne aussi brutalement anti-française. La raison commande de le faire au plus tôt, en supprimant sa propre raison d'être, en la privant de ses causes essentielles.

Cela doit être l'œuvre du gouvernement français. Lui seul peut valablement y prétendre et réussir.

Le peut-il?

C'est toute la question.

Si je la posais à M. de l'Estourbeillon, il me répondrait :

— Non.

Et il ajouterait :

— Je connais l'histoire de la Bretagne. J'en sais les débats et les solutions plus ou moins heureuses. La solution présente est désastreuse; il n'est pas de pire malheur que celui dont nous sommes accablés aujourd'hui, car si la France a un gouvernement, elle n'a plus d'Etat.

Il dirait encore;

— Un Etat, mon bon ami, ce sont des hommes sensés et qui durent. Des hommes, c'est-à-dire des cerveaux et des cœurs susceptibles de comprendre et de s'émouvoir, et non des partisans sortis on ne sait d'où. Comment avoir la prétention de les intéresser aux choses de Bretagne, alors que les affaires de France les occupent si peu? Pourtant, la Bretagne ne peut vivre séparée de la France, et la France a besoin d'elle, qui la complète parfaitement. Louis XVI aurait compris si on lui en avait laissé le temps, et...

Mais Louis XVI est mort pour n'avoir pas su réaliser la révolution royale, et des Bretons se demandent quelle révolution leur rendra leurs libertés.

JEAN PERDRIEL-VAISSIÈRE.

# LE JARDIN DE JACQUINOT

## LE JARDIN MERVEILLEUX

En retrait des dunes que balaye la mer, la grande maison de granit gris est tapie derrière un rideau de fusains désordonnés, vaporisés d'embruns. L'escalier du perron qui mène à la porte massive de chêne disparaît sous deux rampes débordantes, l'une de chèvrefeuille, l'autre de jasmin tentaculaire qui agrippe les jambes au passage. A droite et à gauche de la grande baie vitrée donnant sur l'avenue, deux têtes sculptées surgissent du mur, immuablement expressives : « Jean qui rit » et « Jean qui grogne », semblant tous deux se faire perpétuellement la nique avec un sourire et une grimace fixés dans la pierre bleutée que renonce à entamer le vent rude du large, venant par rafales.

Des passants s'arrêtent parfois pour regarder la curieuse maison aux auvents de bois peints, qui évoque quelque somptueuse fleur des pays chauds égarée dans une contrée aride et inclémente. Elle a un nom breton de plusieurs syllabes, que d'aucuns cherchent à traduire et qui signifie, peut-être par une douce ironie : « A l'abri du vent », alors que les bourrasques se déchirent à ses angles avec de perpétuelles plaintes mineures qui font penser à des naufrages en mer.

La pluie tombe avec de courts répits pour reprendre aussitôt; plus dense et plus serrée. Sur la chaussée, devant la maison, une énorme flaque, bientôt transformée en mare, force les rares voitures à ralentir au passage Ce spectacle rituel, à l'époque des grandes tempêtes, attire deux visages à la baie qui surplombe l'avenue.

Ce sont deux silhouettes d'enfants, deux figures très jeunes, qui sont venues se placer là entre les deux masques de granit sculpté.

Le plus jeune, âgé de quatre ou cinq ans, racé et langoureux, a un air lointain qui voile le regard de ses yeux gris-verts couleur d'huîtres fraîches, sous une masse de cheveux blond cendré. L'autre, plus vieux de six ans, est noir et frisé comme un astrakan ; un nez retroussé pointe en malice dans sa figure ronde, à des idées qu'il garde pour lui. Ces gens qui pataugent sont drôles !

Mais malgré la fugitive distraction du déluge momentané, les deux fils de l'armateur d'Ars s'ennuient ; cette grande maison loin de la ville n'est pas facilement accessible aux amis par temps d'orage, et tout le monde reste chez soi.

— Popi, dit l'aîné, à quoi est-ce qu'on joue ?

— Moi, je joue à l'auto, répond l'enfant blond qui méthodiquement cherche des chaises qu'il dispose deux par deux avec une cinquième renversée en avant pour simuler le moteur.

— Tu ne vois donc pas qu'il pleut ? Est-ce qu'on sort en auto par ce temps-là ?

A la remarque de son aîné, le doux Popi reste un instant désemparé ; Jacquinot a raison, d'autant plus que cette gracieuse voiture instantanée représente un phaéton découvert.

— ... Oh ! cette pluie, c'est assommant, conclut-il avec l'air le plus parfaitement dégoûté ; puis stoïque, il reprend sa faction à la vitre où l'eau se perd en moires changeantes et translucides.

— Ecoute, reprend Jacquinot au bout d'un temps, puisqu'on ne peut rien faire, je vais te révéler quelque chose que je ne t'ai jamais dit.

— Qu'est-ce que c'est ? interroge Popi, prunelles dilatées.

— C'est un secret !...

Un silence tombe, laissant se répercuter le mot mystérieux dans l'imagination aussitôt mise en éveil de Popi, dit

également en certaines circonstances le prince Pompon d'Or et du Kamtchaka.

Comme l'effet produit est satisfaisant, Jacquinot magnanime ajoute : « Viens ! » et entraîne Popi jusqu'au corridor du premier étage, où un grand lit clos à fuseaux et forman panneau couvre tout un pan de mur.

— C'est là derrière !

— Qu'est-ce qu'il y a derrière ?

— Ecoute, Popi, c'est très grave. Tu comprends, il n'y a *que les autres* à le savoir ; moi, je l'ai appris par hasard ; il ne faudra surtout pas en parler.

— Non, je ne dirai rien, je te promets !

Popi en ce moment vendrait son âme pour *savoir*.

— Voilà, continue Jacquinot à mi-voix, doctorale et incantatoire, derrière les portes à glissières du lit que ut vois là, il y a un escalier...

— ... ?... ?... ?

—... Oui, un escalier qui mène jusqu'à la mer en passant par un jardin merveilleux ; mais un jardin splendide, tu entends, avec des tas de fleurs de toutes les couleurs qui ont des noms compliqués ; il y a de l'herbe fine comme du duvet, et de la mousse plus douce que du velours, c'est un jardin vraiment extraordinaire !... et puis si tu voyais le sable!. .

—... Tu l'as vu ?

— Non, mais *je sais* comment il est ; du sable fin, fin, fin, avec des paillettes comme la poudre d'or de papa.

— Ah, ben vrai ! s'exclame Popi sidéré.

—... Et puis il y a un jet d'eau...

— Oh ! je veux voir, Jacquinot, viens, on va ouvrir.

Jacquinot bondit.

— Tu es fou, il ne faut JAMAIS ouvrir, tu entends bien..

— Mais pourquoi, puisque...

— Il ne faut jamais ouvrir, parce que sans cela *le jardin disparaîtrait*.

Jacquinot a eu un tel air de frayeur en disant cela que Popi convaincu n'insiste plus.

Et ils restent là tous les deux, face au lit breton transformé soudain en seuil de l'Inaccessible, avec ses deux portes à glissières, ajourées de rosaces compliquées et incrustées de petits triangles noirs et jaunes.

Puis Jacquinot pense tout à coup qu'il a peut-être été un peu fort ; quant à Popi, il a l'impression de porter un secret aussi lourd que celui de la création du monde.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Deux années ont passé sur ce mystère hermétique que Jacquinot a complètement oublié. Mais le prince Pompon d'Or s'en souvient et, à chaque fois qu'il passe dans le vestibule où se trouve le lit, il éprouve une émotion intérieure à se dire qu'*il sait*.

Un jour où tout le monde est sorti, Popi se trouve seul près des deux portes fatidiques qui recèlent le mystère. La tentation, pareille à une plante insinuante, l'enveloppe, grandit, et d'une main tremblante, avec de grands battements de cœur, il pousse le panneau de bois ciré qui glisse dans sa rainure avec un bruit soyeux.

A lui, enfin, la conquête du petit escalier qui descend vers des profondeurs inconnues et attirantes ! A lui le jardin merveilleux encombré de fleurs rutilantes aux noms imprononçables, le sable d'or et les jets d'eau en aigrettes !...

Hélas ! tout s'effondre dans un tonnerre de silence.

La porte de bois ouvragé ne découvre que le mur banal, recouvert du même papier un peu passé que celui qui tapisse le reste de la pièce, et Popi recule épouvanté avec soudain un grand vide dans le cœur. Puis il s'éloigne lentement, en regardant de biais la place fatale, comme si elle le menaçait d'il ne sait quel indéfini.



## ROBE DU SOIR

L'eau bouillante prête pour le thé ronronne doucement dans le samovar de cuivre rouge. Une atmosphère de bien-être calme baigne la pièce mi-salon, mi-atelier, où tout s'estampe dans une harmonie d'un vert très tendre, fané, presque gris. Marie, la vieille et excentrique cuisinière, surnommée Marie-la-Folle pour des raisons de désordre intérieur, a confectionné une sorte de pain de Gênes, recouvert d'une laque de chocolat qui attire les enfants comme des moustiques autour d'une lampe.

Mme d'Ars, à la tête d'une armée de petits pots et d'instruments perfectionnés, prépare le thé avec un soin méticuleux, habitude prise au contact d'une vieille cousine anglaise qui fait le thé comme on dit la messe.

Jacquinot est là, ayant par hasard mis de côté sa turbulence coutumière ; il examine le gâteau en se faisant des tas de réflexions : « Encore un truc qui n'a rien à l'intérieur, ça a l'air plein de chocolat et en réalité il n'y en a que sur le dessus ; ce qu'il y a de bizarre, c'est qu'on s'imagine toujours que c'est pour *cette fois-ci qu'il y aura de la crème à l'intérieur* !...

Jacquinot espère toujours ; le moment ne sera-t-il pas, en effet, bien assez tôt venu d'apprendre que tout n'est dans la vie que gâteaux plus ou moins secs (si secs !), confectionnés par on ne sait quelle formidable et invisible Marie-la-Folle ?

Les petites cuillers d'argent dansent en cliquetis sympathique dans le fond des tasses ; par la fenêtre ouverte, une branche de mimosa s'avance, pareille à un bras réclamant sa part ; dans le jardin voisin une petite fille chante ; l'heure est douce.

—... Oh, maman, ce que tu as une jolie robe ! L'exclamation part, impulsive et émerveillée.

—... Tiens, c'est étonnant ! tu as vu ça, toi ?...

— Bien sûr que j'ai vu, pourquoi pas ?...

— Parce que d'habitude *les hommes ne voient jamais rien* !

Ce point dûment établi, la jeune maman distribue le gâteau en tranches égales.

Mme d'Ars est une très belle jeune femme brune d'une trentaine d'années ; coiffée en bandeaux tombants, elle ressemble un peu à George Sand, mais, avec des traits beaucoup plus fins, le nez busqué, volontaire, et la lèvre un peu sensuelle, donnent à sa figure mince aux sourcils hauts arqués un air très vivant qui n'exclut pas la noblesse du port de tête. La robe qui fait l'admiration de son fils est un assemblage de petits panneaux de broderie pékinoise jaune d'or, bleu et noir, placé sur un fond de crêpe de chine bleu foncé. L'ensemble est somptueux avec éclectisme.

Les mouvements de celle qui la porte mettent en valeur les tons soyeux dans la lumière claire, et Jacquinot est frappé par une très forte impression de beauté émanant de chacun des gestes maternels.

*Les hommes ne voient jamais rien* ! — La phrase, lancée négligemment, tourne dans l'esprit de Jacquinot comme un animal inconnu dans une trop petite cage ; et le soir venu, à l'heure du dîner, la question part d'elle-même :

— ... Pourquoi est-ce que les hommes ne voient jamais rien, dis maman ?

— ... Mais parce que c'est comme ça, *c'est connu* ! Sans aller bien loin, tu n'as qu'à observer ton père, je pourrais me promener avec un plumeau sur la tête et une serpillière autour des reins, il ne s'en apercevrait même pas !

— ... Oh, maman, ce que ça serait drôle !... mais il le remarquerait sûrement !...

— ... Ah ! tu crois ça ? Eh bien, tu vas voir !

D'un geste, la maman de Jacquinot enlève d'une table voisine un grand tapis de laine à fleurs rutilantes rouges, jaunes et bleues, imprimées sur fond blanc. Cela pourrait

servir de drapeau d'alarme à des naufragés échoués sur une île déserte. Ça hurle ! simplement.

— ... tu vas voir !

En trois chiquenaudes, le tapis de table se transforme en châle Marie-Antoinette du plus invraisemblable effet, encadrant la jolie tête aux traits réguliers d'une parure carnavalesque. Le drapage achevé, se mirant dans une glace, Mme d'Ars précise

— ... Je vais dîner comme ça, en face de lui, et *il ne verra rien* !

*Il* est un homme charmant, mais qui a depuis un temps immémorial signé un bail avec la lune, où il demeure. C'est, outre son métier d'armateur qui ne l'intéresse guère, un artiste de valeur, sculpteur de talent, amoureux de la forme pour la forme.

Au moment de se mettre à table, il arrive, rêveur et totalement absent, avec l'air de suivre une idée comme s'il courait derrière un papillon insaisissable que lui seul aurait le don de voir. Il parle cependant et raconte différentes choses d'ordre courant à son épouse impassible, assise en face de lui et coloriée comme une fleur de bazar. Il la regarde, mais, mystère effarant, *il ne la voit pas !...* Jacquinot et Popi se tiennent à quatre pour ne pas pouffer dans leur soupe.

— Je suis allée à Dinard aussitôt après déjeuner, dit Mme d'Ars avec détachement, j'y ai vu de bien jolies toilettes...

— ... En effet, à cette époque-ci, *il doit* y en avoir, concède le sculpteur sans broncher.

— ... J'ai vu également des châles espagnols de toute beauté... Il y en avait un qui m'a tentée bien fort...

— ... Mais il fallait l'acheter, ma chère amie !

Puis sans transition :

—C'est épatant, ce que Marie réussit bien le lapin sauté !

— ... Oui, ce n'est pas mal réussi, en effet, mais c'est du poulet, mon cher Pierre !...

— ... Ah ! *tu crois*?

Et cependant un sculpteur se sert de ses yeux ! C'est incompréhensible ! Peut-être est-ce que son regard spécialisé ne sait plus voir que le nu et le jeu d'un muscle sous la chair, ou la seule ligne d'un corps ou d'un objet sans sa couleur ? Il est toutefois certain qu'il n'attache pas plus d'importance aux dehors de sa femme et de ses fils qu'il ne s'arrête à considérer si son fauteuil est avec ou sans housse. Le *modelé* seul importe.

La fin du repas arrive sans que le sensationnel fichu ait été remarqué. Dans le salon, sous la lumière électrique, il rutile comme une bannière de procession. L'heure s'avançant et les parents de Jacquinot devant aller au théâtre, Mme d'Ars, après avoir passé et repassé cinq ou six fois sous le nez de son époux, sort de la pièce en disant :

— Je vais m'habiller !

— ... C'est bien, je t'attends, répond son mari.

Popi et Jacquinot vont se coucher, se pinçant avec persuasion pour ne pas rire trop haut.

De la grande chambre où leurs lits voisinent, ils entendent les hirondelles pousser leurs cris aigus en tournoyant dans l'air du soir. L'heure est exquise dehors, mais impossible d'être dans le jardin si tard, « puisqu'il paraît qu'on est *encore trop petit* », essaye de raisonner Jacquinot. C'est égal, ils ont bien ri ce soir avec le châle inattendu, et ceci les console de cela.

Avant de sortir, Mme d'Ars vient embrasser ses enfants plongés dans leurs lits avec les draps tirés jusqu'au menton. Elle porte cette fois une grande robe de dentelle bise, qui la gaine comme d'un ouvrage étrange et méticuleux, indéfinissable et pourtant très beau. Jacquinot regarde sa jeune maman près de son petit lit et il a l'impression qu'une très belle fée est là auprès de lui, une très belle fée élégante et vaporeuse qui laisse un parfum infiniment doux et persistant dans son sillage.

La porte s'est refermée, il ne reste plus que le parfum ;

ce silence est maintenant triste à mourir et Jacquinot songe.

Il songe à sa maman si belle, et à sa merveilleuse robe, que son papa, l'artiste de talent, le mari lunaire, promènera à son bras toute la soirée sans la voir.



## LE DRAGON A L'ŒIL SANGLANT

—... Mon enfant, n'oublie pas ton manteau, sans quoi tu risquerais de t'enrhumer, et fais bien attention aux voitures en traversant l'avenue !...

Jacquinot part pour la plage, et on l'accable de multiples recommandations ; sa douce maman a de telles craintes qu'il lui arrive la moindre chose !

Il est pourtant un de ces enfants qui n'ont aucune raison d'être plus sensibles que les autres. Que peut-il donc arriver à un jeune garçon râblé comme un petit cep de vigne, dont les racines vigoureuses sont très fortement scellées au sol de la vie ? L'accident ? l'auto inaperçue, le chaud et froid, ou la baignade trop loin du bord ? Cela peut arriver en effet, envers et contre toutes les vigilances les plus tracassières, et la vie n'existe en elle-même que par son perpétuel frôlement avec la mort. Mais la crainte du danger n'a jamais éloigné le danger, bien au contraire.

Lorsqu'il arrive sur la grève, il voit de loin Popi qui est déjà là avec sa « Fraulein », une brave fille aux yeux dévoués et ophtalmiques qui n'évoque pas plus une naïade des bords du Rhin qu'une sylphide de la Forêt Noire, ayant plutôt l'air un peu souffreteux d'une provinciale maîtresse de piano sans pratiques.

Véritable exception, elle tricote et raccommode toute la journée, sans paraître avoir le moins du monde l'idée (tout instinctive chez ses semblables, les filles de l'impétueuse Germanie) qu'elle pourrait tout aussi bien se livrer à l'espionnage.

Elle n'est pas belle et n'a aucune distinction particulière,

peut-être parce qu'elle s'appelle Anna Chic ; mais elle est douce et toute affection avec les enfants.

— Monsieur Châque, n'allez pas trop loin, fous allez fous mouiller les pieds ! (Elle dit pihés.)

Indifférent, M. *Châque* ne prête aucune attention aux propos de la vigilante Anna, et se prépare à livrer une guerre sans merci aux crabes d'une mare voisine.

— .... fous allez attraper une brongite !

Depuis quand est-ce que les crabes donnent la bronchite ?

« Est-ce bête, les femmes » ! pense Jacquinot.

Est-ce que ça existe, ces choses-là pour un bout d'homme cuit et recuit au soleil, endurci et préservé par l'air marin comme par de la saumure ? Que peut il craindre ?

Et cependant, il a son côté faible, son talon d'Achille, mais cela si parfaitement étranger aux genres de dangers que sa famille trop attentive s'applique à imaginer que celle-ci n'en reviendrait pas si on lui en signalait la véritable cause.

Il avait, par exemple, à subir, lorsqu'il était plus petit, le supplice étrange de la grande chemise de nuit fermée dans le bas par un cordon (pour éviter qu'il ne se découvrît), lequel cordon était noué lui-même au pied du lit à un barreau (pour empêcher le locataire de passer par-dessus bord). Surcroît d'attentions touchantes, cauchemar effroyable d'un perpétuel fil à la patte.

Maintenant il lui arrive encore parfois des drames bizarres, semblables à un certain d'entre eux resté ineffaçable dans toutes les mémoires, celui de la *peau de poisson noir*, genre de catastrophe culinaire qui peut se résumer en ce leit-motiv qu'un enfant bien élevé *ne doit pas faire de restes dans son assiette.* Et c'est à chaque fois la répulsive sensation du *gras* de bifteck à avaler dans un hoquet, ou de la peau de tête de veau mal rasée, ou, chose plus atroce encore, de la peau de poisson noir. Ce soir-là, Jacquinot, forcé, sous la menace paternelle et maternelle conjuguées, d'ingurgiter une horrible peau de poisson noire et

gluante, l'avait dissimulée pendant tout le repas dans un coin de sa bouche à la manière des sapajous du « zoological-garden » à Londres.

A chaque bouchée et surtout pendant le dessert, il lui avait semblé avoir dans le gosier un troupeau de loches réclamant l'air libre. Il avait enduré stoïquement ce supplice injuste jusqu'à la fin du repas, moment auquel il était allé expectorer la peau gluante et immonde dans le seul endroit de la maison où l'on ne pouvait pas le surveiller.

Futilités amusantes pour les grandes personnes, dangereuses pour le sujet. L'enfant est pareil à une jeune plante qui croît ; il demande à ne pas être froissé.

Au nombre des choses étranges, lourdes d'un inquiétant mystère, d'un indéfini sournois et obsédant, domine le dragon à l'œil sanglant. Planant au faîte d'une tapisserie chinoise ancienne qui couvre l'un des murs du salon, il est là immuable et farouche, son œil aux veinules de soie rougeâtre, invariablement dardé vers la porte dans une attente féroce.

Lorsqu'il doit entrer là, Jacquinot n'est pas à son aise, non pas qu'il craigne une bête de tapisserie, mais le regard de l'œil le suit *partout où il va*, et cela est tout simplement odieux, odieux sans trêve. La bête juchée là-haut, fixée en circonvolutions sous le miroitement de ses écailles d'or et d'argent, semble guetter la personne assez insensée pour pénétrer dans la pièce, son antre, sa caverne de dragon. Peut-être a-t-il été figé ainsi brusquement un jour par quelque génie, alors qu'au paroxysme d'une formidable lutte avec « l'invisible » il éructait feu et flammes de ses naseaux contractés, et que son regard dilaté par la vue d'une horreur plus réussie que lui se cristallisait de terreur pour l'éternité... et le désespoir de certain jeune garçon. Monstre enchanté attendant sans doute d'être frôlé par la robe d'une pâle jeune fille pour redevenir un prince charmant, fils du ciel à la démarche langoureuse et aux yeux en amandes.

Toujours est-il qu'il est là, perpétuel indésirable, Jacqui-

not *voit* l'œil, sans le regarder, cet œil dilaté, strié de sang, au globe luisant sous une pellicule de verre entre deux paupières brodées de suintements d'or et de purulences d'émeraude, présenté comme un formidable joyau de pourriture.

A chaque fois qu'il sort de là, Jacquinot ferme la porte rapidement, avec un claquement sec, pour échapper à l'emprise du regard mort, et il s'évade sans que personne sache rien de ce drame muet à la répétition quotidienne.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Ce soir-là, dans le jardin, après dîner, M. d'Ars ouvre des horizons à son fils aîné.

— ... Tu vois, Jacquot, *rien ne se perd*, les feuilles qui tombent serviront d'engrais pour faire pousser celles de l'an prochain ; et regarde cet arbre...

Le père philosophe désigne un énorme « blanc-de-Hollande », puissant et élevé comme une colonne du temple.

... Regarde cette énorme boursouflure à son côté : sais-tu ce que ça représente ? C'est un coup de griffe qu'un jeune chat a donné à l'arbre alors qu'il était tout petit : tu n'étais pas né à ce moment-là.

Jacquinot étonné reste là devant la trace profonde de quatre formidables griffes, coup de patte d'un tout petit chat devenu, avec le temps, l'empreinte rageuse d'un félin géant dont l'évocation saisit d'effroi.

« ... Tu vois, mon enfant, rien ne se perd ! »

Rien ne se perd ? Mais alors, est-ce qu'il n'est pas tout aussi dangereux d'avoir reçu un *coup d'œil de dragon* qu'un coup de griffe de chat ?



## LE PETIT CAILLOU DE DÉMOSTHÈNE

Mme d'Ars, du haut du grand escalier, appelle Jacquinot, très occupé à tailler dans un bouchon les roues d'un char mérovingien en carton vert.

— ... Mon enfant, je viens de recevoir une lettre de tante Eliane, qui arrivera demain matin avec Paul...

— ... On ira les chercher à la gare, dis, maman ?

L'astrakan ne se tient plus de joie et abandonne son véhicule préhistorique, jouet inanimé qui sera avantageusement remplacé par le cousin annoncé, distraction vivante infiniment plus intéressante. Quant à Popi, il reste plein de réserve en songeant à ce parent considérable, de deux ans plus vieux que Jacquinot, qui lui fait l'effet d'un meuble trop haut ou d'une porte qu'on ne peut pas ouvrir tout seul.

Ce personnage, qui *habite Paris*, est élève au Lycée Charlemagne et étudie *les langues mortes*, détail qui impressionne Jacquinot, faute d'explication.

Lorsque la jolie Mme Tallendier, autrement nommée tante Eliane, parle de son fils, elle dit d'un ton très grave : ... « mais naturellement, Paul plus tard sera avocat... » avec le même air affirmatif dont elle dirait : « Il fera son service dans les Zouaves pontificaux » !

De son côté, l'élève de Charlemagne, déjà en possession de cette sorte de piédestal avant la lettre dont le gratifie sa mère, discourt, décrète, pérore, ce qui est d'un effet sensationnel chez les d'Ars où les enfants n'ont pas le droit de parler à table. Il est, en outre, l'être extraordinaire par excellence, celui qui possède une bicyclette, des théories avancées et le droit de sortir tout seul. Il ne dit pas que la bicyclette appartient à son père, les théories à sa mère et que le droit de sortir tout seul consiste à porter des lettres à la boîte.

Lorsque le lendemain, au petit matin, *les Parisiens* arrivent, c'est un vrai remue-ménage dans la grande maison. Ce sont des exclamations charmées et des baisers échangés avec des bruits de friture.

— Comme ton fils a bonne mine, c'est un vrai petit moricaud, ma chérie ! s'extasie tante Eliane dans un sourire d'exposition de blanc.

— Paul est devenu un géant, il porte quinze ans, admire Mme d'Ars !

— Oh, mais il n'en a que douze à peine, rectifie promptement la jolie maman.

De leur côté, le géant et le moricaud ont pris contact en d'aimables effusions remplies de réticences.

Jacquinot remarque avec une admiration mêlée de dépit que l'avocat en herbe porte des *pantalons longs*, alors que lui n'a que de petites culottes courtes, pratiques pour la plage, qui laissent à l'air libre ses genoux brunis au soleil et garnis d'ecchymoses dues à toutes sortes d'aventures périlleuses. Des pantalons longs ? Il n'avait pas prévu ça !

Après déjeuner, lorsque le moment est venu de mener les enfants sur la plage, Mme d'Ars est tout étonnée d'apercevoir Jacquinot vêtu de son costume des jours de fête, vareuse marine à grand col bleu et *pantalons longs* qui en font une réduction de moussaillon de la marine d'Etat. Il y a ainsi certains mystères dont les grandes personnes ne trouvent la clé qu'après mûres réflexions.

Au delà des dunes, parsemées de chardons et d'herbes folles, s'étale la plage immense et dorée sous le soleil d'août. Au loin, l'écume de la mer trace une ligne blanche, trait d'union entre le sable et l'eau verte, transparente comme une nappe d'absinthe et qui se perd à l'infini.

Jacquinot pose la question de rigueur :

— Paul, à quoi est-ce qu'on va jouer ?

— Moi, je ne joue pas, j'ai emporté un livre...

La journée s'annonce mal ! Jacquinot est pris de court, étant infiniment plus nature que l'élève de Charlemagne ; il est profondément vexé de cet état d'infériorité dans lequel celui-ci le replonge à tout bout de champ comme un chat qu'on veut noyer. Il lui faut une revanche immédiate ; un effort considérable lui crispe le front sous ses boucles brunes, et il se rappelle soudain deux mots prononcés par son père, deux mots qui à son idée feront d'autant mieux

qu'il en ignore totalement le sens, et il déclare imperturbable :

— Moi, je vais jusqu'à la mer... Je vais jusqu'à la mer pour voir la *densité de l'eau* !...

Ça y est, le Parisien est cloué ! Il se lève simplement d'un air qu'il veut rendre absent, et dit :

— Je vais t'accompagner ; après le repas, il est bon de faire un peu d'exercice.

— Tiens, c'est donc intéressant, la *densité de l'eau* ! conclut en lui-même l'astrakan très intrigué.

Le désert en miniature s'étend devant eux, avec des alternatives de sable mouillé, et d'autre très sec et mou dans lequel on enfonce, marquant de profondes empreintes, ce qui est tout à fait captivant.

— Oh, regarde donc, Paul, ce que tu fais de grosses marques !...

— C'est sans doute le poids de mes pensées qui en est la cause.

Cette fois, Jacquinot dédaigne l'allusion à ses traces à lui, à peine plus profondes que celles d'un gros chien ; l'avocat exagère, ce qu'il dit est idiot.

Là-bas, au haut bout de la grève, les deux mamans assises sous un parasol ne sont plus qu'une lointaine tache bigarrée. Jacquinot et son cousin sont maintenant près de l'eau qui en vaguelettes murmurantes vient leur lécher les pieds. Ils ne pensent plus à vérifier la densité de l'eau, mais ils longent le rivage et Paul marche devant, de son air invariablement conquérant.

Puis brusquement il s'arrête, se penche et ramasse un petit caillou de quartz irisé qu'il met dans sa bouche. Jacquinot étonné regarde sans comprendre, lorsque l'élève de Charlemagne se tourne soudain vers les flots, bras tendu, le regard perdu dans le vide, et commence à déclamer ces paroles étranges :

— Fils des Juifs, s'écria le vieux patriarche, vanité, vanité, tout n'est que vanité !...

— ... Hein, quoi? s'écrie Jacquinot estomaqué, qu'est-ce qu'il te prend ?

Un regard de pitié tombe sur l'astrakan provincial.

— Qu'est-ce que l'on t'apprend donc dans ton collège ? Tu ne vois pas que je fais comme Démosthène ? Je m'entraîne à parler devant les flots... il faut que ma parole en couvre le tumulte...

— !... !... !...

Le bras se dresse à nouveau, l'œil regarde jusqu'aux îles Fidji et la voix reprend plus orageuse :

— Fils des Juifs, s'écria le vieux patriarche, vanité, vanité, tout n'est que va-ni-té...é...é... !

— C'est de Démosthène aussi cette phrase-là ? interroge timidement Jacquinot.

— ... Naturellement, affirme péremptoire le déclamant, certain qu'on ne le contredira pas, et puis tu ne te doutes pas de ce que c'est callé, de faire un discours avec *des cailloux plein la bouche*...

Jacquinot ne dit plus rien, il est anéanti de stupeur ; le cousin Paul remporte indubitablement la belle. Où est-elle, la vérification de *la densité de l'eau* ?...

L'autre, fier de son succès, accentue ses effets, recule de six pas comme pour prendre son élan pendant que Jacquinot, les yeux agrandis, s'attend à tout ; le cousin va peut-être s'envoler ou faire se retirer la Manche terrifiée derrière l'horizon !

Brusquement, après s'être tassé sur lui-même comme un tigre à l'affût, il bondit vers la mer, s'adressant à une multitude imaginaire, dans un hurlement épouvantable qui fait se retourner des cyclistes qui passent au loin sur la plage.

— Fils des Juifs, vocifère-t-il de plus belle, fils des Juifs, vanité, vanité, tout n'est que vani...

Qu'a-t-il, l'orateur impétueux ? Il s'est arrêté court, et ses yeux soudainement hagards semblent chercher un point invisible, une bisquine minuscule ou une voile microsco-

pique à la limite de l'étendue verte toujours impassible.

Jacquinot ne s'inquiète pas outre mesure, car cette mimique, pense-t-il, fait probablement partie du programme.

Mais l'extase terrifiée dure plus que nécessaire à un épatement bien ordonné, et le jeune Paul Tallendier, devenu vert, a des torsions du col, ainsi qu'une autruche fervente de citrons entiers ou de couverts en argent.

Une terreur enfin naturelle se peint sur son visage baigné d'une sueur froide, cependant que Jacquinot revient de sa méprise.

— Mais enfin, Paul, qu'est-ce que tu as ?

Ce n'était d'ailleurs rien, ou si peu de chose : le grand orateur avait avalé le petit caillou.

JEAN-JOE LAUZACH.

# LA PARABOLE DU TEMPS PERDU

FRAGMENTS

## I

*Don Juan qui fit sauter la banque*
*Dans ce tapis franc de pipeurs,*
*Sent qu'à la fin le cœur lui manque*
*Et tend les dés au commandeur.*

*Quand s'allumèrent les persiennes,*
*Ne resta-t-il pas trop longtemps*
*Quelle des ombres était la sienne*
*A chercher des derniers passants?*

*Qu'à ces travestis qui lui plurent*
*Et ces vices mal dévêtus*
*Ne préféra-t-il l'aventure*
*Du dernier* vous *au premier* tu?

## II

*Qu'espère son âme incertaine*
*Des courants d'air d'un carrefour*
*Où ne se rencontre d'aubaine*
*Dont on n'ait déjà fait le tour?*

*Que ce porcher là famélique*
*Qui, subodorant le veau gras,*
*Se soumet à la rhétorique*
*D'un pardon offert à pleins bras,*

*A moins, titubant sous l'armure,*
*Ivre de n'avoir pas vécu*
*Que la combien triste figure*
*D'un Don Quixotte saugrenu?*

III

*De ce temps serais-tu comptable*
*O grand prodigue inexaucé?*
*— Les fleurs s'effeuillent sur la table*
*Et ce n'est pourtant que l'été.*

IV

*Qu'un Dieu vienne, as-tu dit en nouant tes sandales*
*Poudreuses des chemins où d'autres sont tombés.*
*D'avoir été naguère un objet de scandale*
*Ton front d'un noir prestige est demeuré nimbé.*

*T'a-t-elle reconnu, pareil à cette image*
*Que veillait une lampe au secret de son cœur?*
*Dans la nuit de tes sens que pèsent les nuages*
*Quand pointe à l'orient l'aube aux pâles rougeurs?*

*Quand naît un angelus dans la campagne ouverte*
*Où l'âme d'Ophélie exalte les odeurs,*
*Persuasive et douce, et pressante, et déserte*
*Comme le regard d'Eve avant le tentateur?*

V

*Tardive nativité de la Joie!*
*Un ange fier est debout sur le seuil.*
*Ta nuque, un seul de ses baisers la ploie,*
*Qu'épanouit un déférent orgueil.*

*Il fallut cette attente et ton front moite,*
*Ces départs, ces retours et cet exil,*

*Ta jeunesse excessive et maladroite,*
*La faux du Temps dont s'ébréchait le fil.*

*Surtout, ne va pas chercher dans ces choses*
*Le masque plébéien de la Justice,*
*Mais couronner de myrtes et de roses*
*Le front du Dieu né d'un double caprice...*

JACQUES DYSSORD.

# UN ÉCRIVAIN ORIGINAL

# M. ANDRÉ MAUROIS

Il choisit les raisins de nos puddings et va les colporter à l'étranger.

WHISTLER, à propos d'Oscar Wilde, cité par Frank Harris (1).

M. André Maurois est un homme habile. Il a le génie des affaires. Tout ce qu'il entreprend lui réussit, la littérature aussi bien que l'industrie. Il mène de front, et par des méthodes identiques, ces deux vieilles ennemies qui, jusqu'à lui, paraissaient irréconciliables. Avec un égal bonheur, M. André Maurois fabrique des draperies, des tissus de laine et flanelles en tout genre à Elbœuf, et des livres à Paris. La fortune et la gloire favorisent les audacieux.

M. André Maurois est un auteur heureux. Comme tel, il n'a pas d'histoire. Il n'a connu ni les difficultés, ni les mécomptes, ni les déboires des débuts. Un des nouveaux riches de la littérature d' « après-guerre », le dur apprentissage de l'art lui fut épargné.

Avant le 4 août 1914, M. André Maurois avait fait un faux départ. De petits travaux d'amateur, vers et prose, signés de son vrai nom, — Emile Herzog (2), — passèrent inaperçus dans les petites revues qui les avaient accueillis. En 1918, à peine démobilisé, il eut, lui aussi, sa revanche, et si éclatante, si inespérée, qu'il en dut être surpris autant que ravi. M. Maurois avait alors un air de ressemblance,

(1) *La Vie et les Confessions d'Oscar Wilde*, trad. par Mme Madeleine Vernon et M. H.-D. Davray.

(2) Voyez les *Vingt-cinq Ans de Littérature*, publiés sous la direction de M. Eugène Montfort, t. II, p. 780.

— emprunté déjà ! — avec M. Giraudoux, et le personnage dont il s'était fait le cornac était quelque peu cousin germain de certain Gaspard, lequel, deux ans plus tôt, avait été la mascotte du pays. Dans la liesse de l'armistice, on fêta le colonel Bramble. Ses silences obtinrent un prodigieux succès. Les discours du docteur O'Grady furent moins goûtés. Le vent politique qui soufflait de l'Est avait quelque peu aigri l'entente cordiale. Bramble débauchait Fayçal en Syrie, en Asie Mineure O'Grady prêchait aux Grecs la croisade contre Byzance. L'uniforme britannique avait cessé de plaire. Cependant, M. Maurois conserva la réputation que ces deux premiers livres lui avaient value aux yeux de tout le monde, il passait désormais pour l'écrivain français qui avait la connaissance la plus intime des choses et des gens de l'Angleterre, ce « peuple universel» qui « est aussi, avec son lyrisme spécial, son ironie perpétuelle et ses délicieuses femmes baignées de rayons lunaires, le plus fermé, le plus secret des civilisés » (3). Il y avait loin du compte. Sa connaissance des britanniques se bornait, en réalité, à ce que M. André Maurois avait entrevu de leur vie de camp et à quelques souvenirs livresques. Ecrire un roman anglais eût été une tâche au-dessus de ses moyens. Il lui fallait, pourtant, soutenir à tout prix l'opinion flatteuse qu'on se faisait de ses talents. Avec les carnets de notes rapportés du front, sa veine était tarie et il se trouvait à bout de ressources littéraires. Entré jeune dans l'industrie, accaparé par l'usine, il n'avait eu de loisirs ni pour rêver, ni pour observer. La littérature n'était alors que son violon d'Ingres, dont il jouait assez gauchement pour distraire la monotonie des soirées provinciales. Il s'était pris, parfois, à envier les bohèmes qui avaient vécu selon leur fantaisie, tel Percy Bysshe Shelley dont le Dr Dowden lui avait conté l'histoire.

Jamais récit imaginaire n'avait autant transporté M. Mau-

(3) Léon Daudet : *Sur Thomas Hardy*, L'Action Française du 16 janvier 1928.

rois que cette histoire véridique, qui illustrait excellemment cette opinion de Jules Soury : « Il n'est pas vrai que l'illusion et le rêve soient plus poétiques, plus merveilleux que ces réalités ». On eût dit non pas l'ouvrage d'un professeur à l'Université de Dublin, mais plutôt les mémoires de quelque contemporain, admirateur passionné et indiscret du poète. Bien mieux que Hoggou que Trelawney, le Dr Dowden avait, par le cœur et par l'esprit, vécu dans l'intimité de Shelley. Il l'avait compris et aimé. Il connaissait les moindres particularités de sa vie publique et privée, et jusqu'à ses plus secrètes pensées.

Après avoir trié une masse inouïe de documents, Dr Dowden avait soumis à la plus sévère critique des papiers d'état-civil et de famille, des billets, des livres, des journaux intimes, des confidences de compagnons : commentant l'œuvre du poète par sa vie, et sa vie par son œuvre, il avait, comme l'avait fait Renan pour la vie de Jésus, sollicité doucement ces divers textes « jusqu'à ce qu'ils arrivent à se rapprocher et à fournir un ensemble où toutes les données soient heureusement fondues » (4). De cet immense labeur, cette biographie de Shelley était née, œuvre d'érudit et de poète, conçue et exécutée dans la joie, pittoresque et anecdotique, et vivante au point de donner « l'impression de découverte progressive, de croissance naturelle qui semble le propre du roman (5) », où, néanmoins, pas une déduction n'était hasardée qui ne s'appuyât sur un témoignage irrécusable, chaque ligne, chaque mot étayés de leur justification propre.

Cet admirable livre (6), épuisé et rare en Angleterre, était totalement inconnu en France, où fort peu de gens, même parmi les lettrés, connaissaient Shelley. En s'entourant de quelques précautions, on n'eût rien risqué à l'adapter. L'auteur des *Silences du Colonel Bramble* céda à la tenta-

(4) Renan : *La Vie de Jésus*, p. c. 11

(5) André Maurois : *Ariel ou la Vie de Shelley*.

(6) Publié à Londres (1886) en 2 vol. in-8°.

tion, et voilà comment le bon Dr Dowden tira M. Maurois d'embarras : il lui fournit le sujet et la matière d'une « vie romancée » et lui révéla sa vocation.

Jadis, en marge de ses devoirs d'écolier, le professeur de rhétorique de M. Maurois rabâchait sans cesse : « Serrez, condensez, terminez en coup de poing. » M. Maurois se souvint à propos duconseil. Il serra sa version anglaise, la condensa, la comprima, tant, et si fort, qu'au coup de poing final, il se trouva avoir réduit les deux in-8° de l'original en un petit volume de deux cents et quelques pages, qui, malgré tout, avait assez bel air, et dont M. Maurois était fier, comme d'une prouesse personnelle. Il lui façonna un titre romantique, et confia *Ariel ou la Vie de Shelley* aux mains de son éditeur, en lui recommandant surtout de bien lancer cet ouvrage.

M. Maurois n'eut qu'à se louer d'avoir spéculé sur l'ignorance du public en général et des prétendus critiques en particulier. *Ariel ou la Vie de Shelley* remporta un véritable triomphe. On cria au chef-d'œuvre. On loua M. Maurois pour la bonne inspiration qui lui était venue de révéler Shelley à la France et... même à l'Angleterre, et d'avoir su, mariant sa fantaisie ailée à la plus solide érudition, annexer la sévère histoire au roman.

Les éditeurs moutonniers se hâtèrent d'exploiter cette nouvelle conquête. Les pionniers se présentèrent. *Anch'io...* Tout le monde voulut trafiquer des charmes de Clio, et la ruée commença vers les tombeaux et les bibliothèques. Hommes, dames et demoiselles de lettres, Plutarques d'occasion, dépourvus d'aptitudes, mais bouillants de zèle mercenaire, se passionnèrent pour des morts illustres qui, la veille encore, leur étaient parfaitement indifférents, voire inconnus, avec lesquels, tout soudain, ils se découvraient de subtiles affinités. A l'imitation de M. Maurois, ils se procurèrent d'anciennes biographies, tombées dans l'oubli, couvertes de poussière et piquées de taches de rousseurs, et les rafraîchirent, les « stylisèrent » au moyen de jolies

phrases. Comme d'indigents dramaturges mettent en pièces des romans, ils taillèrent des romans dans les livres d'histoire. Gens de plume et de loi, hommes d'Etat et d'église, soldats, marins, corsaires, aventuriers, financiers, écrivains, cabots et cabotines, reines et catins, débauchés et criminels, — les plus notoires « vedettes » du passé se virent travesties en personnages de roman, et les *Vies amoureuses*, les *Romans des grandes existences*, les *Vies des saints*, les *Vies des hommes illustres*, les *Romans des grandes vies aventureuses*, — tout un musée Grévin « rétrospectif » — foisonnèrent, fabriqués en série par des littérateurs ou des érudits à qui la vogue tourna la tête, un peu comme au *Monsieur de Cléopâtre*, de vaudevillesque mémoire, qu'une petite femme de revue déniaisa en lui enseignant l'art d'accommoder la Lagide au goût de la clientèle des boîtes de nuit.

La concurrence fut telle que M. Maurois déplora qu'on ne pût obtenir des brevets pour les « inventions » littéraires, comme cela se pratiquait pour les industrielles. Cette consolation lui restait du moins, que l'article Maurois était toujours le plus recherché. Il plaisait à la fois aux raffinés et au vulgaire, et se vendait par dizaine de milliers d'exemplaires dans toutes les parties du monde. De partout on lui câblait des offres magnifiques pour le monopole de la traduction de son prochain chef-d'œuvre, cette *Vie de Disraeli* à laquelle, d'après les « courriéristes », il travaillait au milieu d'une montagne de documents.

M. Maurois travaillait, en effet, à la vie de Disraeli, mais comme il avait travaillé à celle de Shelley, avec un seul ouvrage — en six volumes, il est vrai — ouvert devant lui. Après le poète et le rêveur, il avait jeté son dévolu sur le politicien arriviste et l'homme d'action, tant pour se plaire à soi-même, — Disraeli étant un homme de sa race et le précurseur des Sages de Sion (7) — que pour être agréable

(7) Par esprit d'imitation, M. Maurois a voulu écrire son *Coningsby* et il a publié *Bernard Quesnay* (Paris, 1926), roman qui contient des parties d'auto-

aux foules qui, depuis quelque temps soupiraient après les coups de trique et les brimades des dictateurs. Trépassé depuis un demi-siècle à peine, et quoique, de son vivant, sa notoriété eût été universelle, Benjamin Disraeli, dit Lord Beaconsfield, était, en France, encore plus inconnu que Percy Bysshe Shelley. Les morts politiques vont beaucoup plus vite que les autres. Disraeli avait été célèbre sous le Second Empire et la première décade de la IIIe République. Au temps lointain de Louis-Philippe, quelques romans, composés dans son jeune âge, avaient eu un succès de curiosité qui ne fit pas long feu. Le meilleur roman de ce juif, c'était sa vie que lord Buckle venait d'achever et de publier. L'ouvrage, une de ces stèles que les Anglais ont coutume d'ériger à tous ceux qui ont bien mérité de l'Empire, avait été salué dès son apparition par toute la presse anglaise comme une biographie définitive et capitale. Mais l'écho de ces louanges n'avait guère franchi la Manche et pas plus que pour le livre du Dr Dowden, on ne risquait rien à s'en approprier la substance. M. André Maurois s'était donc mis à le traduire au courant de la plume, serrant, condensant, tant et si bien qu'en terminant avec le fameux coup de poing, il avait réduit les six tomes de MM. Monypenny et Buckle en un coquet volume de 330 pages, pour lequel, avec les références glanées au bas des pages, il composa une bibliographie en trompe-l'œil justifiant l'espèce de manifeste farci de lieux-communs qu'il avait publié dans les *Nouvelles Littéraires* du 1er mai 1926 sous le pseudonyme passe-partout de « Frédéric Lefèvre » :

Ce que je voudrais, c'est arriver à connaître un personnage du passé aussi bien (et par conséquent aussi mal) qu'un personnage vivant que je crois connaître. Pour cela, il n'y a qu'une méthode, qui est de confronter tous les témoignages. Il faut lire beaucoup... Dans les travaux de cet ordre, il faut s'astreindre à tout lire. Ce n'est pas dans la grande biographie officielle, c'est dans les mé-

biographie. (Voyez l'article de M. Eugène Montfort dans les *Marges* du 15 juin 1926, p. 135-6.)

moires d'un inconnu, d'une courtisane obscure que, tout d'un coup, on mettra au jour le détail précieux, unique, qui révèle une face toute nouvelle du caractère étudié. Il faut de la patience, du travail...

La bibliographie placée en tête de la *Vie de Disraeli* produisit tout l'effet escompté. Elle en imposa par le nombre des ouvrages cités aux faiseurs de comptes rendus et aux lecteurs niais. Les uns et les autres s'extasièrent sur l'érudition vaste et profonde de M. André Maurois. Que de patience, que de travail, que de recherches il lui avait fallu pour évoquer, sous ses divers aspects, le prestigieux Disraeli ! et combien de livres il s'était astreint à lire, qui n'avaient pas le charme des siens ! Romancier, il en remontrait aux savants, myopes et pédants, blanchis sous le harnois, qu'il dépassait tous, et de cent coudées, par ses jolis dons de conteur, et la magie d'une prose colorée, chatoyante, musquée, que relevait allègrement une pointe d'humour britannique. La *Vie de Disraeli* tenait les magnifiques promesses qu'on s'était plu à discerner dans les précédents écrits de M. Maurois. Son talent mûri touchait à la maîtrise. M. Maurois était l'espoir des lettres françaises, si cruellement éprouvées par la perte d'Anatole France : lui seul pouvait combler la place laissée vide par le décès du maître illustre et regretté auquel il ressemblait par tant de côtés : par le goût des spéculations historiques, l'exquise ironie, la séduction du style et l'ardeur au travail. Mais, au rebours de l'auteur de la *Vie de Jeanne d'Arc*, l'auteur de la *Vie de Shelley*, s'il se complaît à l'évocation du passé, ne boude ni ne fronde son siècle. Très répandu dans le monde, il a été avec Jean Cocteau et les Pitoëf l'ornement des salons où, au-dessus d'une tasse de thé, on dissertait pêle-mêle sur Barrès, Proust, Valéry, les Fratellini et Charlot. Il se montre snob, sans effort. Ses propos sont toujours ornés de citations anglaises. Il s'est composé « l'allure d'un capitaine d'industrie, quelque chose de précis et d'autoritaire,... le col mou, le veston bien coupé, les chaussures fortes...

et surtout, cette expression triste, impitoyable et douce des soldats de Vigny ». C'est cette expression stéréotypée qu'on lui voit sur ses portraits ; à la vitrine des libraires, elle hypnotise les passants, et les force à s'arrêter pour admirer les échantillons exposés de « ses » œuvres — quelques feuillets couverts d'une écriture menue, nette et volontaire. M. Maurois respire la force et la confiance en soi. Il est actif et laborieux. Les machines lui semblent plus intéressantes que les humanités. Il a foi dans le progrès mécanique. Les inventions les plus récentes n'ont pas d'adepte plus fervent. M. Maurois estime que la science, loin d'asservir les lettres, contribue à établir leur règne sur le monde, en les « diffusant » par le cinéma et la T. S. F. aux quatre points cardinaux. Le tumulte des capitales modernes, cette hâte, cette fièvre qu'on sent répandues dans l'air, excitent à la production. On n'écrit plus pour son plaisir, mais pour le plaisir du grand public, celui des petites chapelles et celui des journaux à cinq sous et du cinéma. Soigner, polir son travail, peiner sur une page, douter de soi et de son œuvre, c'était bon au temps où la littérature n'était pas industrialisée. Maintenant, il faut aller vite en besogne, bâcler, dicter à sa « dactylo ». Tout le secret de la réussite, c'est d'attraper un procédé, et de bien lancer sa marque. Les réputations s'édifient avec la complicité de la réclame. Si elles sont surfaites, en ce siècle de malfaçon générale et de laisser-aller, bien malin qui s'en avise. Les jours de la tour d'Ivoire sont passés. L'estime, d'ailleurs problématique, de la postérité n'est qu'un leurre. « Ce que je veux socialement, c'est voir mon triomphe moi-même, de mon vivant ! disait Zola. On vit, on travaille, on lutte et on meurt ! Qu'est-ce qu'on devient ? A-t-on eu du talent, on n'en sait jamais rien !... » Le vrai paradis est sur terre, il est laïque et chacun a le droit d'y prétendre. Les décorations, les places, les honneurs, seuls les ratés envieux et les « voyous de lettres » font semblant de les mépriser. La génération

d' « après-guerre », énergique, « sportive », ennemie de la routine, a bousculé la tradition, et traité la littérature comme une affaire. L'art est devenu, enfin, social, à la portée de toutes les bourses et de toutes les intelligences. L'écrivain est désormais un homme public, comme le politicien et comme le comédien. Il doit prendre contact avec ses chers lecteurs, essayer directement sur eux ses moyens de séduction.

M. André Maurois ne s'est point dérobé à cette agréable et profitable obligation. Aux *Annales* et à la *Société des Conférences* il a donné la primeur de ses *Etudes Anglaises* et joué la farce de l'érudition qui lui avait déjà si bien réussi dans les salons. Il parla de Dickens, d'Horace Walpole et de Mme du Deffand, d'Oscar Wilde et de Ruskin, et, pour terminer, d'une demi-douzaine de jeunes auteurs anglais. Il brilla, éblouit et charma. On l'applaudit, et il n'en éprouva ni vergogne, ni gêne, ni remords. Cela lui parut tout naturel. M. Maurois a fini par se laisser prendre à sa propre légende. Ses nombreux lecteurs et amis transatlantiques, ayant manifesté le désir de le voir et de l'entendre, il partit pour les Etats-Unis. Tel un « as » du « ring » ou une « étoile » du music-hall, il s'exhiba dans toutes les grandes villes, à New-York, à Boston, à Philadelphie, etc., dans les universités d'Harvard, d'Yale, de Princeton, de Columbia. Gaudissart de la littérature, il déballa sa mallette et fit l'article, vantant avec brio les qualités de la « production littéraire » de la France, citant les noms de ses amis et l'adresse de leurs éditeurs ; griffonna sur son calepin les « desiderata » de l'honorable assistance, et prit congé des Yankees, en leur promettant de revenir les voir bientôt avec un nouvel assortiment.

Il rentra à Paris juste à temps pour couvrir d'envois sympathiques les exemplaires de ses *Etudes Anglaises* qui venaient de paraître. Une désagréable surprise l'attendait. Les journaux rendaient compte du livre de M. Frank Harris, *La Vie et les Confessions* d'Oscar Wilde, traduit en fran-

çais par Mme Madeleine Vernon et M. H.-D. Davray. A ce livre rarissime, hors commerce, et qui s'était jusque-là vendu sous le manteau (8), M. André Maurois avait emprunté, selon sa coutume, la matière d'une trentaine de pages, sans en marquer la moindre reconnaissance à l'auteur. Il se reprocha moins son ingratitude que son imprudence, qui lui fit perdre, pendant quelques semaines, son assurance avec sa tranquillité. Il n'osait pas toucher aux coupures de l'*Argus*, crainte de voir surgir quelque parallèle perfide et révélateur. Ses alarmes étaient vaines, et les articles des journaux remplis d'éloges et d'hyperboliques compliments ; entre tous il savoura celui que M. André Billy lui consacrait dans l'*Europe Centrale* :

Un critique des plus fins a remarqué que, depuis le colonel Bramble, le talent de M. André Maurois est toujours allé en s'améliorant et en mûrissant. Je ne sais si cette constance dans le progrès pourra se vérifier jusqu'à la fin, mais qu'André Maurois y reste encore fidèle une dizaine d'années et nous aurons à l'Académie un prosateur et un moraliste digne d'être mis sur le même pied qu'Anatole France et que son successeur Paul Valéry

M. Maurois approuva d'un sourire légèrement fat.

Dans une dizaine d'années, il aurait taillé dans les biographies anglaises une demi-douzaine au moins de « vies romancées ». Les figures les plus originales de la littérature anglaise y passeraient. Il avait « stocké » dans sa bibliothèque les meilleurs ouvrages publiés à Londres sur Lord Chesterfield, Sheridan, lady Montagu, le Dr Johnson, Thackeray, Browning, qu'il révélerait à tour de rôle aux lecteurs français, cependant qu'à la morte-saison, aux vacances, il irait faire connaître les gloires littéraires de la France à l'étranger, en récitant leurs « vies romancées », taillées d'après la même méthode que les *Vies de Disraeli* et de

(8) Oscar Wilde, his life and confessions, printed and published by the Author 29, Waverley Place, New York City, MCMXVIII. La traduction par Mme Vernon et M. Davray parut le 25 octobre 1937 aux *Editions du Mercure de France*. Les *Etudes Anglaises* de M. Maurois furent publiées le 7 novembre de la même année.

*Shelley*. Sa renommée emplirait le monde. L'Académie lui apporterait la suprême consécration. Dans une dizaine d'années...

En attendant, M. Maurois devait se montrer à la *Société des Conférences*, qui l'avait engagé pour une série de causeries, et le temps pressait. Il saisit son « stylo », ouvrit la vie de Byron par Mr Harold Nicholson, et en toute hâte se mit à la démarquer :

« Le soir tombait sur la ville de Gênes, comme Lord et lady Blessington y arrivaient. La rue étroite qui menait à l'Albergo della Villa s'illumina soudain aux lumières de leurs calèches... »

§

Les gens qui font des livres avec des livres, comme MM. J. B., E. P., A. B., J. B., et tant d'autres, en les démarquant ou en les copiant presque mot pour mot, comme y excelle M. Emile Henriot, ont beau passer à peu de frais pour des écrivains et récolter honneur et considération. Ce n'est pas loin, pour moi, d'équivaloir à zéro.

PAUL LÉAUTAUD.

M. André Maurois sera certainement de l'Académie. Maints arlequins littéraires y firent déjà la parade (9). M. Maurois, qui pilla les biographes anglais, a sa place toute marquée dans l'illustre compagnie. Il est dans la tradition. Grâce à lui le plagiat peut être considéré comme un des beaux-arts. Il est définitivement entré dans les mœurs. Les Cocos de génie pullulent aujourd'hui. Le Charles Loridaine de M. Louis Dumur refaisait les chefs-d'œuvre par somnambulisme. Les nôtres font leurs farces — conscients et organisés. Kleptomanes littéraires, ils prennent leur bien où ils le trouvent, détroussant les vivants et les morts. Nul article du Code pénal ne punit le plagiat, et ce genre de

(9) Voyez les *Quarante Médaillons de l'Académie*, de J. Barbey d'Aurevilly, et notamment les médaillons XVI (M. de Barante), XVIII (M. de Noailles), XXIII (Ponsard).

larcin ne discrédite ni ne disqualifie aucun écrivain. Les gens qui font des livres avec des livres forment une corporation prospère. On cite l'exemple de ce journaliste compilateur, rapide comme l'éclair dans sa besogne. Cet homme adroit a remplacé avec brio la plume par les ciseaux, et, sa femme et ses enfants dressés à ce travail, tout l'appartement transformé en fichier, toute la famille, du matin au soir, coupe, découpe et triture une extraordinaire quantité de livres oubliés, battant ainsi monnaie avec l'esprit d'autrui. C'est de cette façon qu'on passe à bon droit pour des « bénédictins de lettres. »

M. Maurois pourrait faire, sous la Coupole, en même temps que l'éloge du plagiat, celui de l'adaptation. *In the sixties*, comme il dirait, vers 1860, cette ingrate besogne était abandonnée à une équipe de pauvres diables qui tâchaient à traduire et résumer pour le compte du puissant Hachette les récits des voyageurs anglais. Ces mercenaires avaient d'étranges scrupules qui les empêchaient de substituer, sur la couverture de leur traduction, leur nom à celui de l'auteur. M. André Maurois ne s'est pas laissé arrêter par ces scrupules démodés. Il a froidement signé les ouvrages qu'il avait librement traduits. Ses « vies romancées » ne sont guère que des traductions abrégées, et il se vante quand, dans la préface d'*Ariel*, il prévient :

On a souhaité faire en ce livre œuvre de romancier, bien plutôt que d'historien ou de critique. Sans doute les faits sont vrais et l'on ne s'est permis de prêter à Shelley ni une phrase ni une pensée qui ne soient indiquées dans les mémoires de ses amis, dans ses lettres, dans ses poèmes ; mais on s'est efforcé d'ordonner ces éléments véritables de manière à produire l'impression de découverte progressive, de croissance naturelle qui semble le propre du roman...

Avec une fausse modestie, M. Maurois a l'air d'insinuer qu'il a consulté un nombre considérable d'ouvrages — ceux-là mêmes qu'il énumère au commencement ou à la fin des siens — à la recherche des traits essentiels de ses person-

nages ; que ce travail préparatoire accompli, — qui n'avait pas été tenté avant lui, — il a malaxé la pâte amorphe, l'a pétrie, modelée et lui a soufflé la vie ; qu'il a été, en somme, une manière de démiurge en donnant un corps et une âme à ce qui, auparavant, était confus et inerte.

Si cette assertion de M. Maurois était exacte, on le dispenserait de citer ses sources (10). Mais il n'en est rien. C'est pour exalter ses propres ouvrages que M. Maurois déprécie ceux qu'il a pillés. M. Maurois ne s'est donné la peine ni de rassembler, ni de coordonner les traits épars de Shelley. Ce double travail est l'œuvre du seul Dr Dowden que M. Maurois se contenta de plagier et de copier. Il n'a rien reconstitué, rien imaginé, rien « romancé » du tout. Croquis et silhouettes, descriptions, itinéraires et dates, états d'âme, déductions psychologiques, réflexions morales et philosophiques; le dessin et la couleur, l'accent particulier, la poésie, le titre même (11) de son livre sont dans le livre du Dr Dowden, qu'il a suivi tome par tome, chapitre par chapitre, tantôt abrégeant, tantôt copiant des pages entières, ici enlevant des guillemets, là substituant, pour la commodité du récit, *il* à *je*. Tant d'audace paraît à peine croyable. Voici quelques exemples typiques du plagiat de M. Maurois :

(10) Car, en s'efforçant de reconstituer une époque ou d'évoquer un personnage, l'historien n'invente pas les détails de son récit, qu'il doit nécessairement puiser dans les manuscrits et les livres. Cette tâche n'est pas si commode que le vulgaire se l'imagine. Il faut retrouver des pistes perdues depuis longtemps, repérer l'emplacement des fouilles, soumettre les textes à une sévère critique. Cela exige un très long travail et original. Après cette phase préparatoire, il faut rassembler les fragments épars, et c'est tout un art. Les fiches, dont on s'est tant moqué, sont pour l'historien ce que les notes prises sur le vif sont pour le romancier. Il y a de mauvais historiens comme de mauvais romanciers : ce sont ceux qui manquent d'imagination, d'esprit critique et de culture, et qui généralement ne savent pas écrire.

(11) L'idée de ce titre (*Ariel* ou la Vie de Shelley), M. Maurois l'a trouvée dans la page 447 du tome II de la biographie anglaise, où le Dr Dowden cite ce passage de Trelawney : « Je ramassai un fragment [d'une poésie déchirée par Shelley], mais n'en pus déchiffrer que les deux premières lignes :

*Ariel to Miranda* — Take
This slave of music »

TEXTE DU DOCTEUR DOWDEN

(*The Life of Bysshe Shelley*)

T. 1er, p. 2.

Bysshe Shelley was a gentleman of the old school, with a dash of the New world cleverness, push and mammon-worship. Six feet high, handsome, stately in bearing, clear-witted, yet wilful, he achieved greatness by bold and dexterous strokes.

TEXTE DE M. ANDRÉ MAUROIS

(*Ariel ou la Vie de Shelley*) (12)

p. 11.

Le chef et ancêtre de la famille, sir Bysshe Shelley, habitait dans le village. C'était un gentilhomme de la vieille école anglaise, qui se glorifiait d'être riche comme un duc et de vivre comme un braconnier. Haut de six pieds, imposant, très beau de visage, sir Bysshe avait l'esprit vif et cynique.

p. 3

But though Bysshe was now a baronnet and had spent some 80.000 sterling pounds it is said, building himself Castle Goring, the old man cared not to enjoy his honours or his wealth... He lived at Horsham, in a cottage house — Arun house it was named — hard by church, vexed with gout and infirmities of age and waited on by a solitary servant. He wore a round frock, and passed a portion of his time in the tap room of the Swann Inn at Horsham, not drinking indeed with his frequenters, but arguing with them in politics.

p. 12.

Il avait dépensé quatre-vingt mille livres sterling pour se bâtir un château qu'il n'habitait pas, à cause de l'entretien, et logeait dans un petit cottage avec un seul domestique. Il passait ses journées dans la taverne du village, vêtu comme un paysan, à parler politique avec les voyageurs.

p. 4.

Timothy Shelley had a wrong headed way of meaning well and doing ill ; he had a simi-illiterate regard for letters, a mundane respect for religion... In private life he was kindly, irritable, and despotic... He was profoundly diplomatic in matters of little consequence. Mingling with his self-importance, there was a certain

p. 13.

Il [Timothy Shelley] avait meilleur cœur que sir Bysshe, mais un esprit beaucoup moins ferme. M. Timothy avait de bonnes intentions ; cela le rendait insupportable. Il aimait les lettres avec l'irritante maladresse des illettrés. Il affectait un respect mondain pour la religion... Il avait facilement les larmes aux

(12) Paris, Grasset, édition courante.

sensibility, genuine though not deep, and tears of tenderness or vexation came readily to his eyes: a kindly, pompous, capricious well meaning, ill doing, wrong headed man.

yeux, mais pouvait devenir féroce si sa vanité était en jeu. Dans la vie privée, il se piquait de manières affables, mais aurait bien voulu concilier la douceur des formes avec le despotisme des actions. Diplomate dans les petites choses, brutal dans les grandes, inoffensif et irritant, il était fait pour donner terriblement sur les nerfs d'un juge sévère...

p. 64.

« Books, boots, papers, shoes, philosophical instruments, phials innumerable, clothes, pistols, linen, crockery, ammunition, with money, stockings, prints, crucibles, bags and boxes were scattered on the floor and in every place. »

p. 24.

Des livres, des chaussures, des papiers, des pistolets, du linge, des munitions, des fioles, des éprouvettes gisaient sur le plancher...

p. 374.

A little, fair, blue-eyed babe was born. They named the blue eyed girl Ianthe — « violet-blossom » — a comer to redeem the broken promises of spring; the name, known to readers of Ovid, was also that given by Shelley to the first daughter of his imagination, thet violet-eyed lady of Queen Mab.

p. 146.

Le bébé fut une petite fille blonde aux yeux bleus. Son père la nomma Ianthe ; sa mère ajoute Elizabeth ; ainsi Ovide et Miss Westbrook se rencontrèrent à ca berceau.

p. 441-2.

« The evening was most beautiful ; the sands slowly receded ; we felt safe ; there was little wind, the sails flapped in the flagging breeze. The moon rose, the night came on, and with the night a slow, heavy swell and a fresher breeze which soon came so violent as to toss the boat very much...»

p. 172.

Le soir était beau ; les grandes falaises blanches diminuèrent lentement ; les fugitifs se virent sauvés. Bientôt la brise se leva, et s'enfla vite en vent violent... La lune descendit lentement sur l'horizon, puis dans la totale obscurité, un orage éclata dont les éclairs frappaient à coups rapides la mer noire et gonflée. Enfin le jour parut, l'orage s'éloigna, le

vent mollit et le large soleil se leva sur la France.

t. II, p. 421.

Lord Byron seemed to Shelley do be « greatly improved in every respect, in genius, in temper, in moral views, in health, in happyness ». His attachement to the countess Guiccioli had rescued him from the coarse and reckless libertinage of the evils days at Venice...

p. 288.

Shelley... trouva le Pèlerin [Byron] en brillante condition. Le visage jadis fatigué par les débauches de Venise avait un bel air de santé. Le règne de la Guiccioli avait écarté les aventures dégradantes.

t. II, p. 229.

Mary's journey had, indeed, been neither rapid nor agreeable. At Florence she was detained an entire day, while waiting for a signature to her passeport. Little Clara, in whose baby-face Mary discovered a remarkable likeness to Shelley, suffered from an attack of dyssentry, caused by heat, fatigue, and the troubles of teething, and when they reached Este she was dangerously ill. The physician at Este was a stupid fellow...

p. 251.

Le voyage de Mary fut pénible ; à Florence elle eut des difficultés de passeport qui la retinrent assez longtemps ; la petite Clara, qui faisait ses dents, souffrit beaucoup de la chaleur, de la fatigue, du changement de lait et arriva à Este assez malade... Le médecin d'Este paraissait tout à fait stupide...

Il serait facile, mais fastidieux, d'allonger encore le parallèle : un volume de 300 pages y suffirait à peine.

M. Maurois a fait subir le même traitement à l'ouvrage de MM. Monypenny et Buckle. Sa *Vie de Disraeli* n'en est qu'une copie réduite. M. Maurois fait, il est vrai, au survivant de ces auteurs l'honneur de le citer parmi une foule d'autres — dont il releva le nom dans les six volumes pillés par lui — se contentant de dire : « Je tiens à souligner ce que je dois à M. Buckle dont la *Vie de Disraeli* contient la plupart des documents cités. » Et bien d'autre choses encore. Ce que M. André Maurois doit à feu Monypenny et à Lord Buckle, c'est toute sa prétendue « vie romancée » de Disraeli, dont il n'eût sûrement pas écrit

la première ligne, si ces messieurs ne l'avaient précédé : il lui eût fallu consacrer à cette tâche douze années de son existence (12 *bis*).

Pour écrire ses *Etudes Anglaises*, M. Maurois a successivement mis au pillage la *Vie de Dickens* par Gissing (13), la *Correspondance d'Horace Walpole et de Mme du Deffand* (14), publiée avec de précieux commentaires (en français) par Mrs Paget Toynbee, et *la Vie et les Confessions d'Oscar Wilde* de Mr Frank Harris. Mme Madeleine Vernon et M. H.-D. Davray ayant récemment publié, avec l'agrément de l'auteur, une parfaite traduction de ce dernier livre, une confrontation des textes édifiera le lecteur sur la « méthode » de M. Maurois.

| TEXTE DE M. HARRIS. (*La Vie et les Confessions d'Oscar Wilde.*) tome I, p. 48. | TEXTE DE M. MAUROIS. (*Etudes Anglaises*) (15). p. 225. |
|---|---|
| L'Oxford de Matthew Arnold, avec ses clochers rêveurs, ses col- | ... Oxford l'enchantait. Il aimait ses clochers de rêve, ses collèges |

(12 *bis*) M. Monypenny mit quatre ans à écrire les deux premiers volumes de la biographie de Disraeli (*The Life of Benjamin Disraeli, Earl of Beaconsfield*, à Londres, chez John Murray). Il mourut à la tâche. Lord Buckle qui lui succéda en 1914 n'acheva cette œuvre qu'en 1922.

M. André Maurois aurait dû avoir la délicatesse de dédier à MM. Monypenny et Buckle son résumé de leur *Vie de Disraeli*, comme M. F. Nozière a inscrit en toute humilité ces lignes en tête de la « Vie Amoureuse de Ninon de Lenclos », rédigée d'après le livre de M. Emile Magne :

« Permettez-moi, Monsieur, de vous offrir ce petit livre sur Mlle de Lenclos. Je ne l'aurais pas écrit, si je n'avais eu le secours de l'admirable étude que vous lui avez consacrée. Elle m'a été fort utile et m'a longtemps découragé.

« Comment parler d'elle après vous, puisque votre patiente érudition a réuni tout ce qu'il est permis d'en savoir et que vous possédez l'art de faire vivre vos précieux documents. On vous emprunte volontiers sans reconnaître toujours la dette si délibérément contractée envers votre science. C'est un travers dans lequel je ne veux pas tomber. En vous dédiant ces pages, je ne rends pas seulement à votre œuvre un hommage dont vous pouvez ne pas avoir grand souci, mais je tiens à me proclamer votre reconnaissant débiteur. »

Mme Claude Ferval, pour ce même ouvrage de M. Emile Magne, tomba, naguère, dans ce travers que réprouve M. Nozière, et aussi M. Emile Henriot, qui, il y a deux ans, en détacha quelques chapitres pour les publier sous sa propre signature dans les *Nouvelles Littéraires*.

(13) Londres 1903, résumée d'après l'ouvrage de John Forster : *The Life of Charles Dickens*. Londres, 1872, 3 vol.

(14) *Lettres de la Marquise du Deffand à Horace Walpole* (1766-1780), Londres 1912, 3 vol.

(15) Paris, Grasset—1927.

lèges gris enchassés dans leurs vertes pelouses et dissimulés parmi les arbres, et à l'entour les champs splendides émaillés de primevères et de fritillaires où la rivière paisible serpente vers Londres et vers la mer...

p. 51-52.

Ruskin, ... qui m'attirait violemment, un homme admirable, un merveilleux écrivain, fleur exquise jaillie du romantisme, une violette dont le parfum serait croyance et embaumerait toute l'atmosphère... Mais, c'est sa prose que j'aime et non sa piété. Sa sympathie pour les pauvres m'ennuyait. Son projet de faire une route était rebutant. De la pauvreté rien ne m'attire, non, rien, et je m'en détournais déjà comme d'une déchéance spirituelle ; mais la prose lyrique de Ruskin vous emportait sur ses larges ailes jusqu'au plus profond de l'azur. Ce fut un grand poète, Frank, et un grand maître parce qu'absurde ; il vous ennuyait à mourir en enseignant, mais vous inspirait quand il chantait. Il y avait aussi Walter Pater. Pater le classique, Pater l'érudit, déjà à cette époque le plus grand prosateur de l'Angleterre et peut-être du monde. Pater, c'était tout pour moi. Il m'enseigna la forme la plus élevée de l'art, l'austérité dans la beauté. J'atteignis avec Pater à mon plein développement. Il m'était une sorte de frère aîné, silencieux, sympathique...

gris, ses gazons de velours, ses belles prairies à travers lesquelles la rivière serpente vers Londres...

p. 226.

— Ruskin, dit Wilde, me plaisait infiniment. C'est un admirable écrivain, une sorte d'esprit romanesque comme une viole, remplissant tout l'air du parfum de sa foi. Mais c'était sa prose que j'aimais et non sa piété. Sa sympathie pour les pauvres m'ennuyait, sa route m'ennuyait. Je ne voyais rien dans la pauvreté qui pût m'intéresser, rien et je m'en écartais comme d'une dégradation de l'esprit. Mais c'était un grand poète et un admirable professeur. Et, surtout, à Oxford, dans ce temps-là, il y avait Pater, et Pater était tout pour moi.

p. 52-53.

... Je parlais vraiment comme sous l'empire de l'inspiration et lorsque je me tus, Pater, le calme, silencieux et guindé Pater, glissa tout à coup sur ses genoux et m'embrassa les mains.

Et je m'écriai :

— Non, je vous en supplie, non! Relevez vous, que dirait-on si l'on vous voyait ?

Il se releva, le visage crispé et livide.

— Il le fallut, — murmura-t-il, regardant autour de lui craintivement, — il le fallut une fois...

p. 60.

Dans les *Alumni Oxonienses* de Foster, Oscar Wilde s'intitule à son départ d'Oxford : « Professeur d'Esthétique et Critique d'Art »...

p. 63.

« Donnez-moi le luxe superflu, et je laisse aux autres les nécessités indispensables », avait-il coutume de dire.

p. 67.

... Ravi de cette spirituelle boutade, Oscar s'écria :

— Voilà une répartie que j'aurais voulu faire !

— Ça viendra, Oscar, ça viendra, — décocha à brûle-pourpoint Whistler.

tome II, p. 261, note 2.

... Wilde se targuait continuel-

p. 227.

... Un jour, après que Wilde eut parlé longtemps, Pater — et il faut se représenter Pater, le solennel Pater, si tranquille, si silencieux — glissa soudain de son siège, s'agenouilla devant Wilde et lui baisa la main.

— Non, dit Wilde, ne faites pas cela ! Que penseraient les gens s'ils nous voyaient !

Pater se releva, le visage blanc d'émotion.

— Il fallait, dit-il, en regardant autour de lui avec crainte, il fallait, au moins une fois...

p. 228.

... Quand on lui demandait :

— Quelle sera votre carrière ?

Il répondait :

— Professeur d'Esthétique.

p. 228.

Quand on voulait savoir comment il gagnerait sa vie :

— Donnez moi le superflu, répondait il, je laisse le nécessaire aux autres.

p. 321

Whistler, qui était un homme très dur, accusait Wilde de plagiat. Un jour, comme Whistler venait de prononcer une phrase très spirituelle :

— Ah ! lui dit Wilde, comme je voudrais avoir dit cela moi-même !

— Vous le direz, Oscar, vous le direz, répondit Whistler.

231.

Wilde parlait surtout, dans ses

lement d'une connaissance de la musique qu'il n'avait pas. Il ne savait guère distinguer un air d'un autre, et il affectait de parler, par exemple, de « cette chose écarlate de Dvorak »...

conférences, de peinture, de musique, et Whistler soutenait qu'il n'y connaissait rien. C'était vrai. Seulement il s'en tirait par des phrases brillantes et prudentes, définissant un morceau de musique par des expressions de ce genre :

— Oui, j'aime ce concert rouge brique (16).

t. I, p. 82.

... Il s'installa au bien provincial petit Hôtel Voltaire, sur le quai Voltaire et fit rapidement la connaissance de tout ce qui portait un nom dans le monde des lettres, de Victor Hugo à Paul Bourget. Il admirait sans réserve le génie de Verlaine, mais la laideur physique de l'homme (Verlaine avait le masque de Socrate) et sa manière sordide et sale de vivre empêchèrent Oscar de se lier avec lui.

p. 231.

... Il fit un séjour à Paris. Il y vit tous les écrivains qui comptaient, depuis Hugo jusqu'à Paul Bourget. Il voulait, surtout, voir Verlaine, il le vit, mais il fut très déçu...

tome I. p. 104.

Bon nombre de lettres adressées par Oscar, en ces années, étaient amusantes et quelques-unes pleines d'esprit. Par exemple, lorsque, prié de donner, comme Lord Avebury et d'autres médiocres personnages l'avaient fait, une liste des cent meilleurs livres, il répondit qu'il ne « saurait énumérer cent meilleurs livres, puisque jusqu'ici il n'en avait écrit que cinq. »

p. 232.

Un journal avait ouvert une enquête et demandait aux écrivains la liste de leurs cent livres préférés. Wilde répondit :

— Mais je ne peux pas en trouver cent, puisque je n'en ai encore écrit que cinq !

Vers ce temps-là, une repartie d'Oscar amusa toute la ville. Il

p. 232.

Dans un salon, une maîtresse de maison négligeait de donner aux

(16) M. André Maurois séduit par l'originalité de cette remarque l'a plagiée deux fois. On la trouve enchâssée dans son roman, *Bernard Quesnay* (ch. VIII, p. 66-67) : « Une autre de ses manies était de *parler musique en langage d'atelier* et peinture en langage musical. Elle employait « cadence », « sonorité », pour décrire un paysage. »

paraît qu'à un dîner, les dames s'attardèrent à table. Oscar avait fort envie de fumer. Soudain l'hôtesse attira son attention sur une lampe dont l'abat-jour se carbonisait : « Mr Wilde, voulez-vous éteindre cette lampe ? Elle fume ». Oscar obéit en soupirant : « Heureuse lampe » !

hommes la liberté d'allumer des cigarettes. En ce temps-là on avait encore des lampes à pétrole, et tout d'un coup, elle dit à Wilde :

— Soyez gentil, monsieur Wilde, éteignez cette lampe ; elle fume.

— Heureuse lampe ! soupira-t-il.

t. I, p. 163.

Je décidai d'offrir un déjeuner en son honneur et, sur les invitations, je mis à dessein : « Pour rencontrer Mr Wilde et écouter un conte nouveau ». Sur douze invitations, je reçus sept ou huit refus et trois ou quatre de ces invités me confiaient aimablement qu'ils préféraient ne pas rencontrer Oscar Wilde. Mes pires craintes se confirmaient. Quand des Anglais manifestent ainsi leur sentiment, c'est que l'antipathie frise la révolte. Je donnai néanmoins ce déjeuner... A ce déjeuner il conta la charmante fable de « Narcisse », qui est certainement l'un de ses contes les plus caractéristiques :

« Quand Narcisse mourut... »

p. 232.

Les cartes d'invitation portaient maintenant : « Pour rencontrer Mr. Oscar Wilde et pour l'entendre raconter sa dernière histoire ». Car il racontait avec un charme et une facilité vraiment délicieux. Cela se passait toujours à la fin du déjeuner. Il y avait un long silence de recueillement, puis un ami disait :

— Maintenant, M. Wilde va nous raconter le mythe de Narcisse.

Alors Wilde commençait :

« Quand Narcisse mourut... (17) »

t. I, p. 88.

Les difficultés de la vie s'accumulaient contre lui. Il dédaignait le pain et le beurre et ne parlait que de champagne et de caviar.

p. 234-5.

Ses succès mondains ne lui avaient pas rendu la vie plus facile. Ses amis lui assuraient, comme il disait, le champagne et le caviar; c'était la chambre et le vêtement qui demeuraient des problèmes difficiles. Alors il se décida à épouser une miss Constance Lloyd, jeune personne sans beauté, mais

t. I, p. 89.

... Il trancha le nœud gordien en épousant la fille d'un avocat de quelque renom, une certaine

(17) Suit la fable de Narcisse, traduite et résumée par M. André Maurois, d'après M. Frank Harris. Inutile de dire qu'elle est toute rabougrie.

miss Constance Lloyd, jeune personne sans beauté ni qualités frappantes, qu'il avait connue à Dublin au cours d'une tournée de conférences. Miss Lloyd disposait d'un revenu personnel de quelques centaines de livres, juste assez pour assurer au ménage la matérielle.

qui lui apportait les quelques cent livres par an nécessaires pour éviter la misère et pour maintenir autour de lui le décor qu'il jugeait indispensable.

t. I, p. 98.

« Le point de vue de l'artiste devant la vie — répétait Oscar, — est le seul qui soit possible et il devrait être appliqué en toutes choses, et par-dessus tout à la religion et à la morale. Cavaliers et Puritains sont intéressants par leurs costumes et non par leurs convictions... »

p. 235.

« ... L'opinion de l'artiste est seule importante, même en matière de religion et de moralité. Cavaliers et puritains nous intéressent par leurs costumes, non par leurs convictions... »

t. I, p. 93.

Son aspect ne plaidait pas en sa faveur ; il y avait en lui quelque chose d'un peu huileux, de gras qui me répugnait.

p. 236.

L'aspect physique repoussait malgré la très grande beauté du visage, il avait quelque chose de gras, d'huileux. Il avait l'air d'un empereur romain, mais d'un empereur romain de la décadence.

t. 1, 913.

... Ross se permit une observation :

— Vous vous tuez, Oscar. Vous savez bien que les médecins disent que l'absinthe est un poison pour vous.

Oscar s'arrêta sur le trottoir :

— Et pour quelle raison vivrais-je, Bobbie ? — demanda-t-il gravement.

p. 247.

Ses amis lui disaient.

— Oscar, vous vous tuez !

— Et pourquoi vivrais-je maintenant ? répondait-il.

Cette confrontation de textes ne fait pas seulement ressortir le plagiat commis par M. Maurois, elle montre aussi que l'original est plus beau que la copie. M. Maurois déforme et défigure tout ce qu'il touche. Il rompt l'équilibre

et l'harmonie des ouvrages qu'il manipule. Pour sa justification, il allègue qu'il est « très difficile de donner à une vie réelle une sorte d'unité et de beauté. Elle résiste. Elle est ce qu'elle est. Elle s'en va dans tous les sens. Elle recommence vingt fois les mêmes motifs au moment où on les souhaiterait le moins. Pendant deux ans, elle est d'un intérêt vif, puis pendant vingt autres d'un ennui mortel (18). »

La vérité, c'est, tout simplement, que M. Maurois manque d'enthousiasme et de souffle. A mesure qu'il avance dans sa besogne de copiste, ses résumés se font plus courts. Ce défaut est particulier à toutes les compositions de M. Maurois. M. Eugène Montfort a judicieusement noté (19) que la seconde partie de *Bernard Quesnay* « est trop rapidement traitée ; elle est écourtée ; elle donne l'impression que le roman est déséquilibré et que l'auteur n'a pas eu la patience de le traiter complètement jusqu'au bout, on n'a pas le sentiment de l'écoulement du temps, de la succession des années que pourtant le changement de Bernard Quesnay réclamait. »

La vie de Shelley, celles de Disraeli, de Dickens et de Wilde, telles que M. Maurois les a traitées, ou plutôt maltraitées, donnent la même impression de déséquilibre : soit manque de patience, soit souci de ne pas embarrasser le lecteur avec des considérations, parfaitement claires dans l'original, mais qui, dans une adaptation, risqueraient de paraître embrouillées, M. Maurois lâche la bride à son stylo, saute chapitres sur chapitres, galope sans arrêt à travers dix ou quinze années de la vie de ses héros, et s'arrête essoufflé, en comptant : « cinquante, cinquante et un..., soixante, soixante et un... »

La méthode historique de M. Maurois est d'une simplicité enfantine : elle consiste à se procurer pour tous les personnages dont il se propose de « romancer » la vie, la

(18) André Maurois : Article-réclame publié sous la signature passe-partout de « Frédéric Lefèvre » dans les *Nouvelles Littéraires* du 1er mai 1926.

(19) Dans les *Marges* de juin 1926, p. 135.

meilleure biographie recommandée par le *Dictionary of National Biography* et de l'arranger en français.

Les livres qu'il a ainsi mutilés sont tous des œuvres de premier ordre, belles par elles-mêmes, et qui commandent le respect et l'admiration. Mais « il est des mains qui ne respectent rien », disait Barbey d'Aurevilly à propos de Ponsard, autre plagiaire. M. Maurois a porté des mains sacrilèges sur la vie de Shelley par le Dr Dowden, qui est une merveille ; il a saccagé la vie de Disraeli par Monypenny et Buckle, dont Sir Sydney Lee et Sir Edmund Gosse ont fait le plus grand cas ; il a mutilé la *Vie et les Confessions d'Oscar Wilde*, ouvrage auquel on peut appliquer ce que Carlyle disait de la Vie de Dickens, par Forster, « qu'on ne saurait la tenir pour inférieure à la vie de Boswell par le Dr Johnson ». C'est l'œuvre d'un homme libre et d'un grand lettré, un document non seulement pour l'histoire des lettres, mais pour l'étude de la société anglaise de 1890 et 1900. Elle a l'importance et la saveur des mémoires secrets. On l'ouvre par curiosité, et on la lit d'un trait. M. Harris a peint Oscar Wilde tel qu'il lui est apparu, et tel qu'il était véritablement dans l'intimité, sitôt qu'il eut fini de jouer son rôle de dandy : orgueilleux, égoïste, sensuel et veule, un grand païen, égaré dans une société puritaine, — candide et pervers, causeur brillant, fertile en ingénieux paradoxes, conscient de son charme, et en abusant, infatué de lui-même, Narcisse abîmé dans la contemplation de son génie, adorant jusqu'à ses verrues, — un personnage très curieux, original, et sympathique en dépit de son vice. Tour à tour partagé entre l'admiration et la réprobation, M. Frank Harris n'a point desservi la mémoire de son ami. L'homme était ce qu'il était, ni meilleur, ni pire que la plupart de ses semblables — avec l'hypocrisie en moins ; l'artiste demeure supérieur. L'un et l'autre se complètent, et il y a dans l'élan brisé de ce génie, dans la déchéance finale de cette destinée d'un poète promis à toutes les jouissances de la vie, à toutes les ivresses de la

célébrité, quelque chose de pathétique, auquel on ne résiste pas.

Comparez ce portrait peint par un maître réaliste où aucunes tares, aucuns vices ne sont escamotés, au démarquage de M. André Maurois, croquis au pointillé, anodin, terne et fade, et du ton le plus faux, et voyez comment Oscar Wilde sort de l'épreuve. Ce n'est plus qu'un fantoche élégant, pommadé, poseur — une réplique de Chatterton, avec l'équivoque sexuelle en moins. M. André Maurois, homme de lettres pour salons, banquets et salles de conférences, qui serait fâché que ses livres ne pussent être mis entre toutes les mains, a prudemment glissé sur les côtés scabreux de cette vie, comme aussi, pour ne pas blesser les susceptibilités de ses lecteurs anglais, il n'a pas endossé les critiques vigoureuses et indignées de M. Harris contre le beau monde de Londres. Son décalque d'Oscar Wilde est une pauvre chose, sans importance, inutile. Toutes les productions de M. Maurois, tous les scénarios qu'il a tirés des livres anglais sont de pauvres et inutiles choses. C'est une galerie de faux. Les originaux se trouvent à Londres (20), — mais heureusement pour la réputation de M. Maurois, ses naïfs lecteurs ne s'en doutent même pas.

M. Maurois pourrait rétorquer que les Anglais eux-mêmes se sont inclinés devant l'originalité de son talent en traduisant l'un après l'autre ses ouvrages. Ce serait une piètre défense. On sait, en effet, que les éditeurs anglais ont coutume de publier, à l'usage du grand public, des éditions abrégées — *abridged editions* — de tous les ouvrages importants. C'est cette mouture que M. Maurois leur a fournie, et ils ont été bien aises de l'avoir, au taux actuel de la livre, à bien peu de frais. Pour le surplus, sa qualité d'étranger lui a concilié — *honoris causa* — l'indulgence des juges littéraires aussi distingués que Sir Edmund Gosse ; et d'ail-

(20) Y compris, sans doute, ceux du *Colonel Bramble* et du *Major O'Grady* qu'il serait possible de retrouver dans les collections des journaux humoristiques du front britanique.

leurs, la traduction d'une traduction estompe le plagiat: qu'est-ce qui peut bien subsister d'un texte de Shelley et d'Oscar Wilde, traduit de l'anglais en français par M. Maurois, et retraduit du français en anglais !

Le jour viendra — avant l'élection à l'Académie — où on s'apercevra que M. Maurois a usurpé sa réputation ; qu'il n'est pas un créateur, mais un copiste, — un frelon qui a saccagé les ruches des abeilles d'outre-Manche, un geai qui s'est déguisé en paon, avec les plumes arrachées à Shelley et à Mr Dowden, à Disraeli et à MM. Monypenny et Buckle, à Dickens et à Forster et à George Gissing, à Horace Walpole, à Mme du Deffand et à Mrs Paget Toynbee, à Oscar Wilde et à Mr Frank Harris. Ce jour-là, M. André Billy lui-même confessera publiquement son erreur et reconnaîtra que le prosateur et le moraliste qu'il a si pompeusement prôné n'est qu'un industriel de lettres, fabricant de « vies romancées » pillées dans les auteurs anglais, archi-plagiaire bien digne de figurer en tête de la prochaine édition de cette anthologie spéciale qu'est le *Livre des Plagiats*, de M. Georges Maurevert.

AURIANT.

# LA RÉVOLTE DES HANNETONS

Calomnie ou médisance ? Les entomologistes affirment que dans les idylles du hanneton la bergère se trouve souvent être un jeune berger.

Ce détail de mœurs, qui n'empêche nullement les vers blancs de pulluler, autorise certaines sectes érotiques à emprunter le nom de ce pervers coléoptère pour désigner leurs amours intermasculines.

Les hannetons donc, rompant avec leurs habitudes bien connues de discrétion, viennent de déclancher une offensive de grand style contre l'opinion publique. Ils en ont assez d'être considérés comme des créatures monstrueuses. Ils en ont assez même de n'être pas considérés du tout, et grâce à quelques écrivains de talent ils prétendent reviser leur procès. Le coryphée de ces aimables insectes a cristallisé cet état d'âme dans un volume petit quant au format, mais formidable quant à sa signification : c'est le cri de révolte des hannetons. C'est *Corydon* par André Gide. Ne le cherchez pas en librairie. Il y a beau temps qu'il est introuvable et Gide n'est pas de ces gens qui s'appliquent à monnayer un filon scandaleux. C'est un artiste épris avant tout de sincérité.

Comme, par surcroît, en dépit de son attitude distante et quelque peu hermétique, c'est un incontestable virtuose du verbe, un écrivain rompu à toutes les adresses de la présentation et de la séduction, son œuvre était loin d'être négligeable. Des lecteurs de bonne foi, ayant dégusté consciencieusement les exposés de faits et les corollaires développés dans cet opuscule, en étaient arrivés à rougir de leurs antiques préjugés d'hétérosexuels.

Quoi ! s'intéresser à des femmes ! rechercher les tête-à-tête, voire les corps à corps avec ces créatures désuètes, alors que tant de nobles, d'irrésistibles adolescents ne demandaient qu'à leur dispenser les trésors de leur grâce, les merveilles de leurs académies ! A peine osaient-ils avouer la grossièreté de leurs instincts !... tant le Corydon affichait de dogmatisme tranquille et de sereine certitude.

Des gens du monde, à qui leur honneur interdit d'être les derniers à entonner le dernier cri, se disaient en hochant la tête : — « Evidemment, la mode est un peu bizarre cette année... mais enfin !... »

Et de fait, en même temps que paraissait Corydon, on voyait ses petits amis s'enhardir terriblement et se multiplier d'une façon folle. Loin d'être stériles comme on croyait, leurs unions apparaissent merveilleusement prolifiques : depuis qu'on leur a permis de montrer le bout de leurs antennes, les hannetons envahissent délibérément la salle et mettent les pattes dans le plat... Il n'y en a plus que pour les hannetons !

Vont-ils donc supplanter définitivement les gens normaux ? Ceux-ci seront-ils à leur tour obligés de se cacher honteusement pour satisfaire leurs appétits sexuels? Il était fatal, il était nécessaire qu'une protestation se produisît, qu'une réaction s'amorçat au nom du bon sens, au nom de la Raison, au nom des mœurs d'hier et d'avant-hier, au nom de Vénus gauloise et d'Aphrodite parisienne, au nom de l'Amour tout simplement.

Mais qui voudrait assumer ce rôle ingrat de l'homme raisonnable et réactionnaire, qui vient parler bon sens et morale à une assemblée de petites folles en ébullition et de snobs en plein délire de nouveauté ?

§

Ce fut François Porché que sa conscience désigna pour cette entreprise à laquelle nous devons *l'Amour qui n'ose pas dire son nom*.

M. François Porché n'est pas un de ces poètes dont la voix harmonieuse se grise de ses propres sonorités et qui ne parle que pour émettre des mots vides de signification. Il a un solide bon sens, une dialectique vigoureuse et une notion très ferme de la réalité, notion qu'il ne craint pas d'étayer, le cas échéant, d'érudition historique, littéraire, voire scientifique.

Mais comment lutter contre la pieuvre uraniste ? En poète, en homme ouvert et cultivé. Il se rend compte qu'il faut avant tout dissiper l'atmosphère trouble qui est si favorable à la progression du monstre, démolir la forteresse de sophismes et de paralogismes dont il s'enorgueillit si follement, ramener chacun à la notion de ses devoirs et de ses droits en matière de pratique sexuelle.

Pour cela, il était nécessaire de nous donner une vue d'ensemble de la question aussi objective que possible, et c'est à quoi l'auteur s'efforce en débordant le cadre strictement littéraire qu'il s'était d'abord imposé.

Et ce n'est pas un des moindres mérites de son ouvrage qu'il reste loyalement fidèle à sa déclaration liminaire d'impartialité. Bien que champion d'une certaine morale outragée, il n'hésite pas à exposer les faits tels qu'ils lui apparaissent, dût leur constatation constituer à la fin du compte un élément plutôt gênant. Il ne cherche pas à éluder les difficultés.

Car cette question qui paraît si simple aux esprits simplistes, à l'homme de la rue qui d'un cœur allègre déverse son mépris sous la forme d'une injure rituelle, cette question est en réalité très compliquée... terriblement compliquée... et l'œuvre de François Porché lui-même n'est pas sans donner prise à la critique.

Un fait bien avéré tout d'abord, c'est la réprobation vigoureuse, générale, que provoquait chez nous hier encore tout commerce d'homosexualité.

Les individus monstrueux se cachaient avec le plus grand soin, tels des malfaiteurs de droit commun, et celui d'en-

tre eux qui était convaincu de mœurs « contre nature » était sans autre forme de procès mis au ban de la société, voué à l'exécration publique.

Bonne période pour la morale des « conformistes » !

Ce fut, *apparemment* ! la littérature elle-même qui vint changer tout ça... Tout à l'heure, sous nos yeux mêmes...

Comment, les romans de Marcel Proust piquant la curiosité de certains snobs, on vit peu à peu l'esprit public se montrer moins farouche, se familiariser avec ces mœurs particulières, c'est un tableau que François Porché a brossé magistralement.

Pourtant, il faut bien l'avouer. Même avant Marcel Proust, l'uranisme ne condamnait pas *toujours* son homme au mépris général. Il y a des exceptions. Précisément dans le domaine de l'art et des lettres. Et pas des personnages de dixième ordre... Verlaine, Rimbaud, Shakespeare, Michel-Ange, etc., furent soit convaincus, soit véhémentement soupçonnés. Les bergers de Virgile, qui furent les compagnons de notre enfance studieuse, n'ont seulement jamais cherché à nier leur cas.

Et cependant le cœur des artistes et des lettrés ne s'est pas pour cela détaché de ces délinquants.

M. François Porché est trop poète pour protester contre cette tolérance. Loin de lui cette idée sacrilège. Et le pauvre Lélian peut continuer en paix son sommeil de vieux faune repenti, mais tout de même impénitent, ce n'est pas un porteur de lyre qui viendra lui chercher une querelle de... garde champêtre.

Il y a donc des exceptions à notre réprobation. Comment diable allons-nous les justifier ?

Mais de la façon la plus simple du monde. Nous consacrons tout un chapitre ému à ce développement. Et ce n'est, ma foi, pas trop ! Cela s'appelle *Dans le climat de la poésie.*

« La poésie, dit Porché, lorsqu'elle imprègne un sujet donné, transforme complètement son apparence... Elle

gagne le fond des choses, de sorte qu'elle modifie le sujet dans son essence même. »

C'est parfaitement juste et excellemment dit. Mais n'est-ce pas précisément ce qui fait le tragique de la question ?

« Quelque action qu'ait commise Verlaine, nous ne nous sentirons jamais le courage de le juger ni de le condamner. »

Nobles paroles auxquelles tout homme de cœur applaudira.

« Mais quand il s'agissait d'autres que lui ou bien de l'homo-sexualité en général, nous retrouvions notre rigorisme ».

Aie ! Aie ! le poète sent parfaitement qu'il vient de prononcer une phrase dangereuse. Il ne la renie pourtant pas. Il ne peut pas la renier, et à ceux qui viendront lui dire qu'une telle assertion ne tend à rien moins qu'à innocenter l'artiste de ses tares pour la seule raison qu'il est un artiste, il répondra tranquillement :

« Oui, si l'on généralise... mais nous ne généralisions point ! »

N'empêche que nous voilà dans une situation symétrique à celle de M. Tartuffe, lequel ne pouvait sentir les représentations picturales de certaines choses, mais avait « de l'amour pour les réalités ».

Quand je vous disais que nous étions engagés dans un sujet scabreux !

§

Mais il y a autre chose. Tout d'abord ce fait d'observation banale que toutes les civilisations, quelles qu'elles soient, (primitives, adultes ou faisandées) comportent des manifestations plus ou moins riches d'inversion sexuelle.

« On n'apporte aucune clarté dans le débat, affirme François Porché, lorsqu'on fait valoir cet argument que l'instinct homosexuel est de tous les pays et de toutes les époques. »

Et notre auteur, concédant gracieusement que l'impéra-

tif moral varie selon les temps et les lieux, déclare négliger tout ce côté de l'enquête et ne s'intéresser qu'à l'opinion des Grecs classiques.

A mon humble avis, il eût pourtant mieux valu serrer de plus près ce côté de la question, plutôt que de consacrer tout un chapitre aux divagations de ce psychologue pour femmes du monde qui a nom Freud et dont les théories pleines de choses fort intéressantes sont noyées dans un fatras d'insanités sans nom. Mais laissons ce Gall moderne et voyons ce qu'il faut penser de *l'amour grec*.

Car il y a un argument de l'amour grec: c'est même l'argument par excellence. Lorsqu'un homme sensé essaie de faire honte à un homosexuel de ses mœurs infâmes, l'autre se met à ricaner :

— Vraiment, mon pauvre ami, vous n'êtes pas à la page. Et l'amour grec ? qu'est-ce que vous en faites ? Les Grecs de la bonne époque, qui étaient des gens autrement cultivés que vous, autrement civilisés, autrement artistes, ces Grecs-là n'avaient pas de ces ridicules préjugés. Ils savaient, comme dit l'autre, prendre la volupté où elle se trouve. Ni Ganymède, ni Alcibiade n'ont jamais été pour eux des objets de risée ou de mépris.

Mais tous ces homosexuels n'invertissent-ils pas la vérité ? Le mieux est de se référer aux sources, de s'adresser à des auteurs qualifiés.

« Platon, avoue François Porché, a montré, en effet, une indéniable indulgence envers des mœurs que nous blâmerions aujourd'hui. Il est cependant plus sévère dans les *Lois* que dans les *Dialogues*. Mais c'est du point de vue social qu'il condamne alors la pédérastie plutôt que du point de vue moral. Attitude analogue à celle de l'Etat moderne envers le malthusianisme ».

Au temps de Socrate, déclare Proust, aimer un jeune homme était comme aujourd'hui entretenir une danseuse, puis se fiancer. Ce qui, en français courant, signifie que

l'amour uranien était un usage auquel il était bon de se conformer dans sa jeunesse, avant de prendre femme.

Pour Xénophon, l'épouse est une ménagère. L'amour après le mariage va aux courtisanes : avant le mariage au compagnon d'armes, au camarade de palestre.

Ceci admis, il est bien inutile de discuter sur des nuances de sentiment : on peut admettre globalement que la civilisation hellénique tolérait et même approuvait cette forme d'amour contre laquelle notre sensibilité à nous se révolte avec tant de vigueur instinctive.

Mais les Grecs sont-ils seuls à approuver? Et nous-mêmes, sommes-nous seuls à réprouver ? C'est ici qu'il faut regretter que le cadre littéraire de l'auteur ait limité ses curiosités.

Essayons pourtant d'apporter quelque précision.

La vérité semble être que les Grecs de l'époque socratique distinguaient avec soin la sodomie active et la passive. Celle-ci toujours méprisée, celle-là, au contraire, considérée avec bienveillance, pourvu qu'elle ne fût pas pratiquée avec un partenaire impubère. Dans ce dernier cas, non seulement le sentiment public vomissait l'infâme, mais la répression entrait en jeu.

Cette attitude du monde hellénique prend toute sa valeur si on la confronte avec celle d'une des plus grandes civilisations du monde, dont elle est à certains titres le prolongement, je veux dire de l'Egypte.

Je dois à mon ami le Docteur Ameline une documentation à peu près précise sur ce sujet ; je ne saurais mieux faire que de la transcrire en la condensant autant que les méandres de la pensée égyptienne peuvent se ramasser dans une formule explicite.

En premier lieu, une constatation : notre déchiffreur d'hiéroglyphes n'a trouvé dans toute la littérature égyptienne ni loi, ni procès concernant l'homosexualité.

Cependant la religion et la morale étaient d'accord pour la proscrire aux vivants. En effet, dans la confession néga-

tive qui exprime les règles applicables aux *vivants sur terre*, le mort déclare expressément :

N'avoir jamais violenté de femme mariée ;

N'avoir jamais forniqué avec un mâle.

Mais ils la recommandaient aux morts :

« Défunt X., on t'apporte ton ennemi, on permet que tu sois derrière lui, que tu te mettes sur lui, apparaissant reposant sur lui et que lui ne sodomise pas dans toi. »

Voilà distinguées les deux sortes de sodomie : active et passive.

Seule l'active est permise aux fideles d'Osiris, mais la passive, toujours infamante, semble être le lot exclusif des étrangers vaincus.

Or, les rites funéraires égyptiens constituaient chez les anciens un moyen d'obtenir la *vie après la mort* et les isiaques et les dionysiaques (cultes dérivés de la religion égyptienne), ont pu se convaincre facilement qu'il leur fallait pratiquer *de leur vivant* ce qui n'était que souhait pour les défunts. (Egyptiens d'Egypte.)

D'ailleurs, en ce qui concerne ces vivants mêmes, on a toutes raisons de croire que le « mâle » auquel la confession négative se défendait d'avoir touché n'était que le mâle intact et non l'eunuque. Hérodote raconte avoir vu en Palestine des stèles égyptiennes où les vaincus étaient insultés par le Pharaon conquérant : par une catachrèse qui n'est pas sans analogue chez nous, il employait pour les désigner le mot même qui désigne les parties génitales de la femme.

Le mot « femme », hiéroglyphié par le triangle génital, désignait les lâches, les couards et les eunuques. Dès les premiers âges, on représentait l'Egypte sous la forme d'un taureau outrageant l'étranger vaincu.

Pourtant, un prisonnier émasculé perdant beaucoup de sa valeur marchande, on ne l'émasculait qu'en théorie, que verbalement. Si bien que la sodomie pratiquée sur un vaincu

ou un étranger, même intacts, ne comptait pas comme une faute.

N'oublions pas d'ailleurs que les Egyptiens sont assez coutumiers des idées singulières : n'est-ce pas le dieu Toum qui, par un miracle de sa toute-puissance, avait trouvé moyen de s'engendrer lui-même ?

Le plus ancien document historique connu, la Bible mise à part, le code d'Hammourabi fait mention de l'inversion sexuelle, au moins par allusion, et atteste une réprobation très nette de cette pratique, en même temps qu'il en trahit la fréquence dans les milieux même les plus relevés.

Dans le monde de l'Islam, l'homosexualité, théoriquement proscrite par le Coran, s'épanouit en fait en toute liberté. Pas seulement chez les Turcs ! Les petits danseurs schleuhs de Marrakech (Kif-Kif Fatma, ti sais, Monsieur !) n'évoluent-ils pas en toute liberté sous l'œil bienveillant de nos administrateurs ?

Et l'Annam ? et la Chine ? et *tutti quanti* ?

Mais François Porché, qui a limité son étude à la civilisation hellénique et à l'amour grec, ne veut pas lâcher la partie sans avoir discuté le coup. Sans doute, le divin Platon lui-même est tout imbu des conceptions homosexuelles ; mais voyez comme chez lui ce sentiment peut s'élever, atteindre au plus haut degré de la sublimation. Il peut, je cite Porché : « devenir un sentiment délicat et enthousiaste de l'adolescence, puis, en s'élevant, en s'intellectualisant de plus en plus, une union des esprits dans la contemplation de la *Beauté absolue*, en sorte que ce que l'amour homosexuel pouvait avoir d'inquiétant et de répréhensible *à son point de départ* disparaît totalement au cours de son ascension ».

A la faveur de la confusion classique, l'amour homo et quelquefois même hétérosexuel se mussant volontiers sous le masque de l'innocente amitié, le poète ne tend à rien de moins qu'à nous montrer en ce que nous appelons l'amitié

pure, la vraie, une forme plus ou moins larvée de l'homosexualité.

O Freud !... Voilà bien de tes coups !...

Malgré le brillant développement de ce point de vue mysticoclinique sur l'instinct masqué et l'amitié pure, qu'il nous soit permis de ne voir là qu'un jeu littéraire prestigieux, et qui n'est d'ailleurs pas fait pour simplifier la question.

Mais revenons à nos hannetons.

§

Nous voilà donc obligés de constater que toutes les civilisations, à part la judéo-chrétienne, tolérèrent en fait l'uranisme, après l'avoir plus ou moins condamné pour le principe. Seul le christianisme se montre strictement impitoyable et il nous a élevés dans une telle discipline qu'elle nous semble aujourd'hui un des éléments essentiels de la dignité humaine.

Mais l'implacable férocité de la répression — au moyen âge c'était le bûcher, puis ce fut la définitive mise au ban de la société, — nous apparaît aujourd'hui comme indigne d'un peuple qui se respecte. De nos jours, d'abominables mécréants libérés des consignes de la Sainte Eglise se sont avisés de regarder de près ces sujets monstrueux et ils ont constaté que c'étaient des hommes comme les autres, à cela près qu'une fatalité physiologique avait dévié leur activité sexuelle, leur interdisant tout commerce avec la femme pour les jeter, ô horreur ! dans les bras de leurs frères masculins.

Chez les anormaux, à côté des attributs classiques de la virilité, on constatait un développement paradoxal de caractéristiques féminines, tant au physique qu'au moral. Leurs confessions, recueillies dans les meilleures conditions de sincérité, montraient en eux de pauvres êtres opprimés par la tyrannie du plus grand nombre, obligés de renoncer aux exigences les plus essentielles de leur nature, parce

qu'elles n'avaient pas le même objet que celles de leurs voisins.

On avait découvert l'inverti-né, l'inverti constitutionnel, et pour tous les gens de bonne foi, il devenait simplement monstrueux de le contrarier dans l'exercice de ses appétits, de lui faire aucune peine, même légère.

Soyez bons pour les anormaux ! tel fut le mot d'ordre... Et tout récemment, la simple greffe orchitique est venue montrer que le chirurgien pouvait plus, pour la guérison de tels monstres, que toutes les foudres de la Sainte Eglise ou de la Réprobation laïque.

Ainsi, ce n'étaient plus des monstres répugnants, c'étaient des sujets pas comme les autres, des types dénués de banalité. Et pendant que les psychiatres berlinois et viennois poursuivaient leurs observations, le public, un certain public, s'intéressait aux confidences de ces messieurs.

Aujourd'hui, nous savons que tout comme l'Eros de Cythère, l'Eros uranien comporte une gamme infinie de sentiments. Depuis le stade le plus rudimentaire de l'amour-sensation dans toute sa brutalité jusqu'à la sublimation la plus vaporeuse des platoniciens exaspérés. Comme son confrère et au même titre que son confrère, l'uranien peut cristalliser tout ce que l'esprit humain comporte de plus noble, de plus désintéressé, de plus généreusement cordial et de plus purement esthétique.

Il n'y a en somme que l'*objet* de l'amour qui est changé : hétérosexuel en deçà de notre morale, homo au delà. Mettez au féminin le nom de l'aimé dans n'importe quelle idylle homosexuelle et vous retombez dans l'idylle la plus normale du monde.

La question des invertis doit-elle donc en bonne logique être résolue dans le sens de la tolérance la plus large, comme le réclame Corydon et avec lui toute la gent uranienne ?

Il en serait ainsi si celle-ci ne contenait que des invertis-nés. Mais tel n'est pas le cas... Il s'en faut. Il s'en faut même de beaucoup. Les invertis-nés sont, on peut dire, l'exception.

Le gros de la troupe est en effet constitué par ce qu'on peut appeler les invertis d'occasion.

Un sujet notoirement normal peut devenir homosexuel par suite de cristallisation spéciale lors de l'éclosion de la puberté, soit par le jeu des circonstances (qui déterminent également les fétichismes divers), soit par l'action de curiosités vicieuses ou de fréquentations spéciales.

Ces derniers sont les invertis pervertis. Il n'est pas douteux que la promiscuité avec certains milieux où l'homosexualité apparaît comme un simple succédané destiné à suppléer au manque de femmes, ou avec d'autres où elle n'est que perversité pure, peut déterminer des vocations d'homosexualité perverse. Sans doute se passe-t-il ici ce qui se passe chez n'importe quel toxicomane, chez le jeune fumeur par exemple.

Le débutant qui tire sur sa première pipe est mû par le désir de faire l'homme, de faire comme son papa, comme son grand frère. Mais on peut admettre que l'amour du abac n'est pour rien dans son geste. Tant s'en faut ! Le néophyte est même profondément dégoûté par cette odeur qui lui retourne les entrailles, ce vertige qui le fait vomir et syncoper. N'importe, il n'y a que le premier pas qui coûte. Demain, ça ira moins mal. Dans huit jours, ça ira mieux... et dans quinze, il sera devenu un prosélyte forcené. Il trouvera même, s'il a quelque lyrisme, des tirades ailées pour célébrer le petun. Tant il est vrai que l'homme a de merveilleuses facultés d'accommodation.

J'entends bien que l'honnête conformiste, orthodoxe en amour, se révolte avec indignation à l'idée qu'il pourrait, qu'il aurait pu... Je lui demande de bien vouloir écouter une histoire... vécue.

§

C'était bien avant la guerre, aux beaux temps de la monarchie habsbourgeoise.

Un jeune garçon qui pouvait avoir dans les seize ans,

valet de chambre de son métier, s'étant un jour égaré dans la banlieue de Vienne, se trouve prestement ramassé par des inconnus. On étouffe ses cris, on surmonte sa résistance. Le voilà embarqué dans une voiture fermée qui roule vers une destination inconnue.

C'est un enlèvement en règle. Des brigands? Ces mystérieux ravisseurs n'ont pas l'air de méchantes gens. Ils ne font aucun mal à leur captif, à cela près qu'ils l'empêchent de s'échapper et d'ameuter les populations sur son passage.

On arrive enfin dans un château entouré d'une vaste propriété. Pas de voisins. Des salles seigneuriales, des meubles de style. Des tapis, des tapisseries. Luxe, confort, isolement. Le Maître de céans, le Baron lui-même ne tarde pas à apparaître, et avec des paroles gentilles calme l'émoi du jouvenceau. Tout ce qu'il pourra demander lui sera offert. Tout ce qu'il pourra désirer lui sera accordé !

Plus même... Beaucoup plus... Car nous voici en plein conte de fées ou plutôt en pleine aventure mythologique : c'est Jupiter lui-même qui vient de faire enlever Ganymède.

Mais ce Ganymède-ci ne débarque pas du Pirée. C'est un jeune mâle terriblement normal quant aux appétits sexuels. Il n'entend pas le grec. Il se révolte, avec véhémence. Il crie, il tempête. Il fait si bien que Jupiter désolé se voit obligé de l'enfermer... Oh ! dans une cage dorée... mais de l'enfermer strictement. Et chaque jour, Ganymède reçoit la visite d'un Jupiter de plus en plus énamouré, tendre, généreux, prêt à tout pour plaire à l'objet élu.

Que pensez-vous qu'il arriva ? Au bout de six mois de ce régime, Ganymède, la rage dans le cœur et du reste quelque peu violenté, fut bien obligé de s'incliner devant l'inévitable : il renonça à faire le méchant.

Jupiter était un amant prévoyant : ce ne fut pas avant six nouveaux mois de soumission effective qu'il consentit à ouvrir la cage à son prisonnier.

Hélas! trois fois hélas! celui-ci n'avait plus aucune envie de s'envoler.

Ils vécurent donc heureux...

Mais Jupiter n'était qu'un baron autrichien. Peu d'années après cette aventure, il rendit pieusement son âme au Seigneur, laissant l'ex-valet de chambre (devenu son fils adoptif) seul et unique propriétaire de tous ses biens.

Et que pensez-vous que fit le nouveau Seigneur si merveilleusement délivré de son abject bourreau, de son infâme tortionnaire ?

Son premier soin, lorsque les délais moraux furent écoulés, lorsqu'il eut pleuré comme il convenait son pauvre « père », ce fut...

D'envoyer ses gens lui chercher et lui ramener de gré ou de force quelque gentil adolescent...

§

Il semble bien que nous soyons maintenant en mesure de mener contre l'ennemi une attaque frontale décisive.

Corydon ou plutôt André Gide, ayant au mépris de toute pudeur déclaré que l'homosexualité, loin d'être une monstruosité, un vice, était la chose la plus normale, la plus recommandable du monde, et ayant essayé de nous le prouver par raison démonstrative, c'est André Gide que nous combattons d'une façon courtoise, mais implacable.

Axiome liminaire, selon Gide : c'est une erreur de ne voir dans l'amour humain qu'une forme de l'instinct de reproduction. Loin d'être confondus, l'instinct de procréation et la poursuite du plaisir iraient se dissociant de plus en plus à mesure qu'on *s'élève dans l'échelle des êtres* (?)

Evidemment, voilà une de ces réflexions qu'il vaut mieux éviter de faire en récitant son catéchisme ! Ce n'est pas ce qu'on peut appeler une pensée de père de famille...

Mais ne serait-ce pas une simple vue de l'esprit ? François Porché est bien bon de suivre A. Gide sur ce terrain

où l'on confond délibérément la cause immanente et la cause immédiate. Existe-t-il au monde un seul animal, y compris l'homo sapiens ! qui dans l'activité sexuelle ne soit poussé par l'appât de la volupté ? M. Gide croit-il que les hétéro-sexuels disent à leur compagne : « Viens que nous assurions l'avenir de la race !... » et que seul le philosophe hautement évolué est capable de penser ou de dire : « On va passer un bon moment !... »

S'il en est ainsi, M. Gide se trompe. Et il se trompe également quand il parle d'élévation dans l'échelle des êtres. N'exagérons rien. S'apparenter avec le coq, le pigeon, le chien, le bélier, le bouc, voire le chat, le canard et le hanneton... y a-t-il de quoi s'enorgueillir tellement ?

Cependant M. Porché veut bien passer outre. Mais lorsque Corydon ajoute : la quête du plaisir et les fins de l'espèce se trouvant ainsi différenciés, l'homosexualité cesse d'être une chose antinaturelle : halte-là !...

Vainement Gide établit que les animaux (certains au moins) se livrent tout naturellement à ce jeu...

Porché reconnaît les faits qui sont patents. Mais il ne va pas pour ça... reconnaître que l'homosexualité soit une chose naturelle... Ah mais non !...

« La cause de l'animal et celle de l'homme ne sont, dit-il, pas liées le moins du monde... pour cette bonne raison que l'homme n'est pas un animal... ou plus exactement, ce n'est pas un animal comme les autres... c'est un animal *moral.*»

Pardon ! pardon ! Je ne sais pas si François Porché est très content de cet argument, mais, quant à moi, je le trouve déplorable pour de multiples raisons.

Nous discutons présentement pour savoir si une chose est naturelle ou hors nature. Gide cite des faits que vous ne pouviez nier et vous me répondez en parlant d'autre chose... Tenez-vous toujours que l'homosexualité soit un fait hors nature ?... Il va donc falloir admettre qu'il y a dans la nature des choses qui sont hors nature ?

Ce n'est pas là logomachie. Il faut être beau joueur,

M. Porché, avouer que le mot hors nature, qui est consacré par l'usage, est un mot impropre, qui avait simplement pour but d'exprimer l'énergie de votre réprobation. Vous auriez dû dire simplement : l'homosexualité est une chose immorale !...

Seulement, voilà... c'était s'engager dans une autre affaire. Vous, lui, moi, tous, nous savons que la morale n'est pas une chose absolue. Cela varie avec le temps, le climat, la latitude. Les Egyptiens considéraient le mariage du frère avec la sœur comme le mariage idéal. Un préfet de Versailles offrait une prime aux familles les *moins nombreuses* dans le cours même du XIXe siècle. Nous avons changé tout cela, soit.

N'empêche que beaucoup de « morales » ont toléré sinon approuvé l'homosexualité : la nôtre est même à peu près la seule à ne pas vouloir l'admettre.

En sorte que le mot immoral, que nous devrions substituer à l'ancien mot hors nature, signifie une chose qui me dégoûte, *moi*, aujourd'hui, mais qui peut-être ne m'a pas dégoûté hier et ne me dégoûtera pas demain.

Non, non, cet argument ne me paraît pas de très bonne trempe. Mais cela n'empêche pas que vous avez eu cent fois raison de pousser votre cri d'alarme, et les conclusions de *l'Amour qui n'ose pas dire son nom* n'en demeurent (pas moins très éloquentes : « L'Impudeur d'un pédéraste disons d'un sodomiste) a quelque chose de particulièrement antipathique à nos mœurs. »

Et lorsque, croyant nous embarrasser, Gide nous demande ;

— Au nom de quel Dieu, de quel idéal, me défendez-vous de vivre selon ma nature ? — nous lui répondons en citant son ami et coreligionnaire Oscar Wilde ;

« Le grand plaisir du débauché, c'est d'entraîner à la débauche. »

C'est-à-dire que, selon la détestable coutume de ceux qui ont un vice (ou une foi quelconque) les homosexuels n'ont

pas de plus grande joie que de propager leur vice en recrutant de nouveaux adeptes. Ce qui nous autorise, nous, simples hétérosexuels, à nous considérer comme en état de légitime défense, au nom du droit imprescriptible des majorités.

Car c'est un fait : nous disposons encore de la majorité !

MARCEL RÉJA.

# MÉRIMÉE, BEYLE ET QUELQUES RUSSES

## DESTRUCTION D'UNE LÉGENDE

Durant près d'un quart de siècle — de 1848 à sa mort — Mérimée, suivant le mot de Paul de Saint-Victor, « émigra littérairement en Russie et s'y confina » (1). A part quelques essais critiques sur des questions d'art et de littérature, à part deux ou trois nouvelles, dont une, *Lokis*, est fortement teintée de « slavisme », c'est à la littérature et à l'histoire russes qu'il consacra le plus clair des loisirs que lui laissaient ses assiduités aux Tuileries ou à Compiègne, au Sénat ou à l'Académie, et dans les dernières années, les attaques du mal qui devait l'emporter.

Ce cas d'émigration littéraire d'un grand écrivain est assez exceptionnel pour attirer l'attention, assez important pour la retenir, surtout quand de cet exil volontaire il passe — à tort ou à raison — pour avoir rapporté les clefs d'une grande littérature. On pourrait donc croire la question entièrement élucidée, depuis tantôt soixante ans que Mérimée n'est plus. Or, bien au contraire, elle semble avoir été embrouillée comme à plaisir, tant du côté russe que du côté français. Les critiques français qui l'ont abordée ont été gênés par leur ignorance du russe, les critiques russes l'ont traitée avec une légèreté routinière. D'autre part, la communication parcimonieuse des lettres de Mérimée par les « ayants droit » et leur publication souvent défectueuse (2)

(1) Paul de Saint-Victor : *Barbares et bandits*, Paris, Michel Lévy, 1872, page 147.

(2) C'est ainsi que les *Lettres aux Lagrené*, d'une importance pourtant capi-

n'encouragent guère les érudits à aborder un problème que compliquera toujours la disparition des papiers de l'illustre écrivain lors de l'incendie de son logis.

A quelle époque l'interprète et le commentateur de Pouchkine, de Gogol, de Tourguénief a-t-il été attiré par la littérature russe ? Quels ont été ses initiateurs dans cette étude? Avec quels Russes et notamment avec quels écrivains russes a-t-il entretenu des relations personnelles ?

Des recherches que j'ai entreprises en vue d'une édition critique de « l'œuvre russe » de Mérimée (3) me permettent d'affirmer qu'aucun de ces points n'a été définitivement mis en lumière. Sur certains d'entre eux, des précisions vont bientôt nous être apportées. En effet, M. Anatole Vinogradov, un Moscovite qui s'est voué au culte de Beyle et de Mérimée, a eu la bonne fortune de découvrir un dossier extrêmement précieux : les lettres de Mérimée à l'homme qui fut pendant une quarantaine d'années son ami russe le plus intime, Serge Sobolevski, le « boyard Sobolevski » du billet à Clerc de Landesse (4), l'ami et le conseiller de Pouchkine.

Le plus curieux, c'est que certains faits probants, notoires, ont été entièrement dénaturés ; des légendes sont nées, se sont enracinées, ramifiées avec une telle vigueur qu'il faut, pour les détruire, recourir à une hache au tranchant soigneusement acéré.

Telle la prétendue amitié de Gogol et de Mérimée, invention de Mlle Olga Smirnov dans ses *Etudes et Souvenirs* (5),

tale, ont été fort médiocrement éditées par Félix Chambon qui, ignorant le russe, s'est fait aider par quelqu'un qui ne le connaissait pas beaucoup plus que lui. Pour comble de malheur, son imprimeur ne possédait pas un jeu complet de caractères russes : aussi le petit livre — d'ailleurs tiré uniquement à 75 exemplaires — qui fut le fruit de cette collaboration prend-il aux yeux d'un russisant un aspect quasi chaotique. Si le détenteur actuel de ces lettres voulait bien se faire connaître et en autoriser une publication sérieuse avec commentaire à l'appui, tous les mériméens lui en seraient reconnaissants.

(3) *Œuvres complètes* de Prosper Mérimée, publiées sous la direction de MM. Pierre Trahard et Edouard Champion.

(4) Félix Chambon : *Prosper Mérimée. Lettres inédites.* Paris, 1900, page 214.

(5) *Nouvelle Revue*, 1er novembre 1885, page 5.

tissu d'erreurs auquel il est surprenant qu'un homme comme Melchior de Vogüé se soit laissé prendre(6). Comment en effet prêter créance à un article où s'étale — entre bien d'autres — la phrase suivante, dont chaque mot est une bourde :

Mérimée plaçait les *Mémoires d'un fou* au-dessus de tout... Il a traduit la *Fille du capitaine* de Pouchkine, ses petites nouvelles, celles de Lermontoff et le *Tarass Boulba* de Gogol, avec un talent et une fidélité rares, qui n'ont jamais été surpassés encore (7).

Est-il besoin de dire qu'à part deux « petites nouvelles » de Pouchkine (La *Dame de Pique* et le *Coup de feu*), l'auteur de *Colomba* n'a rien traduit de tout cela ? Quant aux *Mémoires* ou, comme il disait, à l'*Histoire d'un fou*, loin de l'admirer, il tenait cette belle nouvelle en très piètre estime et tout porte à croire qu'il n'y a rien compris du tout. C'est du moins ce qui appert de son article sur Gogol (8). Et justement, dès les premières lignes de cet article, on s'aperçoit que le critique ne connaît pas personnellement l'écrivain dont il analyse les œuvres. Or, ces pages ont paru TROIS MOIS AVANT LA MORT DE GOGOL, à une époque où l'auteur des *Ames mortes*, rentré en Russie depuis plusieurs années et déjà fort malade de corps et d'esprit, ne songeait plus guère qu'à faire son salut. Il est probable même qu'il n'eut jamais connaissance de l'étude que lui consacra Mérimée. Elle lui fût allée droit au cœur, car elle émanait de l'homme qu'à en juger par une note retrouvée dans ses papiers — et où l'on ressent d'ailleurs jusque dans les termes l'influence de Pouchkine, — il considérait comme le meilleur écrivain français de son temps. Au reste, deux ans après la mort du grand Russe, Mérimée a soin de spécifier qu'il ne l'a jamais

(6) « Mérimée ne connaissait qu'une partie de l'œuvre de son ami. » *Le Roman Russe*. Paris, Plon, 1886, page 71. De même E. Halpérine-Kaminsky dans *Ivan Tourgueneff d'après sa correspondance avec ses amis français*, Paris, Fasquelle, 1901, page 14.

(7) Article cité, page 16.

(8) *La littérature en Russie : Nicolas Gogol*, « Revue des Deux Mondes », 15 novembre 1851, page 627 et suivantes.

connu : « Gogol qui était, A CE QUE J'AI OUÏ DIRE, le plus honnête homme du monde (9) »... La cause est donc entendue.

Un autre point a fait errer bien davantage encore tous les critiques, tant russes que français, qui se sont occupés de Mérimée. Je veux parler de sa première rencontre avec l'illustre romancier Ivan Tourguénief. Je crois pouvoir apporter aujourd'hui une solution définitive à ce problème ; solution d'autant plus intéressante qu'elle remet en lumière un homme de talent et de cœur, injustement oublié en France.

§

Dans son *Mérimée et ses amis*, publié en 1894, Augustin Filon, généralement bien informé, note avec raison que l'étude de Mérimée sur Tourguénief « manque un peu d'ampleur ». Et il ajoute :

Pourtant il connaissait et aimait l'auteur de *Pères et enfants*, avec lequel il se lia dès le premier séjour de Tourguénief en France, peu après la paix de Paris et l'émancipation des serfs (10).

Cette phrase, d'allure innocente, est en réalité remplie de chausses-trapes. Filon savait très probablement l'époque à laquelle se produisit la rencontre ; mais, connaissant mal les dates de l'histoire russe et les itinéraires de Tourguénief, il commet deux inexactitudes :

1° LE PREMIER séjour de Tourguénief en France date de fin juillet 1847 à fin juin 1850, — soit quelques années AVANT la paix de Paris ;

2° celle-ci a été conclue le 30 mars 1856 — soit cinq ans AVANT l'émancipation des serfs, laquelle ne fut proclamée que le 19 février-3 mars 1861.

Si la seconde bévue a passé inaperçue, la première a fait du chemin. S'emparant en effet du début de la phrase et né-

(9) *La littérature et le servage en Russie*, « Revue des Deux Mondes », 1er juillet 1854, page 193.

(10) Augustin Filon : *Mérimée et ses amis*, Paris, Hachette, 1894, page 296 (page 302 des éditions actuelles).

gligeant la fin qui aurait dû pourtant éveiller leur méfiance, TOUS les critiques russes datent du PREMIER séjour de Tourguénief la rencontre entre les deux écrivains.

Rendant compte du livre de Filon, Paul Matvéiev reproduit, sans la vérifier, l'assertion de celui-ci :

Mérimée éprouvait beaucoup de sympathie pour Tourguénief ; il avait fait sa connaissance lors du premier séjour de celui-ci en France (11).

Soit dit en passant, ce feuilleton du *Novoé Vrémia* et aussi l'article *Mérimée* dû à la plume du même critique dans le dictionnaire encyclopédique russe (12), ont été la source de nombreuses erreurs. Je n'en citerai qu'une aujourd'hui. Se fondant sur une lettre en russe publiée par Serge Aksakov dans son étude sur le romancier et auteur dramatique Michel Zagoskine (13), Matvéiev avait cru pouvoir faire remonter à la jeunesse de Mérimée ses premières études du russe. Cependant il ne s'expliquait pas la signature de cette lettre : Henri Alexandrovitch Mérimée. S'il avait pris la peine de consulter à la Bibliothèque de Saint-Pétersbourg le dossier où repose cette lettre — ainsi qu'une autre en français et en russe à Zagoskine et une troisième en français à Melgounov (14), il aurait vu que cette correspondance émanait non de Prosper Mérimée, mais de son cousin *Henri* (1807-1870). Celui-ci, qui séjourna en Russie en 1839-40, raconta ses impressions dans un petit livre trop oublié (15). Les rapports entre les deux cousins étaient, paraît-il, plu-

(11) P. A. Matvéiev : *Prosper Mérimée et la littérature russe*, in *Novoé Vrémia*, 25 octobre 1894.

(12) *Grand dictionnaire encyclopédique*, Saint-Pétersbourg, Brockhaus-Ephron, 1896, tome XXXVII, pages 118-120.

(13) Serge Aksakov : *Œuvres complètes*, éd. N. M. Martynov, Saint-Pétersbourg, 1886, tome III, page 307.

(14) Nicolas Alexandrovitch Melgounov (1804-1867) essayiste et bibliophile, habita longtemps Paris. Il fut de très bonne heure en relations avec Prosper Mérimée. Il appartenait à la jeunesse dorée ; bien plus tard encore, Herzen l'appelait « le don Juan de la rue Caumartin ».

(15) *Une Année en Russie, Lettres à M. Saint-Marc Girardin*, Paris, Amyot, 1847. — M. René Martel, qui a pris la peine de copier pour moi les lettres de Henri Mérimée conservées à la Bibliothèque de Léningrad, voudra bien trouver ici l'expression de mes sentiments reconnaissants.

tôt froids. Néanmoins cette brochure a pu, sinon exercer, comme le croit M. Gaston Cahen (16), une forte influence sur Prosper, du moins lui servir de coup d'éperon ; en tout cas, c'est justement à cette époque que celui-ci s'attelle sérieusement à l'étude ingrate de la langue russe (17). Je ne fais cette remarque qu'à titre d'indication, comptant étudier ailleurs la curieuse figure de Henri Mérimée.

Mais revenons à nos moutons. En 1901, M. E. Halperine-Kaminsky publia la *Correspondance d'Ivan Tourgueneff avec ses amis français*. Dans la préface de ce livre il note :

C'est par la famille Viardot que Tourguéneff fut mis en relations avec le monde artistique et littéraire français ; c'est dans leur maison que dès son arrivée à Paris en 1847, il rencontra pour la première fois George Sand, amie de longue date de Louis Viardot, avec qui elle avait fondé, en 1841, la *Revue Indépendante*.

VERS LA MÊME ÉPOQUE, il fit la connaissance de Mérimée, déjà connu comme traducteur de plusieurs chefs-d'œuvre de la littérature russe... (18).

A cette époque, Mérimée n'avait encore rien traduit du russe pour la bonne raison qu'il en était à peine à l'étude de l'alphabet. Sa *première* traduction, la *Dame de pique* de Pouchkine, a été publiée dans la *Revue des Deux Mondes du 15 juillet 1849*. S'il est vrai que Mérimée était déjà connu comme traducteur de plusieurs chefs-d'œuvre russes quand Tourguénief fit sa connaissance, comment cette rencontre put-elle avoir lieu VERS LA MÊME ÉPOQUE, c'est-à-dire aux environs de 1847 ?

(16) Gaston Cahen : *Prosper Mérimée et la Russie*, *Revue d'histoire littéraire de la France*, juillet-septembre 1921, page 390 et suivantes.

(17) Suivant une tradition de famille, que veut bien me communiquer M. Jacques Mérimée, petit-neveu de Henri Mérimée, l'auteur de *Colomba*, qui avait eu son cousin condisciple au collège Henri IV, ne pardonnait point à Henri ses succès au concours général, alors que lui-même s'était montré beaucoup moins brillant. Je serais tenté de voir un écho de cette jalousie dans l'ardeur avec laquelle, aussitôt après la publication du livre de Henri, Prosper, mécontent de s'être laissé encore une fois distancer par lui, se jette dans l'étude du russe.

(18) E. Halperine-Kaminsky, op. cit., pages 11 et 12.

Bien entendu, la phrase de M. Halperine fut acceptée sans contrôle en Russie. M. Nicolas Engelhardt la reproduisit mot pour mot et sans indication de source dans son *Histoire de la littérature russe au XIXe siècle* (19). Il n'y avait encore que demi-mal, car la dite phrase conservait un certain caractère d'imprécision. Mais, sous la plume d'un des meilleurs biographes de Tourguénief, M. N. M. Goutiar, cette assertion en l'air allait prendre les allures d'un fait incontestable avec multitude de détails à l'appui. S'inspirant à la fois de Filon, de Matvéiev et d'Halperine-Engelhardt, M. Goutiar compose en eflet le petit roman que voici :

A Paris, durant l'hiver de 1849-50, Tourguénief lia d'étroites relations avec les écrivains et les artistes français qui fréquentaient la famille Viardot. En premier lieu, il faut citer parmi eux Prosper Mérimée, l'écrivain le plus cultivé de l'époque, qui fut peut-être le premier en France à apprécier notre littérature et apprit le russe afin de lire dans l'original Pouchkine et Gogol. Ainsi qu'il appert de sa correspondance avec la comtesse de Montijo, c'est vers la fin des « années quarante » que Mérimée commença à étudier la littérature russe ; et justement Tourguénief pouvait lui apporter en cela une aide précieuse. Ces travaux en commun eurent pour résultat une série de traductions de Pouchkine et de Gogol, qui ne virent pourtant le jour que plus tard, de 1849 à 1852 (20).

A part ces dernières dates, tout le reste du passage est faux. Il serait vraiment à souhaiter que Tourguénief eût aidé Mérimée à traduire Pouchkine et Gogol : il lui aurait épargné les nombreuses bourdes qui déparent ces traductions — notamment celle du *Revisor* — et dont les Russes firent, dès qu'elles parurent, des gorges chaudes (21). Quant

(19) Saint-Pétersbourg, 1905, tome II, page 291.

(20) N. M. Goutiar : *Ivan Serguéiévitch Tourguénief*, Iouriev, 1907, page 115.

(21) Voir notamment dans les *Annales de la Patrie*, 1852, E. XXII, pages 96-97, un « éreintement » de la traduction du *Revizor*. Ce travail est d'ailleurs indigne de Mérimée. On se demande sur quoi se fonde Augustin Filon — qui ignorait le russe — pour proclamer cette traduction aussi hardie et aussi bru-

à une rencontre des deux écrivains chez Viardot, elle est tout bonnement impossible, Mérimée n'étant pas en odeur de sainteté dans cette maison. Quelque temps auparavant (17 février 1843), n'écrivait-il pas à Jenny Dacquin :

Ce soir, je suis allé aux Italiens et je me suis assez amusé, bien qu'on ait fait un succès de claqueurs A MON ENNEMIE MADAME VIARDOT (22).

Il n'est pas difficile de deviner les raisons de cette inimitié : Mme Viardot était l'amie intime de Mme Sand, et l'on sait qu'après l'aventure de 1833 Mérimée ne tenait pas précisément à rencontrer sa maîtresse d'un jour.

Cela n'empêche pas M. Huber Noodt de répéter à son tour :

En France d'abord il est l'ami et l'admirateur de George Sand, de qui il a fait la connaissance en 1847... Il se lie aussi d'amitié avec Prosper Mérimée, qui était un ami de Louis Viardot (?) et voulut bien se charger de traduire la plupart (?) des œuvres d'Ivan Serguéiévitch (23).

M. Gaston Cahen se montre plus réservé, sans toutefois écarter l'hypothèse d'une rencontre à cette époque :

Si Mérimée vit Tourguéniev à Paris, ce fut donc, soit de 1848 à 1850, soit entre 1853 et l'hiver 1857, soit enfin après le séjour à Rome de « Moscove » comme l'appelait son bon ami Flaubert, c'est-à-dire de 1858 à 1863.

Aucune de ces dates n'est exacte. Pourtant, quelques pages plus haut (24), M. Cahen cite l'article qui donne une des clefs du problème.

§

La question, déjà bien compliquée, va l'être encore davantage par l'utilisation d'une autre source, le livre de Mme Vir-

tale en sa précision que l' « auteur pouvait le souhaiter » ! Augustin Filon : *Mérimée*, Paris, Hachette, Collection des Grands Ecrivains français, 1898, page 142.

(22) *Lettres à une inconnue*, édition Calmann-Lévy, tome I, page 138.

(23) *L'Occidentalisme d'Ivan Tourguéniev*, Paris, Champion, 1922, page 15.

(24) Gaston Cahen, art. cité, pages 398 et 384.

ginie Ancelot : *Un salon de Paris, 1824-1864* (25). Dans sa *Jeunesse de Mérimée*, 1803-1834 (26), ce bréviaire de tout mériméen, M. Pierre Trahard écrit, à propos du salon de ce bas-bleu, l'*Ancilla* des lettres « secrètes » de Mérimée à Beyle :

On ne s'ennuie donc point à l'hôtel de la Rochefoucauld, que la révolution de 1830 a peuplé d'une foule d'étrangers. Ce cosmopolitisme ne déplaît pas au polyglotte Mérimée : à côté de Jouffroy, de Cousin... il rencontre des nobles exilés... et surtout des Russes « qui sont en ce moment, dit Mme Ancelot, des Français du XVIIIe siècle ». Princes, princesses et comtes font escorte au romancier Tourguenieff, qui sait « toutes les langues de l'Europe » et manie la satire à rendre Mérimée jaloux. C'est à lui surtout que s'attache Mérimée, et l'influence du romancier russe sur le nouvelliste français sera profonde.

Si l'on ne savait que la rencontre n'a pu — et pour cause, nous le verrons plus loin — avoir lieu à l'époque indiquée, on serait porté, en lisant ces lignes sous la plume du plus averti mériméen, à renier l'évidence. Evidemment il ne peut s'agir de 1834, date extrême de la période étudiée par M. Trahard : cela saute aux yeux, puisque Tourguénief, né en 1818, n'avait alors que seize ans ; mais qui sait, plus tard, lors de ce fameux premier séjour à Paris ? Reportons-nous au texte de Mme Ancelot. Le passage en question se trouve dans le deuxième chapitre ou, pour parler la langue de la bonne dame, dans le deuxième tableau : *Le milieu du jour : un salon sous le règne de Louis-Philippe*. Une lecture attentive de ce chapitre montre qu'il se rapporte beaucoup plus au début qu'au déclin du règne. Il rentre bien par conséquent dans la période étudiée par M. Trahard, excluant *ipso facto* la possibilité d'une rencontre avec *Ivan* Tourguénief, alors adolescent. Mais Mme Ancelot pouvait avoir confondu les dates. Etudions donc le passage. Mme Ancelot cite les noms de plusieurs Russes qui fré-

(25) Paris, Dentu, 1866, pages 96 à 98.
(26) Paris, Champion 1925, tome II, pages 237-238.

quentaient son salon vers 1840 ; quand elle en vient au prince Viazemski (27), elle indique qu'il lui fut présenté par « M. Tourguénief ». Et elle ajoute :

J'ai regretté vivement CE BON M. TOURGUÉNIEF, l'homme du monde le plus curieux de tout ce qui tenait à l'intelligence et particulièrement des cours publics. IL AVAIT ÉTÉ MINISTRE EN RUSSIE ET DONNA SA DÉMISSION QUAND SON FRÈRE SE TROUVA COMPROMIS DANS UNE AFFAIRE POLITIQUE. Puis il se mit à courir l'Europe dont il savait toutes les langues, pour écouter tous les professeurs en renom... (28).

L'absence de prénom est ici tout à fait propre à induire en erreur les critiques français qui, en fait de Tourguénief, ne connaissent guère que le grand romancier. Cependant le ton du passage (*j'ai regretté*, tous les verbes au passé) laisse supposer qu'il s'agit d'un mort ; et la suite lève tous les doutes à cet égard :

Quel prix mettait à une anecdote, à un bon mot, le curieux Tourguénief ! C'était plaisir d'avoir de l'esprit devant lui : rien n'était perdu. Il aimait tant la conversation de Beyle et de Koreff, cet Allemand le plus spirituel des Français. Comme il lui faisait raconter des choses intéressantes sur l'Allemagne, sur ses savants et sur ses professeurs ! Que tout cela était vif et joyeux ! Quelle verve, quelle vie, quelle ardeur à tout voir ! à tout savoir !... ET TOUS TROIS NE SONT PLUS QUE DES DÉBRIS GLACÉS DANS UN SOMBRE CERCUEIL !... Lumière impalpable qui éclairez si vivement leur esprit, qu'êtes-vous devenue ?

M^me^ Ancelot écrivait son livre en 1865-66 : à cette époque, loin d'être un débris glacé, Ivan Tourguénief, bel et bien vivant, allait atteindre l'apogée de sa gloire. Il devait même

(27) Le prince Pierre Andréiévitck Viazemski (1792-1878), critique, poète et historien. Mme Ancelot, qui se montre fort aimable pour lui parce qu'il louangea une ou deux de ses pièces, ignore évidemment qu'il avait par contre assez âprement critiqué dans le *Télégraphe de Moscou* (1827, nos 11 et 14) le livre de son mari : *Six mois en Russie* (1826). Jacques Ancelot avait fait partie de la mission française qui, sous les ordres du Maréchal Marmont, assista au couronnement de Nicolas Ier.

(28) Mlle Marietta Martin, qui cite ce passage sans commentaire dans son *Docteur Koreff* (1783-1861), Paris, Champion, 1925, page 80, semble bien avoir cru également qu'il s'agissait du romancier.

survivre huit ans à la brave dame, qui disparut à 87 ans en 1875. De qui donc parle-t-elle ? La phrase que j'ai à dessein soulignée dans la première partie — et qui contient d'ailleurs, nous le verrons, deux légères inexactitudes — permet à un russisant un peu averti d'ajouter aussitôt le prénom qui manque : ce prénom est *Alexandre*,

Pourquoi donc Mme Ancelot l'a-t-elle omis ? Tout simplement parce qu'il n'existait à ses yeux qu'un seul Tourguénief, « ce bon M. Tourguénief » ; parce qu'elle ignorait probablement l'existence de son homonyme Ivan, et qu'en tout cas on l'eût bien étonnée en lui disant que celui-ci éclipserait un jour la renommée de l'homme qui, pendant une vingtaine d'années, cultiva d'illustres amitiés dans le Paris littéraire, artistique et mondain. Quel est donc ce personnage ?

§

Dans la préface de ses *Etudes ou discours historiques sur la chute de l'Empire romain, la naissance et le progrès du christianisme et les progrès des barbares* (29), Chateaubriand écrit :

M. le comte de Tourguénief, ancien ministre de l'Instruction publique en Russie, homme de toutes sortes de savoir, a bien voulu me communiquer des renseignements sur les historiens de la Pologne, de la Russie et de l'Allemagne.

Aux dires du prince Viazemski, cette phrase provoqua de la part de Dmitri Bloudov, successeur de Tourguénief au département des Cultes et futur président du Conseil des ministres, la remarque ironique que voici :

Chateaubriand a trouvé moyen de faire tenir trois erreurs en trois lignes. Tourguénief n'est point comte : il n'a jamais été ministre ; et il est loin de tout savoir ! (30)

En fait Chateaubriand ne se trompe pas de beaucoup :

(29) Paris, Ladvocat, 1831; tome I, page CLVIII.
(30) *Archives d'Ostafievo*, Saint-Pétersbourg, 1899, tome III, page 572.

Alexandre Tourguénief, esprit fort cultivé, avait fait figure de ministre en son pays; quant au titre de comte, il le possédait... tout au moins sur son passeport français ! Le 24 janvier 1828, se préparant à rejoindre à Londres son frère Nicolas, il l'avise de Paris qu'il a obtenu du comte de la Ferronnays (31) un passeport, valable dans l'intérieur du Royaume et dans tous les « pays amis et alliés de la France », où son nom est précédé du titre de comte, « comme c'est ici l'habitude », ajoute-t-il. Pendant longtemps, en effet, tout Russe qui venait en France s'entendait traiter de prince ou tout au moins de comte !

Il appartient à une famille qui ne semble avoir de commun avec celle de l'illustre romancier qu'une même origine tatare. Le père, van Pétrovitch (1752-1807), un des premiers adeptes de la franc-maçonnerie en Russie, fut un de ces « esprits éclairés » qui gravitaient autour de Novikov. Recteur de l'Université de Moscou, il s'appliqua à former de « belles âmes ». Il détermina Karamzine à s'adonner aux lettres et compta Joukovski parmi ses élèves. Il eut quatre fils, dont deux, Alexandre, né en 1784, et Nicolas, né en 1789, parurent un moment appelés à de hautes destinées. Ils étudièrent ensemble à Gœttingue, Alexandre les sciences historiques, Nicolas les sciences économiques. Dès 1810, après un voyage daus les pays slaves, Alexandre était directeur du département des cultes étrangers et sous-secrétaire d'État. En 1824, son ministre, le prince A. N. Galitsine, l'entraîna dans sa disgrâce. Dès 1825, nous le retrouvons à Paris. A la fin de cette même année éclate l'affaire des « décembristes » : son frère Nicolas, dont l'*Essai d'une théorie des impôts* avait été très remarqué en 1818, fut impliqué dans cette affaire et condamné à mort par coutumace (32).

(31) Ministre des Affaires étrangères du cabinet Martignac, depuis le 5 janvier 1828.

(32) Mme Ancelot se trompe donc en faisant de ce complot la cause de la démission du « bon M. Tourguenief ». La même erreur a été commise

Alexandre se voua dès lors à la réhabilitation de son frère; il n'obtint d'ailleurs qu'une demi-satisfaction, celle de pouvoir administrer les biens de Nicolas, qui ne put rentrer en Russie qu'à l'avènement d'Alexandre II. Il n'en continua pas moins ses études historiques ; le résultat de ses fouilles dans les archives de Paris, de Londres et de Rome fut un ouvrage monumental : *Historica Russiæ monumenta ex antiquis exteriarum gentium archivis et bibliothecis deprompta* (33), ouvrage qui, soit dit entre parenthèses, figurait dans la bibliothèque de Mérimée, à qui il fut très utile pour la rédaction de ses *Faux Démétrius*. Esprit religieux, adversaire du servage, il prit froid en secourant près de Moscou des condamnés à la déportation et mourut prématurément en 1846 (34). Une notice chaleureuse lui a été consacrée dans le *Semeur* (35) par le comte de Circourt, marié lui-même à une Russe, Mlle Klustine, dont Mérimée devait plus tard fréquenter le salon.

Pendant de longues années, Alexandre entretint avec son frère Nicolas et avec son ami le prince Viazemski une correspondance extrêmement active. La plus grande partie en a été publiée : c'est un document *du plus haut intérêt* pour l'histoire de la pensée européenne dans la première moitié du XIXe siècle (36). S'il n'en a été fait à peu près aucun

récemment par M. K. Waliszewski dans son remarquable ouvrage : *La Russie il y a cent ans. Le règne d'Alexandre Ier*, Paris, Plon, 1925, tome III, page 311.

(33) Petropoli, 1841-42, 2 vol. in-4.

(34) Son frère Nicolas se sentit alors les mains plus libres et publia en 1847 à Paris un ouvrage, *La Russie et les Russes*, qui connut un succès considérable ; il y attaquait violemment le servage et le régime de Nicolas Ier. Nicolas, qui habitait le plus souvent au Vert-Bois près de Bougival, ne mourut qu'en 1871. Ivan Tourguénief, le romancier, son neveu à la mode de Bretagne, a dédié à sa mémoire un article fort élogieux, daté de Paris, 17-29 novembre 1871, et reproduit dans ses *Œuvres complètes*, éd. Glazounov, Saint-Pétersbourg, 1891, tome III, pages 475 et suivantes.

(35) *Le Semeur*, tome XV, 14 janvier 1846. La notice n'est pas signée. Celle qui figure dans le *Grand Larousse*, tome XV, page 359, doit aussi être de Circourt.

(36) *Correspondance d'Alexandre Ivanovitch Tourguénief avec son frère Nicolas*, Leipzig. 1872, 1 vol. in-8°. — *Correspondance entre le prince Viazemski et Alexandre Ivanovitch Tourguénief* : Archives d'Ostafiévo,

usage, c'est que la plupart de ces lettres sont écrites en russe, langue dont nos historiens se sont trop désintéressés jusqu'à présent : *russicum est, non legitur*. Il serait à souhaiter qu'un choix de ces lettres fût publié en traduction française : il nous apporterait sur Chateaubriand, Talleyrand, Guizot, Molé, sur les salons de mesdames Récamier, de Duras, de Dino, Svetchine, Ancelot, de Circourt, sur Ballanche, Ampère, Fauriel, Stendhal, Sainte-Beuve, sur Koreff et sur Loève-Veimars, sur Gérard et sur Cuvier, bref sur la société, les lettres, les arts, les sciences sous la Restauration et la monarchie de juillet des indications extrêmement précieuses. Je ne puis ici qu'attirer l'attention sur deux ou trois d'entre elles.

Dès son premier séjour à Paris, en 1825, Alexandre Tourguénief devint un fidèle de Mme Récamier, à qui il fut sans doute présenté par Mme Svetchine, dont il avait subi l'influence à Saint-Pétersbourg. Fin juin de cette année, Delphine Gay lit à l'Abbaye-au-Bois une poésie sur le sacre de Charles X, et Delécluze cite parmi les assistants « deux Russes, Tourganief et Tufiakin » (37). Le premier est évidemment notre Alexandre ; quant au second, le prince Pierre Ivanovitch Toufiakine (1769-1841), c'était un ancien directeur des théâtres impériaux, qui se fixa à Paris où ses frasques lui valurent le surnom facile de prince *Tout-faquin*.

Hier, écrit Alexandre à son frère le 12 janvier 1828, j'ai passé la soirée chez Toufiakine qui avait invité toutes les jolies femmes et tous les *fashionables* de Paris. Il habite sur le boulevard, mène une vie de sybarite et donne de temps en temps des bals, dont les Parisiens se moquent, mais auxquels ils brûlent d'envie d'être invités (38).

Mérimée et Beyle ont évolué dans ce milieu, et c'est juste-

Saint-Pétersbourg. 1899, 4 vol. in 4° ; Archives des Frères Tourguénief, Pétrograd 1921 (le tome 1 seul paru), 1 vol. in-4°.

(37) Etienne Delécluze. *Souvenirs de soixante années*, Paris, Michel Lévy 1862, page 291.

(38) *Lettres d'Alexandre à Nicolas Tourguénief*, page 350.

ment vers cette époque qu'ils ont dû connaître Tourguénief et aussi Sobolevski et Melgounof.

En 1827, Tourguénief est de nouveau à Paris en compagnie de Joukovski. Il fréquente beaucoup Guizot, qui le « reçoit comme un parent », et Koreff, sur lequel sa correspondance abonde en détails piquants qu'a malheureusement ignorés Mlle Marietta Martin. Je lui recommande, entre cent autres, le récit d'une soirée chez Mme de Dino, où Koreff, « qui parle souvent beaucoup trop bien qu'avec esprit », ayant traité Bourgeois de Caton, se voit rappeler à l'ordre par Talleyrand : « On ne doit point louer les gens en face ; Mme Geoffrin appelait cela *louer vif* » (39). C'est Koreff qui l'entraîne chez Gérard et chez Cuvier ; et voici le joli tableau d'un dîner chez ce dernier :

24 juillet 1827. Hier soir Koreff est venu nous prendre et nous a menés chez Cuvier. Grâce à l'esprit et à la gaieté de Koreff, la soirée a été moins pénible pour Joukovski que nous ne le craignions. Nous sommes restés bien après minuit, car on nous a retenus à souper et l'on nous a donné le régal d'une omelette aux œufs d'autruche. Un seul de ces œufs, nous a affirmé la maîtresse de maison, équivaut à 24 œufs de poule et le goût en est plus fin. Koreff est amusant, mais il nous fait songer, Joukovski et moi, à Méphistophélès. Cuvier est toujours grave, mais il parle avec un grand naturel et l'on s'instruit beaucoup en l'écoutant. Il attend une girafe, que nous verrons bientôt au Jardin du Roi (40).

La petite maison où avaient lieu ces agapes existe toujours : parmi les nombreux Russes qui habitent en ce moment le quartier du Jardin des Plantes, combien se doutent qu'un de leurs plus grands poètes y dégusta, un soir d'été, une omelette aux œufs d'autruche ?

On est fondé à se demander si Mérimée connut Joukovski. Ni la correspondance du poète, ni celle d'Alexandre Tourguénief n'offrent d'indication à ce sujet. Toujours est-il que, seul parmi les romantiques français, Mérimée retint

(39) *Lettres d'Alexandre à Nicolas Tourguénief*, pages 374-375.
(40) *Ibidem*, page 35.

l'attention du traducteur de génie que fut Joukovski. Celui-ci a donné en 1843 une version de *Mateo Falcone* en vers ïambiques qui l'emporte peut-être en concision sur l'original. Et, coïncidence curieuse, alors qu'en 1848 Joukovski reproduisait presque intégralement la *Vision de Charles XI* dans son article sur les *Visions*, Mérimée étudiait le russe dans l'adaption en hexamètres que le poète russe avait donnée en 1835 de l'*Ondine* de La Motte Fouqué (41). En tout cas, durant son séjour à Paris, Joukovski connut des milieux que fréquentait Mérimée.

Quant à Alexandre Tourguénief, il devint bientôt, pour ainsi dire, partie intégrante de ces milieux. C'est en 1830 que Mme Récamier, la « charmante veuve Récamier » comme il l'appelle, le présenta à Chateaubriand. Le 30 avril de cette année, il mande à Viazemski :

Mme Récamier, qui a perdu son mari il y a une huitaine (42), m'a présenté à Chateaubriand et j'ai le droit de le voir de temps en temps chez elle *en tête-à-tête* (je n'en perds pas pour cela la tête) et de jouir de leur conversation. Il va bientôt publier son premier volume de l'histoire de France, histoire que Guizot se propose d'étudier sous un autre jour.

Et le 3 juin :

J'ai presque donné ma parole à Mme Récamier d'aller la voir à Dieppe pendant le séjour de Chateaubriand. Ces jours derniers, ai discuté deux heures durant avec ce dernier sur les conséquences du protestantisme. Croirais-tu qu'hier, évoquant cet entretien en tête-à-tête avec Mme Récamier, je me sentais plus pris à la conversation de cette charmante femme que je ne l'avais été aux arguments de Chateaubriand ? Son âme exquise, son esprit extrêmement cultivé lui permettent de tout comprendre. Et ses relations avec les gens les plus instruits du siècle lui ont

(41) Félix Chambon: *Lettres de Prosper Mérimée aux Lagrené*, Paris, 1904, page 9 : lettre à Mme de Lagrené, datée par Chambon de juin 1848.

(42) M. Récamier est mort le 19 avril 1830. Cf. Edouard Herriot : *Madame Récamier et ses amis d'après de nombreux documents inédits*, Paris, Plon, 1904, tome II, page 259. Quel dommage que M. Herriot n'ait pu utiliser les archives d'Ostafiévo ! Elles lui eussent permis d'ajouter un délicieux chapitre à un livre déjà si fourni.

fait connaître toutes les idées nouvelles, toutes les formes qu'elles ont revêtues. Rien ne lui est étranger ; et dans les choses où, comme il arrive souvent, l'âme est la source de l'esprit, par exemple dans les questions religieuses, j'ai plus de confiance en elle qu'en Chateaubriand (43).

Si l'auteur des *Etudes ou discours historiques* avait connu ces lignes, il se fût sans doute montré plus avare d'éloges envers « M. le comte de Tourguénief » !

Trois ans plus tard, à Rome, dans une lettre très belle, mais trop longue pour que je puisse la reproduire, celui-ci évoque l'image de Mme Récamier en des termes fort tendres: « Avec quelle simplicité ravissante m'a-t-elle avoué un jour qu'elle avait cinquante-deux ans ! Loin de me désillusionner, cet aveu n'a fait qu'accroître ma passion... » (44). O puissance des charmes de Juliette !

C'est durant ce séjour à Rome que Tourguénief se lia plus familièrement avec Beyle. Le 12-24 décembre 1832, il écrit à Viazemski :

Pendant trois jours (jusqu'à 5 heures de l'après-midi), j'ai parcouru Rome et ses environs en compagnie de Beyle (Stendhal), l'auteur des *Promenades dans Rome*, que j'ai connu naguère à Paris et que j'ai revu depuis à Spolite et à Flor[ence]. Ce spirituel Français est le meilleur des *ciceroni* : il connaît aussi bien la Rome ancienne que la Rome moderne et pense tout haut en ma compagnie. Je lui suis redevable des plus exacts *Ansichten* [aperçus] de Rome, de sa situation intérieure, de sa politique actuelle. On ne l'aime pas ici à cause des vérités qu'il fait entendre et des bons mots dont il les assaisonne, mais, à mon humble avis, c'est lui qui au fond a raison (45).

Durant l'hiver, les relations entre les deux amis acquièrent un tel caractère d'intimité que le 18 avril 1833 Tourguénief peut dire à Viazemski :

(43) Archives d'Ostafiévo, tome IV, pages 185 et 206.
(44) *Archives des frères Tourguénief. Correspondance entre Alexandre et Nicolas Tourguénief*, tome I, page 187. Lettre datée du 13 avril 1833.
(45) *Ibidem*, page 126.

On m'apporte à l'instant un buste de Tibère, très beau et très expressif. C'est un cadeau de Beyle (Stendhal). Voici ce qu'il m'écrit : *J'ai fait mouler Tibère. Quand vous partirez, vous pourrez donner ce plâtre à quelque dame en la priant de le regarder le soir avec une lampe. Au premier beau jour, nous irons à Tivoli.* Je me mets en route après-demain : impossible de trouver un meilleur compagnon et *cicerone* ; mais où vais je mettre le buste ? (46).

L'excursion à Tivoli a lieu le 21 ; Tourguéniev la raconte dans une très longue lettre (47). Et quelques jours plus tard, le 27, il mande de Civita Vecchia :

J'ai quitté Rome le 24 avril de bon matin. Après avoir contourné la colonnade de Saint Pierre et le Vatican, nous avons gagné les environs déserts de Rome. Pendant longtemps, la coupole de Michel Ange est demeurée visible ; puis des collines ont fini par la voiler à nos yeux. Nous nous trouvions *dans cette admirable solitude de la Campagne de Rome qui, traversée par ces longs fragments d'aqueducs, est pour moi la plus sublime des tragédies*, comme dit Beyle...

Arrivé ici à 3 heures, je me suis mis en quête du vice consul de France, le Grec Lysimaque Tavernier, pour qui Beyle, son chef, m'a donné une épitre horatienne. *Offrez à mon ami mes livres et mon vin*, lui dit-il en le priant de me mettre en relations avec les marchands d'antiquités étrusques qui abondent ici. J'ai trouvé en Lysimaque un jeune Grec intelligent qui remplit les fonctions de l'indolent consul Beyle dans l'espoir que la protection de la France lui rendra sa patrie et ses biens confisqués par les Turcs (48).

(46) *Ibidem* page 197. Le billet de Beyle est reproduit en français ; il n'a jamais, que je sache, été publié en France. Stendhal a légué au comte Molé l'original du buste de Tibère (*Correspondance inédite*, éd. Calmann-Lévy, tome II, page 197).

(47) *Ibidem*, pages 200-206.

(48) *Ibidem*, page 207. Les mots de Beyle sont en français. Je ne puis résister au plaisir de citer, dans la réponse de Viazemski, la partie qui concerne Stendhal : « Ce n'est pas pour rien que le sort t'a rapproché de Stendhal : vous vous ressemblez beaucoup, mais tu n'es pas de taille à écrire le *Rouge et le Noir*, un des plus beaux romans, une des œuvres les plus remarquables de notre époque. L'as tu lu au moins ? J'ai aimé Stendhal dès sa *Vie de Rossini*, où il y a autant de feu, autant d'ardeur que dans la musique de son héros. » — Lettre datée de Saint-Pétersbourg, nuit des 9 au 10 [21 au 22] mai 1833. *Archives*

Quelques mois plus tard, Tourguénief est à Genève, installé « à la Balance ». Il signale à son confident, le 9 juillet, qu'il lit les lettres de « Mérimée sur l'Espagne », et le 1er octobre qu'il est plongé dans la *Double méprise*, « nouvelle délicieuse ». Ce sont les seules mentions de Mérimée que nous offre sa volumineuse correspondance : l'éditeur de celle-ci dans les *Archives Tourguénief* (49), M. Nicolas Koulmann, veut bien me dire que le volume suivant, préparé par lui, mais que les circonstances ne lui ont pas permis de publier, en contenait davantage.

Quoi qu'il en soit, Alexandre Tourguénief a certainement connu et admiré Mérimée. Mais ce que celui-ci ignora probablement toujours, c'est que cet aimable Russe promenait alors en Italie et en Suisse le souvenir d'une charmante personne appelée à jouer un jour un rôle important dans sa propre vie, à lui Mérimée. Toutes les lettres de 1832 à 1834 sont remplies d'allusions à un certain « petit oiseau » auquel Tourguénief ne cesse d'envoyer des souvenirs (vases étrusques, éventails et jusqu'à *deux bluettes de la littérature génevoise par un humoriste nommé Töpffer* (50). De Genève, le 21 janvier 1833, il prie Viazemski de chanter de sa part « à la charmante oiselle Doub... un petit air cordial : je l'aime toujours et pour de bon ». De son côté, Viazemski le tient au courant des faits et gestes de la jeune fille. Le 16 mai 1833, il le prévient de la part de « l'oiseau » qu' « on se rappelle toujours le printemps de 1832 » ; le 28 mars 1834, il le tranquillise encore : « Ne crains rien ; l'oiselle n'est pas encore en cage ; elle t'attend » (51). Hélas, elle se lassa sans doute d'attendre : en septembre de cette même année, Mlle Barbe Doubenski — c'était son nom — demoiselle

*d'Ostafiévo*, tome III, page 233. Viazemski était, on le voit, un critique fort sagace : combien de personnes en France portaient alors ce jugement enthousiaste sur le *Rouge et le Noir* ?

(49) *Archives Tourguénief*, *Correspondance*, etc... tome I, pages 235 et 351.

(50) *Ibidem*, pages 176, 307, 327. Le passage souligné est en français dans le texte.

(51) *Archives d'Ostafiévo*, tome III, pages 233 et 257.

d'honneur de la grande-duchesse Marie, fille de Nicolas Ier, épousait à Saint-Pétersbourg un diplomate français qui avait nom Théodore de Lagrené... *Et c'est Mme de Lagrené qui, quelque quinze ans plus tard, devait apprendre le russe à Mérimée.*

§

Ainsi donc le Tourguénief que Mérimée connut au début du règne de Louis-Philippe se prénommait Alexandre et non Ivan. Il ne s'ensuit évidemment pas qu'il n'ait pu connaître ce dernier vers la fin du règne, pendant les trois années où le futur grand romancier écrivait les *Mémoires d'un chasseur*. Mais à cette époque, Ivan Tourguénief, à court d'argent, enfermé le plus souvent dans la solitude de Courtavenel — Hercule slave filant aux pieds de l'Omphale espagnole — ne voyait à peu près personne (52) et s'absorbait dans la composition de l'œuvre qui devait le rendre célèbre. Et justement cette œuvre a provoqué un document qui nous permet de nier péremptoirement toute rencontre à cette date entre les deux écrivains : il est surprenant qu'aucun mériméen n'en ait encore fait état, car cette pièce est bel et bien signée de Mérimée en personne. Je veux parler de l'article *La littérature et le servage en Russie,* publié le 1er juillet 1854 dans la *Revue des Deux Mondes*, d'où personne ne l'a encore exhumé. Cet article est tout simplement un compte rendu des *Mémoires d'un chasseur*, le premier — avec celui d'Hippolyte Rigault dans le *Journal des Débats* du 1er et du 15 juin 1854 — qui ait attiré l'attention du public français sur le nom encore inconnu du jeune écrivain russe. Or, le ton du morceau exclut toute connaissance personnelle entre le critique et son auteur, et Mérimée a d'ailleurs soin de le mentionner en toutes lettres.

J'espère que M. Tourghenief, QUE JE N'AI PAS L'HONNEUR DE CONNAITRE, est un jeune homme et que les *Mémoires d'un chasseur*

(52) J'ai dit plus haut (page 348) pour quelle raison Mérimée n'a pu rencontrer Ivan Tourguénief *chez les Viardot.*

*russe* sont un prélude à un ouvrage plus sérieux et plus considérable (53).

La question est jugée. Filon a raison : Mérimée ne connaissait pas Tourguénief avant la guerre de Crimée ; mais, peu au courant des faits et des gestes de ce dernier, le biographe attribue au premier séjour en France d'Ivan Serguéjévitch ce qui doit être restitué AU SECOND SÉJOUR. Il paraît d'ailleurs s'être aperçu de son erreur, car le *Mérimée* qu'il donne en 1898 dans la collection des Grands écrivains français porte une version légèrement différente :

Puis ce fut le tour d'Ivan Tourguéneff, avec lequel il se lia d'amitié peu après le premier voyage du romancier russe à Paris, dans les premiers jours du règne d'Alexandre II (54).

Sous cette forme, l'indication est à peu près acceptable ; elle le serait tout à fait si, connaissant mieux la biographie de Tourguénief, Filon eût remplacé : *peu après le premier voyage* par : *durant le second séjour du romancier russe à Paris*.

Reste maintenant à préciser la date de la rencontre.

Nous savons que Tourguénief a quitté la Russie en juillet 1856 et qu'il a séjourné à Courtavenel, puis à Paris jusqu'en mars 1857. Ensuite, de 1858 à 1864, il y revient à peu près chaque année, menant, suivant sa propre expression, « une vie de bohémien » (55). D'autre part, c'est seulement en 1859 que la correspondance de Mérimée fournit quelques indications sur Tourguénief : lettre à Jenny Dacquin du 28 mai 1859 ; lettre à Panizzi du 27 mai 1859. Dans cette dernière, il dit : « Un Russe, M. de Tourgueneff, que je vous ai présenté *l'année passée* à ce fameux banquet, arrive de Moscou » (56).

(53) *Revue des Deux Mondes* 1er juillet 1854, page 193. Ces lignes suivent immédiatement celles qui m'ont en partie servi à démontrer la non-rencontre de Mérimée et de Gogol.

(54) *Augustin Filon* : *Mérimée*, Paris, Hachette, 1898, page 142.

(55) Emile Haumant : *Ivan Tourguénief, la vie et l'œuvre*, Paris, Colin, 1906, page 63.

(56) *Lettres à une inconnue*, tome II, page 53 ; *Lettres à Panizzi*, tome I, page 38.

En 1858, Mérimée connaissait déjà Tourguénief : *c'est donc vers 1857 que la rencontre a dû avoir lieu*,

Une étude des textes dont nous disposons en France eût permis, je crois, à n'importe qui d'établir cette probabilité. Quant à fixer la date exacte, il n'y fallait pas songer. Or, j'ai promis en débutant de donner cette date ; il ne me reste plus qu'à tenir ma promesse.

Dans une lettre à M. de Lagrené, datée de Cannes le 28 décembre 1859, Mérimée note :

Nous avons ici une dame russe très jolie malgré un excès de crinoline, qui s'appelle Longhinof, blanche, ronde, grande, avec des yeux d'un velours étincelant. Elle est sentimentale et s'ennuie.

Un mois plus tard, le 27 janvier 1860, il revient à la charge et mande à M^elle^ Olga de Lagrené :

Nous n'avons plus que des Russes. Il y en a une assez jolie et très blanche, nommée M^me^ Longhinof, que nous appelons *long enough* (57).

Mérimée se lia avec cette dame, Alexandrine Dmitrievna Longhinof, née Liovchine (1836-1877). Il s'ensuivit des relations épistolaires. Malheureusement, les lettres du grand écrivain sont perdues : du moins, me dit M. Vinogradov, ne les a-t-on point retrouvées dans les documents que légua en 1916 à la « Maison de Pouchkine » la princesse Kozlovski, fille de M^me^ Longhinof. C'est dommage ; car, s'il faut en croire Paul Matvéiev, qui les avait lues et paraît ici bien informé, elles contenaient de précieux renseignements.

Tout d'abord, Mérimée indiquait que la première idée d'étudier le russe lui était venue à la lecture de l'*Histoire* de Karamzine. La traduction, par Saint-Thomas et Jauffret, de cet ouvrage célèbre a paru de 1819 à 1826. Cette der-

(57) *Lettres aux Lagrené*, pages 119 et 122.

nière date coïncide à peu près avec les premières liaisons russes de l'auteur de la *Guzla*.

D'autre part, il y exprimait en ces termes son opinion sur Dostoïevski :

Cédant aux instances de quelques amis russes, j'ai lu *Crime et Châtiment*, roman de Dostoïevski : on me l'a donné pour son chef-d'œuvre. Je vous dirai franchement qu'en dépit de son grand talent, cet auteur ne me plaît pas : il y a en lui je ne sais quelle tension, quelle exaltation des sentiments, et cela nuit à la vision artistique. Il relève plus de Hugo que de Pouchkine. Possédant un pareil modèle, un écrivain russe devrait-il suivre les traces de Hugo ?

Cette phrase est trop dans la note mériméenne pour qu'il soit permis d'en mettre en doute sinon les termes, du moins le fond (58).

Si cette correspondance est perdue, nous en possédons par bonheur une autre, celle adressée au mari de cette dame, Michel Nikolaiévitch Longhinof (1823-1875), bibliographe et haut fonctionnaire, par un ami de jeunesse *qui n'est autre qu'Ivan Tourguénief*. Or, dans une lettre datée de Paris 23 février, 7 mars 1857 — le romancier, récemment arrivé dans cette ville, précise :

J'ai fait la connaissance de nombreux littérateurs ET EN PARTICULIER DE MÉRIMÉE. Il ressemble à ses œuvres : froid, fin, distingué ; il possède à un profond degré le sens du beau et de la mesure, mais il manque totalement, je ne dirai pas de foi, mais même d'enthousiasme.

La lettre qui précède celle-ci étant datée du 20 janvier-1 février, c'est donc EN FÉVRIER OU AU PLUS TARD DANS LES PREMIERS JOURS DE MARS 1857 que les deux grands écrivains ont fait connaissance.

Le plus amusant de l'aventure, c'est que l'importance de cette lettre a complètement échappé à la personne que la « Maison de Pouchkine » a chargée d'éditer la correspon-

(58) Je retraduis la phrase du texte russe de Matvéiev, art. cité, *Novoé Vrémia*, 25 octobre 1894.

dance échangée entre Tourguénief et Longhinof. Aveuglée par la force de la routine et le respect des manuels, cette personne, Mme — ou Melle — Chakhmatov, croit bon de commenter ce texte lumineux par une note ingénue empruntée à Goutiar, et dont, après la démonstration qui précède, on savourera comme il sied toute la candeur :

Mérimée avait fait connaissance durant l'hiver de 1849-50 de Tourguénief qui l'aida beaucoup à étudier la littérature russe (59).

Madame — ou Mademoiselle — vous avez sans doute entendu parler des moutons de Panurge. On ne saurait trop vous conseiller de relire cette plaisante histoire : vous la trouverez dans Folengo ou, si vous préférez, dans Rabelais, *Quart livre*, chapitres VI à VIII.

§

La fixation de cette date, petit accident de l'histoire littéraire, n'en a pas moins son importance. Elle permet de réduire à de justes proportions l'emprise prétendue de Tourguénief sur Mérimée. Trompé par les dates, M. Trahard parle, on l'a vu, d' « influence profonde (60) ; M. Strovski, d' « influence réciproque » (61). En réalité, après 1857, Mérimée n'a plus écrit que trois nouvelles, la *Chambre bleue*, *Lokis* et *Djoumane*, qui ne rappellent en rien la manière de Tourguénief : la donnée même de *Lokis* a dû terriblement effaroucher le pudique « Moscove ». Tout au plus peut-on dire avec M. Cahen que « les récits de Tourguenev, modèles de sobriété et de goût, n'étaient pas faits pour déplaire à un conteur délicat et mesuré » (62). Encore est-il qu'il ne les a pas très bien compris. Augustin Filon a justement signalé la sécheresse et le manque d'ampleur de ses articles

(59) Recueil de la Maison de Pouchkine pour 1923, Pétrograd, 1922, page 188.

(60) *Op. cit.*, tome II, page 38.

(61) Histoire de la Nation française, publiée sous la direction de Gabriel Hanotaux : *Histoire des lettres*, tome II, page 516, Paris, Plon.

(62) Article cité, page 389.

sur *Pères et enfants* et sur *Fumée* (63). Mérimée semble avoir surtout prisé certaines nouvelles de son illustre ami, et celles qu'il a traduites ne sont pas parmi les meilleures. S'il goûte en lui « la faculté de condenser ses observations et de leur donner une forme précise », il lui reproche de « se complaire trop dans des descriptions très vraies sans doute, mais qui pourraient être abrégées », d'aimer « à noter des nuances délicates », travail dans lequel « il s'expose à laisser s'alanguir une action intéressante » (64). Ce sont justement les mérites propres de Tourguénief, ce grand lyrique, cet analyste exquis, qui lui échappent ! Quant à l'influence en retour du Russe sur le Français, affirmée un peu bien vite par M. Strowski, je ne pense pas qu'il puisse en être sérieusement question ; parmi les Français, c'est à d'autres maîtres, George Sand d'abord, Flaubert ensuite, qu'allait l'admiration de Tourguénief. Sa vraie opinion sur Mérimée est exposée dans la lettre à Longhinof, que je viens de traduire. Estime, oui ; amitié, sans doute ; mais pas davantage. Quoi de commun en effet, à part peut-être le souci du détail exact, de l'action condensée, entre le dessin rapide, sec, nu, incisif, du conteur de la *Double méprise*, et le faire chaud, souple, lent, nuancé du poète d'*Un Nid de seigneurs* ? Qui s'est jamais avisé de comparer M. Ingres à Corot ou à Ruysdaël ?

HENRI MONGAULT.

(63) *Mérimée*, Paris, Hachette, 1898, pages 143-144.
(64) *Portraits historiques et littéraires*, Ed. Calmann-Lévy, pages 340 et 35 ?

# LA DANSEUSE PERSANE[1]

—

## IV

### DE LA FÊTE QUE DONNA LA DANSEUSE PERSANE DANS MON LABORATOIRE

Il y avait trois semaines qu'Armide et moi jouissions du plus calme amour, lorsqu'il arriva de la Bourgogne un courrier qui m'apportait un message de ma femme. Elle me mandait son désir de me voir au plus tôt; car il y avait longtemps que je n'étais pas allé à T* * * où elle vivait retirée avec mes enfants : « Tu seras ravi, ajoutait-elle, de voir combien ont grandi garçons et filles. »

Armide avait vu venir le porteur de cette lettre; elle avait remarqué mon trouble en la lisant, et que je l'avais serrée dans mon pourpoint. Quand nous fûmes seuls, elle me questionna en me passant ses bras autour du cou : « Qui t'a écrit? Je crains quelque catastrophe qui mette fin à mon bonheur! Sans doute ta femme te demande d'aller vers elle. Ah! si tu savais ce que je supporte à l'idée que tu ne seras plus à moi! ». Je calmai ses scrupules : « Non lui dis-je, ne crains pas. Cette lettre vient d'Angélique, il est vrai; mais je n'irai loin de toi qu'avec ton acquiescement. » Elle répondit : « Jamais, tu le sais, je ne tenterai de te séparer de tes enfants et de ta femme; chez nous, la famille est sacrée. Aime-moi assez pour différer ce voyage. » Je lui représentai que je craignais que ma femme ne s'alarmât de

(1) Voyez Mercure de France, n° 712.

ne me point voir comme de coutume, parce que je ne la laissais jamais un long temps sans ma visite; j'ajoutai : « Elle n'a que ce soutien, car la petite ville est morne, et il n'y a pour elle nulle société que la nature, à la belle saison. Elle vit ainsi par amour de moi; car nos dépenses sont plus réduites et nos enfants y trouvent la santé. » Armide m'embrassa, et me pria de commencer d'après elle un nouveau tableau. C'était me retenir. Elle voulut que je la représentasse dansant comme la Salomé, sur un dallage jonché de fleurs et de bijoux. Je me mis à ce travail.

M. Le Charron nous visitait fort souvent; il accompagnait M. Tristan l'Hermite, qui m'était devenu ami. Ils étaient les seuls qui fréquentassent notre solitude. Armide avait congédié ses Indiens, qui ne venaient que sur un mot de sa main. Un jour que M. Tristan exprimait son désir de voir danser ma maîtresse, elle dit tout subitement : « Il faut organiser une fête en ce laboratoire, à laquelle vous inviterez tous vos amis. »

Si M. Le Charron et M. Tristan furent ravis de cette idée, je ne l'étais pas moins. Ces messieurs promirent de faire venir leurs plus considérés familiers, et l'on décida que ce serait le jeudi suivant.

Je me mis donc, avant cette fête qui se devait donner le soir, à ranger avec mon valet tout le laboratoire. Je fis ouvrir le rideau qui cachait l'alcôve, après avoir enlevé les tableaux qui l'embarrassaient. On avait habillé le fond en cabinet Persan, avec de grandes étoffes brodées, des miroirs et des candélabres. Armide s'était fait ménager un retrait où elle changerait de costume.

La fête fut charmante et laissa un vif souvenir. Mon maître, M. de Champaigne, y était venu avec M. Le Poussin, qui pour lors était à Paris et l'avait daigné accompagner. M. Debrosse, l'architecte, le poète burlesque M. de Saint-Amant, M. Simon Vouet, premier peintre du Roy, M. Laurent de la Hyre et autres gens de gentil es-

prit étaient présents et témoignaient de leur enthousiasme.

Armide dansa de la plus parfaite façon. Elle fit sa première apparition en costume Circassien blanc, drapée dans une large et longue écharpe de velours noir à belles franges. Elle avait un tour de perles à la tête et ses cheveux répandus et ondulés. Elle s'assit sur le tapis et raconta les coutumes de la Perse, puis elle dit des vers en sa langue et chanta. Elle tenait un grand tambourin pareil à une lune, se cachant derrière en fredonnant. Vint un moment où elle s'en défit et se montra, haussant le ton de son chant jusqu'à la passion. Elle excellait dans les expressions vives, douces ou douloureuses. Ce qui conquit l'assemblée fut le goût rare avec lequel elle révéla l'âme de sa patrie. Quoique sa voix fût faible, elle lui savait donner des intonations prenantes et signifiantes. Elle semblait plus un esprit qu'un corps, et représentait véritablement cette Armide enchanteresse, reine des voluptés et des Rêves, dont nous a parlé le Tasse en sa *Jérusalem libérée.*

M. de Saint-Alexandre, écrivain que je goûte fort et que j'avais invité en lui disant : « Cette fête est pour vous, car personne ne saura s'y délecter avec votre compréhension des nobles choses », en fut si ravi qu'il me demanda des notes, afin d'en parler dans le *Mercure François.*

Les Indiens parurent ensuite. Ils avaient des costumes de soie jaune à fleurs d'or et de nombreux colliers de perles fines tombant sur leur poitrine; leurs têtes se ceignaient de gros turbans aux ardentes couleurs. Ils jouaient qui du tambourin, qui de la flûte, qui d'une sorte de rebec, qui d'une guitare étrange; il y en avait un qui caressait d'un archet fort long une viole à grand manche, de laquelle il tirait comme une voix humaine. Armide expliqua que dans leur langue cet instrument se nomme : *Celui qui prend le cœur.*

Elle s'était retirée, pour reparaître au milieu de ses musiciens dans une tunique et une courte jupe d'argent; elle avait ses cheveux ondulés répandus en mante sur son dos; ses pieds et ses bras étaient nus. Elle semblait ainsi une enfantine ballerine des fées. Elle s'agita d'abord sur un rythme très lent, se balança en frappant un tambour de basque, puis jeta ce tambour et simula des castagnettes avec ses doigts. Elle imagina, dans une pantomine très vive, les sentiments d'une femme qui se veut échapper du Harem, où la retient un vieillard, afin de retrouver un beau Prince. Cette danse se terminait par la soumission que faisait l'esclave rebelle aux pieds de son maître, en expirant de douleur. C'était le chef des musiciens qui simulait le vieillard, quoiqu'il fût jeune. Il se nommait Saadi Khan. J'avais remarqué l'affection d'Armide pour sa beauté singulière. Il lui chantait souvent les mélopées amoureuses de son pays. Ses yeux, qui brillaient comme des diamants, ne cessaient toutefois de m'inquiéter; car je leur voyais souvent de singuliers éclairs.

Ce qui frappa le plus l'assemblée, ce soir-là, fut l'aisance avec laquelle ma maîtresse passait de l'expression la plus angélique à la plus infernale. M. de Saint-Alexandre me dit : « Elle est à la fois la Sulamite et Salomé; elle est aussi Schéhérazade. Elle fond en une même action le caprice, la langueur et la souffrance; mais ce qui m'a le plus surpris, c'est son sentiment dramatique. Jamais je n'aurais supposé que tant de drame pouvait coexister avec tant de grâce, et que ces yeux qui riaient tout à l'heure d'un rire d'enfant, cette voix hésitante et finement modulée *pussent se* teinter d'aussi sombres et d'aussi infernales lueurs. » Hélas ! ce que cet esprit perspicace apercevait, je devais les connaître bientôt dans ma vie même.

Armide termina la soirée par la danse d'une possédée. Elle s'avança, habillée d'un long voile noir, soutenue

par deux hommes en caftan. Le rythme de la musique était plaintif et funèbre. Elle paraissait n'avoir plus qu'un peu de souffle, et on craignait qu'elle ne s'évanouît. Les hommes lui retirèrent leur appui, et, lentement, comme portée par les notes ailées des instruments, elle ouvrit les bras et s'envola dans une extase langoureuse et brisée. Elle était un oiseau qui bat l'air pour la dernière fois. Ses mouvements se ralentirent, puis elle tomba morte sur le tapis.

Elle mima si bien la douleur, elle décomposa si bien ses traits, elle sut devenir si pâle et si faible que tout le monde crut assister à son trépas véritable, si bien que, lorsqu'elle défaillit, il y eut un soupir d'angoisse; mais elle se releva aussitôt, sourit et disparut.

Je fus dans le retrait où elle s'était enfuie pour lui dire combien elle nous avait émus et charmés. Elle m'attira contre son sein et murmura : « Doudou chéri; sois à moi pour toujours. Djan balik! » Elle me couvrait de baisers, me regardait au fond des yeux et se jouait comme une enfant. La satisfaction de tout le monde l'avait rendue plus qu'heureuse.

Lorsque la soirée fut achevée, qu'il ne resta plus que nous dans la grande salle où les flambeaux s'éteignaient d'épuisement, elle m'enlaça, me baisa avec transport, et s'écria : « Il faut que tu sois à moi seule! » Désireux de lui plaire, et ensorcelé par ses danses, je lui dis que je ferais sa volonté; car elle venait de se montrer à moi sous l'art le plus séduisant et le plus conforme à mes songes! « Je serai pour toi la femme idéale, tu t'attacheras à moi du plus ardent amour, et tu trouveras toutes tes œuvres en moi! » Je me réjouis de cette prophétie d'Armide. En signe de reconnaissance, je me mis à ses pieds, que je baisai. Ne possédait-elle pas tout ce qu'il fallait pour enchaîner un homme de ma sorte?

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Je ne sais de plus cruelle perspicacité que celle d'un

homme qui se découvre aimé de deux femmes, et qui se sent les aimer également. Tel était mon destin. Quinze années m'unissaient à Angélique et j'éprouvais pour Armide la passion la plus ardente. Elle était l'incarnation même de mes imaginations les plus secrètes. Armide n'était pas seulement une magique apparition aux attraits exotiques, elle avait une âme. J'aimais la religion de son esprit. Chaque jour je la voyais prier, et elle se rendait avec moi à Notre-Dame de Paris. Nous assistions aux grands Offices. Le parfum des encensoirs, le chant des enfants de chœur, la majesté de l'orgue lui faisaient impression. Longuement elle restait à genoux devant l'image de la madone. Elle trouvait dans cette gothique figuration aux longs vêtements une ressemblance avec les femmes de son pays. « C'est une vierge persane, me disait-elle. Dans ses purs voiles blancs, c'est un lis oriental ! » Elle avait conservé, malgré les atteintes d'un pessimisme découragé, une âme pieuse qui se traduisait en naïvetés et en oraisons. Une nuit, elle m'assura que Notre-Dame était venue la visiter, et elle m'en montra l'image sur les vitraux, que le jour naissant éclairait. Une autre fois, à ma surprise, elle me raconta que Notre-Seigneur la venait voir dans son enfance et qu'elle avait gardé son visage dans son cœur.

En ces instants, la *possession* que j'avais cru remarquer en elle disparaissait, et il se montrait en son lieu une créature angélique que je ne me pouvais lasser d'admirer.

Sous les voiles qu'elle portait toujours, elle paraissait une religieuse hantant le cloître, et ne sachant rien que la prière. Son visage, même en ces instants extatiques, avait un air de celui des Saintes; ses traits se spiritualisaient jusqu'à effacer leurs apparences physiques. Alors que nous écoutions les chœurs qui montaient aux voûtes de la cathédrale, elle me dit : « Si j'avais connu cet enchantement, je ne me serais point donnée à l'opium ! »

Lorsqu'elle était dans ces dispositions, elle cherchait la solitude et me priait de ne pas ouvrir aux intrus. Elle me demandait à écrire et, couchée sur un Divan, elle restait de longues heures à composer des poèmes où elle fondait ses contemplations avec ses souvenirs. Quand elle avait fini de les tracer, elle accourait près de mon chevalet et me les lisait, en me priant de les lui mettre en bon langage.

D'autres fois elle se mettait à terre, à la manière des Persanes, et étalant devant elle ses étoffes, ses colliers, ses bracelets, ses écrits, ses livres, elle parlait en arménien à des femmes imaginaires, ou en persan à sa chère Princesse. Elle gesticulait et riait follement, en me disant : « Je converse avec Siranouche. Tu ne connais pas Siranouche? C'est la plus célèbre comédienne de mon pays; c'est elle qui m'a conduite à Constantinople, c'est dans sa troupe que je m'étais mise à Ispahan, elle était amie de Karamet el Daoulah! la Princesse que tu sais, qui la faisait venir souvent dans son *Andaroun*. Nous dansions et nous jouions du thar avec elle. Elle organisait des Takia! Ah! cela te plairait fort, car il n'y a rien de plus semblable à vos Mystères! C'est la représentation au naturel d'un fait important de l'Histoire religieuse musulmane. J'ai vu de telles choses le vendredi saint à l'Hôtel de Bourgogne. Chez nous la scène est en plein air et se joue à la lueur des torches. Les comédiens sont tirés du peuple, et chacun y remplit le rôle de sa profession. » Armide m'intéressait vivement à toutes ces singularités de la Perse; elle songeait à en donner une apparence en France et voulait faire voir à Paris « une nuit de Moharrem ». Assise à terre, elle ne cessait de parler à ses amies imaginaires, et ses rires argentins venaient distraire agréablement mon étude, lui ajoutant une gaîté tranquille. Elle se plaisait tant en mon laboratoire qu'elle ne songeait pas à en sortir : « Laisse-moi dans mon abri, disait-elle, le monde m'a

trop fatiguée pour que je le recherche encore. » Ses Indiens ne venaient que rarement; car elle n'acceptait plus de danser chez les Grands. « J'ai trouvé le bonheur près de toi, sous tes lambris dorés — répétait-elle souvent — je serai ton esclave; je conformerai ma vie à la tienne; je ferai tout ce que tu voudras.» Ces instants furent délicieux de naturel, de repos et d'abandon. Elle désirait beaucoup poser et s'ingéniait à trouver des sujets de tableaux où je la ferais figurer. Chaque jour elle m'apparaissait pleine de nouveaux charmes, et je sentais que je n'épuiserais jamais ses apparences ni son âme. Tantôt je me plaisais à représenter sa jeunesse, sa douceur, son angélique extase, tantôt je m'adressais à sa passion, à son ardeur, à sa violence dramatique; ou c'étaient ses attraits poétiques qui me captivaient, ou les mouvement imprévus et bizarres de son cœur. Elle m'apparaissait sous une multitude d'aspects.

Dès l'aube, en se levant, elle courait au grand miroir de Venise de notre alcôve, et s'écriait: « Je suis jeune aujourd'hui, j'ai quinze ans! » D'autres fois, elle murmurait avec tristesse : « Je suis vieille aujourd'hui; c'est le ciel pluvieux de ton pays qui remplit mon âme de nostalgie, qui me donne cet air de sorcière! » Ce qu'elle voyait elle-même, je l'avais souvent remarqué. Ses impulsions nerveuses étaient si vives qu'elles agissaient sur tout son corps et lui donnaient l'air belle ou fanée, selon leurs mouvements. Son humeur jalouse ajoutait aussi à ses tourments. Quoique je ne reçusse que peu de personnes, elle se plaignait encore qu'il en vînt trop. Elle n'aimait point que les femmes entrassent dans mon laboratoire. Parmi celles qui venaient pour l'usage de mes tableaux, il y en avait une jeune dont le corps était bien fait; elle se nommait Geneviève. Armide feignit d'abord de la prendre en amitié, elle lui offrit de ses plus belles robes et des affiquets orientaux; elle l'embrassait et lui tenait des conversations.

J'avais accoutumé de la garder à ma table et de lui faire passer tout le jour avec nous. Nous la menions à la promenade dans un carrosse ou une barque. Nous allions ainsi jusqu'aux coteaux de Meudon. Armide prit ombre de ces familiarités, qu'elle encourageait pour en mieux savoir les fondements; elle se résolut, pour faire sortir cette jeune fille de mon laboratoire, à tenter la ruse que voici. Comme je m'étais absenté, il vint un peintre de mes amis demander un modèle; Armide et Geneviève le reçurent. Alors Armide dit à Geneviève : « Allez-y! voilà une bonne occasion d'être utile à un peintre et de gagner de l'argent! » Geneviève lui répondit que je l'avais engagée; mais Armide lui répliqua : « Jean-Paul ne le saura pas, soyez sûr que je le lui cacherai. » Elle parla si bien qu'elle décida Geneviève à suivre ce peintre, qui sans plus attendre se retira avec elle. Lorsque je fus de retour, Armide me raconta ce qui s'était passé, et insista pour que je prisse cette raison afin de chasser Geneviève. Je compris que ce n'était qu'un piège où était chue l'innocente créature et ne lui en fis pas de reproches. Dès lors, Armide chercha à éloigner Geneviève de maintes façons. Si bien que je cessai de la faire venir.

Il n'était pas utile que ma maîtresse se donnât tant de peine; je m'intéressais seulement à sa chère personne et je ne désirais peindre que d'après elle. Je fis donc encore plusieurs tableaux, un entre autres, où je la représentai en Persane, jouant du thar.

Les sensibilités d'Armide l'engageaient à tous les arts. Elle se plaisait à la musique. Souvent elle s'asseyait à l'épinette, et jouait en laissant aller ses doigts. Quoiqu'elle n'eût que peu cultivé cet instrument, elle en tirait des mélodies d'une éloquence imprévue, surtout lorsqu'elle y mêlait l'accent plaintif et exotique de la Perse. Elle s'y donnait les peintures du Désert avec ses chameliers, psalmodiant de religieuses strophes sur le rythme des grelots de leurs chameaux, ou celle des Der-

viches mendiants, ou celle des Pasteurs, saluant la « lune de Moharrem », ou celle des aveugles portant en sépulture la dépouille d'un mort. Tout l'Orient chantant défilait sous ses doigts son chapelet de sons.

Au matin, alors que je dormais encore, elle fredonnait quelque complainte moresque, répétant son thème sur des modulations interminables; et je me réveillais à cette mélopée, qu'elle faisait tendre et câline en me berçant.

Elle dessinait avec une grande facilité. J'ai gardé quelques-uns de ses crayons; elle les faisait sans complications de trait, sur un papier gris, relevés de blanc.

Je lui avais montré cette simple méthode. J'ai de son ouvrage un portrait de moi et diverses études de mains en des positions fort difficiles qu'elle exprima aisément et avec clarté.

Je lui avais, sur sa demande, donné quelques travaux pour occuper ses esprits, qui devenaient fantasques par l'ennui. Lorsqu'elle était leur proie, elle perdait son charme et me faisait beaucoup souffrir. Il semblait alors qu'elle s'ingéniât à m'enlever ma sérénité. Pour la ravir à ces imaginations bizarres dont j'ignorais encore la nature, je lui dessinais des tapisseries. Elle trouva du plaisir à les broder, et en récolta des compliments de mes familiers qui l'encouragèrent. « Je les destine à mes danses, expliquait-elle. » Je faisais mes dessins selon l'accoutumé de son pays, en sorte que l'on croyait qu'elle les avait tirés d'elle-même. M. Tristan, qui venait souvent nous voir, car il se plaisait aux poèmes et conversations d'Armide, la félicitait sur ces carrés de tapisserie, et disait que lorsqu'ils seraient achevés et rejoints en un tout, on pourrait ranger cette pièce parmi les curiosités : « Je voudrais vous voir danser devant, disait-il, et pour cela je vous présenterai à l'Hôtel de Bourgogne ». Il avait été attaché au Roy en qualité de Page, et comptait dans ses ancêtres l'illustre prédicateur de la Première Croisade. Il servait actuellement M. Gaston d'Orléans,

frère du Roi. C'était M. Tristan, sur la recommandation de M. Della Valle, qui avait présenté Armide à Monsieur. Pour ma part, je me réjouissais fort de voir un homme de cette valeur, bon soldat et grand poète, s'intéresser à celle que j'aimais. Je lui étais reconnaissant de la peine qu'il prenait de l'occuper.

Nous vivions dans le plus grand bonheur, l'amour de ma maîtresse était de nature si rare que j'en étais enchanté, je ne devais lui faire reproche que de ses ombrageuses pensées. Elles n'avaient point de fondement. Je n'employais plus Geneviève à mes travaux et je ne peignais que ma Belle Persane. Je m'adonnai en ce même temps à orner cinquante sonnets de Pierre de Ronsard de figures gravées dans le bois pour le célèbre éditeur des gentils esprits, M. Ambrosius Vollart. Je m'étais mis à ce travail qui me procurait les plus heureuses distractions, car j'aimais beaucoup, de haute et antique dévotion, notre grand poète, dont on a dit qu'il était un nouveau Pindare. Je me répétais maintes fois ses vers, et je remerciais la Providence de l'arrivée de ce travail qui semblait vouloir ainsi utiliser mon amour présent. Au moment même, j'éprouvais tout ce que je lisais dans ce grand auteur, et il me paraissait que ses sentiments étaient les miens.

Je me levais de grand matin, et je dessinais avec passion de nouvelles figures. Retiré à regret des bras de celle que j'aimais, je portais dans mes improvisations les sentiments que je venais d'éprouver. Puis j'allais dans le lit les lui montrer. Si j'avais fait quelque trouvaille de bon goût, j'étais sûr qu'elle l'apprécierait. Il arriva souvent que ces bois restèrent sur nos draps, en témoins de nouveaux baisers que nous échangions, transportant ainsi dans le véritable ce qui n'était qu'au figuré.

Le mois de *Mai* renaissait. *Avril* jouait avec ses pluies et son soleil, il y avait des jours sombres. Armide avait écrit :

Les nuages gris couvrent le ciel, portant un deuil pénétrant,

et pleurant sans cesse leur désespoir. Le soleil est plus craintif que les oiseaux de l'aurore. Je ne vois plus l'espace infini de nos déserts ni le rond trompeur de l'horizon. Je ne vois plus nos mirages séducteurs...

Mai vint dissiper la mélancolie qui tombe des saisons pluvieuses. Le jardin se couvrit de gaze verte, de feuilles naissantes, revêtit ses tapis de gazons qu'il tatoua de primevères. On entendit y pépier les oiseaux en signe de réveil, le soir un merle y siffla ses mélodies.

Nous y descendîmes. Une vieille statue de Vénus se trouvait dans un bocage, nous allions à son ombre. Je me délectais aux réflexions de ma maîtresse; elle avait un langage d'images pour peindre toutes choses. Rien n'échappait à ses regards. Ayant remarqué son goût de la nature, je la conduisis aux champs. Nous fûmes auprès de Marly, au village de l'Etang. Marly et Saint-Germain sont hantés de la Cour, mais ce lieu est fort paisible et retiré. On n'y voit que des chaumières dont les seuils se festonnent de glycines et de roses. Le village est dans un vallon baigné par un trou d'eau fort grand; de très anciens peupliers l'entourent; des collines ferment jalousement les horizons; elles se couvrent de bois épais et giboyant. La forêt, qui est proche, a de grands chênes, bouleaux et chataigniers. Son sol est un *tapis* de fougères et de mousses. Quelques champs fruitiers s'étendent vers Saint-Germain.

Nous logeâmes en la seule auberge du lieu; elle n'est nullement luxueuse. J'en goûtai la rusticité qui nous éloignait de Paris plus encore. Notre chambre était nette, quoique de plafond bas. Sa seule fenêtre s'ouvrait sur l'orée des bois et sur des jardins pleins de pigeons. A l'aube les oiseaux bocagers nous donnaient un concert criard nous invitant à saluer le soleil. Nous allions à la fenêtre voir l'éveil des choses, puis nous nous recouchions.

L'astre venait inonder notre chambre de ses vifs rayons arrachant le sommeil de nos yeux; alors nous mangions

sous les tonnelles et nous courions aux sentiers de la forêt. Armide était si heureuse qu'elle esquissait quelque danse. Elle s'épanouissait en ce plein air; toutes les fatigues que le monde avait laissées sur elle disparaissaient; elle redevenait fille des plantes, du ciel et du soleil. Nous suivions quelque sentier qui se faisait indécis et se perdait en des épaisseurs où nous entrions avec satisfaction. J'allais devant elle, lui frayant le chemin dans les branches et les hautes fougères, je lui ramassais des fleurs.

Nous découvrîmes un joli cabinet vert orné de liserons et de chèvrefeuille, il formait un puits par où descendait le soleil. Nous en fîmes notre lieu choisi.

J'avais avec moi les poésies amoureuses de M. de Ronsard, je les lui lisais à haute voix tandis qu'elle travaillait à sa tapisserie. Souvent elle abandonnait l'aiguille et moi le livre; alors nous faisions des rêveries dans les bras l'un de l'autre. L'idée me vint de la voir défaite de ses robes dans ce cabinet historié de fleurs. Mais la chose se termina bizarrement, car ayant aperçu une touffe fleurie de chèvrefeuille, je m'écriai en m'élançant pour la cueillir. Armide crut à quelque contrevenant. Elle prit peur et se jeta sur ses habits avec tant de crainte qu'elle ne s'en pouvait plus couvrir.

Nous allions ensuite aux champs plantés de fraisiers, de framboisiers et de cerisiers. Nous les admirâmes, fleuris comme des reposoirs, sous la procession des nuées; puis en Juin, nous les trouvâmes juteux de fruits. Armide y faisait des larcins délicieux; quant à moi, je redoutais qu'elle ne fût aperçue des paysans, qui, dans ce voisinage, sont âpres et méchants.

Au soir, quand toutes les chaumières étaient closes, nous allions au bord de l'Etang, sous les peupliers. L'ombre, aidée d'une légère vapeur qui montait de l'eau, enveloppait le village et dessinait sur le ciel éclairé d'étoiles et d'une lune grande et lumineuse les collines

boisées qui l'enclavaient. Le feuillage d'un grand arbre placé devant nous imitait une broderie, les astres se reflétaient dans l'onde immobile et songeuse; des roseaux, qui semblaient les cils de ce grand œil, se levaient tout droits sur ses bords. On n'entendait qu'un rossignol et une source, qui écoulait sans cesse son cristal avec un léger bruit de nymphe que n'endort pas la nuit.

Nous nous asseyions en silence sur une grosse pierre moussue et, enlacés, nous nous oubliions, écoutant nos cœurs, pénétrés de la divine magie de l'obscurité, de la Lune et de l'Eau.

## V

### DE MON VOYAGE EN CHAMPAGNE ET DE L'AMOUR DE MA FEMME POUR MOI

Un matin, je me rendis à la Poste accompagné d'Armide qui me voulait mettre dans le coche de Bourgogne. Il était convenu que j'irais à T * * * et qu'elle me rejoindrait bientôt en un proche village qui a nom Tanlay. Elle ne me laissait partir qu'à cette condition : « Je te donne à ta femme, m'avait-elle dit, quoique cela me soit affreusement cruel. J'obéis à une nécessité de mon destin. Souviens-toi que tu m'appartiens désormais, et que je ne vivrai que pour toi. » Sur ce, elle m'embrassa fiévreusement à maintes reprises et s'éloigna avant que ne partît la voiture, désireuse de se recueillir en sa douleur. Elle avait beaucoup pleuré de me devoir laisser aller; mais il devenait impossible que je ne partisse pas; car j'avais reçu plusieurs lettres désespérées de ma femme et il y avait bientôt plus de trois mois que je l'entretenais de vaines promesses. Je craignais qu'à la fin elle ne se doutât de mon amour et ne s'en fît une peine amère.

Le voyage me parut fort long. Notre coche n'avançait qu'à petites étapes, et par ce mois, le plus chaud de

l'année, il m'était insupportable d'y être captif. Après trois jours, nous arrivâmes à Sens. Nous avions des paysans et des marchands, des Religieux, un Prêtre et des femmes masquées; nous étions escortés de gentilshommes à cheval, et nombre de bagages, malles, paniers, coffres, étuis de chapeaux, fusils, nous encombraient, logés ou pendus de toutes parts. Parmi ces voyageurs je n'avais à qui parler, car un amoureux est toujours seul. Je pensais à Armide et à Angélique. Le paysage monotone ne m'engageait pas à la contemplation, étant des plus ordinaires. J'avais beau lire dans mon Ronsard, dont je me faisais compagnie, je ne pouvais parvenir à dissiper mes humeurs chagrines. Je réfléchissais sur mon sort qui me semblait fort malheureux : je me sentais de l'amour pour deux femmes, diverses en vertus et en qualités. Armide m'attirait invinciblement par son âme sensible et fantasque aux attraits de beauté et de poésie, mais je n'avais point de confiance en l'avenir de sa passion. Ma femme m'offrait le fondement solide de l'affection véritable, du dévouement sans fin et de l'amour toujours égal. Je me disais : « L'une répond à mon imagination; l'autre à mon besoin d'appui pour mon cœur. » Et pourtant si l'on m'avait sommé de choisir, je n'eusse su que faire. Malgré les causes qui le déterminent, l'amour ne sait ouïr que soi-même; et j'entendais sa voix des deux côtés. Et puis je discernais fort bien les sacrifices de ces deux femmes pour moi, et je m'en sentais plus enchaîné. Armide avait renoncé le monde et la fortune, ses ambitions et vanités, pour que je lui appartinsse tout entier. Angélique avait laissé ses instincts de musicienne pour devenir mère et épouse. Ainsi raisonnais-je en le coche qui me conduisait en Champagne.

Nous passâmes Villeneuve-sur-Yonne, qui est moitié ville, moitié campagne, et où je pus admirer de grands arbres, une rivière gaie, follement emplie de roseaux

et d'herbages, des remparts anciens flanqués de cours féodales et de portes de ce temps-là. Je visitai l'église tandis que l'on relayait les chevaux. Je vis de beaux châteaux ensuite, et nous arrivâmes à Sens dont la cathédrale se dresse haut sur le ciel. Je fus la visiter et je m'y enchantai de son style qui me rappela les enthousiasmes d'Armide pour le Gothique. J'y dis une prière pour elle. Quand nous quittâmes cette ville, le soleil couchant dorait les tours et faisait étinceler les vitraux; nous allions sur Joigny, que nous devions toucher dès le matin. J'écrivis en route un poème en prose que je destinais à ma maîtresse.

A force de lire, d'écrire, de regarder dans le coche ou par ses fenêtres, de parler à l'un et à l'autre des plus vulgaires choses, nous arrivâmes à T * * *. Ce ne fut pas sans une vive émotion que je sentis notre voiture sauter sur les mauvais pavés de sa rue principale et que je revis ses églises. J'avais aperçu de loin celles de Saint-Pierre et de Saint-Michel, la flèche de l'Hôpital et la tour alors en construction de Notre-Dame. Quoique je ne sois pas né à T * * * j'aime cette petite ville parce que j'y ai vécu avec ma femme et mes enfants mes meilleures années, que j'y ai mis mes espérances et que sa campagne m'a toujours inspiré. Lorsque nous entrâmes dans la cour du relais, j'aperçus tout de suite les miens. Angélique, qui venait depuis quelques jours à chaque arrivée, se jeta dans mes bras aux cris de mes enfants, lesquels ne cessaient de me tirer qui par mon habit, qui par mes canons, en criant : « Bonjour, Monsieur mon papa », et se disputaient à qui m'aborderait. Ma femme était fort amaigrie et s'était empreinte d'une mélancolie qu'elle s'efforçait vainement de dissimuler; je la lisais dans ses expressions, dans le fond de ses yeux, dans ses moindres attitudes. Mes enfants, au rebours, avaient grandi, s'étaient faits roses et joyeux. Ils sautaient et couraient autour de nous. Des amis vinrent me saluer, comme je

gravissais la rue qui mène chez moi; ils accouraient aux nouvelles de Paris, s'inquiétaient du Roy, du Cardinal et de ce qu'on savait du siège d'Arras qui commençait. Ils m'en donnaient aussi de T*** dont le grand événement était pour lors l'érection de la tour Notre-Dame, que faisait édifier à ses dépens le comte de Clermont. Nous montâmes la colline de Saint-Pierre, sur la pente de laquelle est la rue aux Forges où s'élève ma maison. Elle me parut fort triste en cette silencieuse fin de ville. Lorsque nous fûmes entrés dedans, je dis à Angélique : « Es-tu brisée pour une raison que j'ignore? Pourquoi as-tu cet air las et découragé? » « Je n'ai rien », fit-elle, avec la décision d'une femme qui ne veut pas livrer son secret. Je n'insistai point et je l'embrassai en lui disant : « Aime-moi, j'ai grand besoin de ton amour. » Elle parut comprendre, car elle me baisa à son tour et murmura : « Mon amour sera toujours à toi... Ton absence fut trop longue! » Je ne répondis rien : j'étais triste de la peine que je causais involontairement à Angélique. Malgré cela, je ne pouvais me détacher de la pensée de ma maîtresse. Elle me semblait devenir plus cuisante par la distance. En entrant dans notre maison, j'avais constaté ce singulier état de mon esprit : il me semblait que le fantôme d'Armide, qui m'avait été un compagnon léger tout le long de la route, s'était reposé sur mon cœur et y pesait de toute sa force. J'en éprouvais une sorte d'étouffement que rien ne soulageait, alors qu'auprès d'Armide je me sentais heureux et je pensais à Angélique avec bonheur. Je dis à ma femme : « N'aie pas de larmes dans le fond de tes yeux, je te serai toujours attaché, quoi qu'il arrive. » Elle me protesta de sa fidélité et m'entoura de ses bras. Nous étions ainsi, lorsque l'on heurta à la porte. C'était le valet qui apportait du relais mon coffre de voyage. La servante courut le recevoir et il fut installé dans notre chambre. Ce coffre, qui venait avec moi de Paris et qu'Armide avait elle-même

arrangé, me parut un cercueil où reposait ma vie auprès d'elle. Je fus alors assailli de sombres pensées et je perdis confiance en ma maîtresse. Je me la représentai profitant de mon absence pour se laisser courtiser par mes familiers. Je m'imaginai que mon départ l'avait fait réfléchir sur sa vie passée et lui en donnait des regrets. Sans doute elle se trouvait bien sotte maintenant d'avoir coulé ses journées à lire, à tapisser ou à poser pour mes tableaux, plutôt que d'avoir reçu quelque grand Seigneur ou essuyé les galanteries des gentils esprits amoureux de ses danses.

Je l'avais recommandée à M. Tristan qui s'intéressait à ses poèmes, et je lui avais dit : « Si tu souffres de solitude, fais venir tes Indiens et invente quelque nouveauté, aux rythmes singuliers de leurs airs. » M. Le Charron lui avait offert de visiter sa femme et ses filles et de partager leurs repas; mais elle me confia qu'elle n'en ferait rien, ne se sentant point à son aise en leur compagnie, ne voulant pas dissiper ses sentiments en conversations sur des sujets de hasard. Il était bien certain qu'Armide n'était point heureuse loin de moi, et que je devais au plus tôt tout préparer pour qu'elle vînt à Tanlay.

J'étais à peine arrivé à T*** que la lettre suivante me fut remise par le page de M. Le Tellier, qui venait de Paris :

Epoux de mes Rêves! mon Jean-Paul chéri, ma vie! où es-tu? Ton départ au lieu de me reposer m'use d'un ennui infini, d'une tristesse sans raison, d'une fatigue d'âme inexplicable. Tout à coup tout ce qui me semblait si nécessaire pour ma vie de comédienne perd sa raison d'être, et je me trouve seule, dans un désert.

Et encore les tristes pensées m'entourent et m'étouffent, comme lorsque je ne te connaissais pas. Cependant quand l'idée de mourir me vient, tout mon être proteste « Comment mourir, quand mon Jean-Paul existe, alors qu'il m'aime? »

Viens, mon aimé! J'ai le droit de t'appeler! J'ai le droit de

t'avoir! La vie fut cruelle envers moi jusqu'à ce que je te connaisse.

Les autres ont besoin de tes caresses, de ton amour; moi, à part cela, j'ai besoin de croire que tu existes, de savoir que parmi mille et mille qui sont passés devant mes yeux durant ces deux années dernières de ma vie et loin de mon pays, j'en ai vu un enfin qui est digne de respect, d'affection, d'amour, d'adoration. Après tout ce désordre de pensées et de mœurs qui règne au Caucase et en Perse, je suis heureuse de voir tes pensers si clairs et si sûrs, tes sentiments toujours à toi, forts et riches.

Crois-moi, mon Jean-Paul, tout cela m'est nécessaire mille fois plus que le monde entier de tes caresses douces.

J'ai été trop rêveuse, on m'a tenue trop loin de la réalité. Chez mes parents, je vivais enfermée entre les quatre murs de ma chambre; en Perse, l'horizon s'est élargi pour moi, grâce aux magnifiques jardins de mon beau-père, et grâce surtout à mon séjour au Palais de la Princesse Salah et Daoulah. Comme je regrette d'en être sortie, d'avoir été obligée d'en sortir pour entrer dans l'Enfer de ma vie de comédienne. Ecrasée, malade, fatiguée, sans illusions, sans toi, sans Dieu, avec beaucoup d'amertume, avec beaucoup de mépris et souvent de haine, j'attendais comme une délivrance une maladie grave et la mort. Dieu t'envoie; mais je suis encore trop faible pour rester longtemps seule. Aussitôt que tu n'es plus près de moi, tous les nuages du ciel froid de ta patrie tombent sur mes épaules et m'écrasent. Mon aimé, mon époux, ne me laisse pas longtemps seule! Tout se fait sombre et froid sans toi, et le désir de quitter Paris, de voyager longuement, loin du monde, me prend tout à coup. Ah! être en Perse, dans mes chambres sans fenêtres, plongée dans la demi-obscurité, n'entendre pas un bruit, pas un mouvement! Etre étendue toute la journée, sans rien dire, sans rien faire! A dix-sept ans, j'ai trouvé cela bien lourd, bien difficile; maintenant je donnerais tout pour avoir à nouveau ce repos. Je donnerais tout, mais pas mon Jean-Paul. Je t'aime, mon adoré, je voudrais tendrement caresser tes cheveux, ton visage; je voudrais te couvrir de baisers. Puisque tu m'as rendu mon âme enfantine, ma foi en Dieu, puisque tu m'as adoucie jusqu'à la *passivité* de me sacrifier à toi; puisque tu m'as forcée d'obéir et de pardonner à ceux qui ont brisé mon cœur aimant, cher! maintenant je voudrais mourir chez toi, sous tes caresses; car il n'y a pas de bonheur plus complet que

celui que tu m'as donné. C'est une *extase* religieuse, mêlée à la passion la plus ardente et la plus jeune. Cette nuit, dans ma fièvre, je t'ai vu, j'ai été à toi. Oh! que je voudrais te voir en réalité! Non! Je ne puis plus rester ici, je ne résiste pas, je n'attends pas ta lettre, je pars. Loin de toi je me sens malade, mais je suis sûre que lorsque je serai dans tes bras, je serai tout à fait guérie. Je pars! Je veux te donner tout mon corps, toute mon âme, toutes mes pensées. Je vole vers toi. J'ai compris que c'est le bonheur de t'aimer. Tu es mon ciel, mon paradis... Je pars. Fais en sorte d'être à Tanlay pour me recevoir. Ce que je veux, c'est ton visage, ta noble figure, ton âme d'apôtre du Beau. C'est toi tout entier enfin. Sois là lorsque j'arriverai. Il me faut mon soleil et je cours vers lui. Dans quatre jours, je l'espère, je serai tienne. Ton à jamais :

ARMIDE.

Cette lettre calma mes esprits ténébreux, je me réjouis d'être aimé si fervemment, car je jugeai par elle que l'âme de ma maîtresse était bien entièrement à moi. Je sentis se dissiper mes soupçons, je pus respirer à mon aise. Malgré mon amour pour Angélique, je ne pouvais supporter le vide où la province tout à coup me plongeait. J'avais dû cesser de peindre, et la lecture des livres dont se chargeaient mes bibliothèques et meubles m'était vaine. Mes enfants, toujours dans les champs ou à leurs leçons, ne m'apparaissaient qu'à table. Ils étaient peu turbulents, mais leurs conversations naïves ne me distrayaient pas. Je regardais ma femme avec mélancolie; son visage me paraissait un reproche, quoiqu'elle ne m'eût dit aucune parole amère. Lorsque le page de M. Letellier avait apporté la lettre d'Armide, elle en avait découvert l'écriture, et sa face s'était douloureusement contractée; cependant elle avait réprimé le sentiment qui l'agitait et gardait un obstiné silence. Comme elle était fort bonne musicienne, qu'elle composait des mélodies sur les vers de son frère, alors honoré du titre de Prince des poètes, je lui demandai de me chanter de ses inventions. Elle tira un livre d'une armoire, et se mettant à un petit orgue, elle en joua, en disant ces paroles :

Tes pleurs sont doux au cœur qui souffre
Et comme toi saigne tout bas,
Laisse-les choir, ne retiens pas
Cette rosée aimant son gouffre.

Car c'est un gouffe que ma peine;
Et de tes yeux seuls il lui vient
Le rafraîchissement serein
De cette pluie à peine humaine.

Laisse tes yeux couler leurs larmes,
Il tombe en moi des flots d'amour;
Et c'est une aube, et c'est un jour
Qui ressuscitent par des charmes.

Tes pleurs sont doux au cœur qui souffre
Et comme toi saigne tout bas;
Laisse-les choir, ne retiens pas
Cette rosée aimant son gouffre!

Lorsque Angélique eut fini, elle se tourna vers moi pour me faire voir que ses yeux étaient pleins de larmes. Elle quitta l'orgue et se vint placer à mes genoux en un doux mouvement de soumission. J'en fut fort ému, car les vers qu'elle venait de chanter sur un air de son imagination étaient de moi, je les lui avais faits dans les premiers temps de notre amour. Je revis dans ces vers ma jeunesse et la sienne. C'était à ***, joli village voisin de Paris, je fréquentais la maison de son frère où se réunissaient les gentils esprits, qui peignant, qui sculptant, qui créant des rythmes nouveaux; elle n'était encore qu'une enfant, se jouant à maintes puérilités. Elle grandit alors que je faisais un voyage au Levant, et quand j'en revins, je la trouvai demoiselle, avec un véritable talent. Elle avait aimé, souffert, elle en gardait la mélancolie dont se glaçait parfois son visage. Elle s'était tout soudain fort attachée à moi, touchée des œuvres que j'avais rapportées, et de mon attention à sa douleur. J'avais découvert son âme noble et dévouée. Depuis, je n'eus plus que le désir d'unir nos arts et notre existence. Angélique était la véritable femme par la vertu du devoir, du cœur et du sacrifice.

Toujours à mes pieds, elle pleurait en silence, tandis que je revoyais en songe notre vie d'autrefois. Je fus ému de repentir devant cette tendresse humiliée; je dis à Angélique : « Relève-toi, viens me confier ta peine! » Elle répondit : « Ami, ne me cache pas plus longtemps ce dont tu souffres. Je sais que tu aimes et que tu n'es pas heureux, quoique tu sois aimé. Ce qui me rend dolente, ce n'est point tant de savoir cette déconvenue que le secret que tu m'en tiens. Reste fidèle à mon cœur en t'ouvrant à lui! » De crainte de lui enfoncer le dard du désespoir, je ne me résolus point à lui tout avouer, je lui dis seulement : « Tes affections t'avertissent justement. Sois sûre cependant que, quoi qu'il arrive, je resterai toujours lié à toi. Qu'importe que je t'apprenne le reste! » Elle reprit : « Je sais bien des choses, mon époux, ce matin même tu as reçu une lettre d'*elle*... J'ai appris aussi par M. de Clermont, qui en a parlé dans la ville, que tu avais donné une fête à l'hôtel de M. Le Charron dont *elle* faisait l'ornement... C'est par toi seul que j'eusse voulu tout savoir. Je souffre trop, pour toi et pour moi, de devoir épier les autres afin de connaître ta vie, qui est la mienne.» Elle pencha sa tête sur mon sein et se prit à sangloter. Je ne pouvais me défendre de la plus vive émotion; les pleurs d'une femme aimée sont puissants. Angélique reprit à demi-voix : « J'avais résolu de mourir; tu le sais, les enfants ne viennent qu'après toi dans ma raison d'être... J'avais donc résolu de mourir, de m'empoisonner pour mettre fin au désespoir qui me déchire. » Après une pause, elle reprit : « Je ne te demanderai nul sacrifice, et je te ferai tous ceux qu'il faudra; mais garde-moi ta confiance. » Elle me regardait dans le fond de mes yeux, comme pour apercevoir mon cœur. Je ne pouvais plus me défendre de ses tendresses, dont l'abnégation touchait au plus haut sommet de l'amour. Je lui dis donc : « J'aime une créature qu'il te suffirait de voir pour l'estimer. Je me suis fait son défenseur parce qu'elle est

une étrangère. Elle a de grands talents et même des vertus. Je suis devenu son amant par la séduction de sa poésie et de sa beauté. Je te demande de me la laisser aimer; mon cœur ne t'a rien repris en s'abandonnant à elle, mon âme te restera attachée. » — « Que je suis soulagée que tu me parles ainsi! me dit Angélique. Sois mon ami, mon époux, mon maître, je ne vis et ne respire que pour toi. Si je suis jalouse, tu ne le verras pas. Si je pleure, je te cacherai mes larmes; si je meurs, tu ne sauras pas de quoi je serai morte... oui, je le sens, elle est digne de toi : aime-la, mon Jean-Paul! mais n'oublie pas l'humble esclave que tu vois à tes pieds et qui sera ton épouse éternellement. » La sincérité vibrait dans ses yeux bleus. Il n'y avait point de ruse dans son attitude, j'étais certain qu'elle ne cherchait pas à m'arracher un secret pour en user contre moi. Je lui racontai donc notre liaison, et je lui demandai de n'y point mêler sa présence; je lui cachai pourtant qu'Armide serait à Tanlay dans peu de jours et que je l'irais voir.

Après une longue étreinte, Angélique se retira; elle semblait sereine, son visage avait repris une expression de vie. Je me sentais aussi moins de poids sur le cœur, j'étais moins abandonné, loin d'Armide.

C'est une consolation divine de pouvoir confier ses détresses et ses inquiétudes. Ma femme m'entretint des siennes, je lui dis les miennes. Déjà elle aimait Armide, sans la connaître, par le portrait que je lui en traçai. Je lui fis voir un crayon que j'avais apporté dans mon coffre, et je lui représentai toute la bonne volonté qu'elle vouait à mon art de peinture. Je lui lus un de ses poèmes que je tenais dans mon pourpoint, mais lui cachai la lettre reçue le matin même. L'amour en était trop vif pour qu'elle n'en conçût quelque peine, puis il est des pudeurs, même dans la plus grande confiance. Angélique voulut que je misse au mur de notre chambre le portrait d'Armide; elle désirait par là me témoigner de

son indulgence pour mon infidélité. « J'aurais plus souffert, me dit-elle, si tu avais aimé une femme inférieure à toi; mais je sens que celle-ci est en tous points digne que tu lui portes intérêt; elle est belle et de plus elle est poète. Je l'aimerai pour ton amour et j'en ferai ma sœur. »

Les sentiments d'abnégation que me décelait Angélique me touchèrent on ne peut plus. Ils m'attachèrent à elle davantage en me découvrant sa grandeur d'âme. Le véritable amour n'est fait que de renoncements.

## VI

### DU SÉJOUR DE LA DANSEUSE PERSANE AUX CHAMPS

Armide arriva bientôt à Tanlay, dans la plus grande simplicité. Négligeant le masque et le domino que portent de coutume les voyageuses, elle avait pris des habits d'homme; elle semblait ainsi un page en commission. Elle ne se sentait point trop fatiguée de la route, s'était même distraite aux villes et aux champêtres spectacles qu'elle venait de voir. Un honnête bourgeois, possesseur de vignes en Bourgogne, lui avait parlé, raccourcissant ainsi le chemin. Par lui, elle s'était renseignée sur les lieux qu'elle traversait. Son bonheur fut grand en me trouvant à l'arrivée du coche, elle en oublia un adieu à son complaisant et lourd compagnon.

Nous parcourûmes le village de Tanlay, qui n'est guère que de quelques maisons et de somptueuses avenues d'arbres conduisant à son Château. Ce dernier a été élevé par le frère de M. de Coligny. M. Particelli d'Hemery, surintendant des finances du Roy, venait de l'acquérir, le faisant agrandir et royalement orner par M. Le Muet, architecte fort distingué à qui nous devons la façade du Val-de-Grâce de Paris. Armide fut enchantée de Tanlay et surtout du Château et de son Parc. On y voit un long

canal terminé par une architecture illustrée de statues à la romaine. On nomme cet ensemble la Perspective. Dès la cour d'entrée, ce n'est qu'un bruit d'eaux vives se déversant dans les fossés dont se ceint la construction principale, et on peut admirer dans cette cour trois portiques montrant en leurs frontons les attributs de Flore, de Mars et de Bucéphale. Celui de Flore signifie le parc et les jardins et donne accès à ceux-ci; celui de Mars, le corps de garde, et celui de Bucéphale, les écuries de la cavalerie qui sont si grandes qu'on y loge aussi une ferme et ses bestiaux.

M. l'Intendant qui m'était ami, faisant des vers et un peu de peinture, nous accompagna pour nous montrer le domaine. Le Château contient de beaux tableaux de maîtres avec des meubles de haute rareté. J'en vis d'étranges, rapportés de la Chine et de l'Inde. Les jardins ont des roses en bonne quantité; mais ce qui charme, ce sont les lierres couvrant les troncs d'arbres de cœurs verts, et les floraisons pleureuses des clématites et de maintes plantes grimpantes dont il se fait sur les arbres d'épaisses guirlandes.

Armide admira une grotte simulée où s'égoutte l'eau dans l'ombre, et un labyrinthe ceint de statues en forme de Termes. Nous approuvâmes les embellissements somptueux que venait d'accomplir M. Le Muet. Autrefois le Château ne se composait que d'un seul corps dans le goût exquis de la Renaissance. M. Le Muet, sans le retoucher, lui a adjoint une porte d'entrée triomphale de style dorique, précédée de deux imposants obélisques. Au lieu de l'ancien pont-levis, un petit pont à demeure rappelle par son ordonnance le Pont-Neuf. La grande cour s'entoure de murailles où sont simulées des arcades. Quant au Château même, M. Le Muet en a seulement prolongé les deux ailes qui se terminent de deux grosses tours en rotonde. Elles sont rattachées au corps principal par des galeries à l'italienne.

L'habitation, par la variété de ses grands toits, ses clochetons, ses fenêtres historiées d'écussons et de casques à panaches, ses fers forgés et ses pots de feu flambant sur ses immenses cheminées, offre l'aspect le plus romanesque. J'aimais beaucoup son air d'autrefois. Armide se plut comme moi à ses murs, dorés à leur faîte par le soleil et verdis à leur base par l'humidité des fossés.

M. l'Intendant nous promena jusqu'en les endroits les plus privés, et nous montra la façade qui donne sur les jardins; à l'intérieur, dans une des tourelles, il nous expliqua une peinture que M. de Coligny fit exécuter sur une coupole. C'est une satire huguenote — car M. de Coligny était de cette faction — contre la Reine Catherine. Elle y est représentée avec un visage de Janus, tournée vers les deux partis ennemis — protestants et catholiques — dont les principaux chefs ont figure de dieux et de déesses antiques. Cette satire semble peinte par un élève du Primatice ou de Jean Cousin le Sénonnais.

Armide se trouva fort bien de Tanlay; elle apprit avec joie que tout ce qu'on avait fait au château attendait la présence de la belle Marion de Lorme, qui était pour lors la maîtresse en pied de M. d'Hemery; et elle espérait la rencontrer, quand elle se viendrait promener dans le grand parc. De plus, elle savait que T * * * n'était qu'à deux lieues de là, ce qui me permettrait de la venir voir souvent. Je l'avais logée chez des paysans; elle aimait sa chambre grande et simple dont la fenêtre ouvrait sur une belle étendue de champs et s'encadrait de fleurs; l'eau d'une rivière coulait au-devant, et comme l'été se faisait propice, un ardent soleil y dardait tout le jour.

Elle s'habillait simplement, pour ne se point faire remarquer, se contentant des repas frugaux et des aises les plus communes. Elle me disait : « Plus on vit près des mœurs rustiques, plus on comprend et aime la nature. Il y a un accord entre cette existence simplifiée et les choses champêtres. On sent mieux la poésie des paysages

dans une chaumière que dans un Palais; ils vous font ainsi oublier les petitesses du monde. » J'admirais en son esprit ce sentiment exact qui lui venait de la sensibilité la plus rare.

J'avais apporté des toiles et commencé des études de points de vue. Nous partions dès l'aube à une lieue de là et allions à l'Abbaye de Quincy. Le prieur, qui végétait en ce lieu avec quelques moines, nous y accueillait aimablement, grâce aux recommandations dont nous avait pourvus M. l'Intendant du Château. Il y a en ce lieu de grands bâtiments gothiques, parmi des bois et des champs, dans une solitude de ruisseaux comblés de cressons. Nous préférions toutefois à l'hospitalité des bons religieux la liberté des taillis environnants.

Malgré mes lettres et mes visites constantes à Tanlay, Armide se lassait de devoir vivre loin de moi, elle m'écrivait :

Je reviens de l'Eglise ! oui, mon *bon* ange, je suis encore heureuse. Cette vespre m'a charmée. Je me croyais dans l'autre monde. La voix grave du prêtre se mêlait avec un chœur d'enfants aux accents purs comme des cloches d'argent. J'en eus une si forte impression que je me sentais redevenir naïve et pleine d'espérance. Oui, il y a un Dieu qui ne m'abandonnera pas, même si mon Jean-Paul me délaisse. Il m'aidera, quels que soient les malheurs qui m'arrivent, réels ou imaginaires. Je crois en Lui et je l'adore, mon Jean-Paul. Car tu m'as conduite à son amour.

★

Je me suis promenée de trois à six heures. J'ai marché longtemps près de l'eau, toujours en pensant à toi, toujours en parlant avec toi. Je suis heureuse de voir que le spectacle de la nature me change, que je suis sensible à sa sérénité. Les passions humaines me paraissent petites lorsque je les compare à elle. Pourtant, quelle que soit ma résignation, j'ai trouvé la journée longue. Je te désire près de moi. Je veux être, malgré tout, près de toi; que tu m'aimes ou non, que tu doives m'aimer toujours ou cesser bientôt. Qu'il arrive ce qui doit arriver! Je le sais, je ne puis forcer personne à être près

de moi et à m'aimer. Dieu lui-même ne le veut pas, car il me refuse un enfant venant de toi. Soit! mais puisque tu dis que tu m'aimes, tu *dois* être près de moi, dans mes bras, et non pas avec une autre... non! non! pas avec une autre!...

Cette nuit, je le pressens, je ne dormirai pas. Tout mon être proteste contre ce partage que tu m'imposes et que j'ai consenti par amour pour toi. C'est assez maintenant, je souffre trop...

Non! Il n'y a pas de bonheur possible ici-bas. Il peut nous enivrer une heure, une journée; mais il ne saurait durer. L'autre jour, je le connus à Quincy; en revenant, la nuit tombait en me disant à nouveau : « Ton aimé n'est pas à toi, il va retourner près d'une autre à laquelle il est lié! » et le bonheur que j'avais goûté se changeait en amertume... Mon Jean-Paul, que Dieu m'aide à passer cette nuit qui me sépare de toi!..

★

Souvent, reprise par mes noirs esprits, je songe que la comédie pourrait seulement me rendre calme. Là je serais entourée de mille personnes, je m'enivrerais de mots, de mensonges; je me verrais désirée; on me ferait des propositions séduisantes, on se dirait prêt à tout pour moi. Cela me distrairait. J'aurais le vide dans le fond de mon âme, mais je n'aurais pas le désir de me détruire; je vivrais. Cependant il suffit que tu me dises : « Il faut que je te quitte, mon Armide chérie », pour qu'aussitôt mon cœur soit prêt à se déchirer, pour que je ne veuille plus voir ni le jour, ni le soleil; que je ne puisse plus manger, ni dormir. Il me prend comme une folie à l'idée que je devrai continuer à vivre sans toi. Il me semble que je mourrai le troisième jour; et je veux mourir de suite pour éviter l'angoisse qui m'étreint. Tu es trop celui que j'aime, celui que j'ai rêvé, pour que je puisse douter que tu me comprennes; aussi, parmi mes pensées maladives, je suis résignée; car j'ai la certitude que dans tes bras, sur ton épaule, bientôt je goûterai le bonheur...

Quel mystère étrange que l'amour! A Paris, auprès d'Armide, je sentais mon cœur moins rempli d'elle qu'en son absence. Il avait suffi que je fusse séparé de son cher visage, de ses habitudes, de sa voix, de ses pensées et de ses goûts, pour que j'éprouvasse combien je lui étais lié. Auprès d'elle, en une douce quiétude, je pensais à

ma femme et à mes enfants comme à un paradis lointain où se conservait mon bonheur; et je songeais à ces affections durables qui faisaient place à une passion violente, mais que je craignais momentanée. Fixé à T * * *, auprès de celle qui était ma compagne depuis des ans, je pensais à Armide, je me repeignais mes heures heureuses avec elle, sa compréhension des choses de l'esprit, son âme poétique, ses desseins. Tout ce que j'avais aimé en sa personne se retraçait vivement à moi, excitant mon désir de la retrouver. Alors je courais à Tanlay; je me découvrais d'étranges jouissances en la voyant. J'apercevais en ses charmes des détails que je n'avais point remarqués. Je me délectais de ses moindres grâces. En se faisant chaste, l'amour nous révèle des aspects de lui-même que nous ignorons lorsque nous nous y abandonnons avec l'ardeur des sens. La vue seule d'Armide me causait des délectations profondes que je n'avais point encore ressenties. Sa robe, un morceau de dentelle, un ruban, une mèche de ses cheveux se roulant sur son visage, la couleur de ses étoffes, tout ce qui était de sa personne agissait puissamment sur moi; et je croyais voir son âme dans sa parure. Une fleur que j'avais reçue de sa main, un mot qu'elle m'avait dit, occupaient ma journée. Loin d'elle, je revoyais un sourire, un effet de lumière sur son visage, un mouvement de son corps, un regard de ses yeux. J'emportais même son parfum dans mes narines, et j'en détaillais la composition.

Lorsqu'elle avait écrit un poème, je le lui demandais pour le recopier, je le serrai sur mon cœur, je le lisais et relisais quand j'étais seul, pour l'y remettre aussitôt. Ses lettres, que je tenais renfermées dans un tiroir secret, m'attiraient aussi invinciblement. Je me verrouillais pour les regarder, examiner leur écriture, les feuilleter, en recommencer la lecture maintes fois. Il me paraissait toujours que je n'en avais pas saisi tout le sens, et je m'attardais aux phrases pour découvrir

ce qu'elles pouvaient recéler de sentiments. Lorsque j'étais pris par une émotion que rien ne maîtrisait, je me jetais hors de la maison, je m'en allais courir la campagne ou je montais sur la Terrasse qui domine la ville de T* * *. De là je voyais un grand point de vue se déroulant jusqu'à Tanlay, dont les bois fermaient l'horizon. Je fixais dessus mes yeux, et je me disais : « Armide est là. » Un soir, ne pouvant résister plus longtemps à mon envie de la contempler, je partis à pied vers elle. J'arrivai à l'heure de son souper, elle était avec la fille des paysans qui la logeaient, laquelle lui tenait compagnie à ses repas lorsqu'elle était seule. Armide se leva de table et accourut à moi, les yeux pleins de rayons. Elle ne pouvait se persuader que j'étais venu, et se montrait folle de joie : « C'est toi. C'est toi ! » s'écriait-elle en me regardant. L'enfant qui partageait son repas était sortie. Elle se mit avec transport à mon cou, me couvrant de ses tendresses. « Que tu me fais de joie ! » exclamait-elle sans cesse. Elle voulait me retenir, elle voulait que je me reposasse. Je lui dis que je n'en avais pas le temps, que ma femme m'attendait, que je m'étais échappé sous la raison d'une promenade. Voyant qu'elle ne me pouvait retenir, elle voulut — après que nous eûmes bien échangé nos sentiments — me reconduire sur le chemin. Il y avait un clair de lune si beau que le monde se transformait en un rêve. Nous marchions, enlacés, le long de la rivière pareille à un ruban d'argent tombé de la Voie Lactée. Armide, fort amoureuse, disait des paroles ineffables en admirant le ciel plein d'étoiles, les ombres mystérieuses des arbres, le silence de la campagne. La solennité de cette nuit la remplissait d'extase. La Lune était véritablement une lampe d'or suspendue à la voûte d'un temple. Pas un oiseau ne chantait, pas un insecte ne se faisait entendre, tout s'était endormi, et cet entier repos mettait une présence divine dans le sanctuaire de la nuit.

Nous parlions à voix basse, en avançant lentement,

tantôt plongés dans le bain blanc de la Lune, tantôt dans celui de l'obscurité que jetaient les grands feuillages.

Armide se penchait vers moi, laissant son beau visage renversé sur mon épaule; je la couvrais de baisers silencieux. Lorsque nous fûmes assez loin du village, je lui dis : « Il m'est amer de me séparer de toi; pourtant il y a déjà trop longtemps que tu marches, je ne puis supporter que tu t'éloignes davantage, je serais inquiet sur ton retour! » — « Asseyons-nous sur ce gazon, me répondit-elle en me conduisant dans l'ombre d'un massif au pied duquel l'herbe formait un lit semé de fleurs. Je m'assis auprès d'elle et je l'enlaçai. Jamais ma chère maîtresse ne m'avait paru si séduisante que dans l'exaltation de cette nuit. Nous étant couchés sur le gazon, nous nous étreignîmes avec tendresse. Puis, je ne sais pourquoi, de bonheur peut-être? nous fûmes pris de larmes. « Que n'es-tu mien tout à fait, soupira Armide! » et, me pressant fiévreusement avec une sorte de frénésie, elle répétait : « Sois à moi, sois à moi, à moi seule! » — « Je t'adore Armide, lui disais-je, je souffre de te voir dolente, je souffre de martyriser Angélique. Il n'y a pas d'amour plus affreux que le mien. Prends ma vie, et que ce tourment finisse! » — « Reste auprès de moi, répétait-elle avec autorité. Sois à moi! Prends-moi toute! tue-moi! » Ses yeux s'illuminaient d'éclairs, son ardeur jetait ses plus vives flammes; je ne pouvais me retirer de ses bras et la nuit complice me retenait. « Ne me quitte pas. Je me jetterai dans l'eau si tu t'en vas ce soir, cria-t-elle avec désespoir. Il ne fallait pas venir me donner encore cette douleur. Non! non! ne t'en va pas! » Elle collait sa bouche à ma bouche et frémissait en me serrant dans ses bras frêles avec une force singulière. — « Comment te quitter, Armide? Je ne le puis », dis-je alors en m'abandonnant à son amour.

Une partie de la nuit se passa de la sorte. Armide et moi fûmes unis par la plus désespérée volupté; puis elle

s'endormit dans mes bras. Lorsque je me réveillai, elle sommeillait encore; le jour naissait, la lune avait disparu, la fraîcheur tombait. J'eus peur que ma tendre maîtresse prît froid : je la couvris de mon manteau. Elle était si belle en son sommeil que je la contemplai longuement.

Armide se réveilla. « Il faut que nous rentrions, me dit-elle en se levant de notre couche, on sera inquiet chez les gens où je me loge. » Je ne voulus point qu'elle regagnât seule le village. En la reconduisant, je lui fis traverser le parc du Château. Dans le soleil radieux, qui montait annonçant une belle journée d'été, il nous sembla d'une splendeur royale. La pièce d'eau était couverte de plantes en fleurs qui la poudraient à blanc, les arbres épaississaient leur feuillage et l'enrichissaient. Dans l'épaisseur des feuilles, la lumière avivait l'opulence de ses teintes. La chaleur qui s'annonçait habillait tout d'une puissance nouvelle. Le silence où ces beautés naturelles s'étalaient nous émotionna; il solennisait les lieux et nos sentiments.

Lorsque je fus à l'entrée de Tanlay, je quittai Armide avec déchirement. Pourquoi me fallait-il laisser seule celle qui venait de me remplir des plus suaves délectations?

Je repris à pied la route de T* * *.

En rentrant, je trouvai Angélique en larmes : elle n'avait pu dormir à cause de mon absence; elle craignait que dans ma promenade je n'eusse été attaqué et tué par quelque voleur. Je lui racontai je ne sais plus quelle histoire mensongère, qu'elle ne crut pas. J'aurais pu lui dire la vérité, mais j'avais peur de la briser. Je l'aimais et je me maudissais de ma cruauté; car tel était le destin de mon double amour. Je ne devais rendre aucune de ces deux femmes heureuse et me valoir mon propre malheur.

EMILE BERNARD.

*(A suivre.)*

# REVUE DE LA QUINZAINE

## *LES POÈMES*

Marcel Ormoy : *Le Visage Retrouvé*, « coll. de l'Ermitage ». — Claude-Maurice Robert : *Le Pèlerin de l'Espace*, « collection de l'Ermitage ». — André Romane : *Raisons de Vivre*, « les Géméaux ». — Gabriel Audisio : *La Guirlande Abd-El-Tif*, libr. Clerre, Alger.

La « collection de l'Ermitage » : elle avait été créée, ainsi que la vaillante jeune revue ressuscitant un titre bien cher aux lettrés du temps de ma jeunesse, par ce charmant poète, Georges Heitz, mort au début de l'automne dernier, par suite d'un accident stupide. C'est à lui, au délicat et délicieux poète de *Fugues vers d'autres visages*, « à la mémoire de Georges Heitz, à toi, mon ami, mon frère, qui était toute jeunesse, toute vie, toute poésie, — qui connus le premier, un à un, ces poèmes, — et dont le conseil me fut toujours si précieux » — que, dans sa ferveur attristée et reconnaissante, M. Marcel Ormoy, sensiblement son aîné, par l'âge comme par la notoriété, dédie pieusement son recueil récent, **le Visage Retrouvé.**

M. Marcel Ormoy, entre tous les dons qui font le poète véritable, semble avoir reçu en partage le don si rare d'absolue sincérité. Je le dis comme un éloge surtout et à coup sûr, mais également avec l'intention de marquer certaines réserves. Oui, cette sincérité admirable, à mon sens, ne se défie jamais de soi-même, et parfois elle usurpe les droits d'autrui. Il est fort estimable sans doute de ne jamais rien sacrifier aux exigences du chant ou d'une séduction facile, sitôt qu'il y a conflit ; néanmoins, c'est à cette prépondérance constante, allant jusqu'à la préoccupation exclusive de sincérité que des sécheresses d'expression sont dues, et, ce qui est plus grave, des complaisances au vocabulaire du moment ou de l'heure :

*Locarno* pour l'amour aussi !

— ce qui est, sans ambages, détestable, et enfin ces rencontres ni

même dissimulées, ni même esquivées, avec certains maîtres dont le jeune poète subit, s'en rend-il compte ? l'influence. Quand il écrit : *Fuir, là-haut fuir !* comment ne se souviendrait-on pas d'un vers de Mallarmé ? Ce n'est pas seulement dans le très pur et racinien poème : « Inquiète Psyché »... une allusion incessante et volontaire, je crois — indiquée par les deux vers où son reflet est évoqué — que M. Ormoy se rapproche du *Narcisse* de Paul Valéry, mais par l'usage de plusieurs mots isolément ou groupés selon des affinités rares et précises.

L'estime que je porte au grand talent de M. Ormoy implique que je ne lui cache pas les faiblesses ou les erreurs que j'ai cru avoir à constater dans son œuvre nouvelle. Suis-je sévère à l'excès ? Je ne le pense point, encore que je me souvienne du livre précédent où M. Ormoy nous peignait, en somme, des motifs de désillusion et de quasi-désespérance. On aurait pu craindre que sa Muse désormais ne se plût qu'au silence. Or, il est sûr que par ce *Visage Retrouvé* respire une foi rénovée en la toute-puissance et en la beauté de la vie, de l'amour, de la poésie, où toute splendeur s'épanouit. M. Ormoy chante la délivrance qu'il doit au beau visage retrouvé, le visage de la poésie, selon les traits des poètes dont le chant l'a illuminé de force et d'espoir, au point qu'il le voudrait enclore en ses propres élans et, en quelque sorte, s'y assimiler.

Toute image au miroir n'est que l'envers d'une ombre,
Et ta beauté promise à son futur décombre,
Quand tu viens l'encadrer dans ce gel incertain,
C'est une autre et déjà cédant à son destin,
Ne la reconnais pas, cette obscure étrangère
Qui propose à tes yeux la forme mensongère
— Ta lèvre impatiente y vole s'abuser —
D'une sœur, mais si froide à son propre baiser !...

Tout entier le poème, qui débute par de tels vers, est d'une profondeur visionnaire et d'introspection saisissante et merveilleuse. M. Ormoy est de sa génération un des plus sûrs et beaux poètes.

M. Claude-Maurice Robert est lui-même **le Pèlerin de l'Espace**, évoqué par le titre de son recueil. Ses poèmes, jaillis directement des profondeurs de sa joie, soumis cependant aux règles traditionnelles du vers classique avec à peine un petit nombre de tolérances, n'existent que

Pour crier que la Vie est belle
Et qu'on me croie !

Cependant le poète a longuement désiré mourir. Que de réflexions amères lui inspirent la vie banale des villes, l'isolement au milieu des hommes égoïstes et rapaces, les trahisons de l'amitié, et les horreurs de l'atroce et vaine Guerre dont il a personnellement subi dans sa chair l'irrémédiable désastre. Mais d'horizon en horizon, au soleil des pays berbères, sans se lasser il a cherché l'apaisement et le renouveau ; la mer l'enchante, et les escales d'Oran à Philippeville, les exaltations sous les cyprès de Tlemcen et les dattiers de Biskra. Sa détresse ne cède pas et se compare à l'éclat rude de toute la nature ambiante. Pourtant un instant elle fond dans un sourire pour railler à Constantine le « Martyre des plus obèses », les Juives « aux corps sphériques » qu'il dépeint à M. Henri Béraud. Soudain il s'aventure dans l'Erg et découvre le Désert. Oh, alors, c'est l'ample révélation. Oubliées toutes les nostalgies, rejetées les cogitations sombres et torturantes, les regrets, le vain souvenir des douleurs et les impatiences mécontentes ou irritées :

C'est de béatitude, aujourd'hui, que je crie !
Ma cavale envolée escalade les sphères,
Je ne sais plus l'instant : je ne sais plus le lieu ;
Je règne sur l'Espace et le Temps — je suis dieu !
Je suis le plus heureux des vivants de la Terre !

Tout est spontané dans ce livre et enlevé dans une fière fièvre d'enthousiasme. Peut-être en cela M. Cl.-M. Robert apparaîtra-t-il un romantique attardé ; qu'importe, au surplus ? Il est lui-même, et par ce qu'il est il intéresse, il attache.

M. André Romane dans ses vers nouveaux nous chante les **Raisons de Vivre** qui sont les siennes et de la plupart des hommes doués de sensibilité : famille, enfants, beauté des choses, nature, pays auquel on est attaché Les vers de M. Romane sont souvent plutôt d'un moraliste que d'un artiste. Ils sont toujours d'une correction parfaite et de la plus excellente tenue. Parmi les poètes dont la voix évite les éclats, de peur d'emphase, et dont les ailes, de crainte du vertige, se reploient, M. Romane est un des plus judicieux, des plus tendrement émus et des plus attachants que je sache. Si le sublime ne l'affole ni ne l'attire éperdument, ce n'est pas qu'il s'embourbe aux fanges d'une épaisse platitude.

A égale distance des deux abîmes, il s'avance d'un pied ferme et sûr ; son regard sourit et son œil s'attendrit de saine réflexion. Il ne quitte pas les rivages du familier et des joies simples, quotidiennes. Son livre, comme les précédents, est d'émotion saine et de qualité égale.

Par un charmant poème en prose introductif, M. Gabriel Audisio instruit ceux qui n'ont pas eu la chance de vivre à Alger de la signification de ce titre assez singulier : **La Guirlande Abd-El-Tif**. C'est simple. Au-dessus du fameux Jardin d'Essai, « il est une villa turque qui appartint aux Abd-El-Tif et l'on appelle des Abd-El-Tif les peintres et sculpteurs que l'Algérie loge dans cette villa. Pour quelques-uns de ces artistes, amis de sa génération, le poète a assemblé ces « fleurs de nopal », comme il les appelle, « pour conserver le ton du paysage barbaresque ».

Ce sont des fantaisies, des poésies fugitives d'un caprice fort spirituel parfois, mais pour plusieurs il faudrait posséder la clef. Elles propagent le souvenir de Dufresne et des « jardins où Dufresne frissonna », de Corneau, qui a agrémenté le livre d'un dessin (*Le Nègre*), ainsi que d'une *Marine* curieuse de Bouchaud, ses amis. Au reste, ces vers impromptus, fusées de jeunesse prompte et souriante, M. Audisio les date de 1920, ce seraient les plus anciens de ses vers publiés, fleurs qui lui restaient sans doute, et il s'est dit avec Maynard :

Tandis que l'on a des fleurs,
Il faut faire des guirlandes.

Je serais plus curieux, ayant senti une vraie exaltation à lire *Ici-Bas*, de voir éditer *Le Passage d'Avril*, etc..., qui nous est promis par l'auteur.

ANDRÉ FONTAINAS.

## LES ROMANS

Georges Bernanos : *L'Imposture*, Librairie Plon. — Pierre Dominique : *Selon Saint-Jean*, Bernard Grasset. — Henri Duclos : *Le prieur de Prouille*, Bernard Grasset. — Pierre Mille : *Un prêtre qui pécha*, éditions de France. — Florian Le Roy : *Bonne sœur des chemins*, Librairie Valois. — Rachilde ; *Refaire l'amour*, J. Férenczi. — Mémento.

Il y a des écrivains sur l'avenir desquels, malgré la beauté d'un premier livre, on ne saurait se prononcer, incertain que l'on est qu'ils renouvelleront leur réussite. Leur œuvre ne les engage pas, si l'on peut dire, ou ne semble pas appartenir à

un ensemble de richesses dont elle aurait été détachée. La force qui anime ces écrivains-là (dont Flaubert offre assez bien le type) est de la nature des courants souterrains. Leurs œuvres ne se succèdent pas, solidaires les unes des autres, dans une harmonieuse continuité, à la ressemblance des eaux d'un fleuve. Elles forment des mares, des étangs, des lacs — ou jaillissent en geisers. Et chacune d'elles est sans parenté avec celle qui la précède ou avec celle qui la suivra. Pour M. Georges Bernanos, son premier livre, *Sous le Soleil de Satan*, annonçait un tempérament fougueux, âpre, violent même et qui s'affirmerait dans le sens où on l'avait vu d'abord se manifester. Il n'a point démenti ces pronostics, et son nouveau roman, **L'Imposture**, est peut-être plus brutal ou plus rude et plus fougueux encore que le premier. Sa composition déconcerte, comme avait déjà déconcerté la composition de celui-ci, quoiqu'on ne puisse pas dire davantage qu'elle soit fautive, ni même, à bien voir, arbitraire. On avait reproché à *Sous le Soleil de Satan* son prologue, l'histoire de Mouchette que l'on tenait pour un hors-d'œuvre. On reprochera à *L'Imposture* d'être divisé en quatre parties ou plutôt en quatre scènes qui ne s'enchaînent pas : la première, en effet, nous introduit chez l'abbé Cénabre, hagiographe célèbre, et nous le montre s'apercevant qu'il ne croit plus en se rendant compte qu'il n'a jamais cru ; la deuxième nous initie aux mœurs des dirigeants catholiques et nous présente ces personnages sous un aspect lamentable ; la troisième nous fait assister à la rencontre de l'abbé Cénabre avec un mendiant qui lui offre l'image même de son ignominie ; la quatrième enfin nous transporte chez l'abbé Chevance, un saint, et nous fait assister à son agonie. Mais indépendants, en apparence, ces quatre épisodes sont corrélatifs et trempent dans la même atmosphère ou sont dominés par la même idée. Il y a *un sujet*, un sujet moral et psychologique dans *l'Imposture* (qui n'est pas à proprement parler un roman, mais une sorte de mystère satirique et lyrique) comme il y en avait un dans *Sous le Soleil de Satan*, et c'est bien, sans doute, l'essentiel pour un tel genre d'ouvrage. Ce sujet, c'est, cette fois encore, la possession, la possession diabolique, bien entendu, mais sous l'aspect du mensonge et de la lâcheté. M. Bernanos s'était efforcé de nous convaincre de l'omniprésence du Malin dans sa première œuvre. Il avait dressé en face

de lui un prêtre, l'abbé Donissan, qui assumait dans l'angoisse et jusqu'au risque de son bonheur éternel, la mission de le combattre. Aujourd'hui ce sont les complices plus que les victimes de l'Ange des Ténèbres qu'il nous désigne et dont il nous dénonce la présence parmi lès serviteurs même de l'autel. Le mensonge de l'abbé Cénabre, continuant d'exercer son ministère en dépit de sa complète incroyance, ne peut être et se prolonger que grâce à l'existence d'individus comme ces sinistres fantoches qui président aux destinées du monde catholique et se disputent pour de misérables intérêts. (De même, le mendiant qu'il rencontre ne joue sa dégoûtante comédie qu'à l'instigation des noctambules dont il recueille des aumônes.) Mais l'âme de ce mauvais prêtre, celui qui pourrait, sinon la redresser du moins la sauver, faillit à sa tâche par timidité... Antithèse de l'abbé Donissan, l'abbé Chevance, « le confesseur des bonnes », malgré ses admirables vertus ne se sent le courage de courir au secours de l'abbé Cénabre qu'au seuil de la mort et quand la force matérielle lui manque pour accomplir ce que, par faiblesse de caractère, il n'a cessé de différer, comme en témoigne son agonie délirante. Celle-ci, d'ailleurs, est traversée de doutes, *impure*, malgré la pureté de la vie qu'elle termine. Notons-le : nulle observation n'est plus profonde que celle de ces défaillances que M. Bernanos relève chez ses héros religieux, car la grâce même n'assure pas le salut, et il n'y a jamais rien d'acquis, jamais rien de définitif en la matière. Et voilà qui prouve que l'auteur de *Sous le Soleil de Satan* n'est pas plus janséniste qu'il n'est manichéen, comme on l'a insinué. La foi, pour ce fils spirituel de Léon Bloy, est l'unique recours du pécheur. Avec elle, que l'on sent si ardente dans son œuvre, M. Bernanos ne redoute pas de s'égarer, malgré l'opacité des ténèbres où il s'aventure. Mais peut-être se complaît-il un peu trop à cheminer dans la nuit, par des voies tortueuses, si son art me semble rechercher précisément le contraste entre la sournoise torpeur de cette nuit et la brusquerie des éclairs dont il la déchire. Pour parler sans métaphore, il est parfois diffus et confus ; presque incompréhensible par excès de surcharge, lors même qu'il croit déblayer, et dans sa longueur, le débat, notamment, qui compose la deuxième partie de son livre a le caractère d'une énigme. Trop dire équivaut souvent à ne pas assez dire et il arrive à M. Bernanos d'user d'une rhéto-

rique désuète. Il n'a pas des dons de conteur, mais le tempérament dramatique et c'est toujours autour d'une scène qu'il rassemble ses forces pour dégager la plus grande suggestion possible. Son dialogue est, d'ailleurs, admirable, et s'il n'analyse point — j'entends s'il ne fait pas la genèse des pensées ou des sentiments de ses personnages — il présente ces pensées ou ces sentiments au point où ils sont parvenus d'une telle manière et avec un relief si vigoureux dans sa minutie que le vertige s'empare de l'imagination du lecteur à leur vue. Il y a là un pouvoir de pénétration de l'âme humaine — considérée, sans doute, sous un angle très particulier — qui est proprement admirable par la logique et l'intuition qu'il atteste. Avec une tendance à forcer le trait, M. Bernanos excelle à faire vivre physiquement et moralement ses personnages, et il a, de surcroît, le sens du mystère qui est, il me semble, le signe et la marque des grands poètes. Sa personnalité s'est affirmée, et, en s'affirmant, a accentué ses défauts, mais aussi ses qualités superbes. M. Bernanos sera toujours extrême; mais sa confrontation de l'abbé Cénabre et du mendiant renouvelle, en la surpassant peut-être, la réussite de la rencontre de l'abbé Donissan et du diable dans *Sous le Soleil de Satan*. Je connais peu de choses aussi pathétiques que l'implacable duel que son mauvais prêtre engage avec le pauvre qui l'a abordé, et auquel il arrache un secret qui est le sien même...

S'il est vrai que les clercs trahissent, ce n'est point, comme le prétend M. Benda, parce qu'ils se mêlent des affaires profanes, mais parce qu'ils ne les traitent pas d'assez haut. Leur faute remonte au jour où — alors qu'ils avaient pour rôle, en maintenant les hiérarchies, de préserver la souveraineté de l'esprit — ils sont descendus dans la rue et ils ont adopté les passions et le langage du peuple. Ils ont livré l'élite à ses pires ennemis en acceptant que la quantité eût le pas sur la qualité et que des raisons de pitié et même de justice l'emportassent sur la raison toute simple, c'est-à-dire sur l'ordre et la discipline. Cette déchéance à laquelle ils se sont condamnés, M. Pierre Dominique l'imagine plus prochaine que la rapidité même des progrès de notre civilisation utilitaire ne permet de le prévoir, puisqu'il voit, dès 1957, l'aristocratie européenne réduite à l'impuissance par le débordement des jaunes et des noirs, assistant avec résignation à son désastre intellectuel. Est-ce colère, cependant, désir de secouer la

veulerie de la race blanche, pervertie par « un métissage intensif et désordonné », ou plus simplement dignité ? Il se refuse à admettre la prolongation lamentable de l'agonie des peuples dont le génie « a bâti les cathédrales, posé les fondements de la science, construit des philosophies sereines et fortes ». Et, **Selon Saint-Jean** — selon du moins, les calculs des commentateurs de l'Apocalypse, il lui accorde, à la date que je viens de dire, un cataclysme libérateur. Le noyau, exceptionnellement dense, d'une comète, en heurtant notre globe et en le criblant de bolides, le détruit, en effet, et met brusquement un terme à la dégradation progressive de l'Aryen. Les quelques jours qui précèdent la fin du monde, prévue à une minute près par les astronomes, ne sont point marqués, à cause de l'incroyance générale, par des actes de piété, comme au temps de la fausse alerte de l'an 1000, mais par un déchaînement des appétits humains les plus vils... M. Pierre Dominique, qui est pessimiste, et pessimiste avec une âpreté toute romantique, a brossé de cette bestialité née de l'épouvante un tableau sinistre, qui ne va pas sans beauté. A côté d'un romancier-poète dont le scepticisme a le caractère stoïcien, d'un député félon, d'un savant aux instincts de gorille, d'un compositeur qui s'enivre de musique jusqu'à l'anéantissement, de femmes pour qui la mort n'est que le deuil déchirant de l'amour ou du plaisir, il a montré un vieux prêtre fidèle à sa foi, et il a su envelopper dans une atmosphère de fièvre ces personnages, très vigoureusement caractérisés, aux sentiments desquels l'expression de la terreur du peuple ajoute le commentaire d'une sorte de chœur crapuleux.

Le premier roman de M. Henri Duclos (*Tenu par Espajo*) ne faisait pas prévoir l'espèce d'épopée mystique que, sous ce titre **Le prieur de Prouille**, il consacre, aujourd'hui, à la gloire de Dominique du Guzman, chanoine d'Osma, qui évangélisa, dans le midi de la France, la secte manichéenne des Cathares ou Albigeois, fonda l'ordre des Frères Prêcheurs et s'établit à Bologne où il mourut en 1224. M. Duclos avait déjà témoigné, dans *Tenu par Espajo*, d'un art remarquable d'appropriation des sentiments de ses personnages au décor où il les évoquait. Cette fois encore, la grandeur du paysage languedocien s'harmonise avec la hautaine figure de Dominique, chevalier en même temps qu'apôtre, et dont la hardiesse n'avait d'égale que la religieuse fer-

veur. Sans doute, M. Duclos a-t-il voulu offrir ce saint héroïque en exemple à notre époque sceptique ou découragée, et il a trouvé pour le chanter des accents d'une beauté simple et qui émeuvent. Il n'a point celé l'horreur des massacres auxquels Simon de Montfort et ses croisés se livrèrent parmi les sectes des cathares dont les croyances constituaient moins une hérésie à proprement parler qu'une religion nouvelle, puisqu'ils substituaient au dogme chrétien de la création le principe d'émanation. Mais bien que Dominique ne puisse être rendu responsable de ces massacres, qu'il ne les ait pas désapprouvés ne gène aucunement M. Duclos ; et c'est sans doute qu'il voit de plus haut que nous, ayant la foi...

Je ne saurais affirmer que M. Pierre Mille soit « plus chrétien que la plupart des romanciers catholiques », comme l'insinue le « prière d'insérer » qui accompagne son nouveau volume : **Un prêtre qui pécha**. Mais ce recueil de sept nouvelles, dont le titre est emprunté à la première d'entre elles, témoigne, à coup sûr, de sentiments pitoyables. Dans son ironie un peu gouailleuse, M. Pierre Mille enveloppe une philosophie indulgente, et l'on peut dire que pour lui « tout comprendre, c'est tout pardonner ». Deux de ces récits, d'ailleurs, font allusion à la foi, si le plus long (*Où est le cadavre*), dont je n'ai pas bien goûté la saveur, ne pouvait être l'œuvre que d'un esprit matérialiste. Mais M. Pierre Mille est un conteur-né, et un conteur qui imprime sa marque à ce qu'il écrit. Sa facilité, d'allure nonchalante, n'est point vulgaire et il a le don, plus rare aujourd'hui qu'on ne pense, d'intéresser.

Le roman de M. Florian Le Roy nous transporte en Haute-Bretagne pour nous raconter les tribulations d'une **Bonne Sœur des chemins**, ainsi qu'on appelle là-bas les femmes qui vivent en religieuses dans le siècle. Sa « trottoère » (sa « bonne sœur trottine » en patois celtique) est une pauvre vieille que traite en paria son neveu, auquel elle a commis l'erreur de donner ses terres à charge pour lui de l'héberger et de la nourrir. Elle ne le quitte que pour revenir se dévouer à lui, comme il est frappé de paralysie, après avoir joui, un court temps, d'une vie paisible... M. Le Roy, qui débute, conte avec une émotion contenue cette simple histoire édifiante. Sa langue est d'une bonne texture, encore qu'il l'émaille un peu trop d'expressions locales, et il y a de l'accent

dans son évocation des paysages et des mœurs de la Bretagne, qu'il connaît bien.

Quoique son caractère ne le désigne pas pour figurer dans cette chronique où j'ai groupé quelques ouvrages d'inspiration plus ou moins religieuse, je tiens à signaler, dès maintenant, aux lecteurs du *Mercure* la publication en librairie du nouveau roman de Mme Rachilde, **Refaire l'amour**, dont ils ont eu ici la primeur. La verdeur d'imagination qu'atteste ce roman n'est certes pas ce qu'il sied le moins en lui d'admirer. Mme Rachilde est toujours aussi jeune, c'est-à-dire aussi fervente et fringante, et l'on sent qu'elle éprouve à écrire la même joie dionysiaque qu'au temps de *Monsieur Vénus*. Mais que cette intelligence — ou que cette âme — si profondément imbue de mystère, et peut être éprise de diableries, fasse preuve de tant de saine bonne humeur, est un phénomène bien déroutant pour le psychologue. Et notez que c'est proprement un hymne en la foi du plus normal des sentiments que Mme Rachilde entonne, sur le mode romantique, d'ailleurs... Mais son art de créer une atmosphère, comme on opérait jadis un envoûtement, n'a jamais mieux affirmé sa maîtrise que dans le présent volume, où il semble que passe l'haleine glacée de la mort à travers le souffle brûlant de la passion, et qui contient des pages d'une saisissante beauté, dignes d'Edgar Poe et de Villiers de l'Isle-Adam, notamment celles évocatrices de nocturnes parisiens et dont le pouvoir de suggestion est génial.

Mémento. — Mme Jeanne Galzy, dont le *Retour dans la Vie* faisait prévoir une évolution religieuse, s'est laissé séduire à son tour par la si étonnante figure de *Sainte Thérèse d'Avila*, et elle publie aux Editions Rieder une biographie romancée de la rénovatrice du Carmel. C'est dans son intégralité qu'elle étudie la vie de sainte Thérèse, et particulièrement sa vie intérieure, mais — au rebours de M. Louis Bertrand — sans l'abstraire du milieu qui aide à la comprendre s'il ne l'explique tout entière ni ne la justifie. Mme Galzy a montré quelles influences se sont exercées sur la pensée et les sentiments de cette femme extraordinaire, et quelles étapes elle a franchies avant d'atteindre au pur amour. Elle s'est servi pour cela du témoignage des œuvres de la sainte, de ses lettres et de ses amis mêmes, et elle n'a pas arbitrairement éliminé les éléments troubles qui ont participé à son ascension spirituelle ou qui ont alimenté sa flamme mystique. Il y a profit en même temps que plaisir à lire son ouvrage. — En une prose musicale, mais qui — à cause des nombreuses rimes qu'elle renferme —

rappelle un peu celle des *Ballades* de M. Paul Fort, le poète Francis Jammes vient de publier dans la collection de « l'Adolescence catholique » une sorte de méditation qu'il intitule *Le rêve franciscain*, et que l'on a fait suivre d'une traduction des *Petites fleurs de Saint-François d'Assise*, par Frédéric Ozanam. Dans ces pages où sa piété s'exprime avec la bonhomie que l'on connaît, M. Francis Jammes exalte sa chère Bigorre et, en même temps qu'il célèbre le saint qu'il aime entre tous les saints, chante ses amis Paul Claudel, Thomas Braun, Charles Lacoste, Léon Moulin et Johannès Jœrgensen. C'est très séduisant.

JOHN CHARPENTIER.

## *THÉATRE*

*Une femme dans un lit* ; 3 actes de MM. Yves Mirande et Gustave Quinson, au Palais-Royal. — *Zette* ; 1 acte de M. Turpin, compagnie Athéna. — « L'incident de l'Atelier ».

Il est toujours imprudent de prononcer des serments ; souvent, si l'on s'y tient, cela coûte ou bien nous remord si nous devons y contrevenir. Est-ce que je ne me souviens pas d'une tempête sur la Manche, et de ce bateau où j'étais si secoué, alors que j'avais douze ans et que, pour mettre l'intérêt de la divinité à me sortir de là, je fis inconsidérément vœu de chasteté ! Mon engagement était plus réalisable lorsque, sous le chagrin que j'avais à *l'orage mystique* de M. de Curel, je me promis de me rendre à quelque franche récréation que la vieille réputation du Palais-Royal semblait m'assurer. J'y suis allé en effet, mais n'y ai pas trouvé tout le délassement que j'en attendais.

Un premier acte charmant, presque en entier. Il y a là surtout une scène délicieuse, digne du vieux répertoire : un valet de chambre, style ancien (Charles Lorrain), qui retrouve dans une dactylo (Simone Dulac) la fille d'un marquis, son ancien maître ruiné. Il lui fait accueil d'une façon aussi respectueuse que cordiale. C'est gai, avec une légère dose d'émotion. Cela est particulièrement touchant — et vraisemblable — pour ceux qui ont encore connu de ces vieux domestiques, profondément attachés à la famille de leurs maîtres, — qui le leur rendait bien.

Au cours de ce premier acte se trouve la scène qui vaut son titre à la pièce : **Une femme dans un lit**. Dans cette scène du lit, rien de croustillant ne m'est apparu. Ça se passe aussi décemment que possible. Aujourd'hui, il faut s'attendre à tous les

renversements, et nous faudra-t-il bientôt chercher les amusements sensuels de la lorgnette à la Comédie-Française ! Au Palais-Royal maintenant, le déshabillage est derrière un paravent! Costume de nuit, en soie, montant. Prompte disparition sous les draps. C'est d'ailleurs conforme à la situation. L'héroïne est une honnête jeune fille du grand monde — réduite à l'état de dactylo. Elle est venue revoir le vieux domestique de sa famille, actuellement en service chez un clubman. Celui-ci vient de partir précipitamment pour Londres (le voyage sera manqué) en laissant un fin souper tout prêt. Le bon serviteur l'offre à sa demoiselle ; elle se grise au point de ne pouvoir reprendre le métro pour rentrer chez elle à la Glacière ; alors il lui offre le lit de son maître ; — tandis que lui-même s'en va retrouver une femme de chambre.

Lorsque le clubman revient et s'aperçoit que son lit est occupé, il ne se passe, non plus, rien de très piquant. L'actrice est aimable et experte, mais sans rien de particulier. Encore moins à noter chez Denise Grey, la fiancée (provisoire) du clubman ; d'ailleurs, elle n'a pas un rôle très avantageux.

Dans les pièces *burlesques* (à moins qu'elles ne tournent jusqu'au matériel scatologique, comme par exemple à *la petite grue du cinquième* de la Scala, avec M^lle^ Parisys) les femmes ne peuvent guère jouer qu'un rôle un peu secondaire, — à moins d'être d'un âge et d'une *catapulte* (ex : Augustine Leriche) qui les rendent idoines aux rôles grotesques, au type du « tempérament excessif », comme c'est le cas, ici, de M^me^ Templey.

Bref, le premier acte a quelques allures de Comédie légère ou fantaisiste. A partir du *deux*, on tombe dans le gros vaudeville. Cette phase débute par la situation — amusante, originale peut-être et amenée au *un* — d'une jeune fille honnête qui se trouve couchée dans le lit d'un monsieur, tout aussi inconnu d'elle qu'elle l'est de lui. Dès lors, ce n'est même plus le *comique de situation*, au moins dans son meilleur sens. C'est exclusivement, ou presque, une succession de quiproquos, d'extravagances, de hors-d'œuvre burlesques. Les auteurs connaissent toutes les ficelles et savent en jouer. Mais à mesure que la pièce avance, ça devient de plus en plus artificiel et tiré en longueur. Le *deux* nous amuse encore ; le *trois*, on attend avec impatience qu'il finisse. D'autant qu'on n'a jamais douté que la jeune fille du lit,

la dactylo, épouserait le clubman. Entre temps est survenu un oncle d'Amérique qui l'a redorée.

Comme on sait, la tradition du Palais-Royal est de se constituer toujours une bonne troupe homogène, — où chaque artiste demeure aussi à peu près homogène à lui-même : Brasseur, excellent vieux noceur. C'est Brasseur qui me paraît le mieux suivre — et pour cause — l'héritage de la vieille troupe du Palais-Royal, telle qu'on me l'a dépeinte (1) florissant encore dans les années 1870-80 : la *conviction* et une sorte de *panache* dans la cocasserie. — Brasseur serait ainsi plus fin que son père, mais moins *épique*. Le Gallo, excellent comique. Quand à Duvalles, il n'a pas — et je l'ai regretté — son rôle ordinaire de Jocrisse. Il paraît en sauvage du Brésil, ce qui lui permet surtout d'exhiber son torse nu et de déployer des talents acrobatiques que je ne lui connaissais pas.

§

La compagnie *Athéna* nous a offert, au théâtre de l'Atelier, trois pièces de M. Turpin qui, celui-là, ne semble pas avoir inventé la mélinite. Je n'ai pris que l'une d'elles. Par suite d'une intervention, c'était la troisième : **Zette**, celle où joue la Directrice d'*Athéna*, Mme Le Quéré ; on peut donc supposer que c'est le clou. Ah ! certes, ce n'est pas une nouveauté agressive ! Une petite femme (Rouyer) — dont la situation n'est pas précisée (mondaine déclassée, ou demi-mondaine rangée) — a eu une querelle insignifiante avec son amant Jacques, qui n'a pas reparu depuis huit jours. Elle est désolée, nerveuse, se vautre sur un divan. Elle se lamente interminablement (ah ! notre pauvre temps perdu...) dans le sein d'une amie raisonnable et raisonneuse (Le Quéré) ; puis, lorsque l'amant revient enfin, elle s'élance dans ses bras, — et voilà tout. En somme, il est difficile d'imaginer quelque chose de plus nul ; ce n'est relevé ni par des péripéties, ni par la forme, ni par l'esprit. A des « il y a lieu de » et autres formules de ce genre, je soupçonne que l'auteur appartient à quelque administration. Il ne nous a pas administré grand plaisir.

J'ai bien entendu Mme Le Quéré, dont la prononciation est au

(1) Geoffroy mis à part, qui était, paraît-il, dans son genre un *grand Comédien*.

moins correcte. Beaucoup moins Mlle Rouyer, « ex-pensionnaire de la Comédie-Française » — qui n'est pas une perte pour la Maison.

§

Une répétition générale du théâtre de l'Atelier a donné lieu à des incidents très vifs. Les portes ayant été fermées à 9 h. tapant comme les invitations le portaient et, de ce fait, certains critiques n'ayant pu entrer, l'Association a décrété qu'aucun compte rendu ne paraîtrait. De plus, certains ont vilipendé M. Dullin. J'ai lu notamment de M. Gabriel Boissy, dans *Comœdia*, une notice, assez surprenante, où Dullin était traité comme quelqu'un à qui l'on aurait fait une manière d'aumône d'articles spécialement bienveillants pour l'aider alors qu'il en avait besoin. On aimerait savoir si le rédacteur en chef de *Comœdia* emploierait cette morgue pitoyable envers quelque magnat de la finance théâtrale, envers M. Quinson par exemple ?

En tout cas, on peut trouver, en somme, peu fondée et quasi-ridicule l'indignation de la critique devant « l'incident de l'Atelier » ; et alors qu'elle se montre si souple d'échine devant des atteintes, beaucoup plus graves, à sa « dignité ». Elle paraît aujourd'hui bien chatouilleuse, après avoir laissé passer tant de véritables offenses de la part des Directeurs ou des auteurs. Par exemple, le boycottage des critiques indépendants, — les matamorades de M. Lenormand et de M. Romains, — la sotte et incongrue aristophanerie de M. Bernstein sur M. Doumic, etc. Puis le coupon stipulait formellement 9 heures *très précises*, et *fermeture des portes*. Arriver en retard est une impolitesse, tout au moins une incorrection, même de la part des payants, à l'égard de la maison et des spectateurs exacts. S'il ne s'agissait que de rares retardataires isolés, passe ! ça peut arriver, exceptionnellement, surtout si l'on accompagne une dame. Mais ils paraissent avoir été légion. Quant à la relégation en plein air, elle s'explique à l'Atelier par la disposition des locaux ; il n'y a pas de hall et, aux entr'actes, il faut aller dehors. Les mécontents n'avaient qu'à se retirer.

En résumé : bonne leçon donnée par Dullin aux fâcheux qui font lever de leurs fauteuils particulièrement les femmes plus polies qu'eux, et qui même, au besoin, avec un sourire, leur marchent sur les pieds.

§

J'ai reçu de M. André Gide une très intéressante lettre relative à diverses matières dont j'ai traité ici. Je la publierai, avec mes remarques, au prochain fascicule.

ANDRÉ ROUVEYRE.

## *LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE*

H. Coutière : *Le Monde vivant* ; histoire naturelle illustrée ; préface de L. Guignard ; tome premier : Introduction, la Vie de la Terre, l'Homme et les Races humaines, les Mammifères ; 51 planches hors-texte, dont 44 en couleurs et nombreuses illustrations dans le texte ; Société des Atlas pittoresques. — Georges Montandon : *Au pays des Aïnou*, exploration anthropologique ; Masson.

Faire tenir en cinq volumes l'histoire du Monde vivant, c'était une gageure. M. Coutière, professeur de zoologie à la Faculté de Pharmacie, et savant très distingué, n'a pas craint d'entreprendre cette tâche difficile, et me paraît y avoir pleinement réussi, grâce à sa vaste culture scientifique, philosophique et même littéraire. J'avais déjà remarqué dans la *Biologie médicale*, éditée par la Maison Poulenc, des mises au point tout à fait remarquables de cet auteur, relatives aux questions les plus complexes de la physico-chimie, par exemple « échanges d'ions et surfaces » (décembre 1927) ; la documentation est toujours parfaite et l'exposé extrêmement clair.

L'austère savant qu'est M. Guignard n'a pas hésité à patronner **Le Monde vivant**, de son collègue M. Coutière. L'exposé de l'auteur, déclare-t-il, est aussi agréable qu'original.

Ce ne sera pas une surprise pour ceux qui connaissent son enseignement ; Coutière est un enchanteur qui sait retenir, sur les sujets les plus ardus, un auditoire attentif et charmé. Il écrit aussi bien qu'il parle, et pense aussi bien qu'il écrit...

L'ouvrage renferme une incroyable quantité de faits. Qu'il s'agisse de l'histoire de la Terre, des races humaines, des animaux sauvages ou domestiques, vertébrés ou invertébrés, des insectes, sociaux ou nuisibles, des grands fléaux internationaux dus aux parasites macro, microscopiques ou infra-visibles, des champignons inférieurs ou des grandes espèces comestibles, des plantes industrielles ou agricoles, on trouve partout la même documentation sûre et neuve, le même souci de dégager l'essentiel, la

même précieuse unité de vue. Des faits l'auteur s'élève sans peine aux idées générales. Il ne s'agit pas d'un traité méthodique et ennuyeux. « Le grand charme de l'ouvrage est la liberté souriante avec laquelle classifications et théories sont tenues à distance respectueuse. » Pour M. Coutière, « il est plus facile de croire que de douter » ; ce savant ne s'en laisse pas imposer par les explications souvent trop réussies pour être vraies, et ce souci de n'être pas dupe, même au prix d'aveux d'ignorance, se retrouve partout dans cet ouvrage de haute vulgarisation.

L'auteur a cru nécessaire de placer au début une sorte d'introduction pour montrer « ce qu'est la vie elle-même, quelle place elle occupe, quelles hautes questions elle soulève, quelles règles pratiques président à son étude ». Il a aussi accordé une place importante à « la vie de la Terre » ; un être vivant n'est pas ce qu'il veut, il dépend de son support terrestre, il ne peut être compris sans lui.

Le chapitre capital du premier volume est consacré à l'Homme et aux races humaines : il y est question de préhistoire, d'ethnographie, d'anatomie, de physiologie, de psychologie, de sociologie. Je noterai en particulier quelques pages sur la « personnalité humaine ». Avec MM. Delmas et Marcel Boll, l'auteur admet comme raisonnable l'apport des trois quarts pour l'inné et d'un quart pour l'acquis ; on aurait tendance à surestimer beaucoup la puissance éducative. Pour M. Coutière, trois caractéristiques essentielles de la personnalité humaine sont le moindre effort, la curiosité et le mensonge. L'homme a toujours considéré le travail comme une peine, voire une peine infamante ; l'horreur de l'effort a engendré deux ordres de choses : 1° les arts mécaniques qui ont permis l'asservissement des forces hostiles de l'espace et du temps ; 2° « la question sociale, qui, sous sa forme la plus brutale et la moins avouée, se borne à savoir qui sera *condamné* aux travaux pénibles ou discrédités » ; Taine déjà avait qualifié toute révolution de changement de propriétaire.

Le mensonge est peut-être ce qui distingue le mieux l'homme de l'animal, et presque toute personnalité acquise en est faite. Comme l'a si bien remarqué et dit Remy de Gourmont, l'animal qui a faim dit à sa manière : « J'ai faim », mais l'homme est seul à dire : « Merci, je n'ai pas faim ». Toute tribu, peuple ou nation, subsiste par une innombrable série de tolérances et de conventions qui ont un mensonge à la

base... J. de Gaultier nomme « bovarisme », du nom de l'héroïne de Flaubert, cette forme inconsciente de mensonge par laquelle l'homme se conçoit autre qu'il n'est ; son importance individuelle et sociale est énorme.

De nombreuses planches illustrées représentent les principaux types d'hommes et mammifères.

§

L'anthropologie scientifique, somme toute, n'est qu'une branche de la zoologie ; la biométrique s'applique à l'homme et aux animaux ; l'étude des migrations animales éclaire celles des migrations humaines. Envisagé de ce point de vue, **Au Pays des Aïnou,** de M. Georges Montandon, serait un ouvrage de biologie.

En 1919, à une époque de grands troubles politiques en Russie, M. Montandon se trouvait à Vladivostok ; à deux reprises condamné à l'inaction complète, il a mis à profit le temps disponible pour se livrer à une enquête ethnologique sur les populations indigènes du voisinage ; il parcourut plusieurs villages aïnou de l'île de Hokkaido, et il visita ensuite un district du domaine des Bouriates de la Transbaïkalie. Le Révérend John Batchelor, missionnaire chez les Aïnou depuis cinquante ans, a été pour lui un guide précieux. L'auteur a pu effectuer pas mal de mensurations et a fait une étude assez poussée de cranéologie paléosibérienne (Mongoloïdes, Eskimo, Aléoutes, Kamtchadales, Aïnou, Négroïdes du Nord) ; il a établi un parallèle entre les caractères des Aïnou, des Japonais et des Bouriates.

La conclusion de M. Montandon est que les Aïnou se rattachent nettement aux races blanches de l'Europe. Certes, il y a des différences assez prononcées entre les Aïnou et les Européens, mais les trois races blanches d'Europe, types nordique, alpin, méditerranéen, diffèrent tout autant entre elles que les Aïnou ne diffèrent d'elles. L'Aïnou est petit comme le méditerranéen et l'alpin, il est trapu comme ce dernier ; sa peau, d'un blanc hâlé, se rapproche aussi le plus de celle de l'alpin. Par l'abondance du système pileux, l'Aïnou dépasse de beaucoup le méditerranéen, mais aussi quelque peu l'alpin et le nordique. Ses cheveux sont noirs comme ceux du méditerranéen et de l'alpin, mais plus ondulés que ceux des trois races européennes. La couleur de l'iris le rap-

proche le plus de l'alpin, dont l'œil est en moyenne moins foncé que celui du méditerranéen. La dolichocéphalie, par contre, l'éloigne de l'alpin, mais le rapproche du méditerranéen et du nordique.

Déjà La Pérouse, porté dans ses voyages sur les rives de l'île de Hokkaido (île de Yézo), avait été frappé de la ressemblance des Aïnou avec les blancs, et ce rapprochement fut confirmé par d'autres voyageurs.

Mais quel lien peut-on concevoir entre blancs de l'Occident et blancs de l'Orient ? Pour M. Montandon, il faut chercher un tel lien dans les Proto-Nordiques, qui paraissent avoir été caractérisés par des yeux aux teintes claires, une stature relativement élevée, une tête allongée. Pour Haddon, Zaborowski, l'élément proto-nordique aurait été fortement représenté chez les anciens Scythes qui ont laissé de leurs traces somatiques jusqu'aux frontières nord de l'Inde et dans certaines parties du Thibet. La race blanche, dans ses formes ancestrales, occupait tout le nord de l'Eurasie : mais les éléments du centre ont été absorbés par le monde mongolique et ne se laissent plus deviner que par des traits isolés et atténués. La race blanche, scindée en deux, a donné lieu, à l'Ouest, aux races européennes exubérantes, tandis que le foyer oriental s'isolait, s'étiolait, au point d'être aujourd'hui à la veille de sa disparition totale. Ainsi pas plus les Européens ne viennent de l'Extrême-Orient que les Aïnou ne viennent de l'Europe.

Au lieu de considérer les Aïnou comme une branche du tronc blanc, certains auteurs les ont rattachés racialement aux Océaniens. Giuppida-Ruggeri les apparentait aux Polynésiens, tandis que Biasutti en faisait des Australoides. Pour M. Montandon, ceci n'est pas soutenable : les connexions avec les Aïnou sont à rechercher, non pas en Océanie, mais sur le continent. La planche 44 est particulièrement démonstrative : alors que la demeure japonaise, quel que soit le terrain, est *toujours* construite sur un cadre soutenu par des pilotis, construction essentiellement littorale quant à son origine, les piliers de la demeure aïnou sont *toujours* directement fichés dans le sol, construction continentale par principe. La facture des embarcations aïnou fournit un argument du même ordre. Les barques des figures 152, 153, 169, sont construites, à la japonaise, de planches assemblées ; la

vraie pirogue aïnou, celle de la planche 48, est creusée dans un tronc d'arbre : si les Aïnou ont accompli avec elle des prouesses jusqu'en mer, elle ne leur a jamais permis de se lancer dans une navigation au long cours, comme celles qu'ont effectuées les peuples de l'Océanie.

GEORGES BOHN.

## *QUESTIONS JURIDIQUES*

Propriété littéraire et artistique ; Manuscrit de Claude Debussy ; Dédicace manuscrite ; Reproduction non autorisée ; Droits du dédicataire. — Titre d'une œuvre ; « Le Feu » roman et « le Feu » film ; Titre original ; Titre banal ; Contrefaçon ; Concurrence déloyale. — L'étude du Droit et la formation littéraire. — Mémento

Ils sont toujours logés à la troisième chambre

dit un vers du Fabuliste. Il en est ainsi des... procès de propriété littéraire et artistique qui se déroulent à Paris. Ils vont tous à la 3e Chambre du Tribunal civil, menée pour l'heure par le président Grenet. Ici s'exercent — devant des juges jaloux d'assurer les droits nés du travail intellectuel — les maîtres de la spécialité : les José Théry, Vidal-Naquet Ch. Chanvin, Zévaès, Maurice Garçon, Ernest-Charles, etc., assistés en tant que ministère public par un substitut nourri de lettres, M. Raisin-Dardre.

Le 10 janvier, la 3e Chambre a rendu deux décisions bonnes à connaître.

§

Mme Rosalie Texier, épouse divorcée de Claude Debussy, compagne et inspiratrice de la jeunesse du musicien, a reçu de son mari le manuscrit des *Nocturnes*, portant sur la page 1 cette dédicace, ainsi disposée : « A ma très chère Lily Lolo — ce manuscrit appartient en toute — propriété, ceci en témoignage — de la gratitude passionnée avec — laquelle je suis son mari — Claude Debussy — petit janvier 1901 ».

S'étant résolue à vendre le manuscrit, elle confia la photo de cette dédicace au sieur Basset, qui par l'intermédiaire d'un sieur Marchand la fit tenir à la *Revue Musicale*. Celle-ci, dans le numéro du 1er mai 1926 (consacré à la jeunesse de Debussy), la reproduisit en gravure fac-similé hors texte, sans s'inquiéter des droits de propriété littéraire de la dédicataire et détentrice du manuscrit. Préjudice matériel, préjudice moral que le Tribunal

a sanctionné en condamnant la *Revue Musicale* (représentée par le sieur Prunières), les sieurs Basset et Marchand, conjointement et solidairement à 5.000 francs de dommages-intérêts.

§

En 1917, tandis que le meilleur sang de France coulait pour qu'il restât une France, pour que les survivants de la nation française ne devinssent pas courbés sous le joug le plus cruel, le plus avare et le plus vil, M. Barbusse publia *Le Feu*, « journal d'une escouade » ouvrage généreux, opportun et d'un courage héroïque, s'il fût parti non point du camp des victimes occupées à se défendre désespérément, mais du camp des assassins. Quel Français n'a pas en abomination la Guerre, et en terreur son retour ! Quel Français a donc besoin qu'on lui « fasse comprendre » par la voie du cinéma « que » la Guerre est un fléau que nous devons nous employer à éviter dans l'avenir » ! MM. Leguilloux et Ulmann, pensant que cette démonstration était utile, firent cependant tourner un film, *Le Feu* 1914-1918, représenté à la fin de 1925.

Procès en contrefaçon et concurrence déloyale, intenté par M. Barbusse, incité

... par des amis qui se faisaient l'écho des réflexions de certains de ceux qui, ayant assisté à la représentation de ce film, en étaient sortis fâcheusement et même péniblement impressionnés, ayant été déçus dans leur attente du spectacle qui allait leur être présenté et des idées qu'il leur traduisait... Certains journaux ont eux-mêmes été victimes de cette illusion (à savoir que « Le Feu » du film était « Le Feu » du roman), puisqu'ils ont annoncé cette représentation en faisant suivre ce titre : « Le Feu — 1914-1918 », du nom du demandeur...

... Préjudice d'autant plus grand que les défendeurs l'ont mis presque dans l'impossibilité de tirer un film cinématographique de son propre ouvrage...

Demande en 50.000 fr. de dommages-intérêts. Relaxe des défendeurs, et condamnation du demandeur aux dépens : attendu que le mot *Feu*, dans le sens où l'ont pris demandeur et défendeur, « n'est nullement un terme de fantaisie, original, mais le terme français employé depuis une date fort ancienne pour désigner la Guerre, le combat, les diverses opérations, les différentes phases d'une lutte entre les peuples ». Pas de contrefaçon : il ne peut être question d'avoir contrefait une chose qui ne cons-

titue pas une propriété littéraire ; pas de concurrence déloyale : l'examen du roman et du film établissant qu'aucune confusion ne saurait se produire entre les deux œuvres.

§

La revue « Anthologie », de Liège, constatant combien sont nombreux les écrivains passés par les Facultés de droit avant de se dévouer au culte des Lettres, invoquant pour la Belgique les noms d'Emile Verhaeren, Ed. Picard, Rodenbach, Ivan Gilkin, Eugène Demolder (pourquoi Mæterlinck est-il oublié ?), enquête auprès des juristes littérateurs et des littérateurs-juristes. Vos études de droit, leur demande-t-elle, « ont-elles exercé une influence quelconque sur l'éclosion ou le développement de votre vocation littéraire ? Sous quel angle spécial cette influence s'est-elle manifestée et ne pensez-vous pas que *l'esprit juridique* et *l'esprit critique* vont souvent de pair ? En dehors du doctorat ès-lettres, quelle formation vous paraît la mieux adaptée au développement des goûts littéraires ? » — Voici ma réponse : qu'elle ne me fasse pas traiter d'égotiste — c'est bien la première fois de ma vie que je parle de moi, la plume à la main.

... Mes études juridiques n'ont exercé aucune influence sur ma *vocation littéraire*, et n'importe quelle profession m'accordant la liberté d'esprit et le loisir matériel que la magistrature m'a donné, m'aurait vu servir les Lettres avec ardeur. Mais ces études et mes fonctions de magistrat ont-elles influencé ma *personnalité littéraire* ? Le Droit a-t-il encouragé mon goût congénital de la clarté, de la précision, mon désir d'être substantiel et concis ? M'a-t-il appris à conclure nettement — ce qui ne veut pas dire sans nuances ni restrictions — une fois fouillés le pour et le contre ? Appris à examiner les textes et à tenir compte des faits et des arguments avec le maximum d'attention et de scrupules dont j'étais capable ; à raisonner de la façon la plus droite et la plus objective qu'il m'était permis d'obtenir ? — Cela se peut, mais quand je commençais à faire du droit, j'étais solide cartésien et boileausien et je savais Racine et La Fontaine par cœur.

Médecin, universitaire, bureaucrate de ministère, ou sans autre profession que celle d'auteur, ma manière, en tout cas, ne serait pas ce qu'elle est. Cette manière sent le prétoire ; elle est celle d'un démonstrateur, d'ailleurs familier, qui s'adresse moins parfois, semble-t-il, à des lecteurs qu'à des auditeurs ; et moins à des auteurs purs et simples qu'à des juges ou jurés, dont il solliciterait une décision à ses conclusions conforme. J'ai débuté par trois volumes de *Témoignages* ; et si

j'ai intitulé « Plaidoyer pour Renan » une de mes principales études, ce terme « plaidoyer » s'appliquerait à la plupart des autres.

Je conçois un peu la Critique comme un moyen de rendre justice, de réparer des erreurs judiciaires, fruit de l'inconnaissance ou de la méconnaissance, de faire gagner leur procès aux bons écrivains. Et j'ajouterais : de faire perdre aux méchants le leur, si la critique de construction ne me paraissait pas plus utile que la critique de démolition. Sans doute, cette dernière ne me répugnerait point (et à l'éreintement, il me semble, je ne serais point manchot) mais il faut courir au plus pressé et avant de croire qu'« il est des morts qu'il faut qu'on tue », je pense qu'il est des vivants qu'il faut faire vivre : la vie des belles œuvres causant d'ailleurs nécessairement la mort des mauvaises, tandis que la réciproque n'est pas vraie. Et mes plaidoyers sont aussi des réquisitoires dans la mesure où, pour être un utile défenseur, l'avocat sait faire office de ministère public — mais dans cette mesure seulement.

Quant au fond de mon œuvre, à ses sujets, à l'angle sous lequel elle les présente, à l'esthétique et à la philosophie qu'elle en dégage, le Droit n'y entre pour rien de direct ; il ne pouvait guère me servir, n'est-ce pas ? pour analyser Rimbaud, Moréas, Verlaine, Gourmont, Raoul Ponchon, J.-H. Fabre — tandis que pour exposer ce dernier, il m'était indispensable d'avoir eu, de très bonne heure, l'esprit tourné aux sciences naturelles. Et si mon état de juriste et surtout de magistrat ont marqué assez fortement ma manière, cela tient à la particulière raison que voici :

Ayant commencé tôt à jeter un feu littéraire, non certes brillant, mais assez vif, je me suis éteint avant d'atteindre la vingtième année. Et jusqu'au frisé de la quarantaine, non seulement je n'ai pas publié une seule ligne de littérature, mais encore écrit la valeur de cinquante pages. C'est que ce que j'avais écrit, et risquais d'écrire, ne me satisfaisait point; c'est que je trouvais que je ne savais pas écrire. Cependant, je noircissais du papier à force, en tant que praticien du droit. D'abord parce qu'à vingt ans j'étais entré comme rédacteur actif aux « Pandectes Françaises » et qu'il m'y fallait fournir quotidiennement de la copie. Ensuite parce qu'en quittant cette entreprise (où j'ai bien rédigé anonymement la matière de plusieurs gros tomes) je suis devenu magistrat et, *magistrat de parquet*.

Or, de tous les fonctionnaires, le magistrat de parquet est, je pense, celui, de beaucoup, qui a le plus la plume à la main. Le public le prend surtout pour un orateur, mais il est surtout un scribe, occupé à des rapports, à des exposés de faits... et de droit, à des réquisitoires écrits, à une broutille de soit-transmis — parfois aussi délicats que des jugements et dont il faut peser tous les termes —, à toute une correspon-

dance où les qualités auxquelles vise ma façon de littérateur sont exigibles.

Par l'ampleur de son domaine et par sa variété, le Droit me paraît beaucoup plus instructif au critique, au philosophe qu'aucune autre formation. Il est le plus multiple des touche-à-tout ; c'est lui qui plonge le plus de racines dans la vie individuelle et sociale. Aussi nul ne sera aussi bien placé, non pas précisément que le juriste (lequel est trop un homme de livres et de cabinet), mais que le magistrat et le magistrat de parquet pour connaître ce que l'on appelle : le cœur humain ; à personne le spectacle quotidien ne s'offre en aussi grande quantité, diversité et *nudité*.

Tout ceci admis, je ne crois tout de même pas que le juriste qui s'adonne à la critique littéraire soit privilégié par rapport au médecin, au politicien, au prêtre, au professeur, et que *l'esprit juridique* aille davantage de pair avec l'*esprit critique* que tout autre esprit : *l'esprit scientifique*, par exemple. Pour si orfèvre que je pencherais à me montrer en reconnaissance des services personnels que le Droit me rendit, je suis bien obligé de voir qu'aucun grand critique n'est de formation littéraire. Ni Sainte-Beuve ou Nisard, ni Renan ou Taine, ni J. J. Weiss, ni Paul Stapfer, Brunetière, Lemaître, Faguet ou bien Anatole France ou Gourmont ne sortent du Droit. M. Paul Souday, pour ne citer de nos critiques vivants que le plus en vue, n'est pas un juriste. Charles Maurras, qui sans la politique nous aurait peut-être renouvelé le miracle de Sainte-Beuve, est complètement étranger au Droit — voire (dirait un mauvais plaisant depuis les démêlés avec Rome de ce prodigieux dialecticien)... voire au droit canon.

La vérité, c'est qu'il est bon pour un écrivain, qu'il touche ou non à la critique, d'avoir plusieurs cordes à son arc. Le Droit est une excellente corde où placer la flèche du raisonnement critique, mais la bonté de l'outil importe incomparablement moins que l'adresse de l'ouvrier. Armé d'un arc médiocre, un bon tireur atteindra le but qu'un autre avec le meilleur arc du monde, manquera. Nous n'en sommes plus à croire que ce qui fait la supériorité de l'homme sur les animaux est qu'il possède des mains...

Et puis l'esprit souffle où il veut. Je connais un professeur de droit, juriste éminent, auteur de quelques romans non médiocres, mais où il est bien impossible de déceler sa qualité de juriste. Balzac n'est pas un juriste, même au sens où Verhaeren — qui n'en a certes pas besoin ! — pourrait invoquer cette qualité fort ignorée par son admirable muse. Balzac n'a fait qu'un peu de chicane, cependant son œuvre est magistralement imprégnée, saturée de droit — et du droit de toutes les sortes.

MÉMENTO. — A. de Taillandier : *Manuel formulaire des officiers de*

*l'Etat-civil* (Bibl. municip. et rurale, 22, rue Cambacérès) Nouvelle édition de cet ouvrage consacré, mise au courant des dernières modifications législatives. On y trouve notamment le texte et le commentaire de la loi du 17 juillet 1927, relative au consentement des parents au mariage, de la loi et du décret du 10 août 1927, qui règlent la situation de la femme française ou étrangère épousant un étranger ou un Français. — Léonce Grasilier : *L'Affaire du Petit-Val* (Perrin et Cie). Le 1er floréal an IV, au château de Vitry-sur-Seine, massacre de François-Gaspard-Philippe Petit du Petit-Val, receveur général des fermes du département de la Rochelle, de sa belle-mère, veuve Dupont du Chambon, et deux sœurs d'icelle. Plus, et par dessus le marché « deux domestiques femelles », suivant l'expression de Babœuf, le premier à signaler le drame dans *Le Journal des Hommes libres de tous les pays* et qui se presse de l'attribuer à une vengeance des Chouans. D'autres y voient la main de Barras, lequel a favorisé l'évasion de « l'Enfant du Temple », l'a confié un temps à Petit du Petit-Val, en son château de Vitry et a voulu ensuite supprimer des témoins compromettants. Recherches judiciaires vaines et fort peu actives, et nous ignorions le nom du coupable. M. Grasilier, à l'aide d'un faisceau de ces « présomptions graves, précises et concordantes » que le Code permet de tenir pour preuves, rend à un certain Frédéric-Joseph Dupont du Chambon ce qui semble bien lui appartenir. Fils de l'une des victimes, neveu de deux autres, cet ex-lieutenant n'est ni un Chouan ni un soudoyé de Barras, mais un solide sans-culotte au sens où l'entendait Babœuf et tout à fait digne d'être protégé par le journal de celui-ci contre toute découverte. — François Porché : *L'Amour qui n'ose pas dire son nom* (Grasset). L'expression qui titre ce livre est d'Oscar Wilde, mais vieille de trente ans ; depuis, l'amour en question est devenu moins discret. M. Porché le traite sans complaisance, mais sans dégoût, en naturaraliste, et sur le terrain des belles-lettres. Ce n'est point sans marcher un peu sur les plates-bandes judiciaires : c'est pourquoi je signale son ouvrage où l'on retrouve les qualités de critique et de psychologue qui marquent *La vie douloureuse de Baudelaire*. Le chapitre IV regarde la sodomie dans ses rapports avec la Loi mosaïque, qui la punissait de mort, jusqu'au Code pénal de l'Italie mussolinienne qui lui est moins tendre que la législation française. Sous Louis XVI, il arrivait encore aux pédérastes d'être brûlés. Ils n'ardent plus maintenant que de leur feu propre. L'auteur indique pourquoi le Code pénal de 1810 ne fait mention des mœurs que nous nommions « contre nature » avant que le bon M. Gide nous eût expliqué par a + b et les insectes de J.-H. Fabre qu'elles appliquent la véritable loi naturelle et que c'est Daphnis, Chloé, vous et moi qui sommes les invertis. — Autre ouvrage indirectement de mon ressort, mais pour ma prochaine chronique ; l'admirable

relation de M. Frank Harris consacrée à *la Vie et les Confessions d'Oscar Wilde* (Mercure de France, 2 vol.).

MARCEL COULON.

## GEOGRAPHIE

Pierre Denis, *Amérique du Sud, première partie* (tome XV de la *Géographie universelle*), 1 vol. in-8, Paris, Armand Colin, 1927.— Douglas W. Johnson : *Paysages et problèmes géographiques de la terre américaine*, 1 vol. in-8, Paris, Payot, 1927. — Rober Raynaud, *Le roman du Sahara*, 1 vol. in-16, Paris, Peyronnet, 1927,

Le volume récemment paru de la *Géographie universelle*, **l'Amérique du Sud, première partie**, est dû à Pierre Denis. C'est un tableau des caractères généraux du continent sud-américain, avec une étude détaillée de la partie tropicale, les Guyanes et le Brésil.

L'Amérique andine et les pays de la Plata feront la matière d'un second volume.

Ce continent de l'Amérique du Sud, qui attire aujourd'hui l'attention des économistes, des industriels et des financiers par ses immenses richesses exploitées ou exploitables, a excité d'abord l'intérêt des naturalistes et des géographes par la grandeur, la magnificence et la variété de ses paysages. Beaucoup de savants de tous les pays d'Europe y ont suivi, depuis un siècle, les traces d'Alexandre de Humboldt, de Bonpland, d'Orbigny, de Castelnau, de Spix, de Martius et de tant d'autres. L'Amérique du Sud offre à la curiosité scientifique, non moins qu'au divertissement du touriste, un attrait inépuisable. Monde nouveau où les groupes humains étaient, jusqu'à la conquête espagnole et portugaise, dispersés et sans doute peu nombreux, malgré leurs inégalités de civilisation, et où il y a encore un immense domaine vierge à conquérir, l'Amérique du Sud est peut-être le plus grand espace terrestre qui demeure ouvert à l'expansion des races d'Europe, le domaine où celles-ci, en dépit de l'arrivée sur la côte ouest de quelques éléments d'Asie, ont le plus de chances de se développer dans un milieu favorable : mieux que dans la plus grande partie de l'Afrique où il y a tant de contingences hostiles, mieux que dans l'Asie partout occupée par d'autres, mieux même qu'en Amérique du Nord où le cycle de l'occupation et de l'appropriation progressives paraîtra bientôt révolu.

L'Amérique du Sud juxtapose quatre grandes régions terres-

tres : le monde des montagnes, des volcans et des plateaux qui est celui de la Cordillère des Andes ; le monde des eaux douces et de la forêt équatoriale, en Amazonie ; les vastes étendues des plateaux brésiliens avec leurs boursouflures, *campos* et *serras*, jusqu'à l'Atlantique ; enfin, les plaines immenses étalées jusqu'à la pointe sud, terres meubles dans la Pampa, steppes rocheux en Patagonie. Le tout très inégalement réparti entre les peuples et entre les Etats : il y a des formations multiples dans les Andes, et il y en a encore plusieurs dans la région méridionale, tandis qu'en faisant abstraction des lambeaux subsistants de colonisation européenne que sont les Guyanes, l'immense Brésil, aussi grand que l'Europe et plus grand que les Etats-Unis, occupe à lui seul deux régions, l'Amazonie et les plateaux de l'est.

On est tenté, assurément, de comparer le Brésil aux Etats-Unis; d'aucuns pourraient augurer que, si le vingtième siècle est le siècle des Etats-Unis, le vingt et unième sera peut-être celui du Brésil; de fait, le développement actuel de la population et des moyens de production au Brésil rappelle d'une manière singulière, au moins par la cadence des progrès, ce qui se passait aux Etats-Unis il y a cent ans. Toutefois, il ne faut pas exagérer la portée de ces rapprochements, si suggestifs qu'ils paraissent. Le Brésil se trouve presque entièrement dans la zone tropicale ; la majeure partie des Etats-Unis est en pleine zone tempérée. La race blanche d'Europe ne se modifie aux Etats-Unis que par la lente action du changement de milieu, elle s'est modifiée au Brésil par le métissage avec les races de couleur. Les ressources naturelles du Brésil s'adaptent moins que celles des Etats-Unis au développement de la civilisation industrielle, fondée avant tout sur la houille et sur le fer. Une prépondérance politique et culturelle du Brésil, semblable à celle qui est aujourd'hui le partage des Etats-Unis, supposerait d'abord une transformation profonde de la civilisation générale et de l'orientation des mouvements sociaux. Les genres de vie dominants, aujourd'hui encore, au Brésil, malgré le nombre croissant des fabriques et des usines dans la grande métropole de Rio, ne sont point ceux des peuples les plus évolués de la race blanche. On y remarquerait plutôt, rien que dans le caractère littéraire et même oratoire de la culture et dans la vie patriarcale des *haciendas*, des survivances de la civilisation gréco-romaine transportée d'un hémisphère à l'autre. C'est

un peu ce qui fait que chez nous, Français, il y a tant d'affinités avec le Brésil, et c'est une chose qu'au Brésil aussi on sent très bien.

Cela n'empêche pas le Brésil moderne de tenir, dans la vie économique du monde, une place sans cesse grandissante. Il la doit d'abord au café, pour lequel il a conquis une sorte de monopole; il la doit aussi, dans une mesure moindre aujourd'hui, au caoutchouc exploité en cueillette par les *seringueros* de l'Amazonie ou mis en culture, malgré la concurrence des caoutchoucs de l'Asie et de l'Insulinde ; mais il y a bien d'autres productions du sol et du sous-sol que le Brésil peut fournir en abondance au monde civilisé, sans compter ce qui est nécessaire à sa population toujours croissante, qui dépasse aujourd'hui 30 millions. Il y a là vraiment, non plus un peuple colonial à l'état embryónnaire, mais une très grande nation moderne dont l'expansion et la grandeur ne menacent aucune autre : fait assez rare pour être signalé.

Nous demeurons en Amérique, et cette fois aux Etats-Unis, avec le livre de Douglas W. Johnson : **Paysages et problèmes géographiques de la terre américaine.** L'auteur, professeur à l'Université Columbia de New-York, a été « professeur d'échange » pendant une année, dans les universités françaises; il nous donne les conférences qu'il fit, au cours de ce stage, sur la géographie physique de son pays, et il y joint quelques autres essais sur des sujets analogues.

On sait le but essentiel que se propose la géographie physique, quand elle s'adresse au public cultivé : c'est l'explication ou l'interprétation des paysages, surtout au point de vue des formes du terrain (car il y a aussi les paysages du monde vivant et ceux de l'atmosphère) ; de là le nom de *morphologie* qu'on lui donne. Elle a paru parfois, soit aride et sans vertu explicative, soit simplement dérivée de la géologie. Double erreur : le paysage géographique, même à l'unique point de vue des formes du terrain, comporte, en dehors même des facteurs géologiques qu'il ne faut jamais négliger, des explications fécondes ; elles ne sont pas réservées aux seuls spécialistes ; elles peuvent être goûtées de tout le monde, car elles n'emploient que fort peu de termes techniques, qui deviennent tout de suite familiers, et à l'impression purement esthétique du paysage elles ajoutent la satisfaction in-

tellectuelle que donne la mise au jour d'un mécanisme caché.

Le sol des Etats-Unis, où les phénomènes de surface se présentent, pour ainsi dire, en grands faisceaux cohérents, identiques à eux-mêmes, ou à peu près, sur de vastes étendues, se prête singulièrement aux explications morphologiques ; il s'y prête mieux que les terres trop fragmentées de l'Europe ; il s'y prête même mieux que le sol de ce vaste Brésil où la luxuriance végétale et la surabondance des eaux douces masquent tant de choses. Il n'est pas étonnant que l'explication des paysages, la *physiographie*, comme ils l'appellent, ait excité tant d'intérêt chez les Américains, et qu'avec leur génie pratique et concret, ils aient réussi aussi bien que nous, et parfois mieux que nous et avant nous, à trouver les explications qui convenaient. Lorsqu'on possède sur son territoire des merveilles comme le Grand Canyon du Colorado, le Canyon de l'Arkansas et les vallées de Yellowstone, on ne se contente pas de les admirer : on veut les rattacher à l'histoire de la terre et à l'économie présente des forces qui se manifestent à la surface. C'est ce que fait Douglas Johnson en très bons termes. Certes, comme il l'avoue lui-même, ses explications n'apprendront pas grand'chose aux spécialistes : elles ne font qu'appliquer des principes aujourd'hui élémentaires de géographie physique ; mais ces principes n'ont pas encore pénétré dans le public cultivé, et il convient qu'ils y pénètrent.

Je fais exception pour les pages où Douglas Johnson démontre la fixité des rivages atlantiques des Etats-Unis dans la période géologique actuelle, et indique par quelles observations mal comprises on arrive à croire à des submersions ou à des émersions récentes. Cela est très neuf et très original. Je connais certains spécialistes qui, pour des problèmes identiques, de ce côté de la « mare aux harengs », auraient eu avantage à faire preuve d'un sens critique aussi exercé que celui de Johnson.

Il est curieux de voir reparaître de temps en temps, dans ce livre de science probe et claire, la mystique biblique chère aux Américains. Des effusions, au détour d'une page, nous sautent aux yeux à l'improviste, d'une manière qui ne manquera jamais de surprendre le Français moyen. Celui ci, placé en face du Grand Canyon du Colorado, admirera fort sincèrement cette merveille, mais il ne songera guère à apostropher l'Éternel à ce propos.

§

J'ai l'habitude, dans cette chronique, de parler à mes lecteurs de géographie scientifique et objective, et non de géographie tendancieuse : car la géographie est comme la langue dont parlait Esope, c'est la meilleure ou la pire chose du monde, selon l'usage qu'on en fait. Je m'excuse donc de mentionner le petit livre de M. Rober Raynaud, secrétaire général du comité du transsaharien : **Le Roman du Sahara**. C'est un roman, en effet, que ce plaidoyer pour le chemin de fer des sables ; le titre est bien loin d'être aussi fallacieux que l'auteur le dit lui-même.

Et pourtant, chose étrange ! lorsqu'on a lu le volume, l'impression très nette, c'est la suivante : l'auteur a voulu démontrer l'utilité du transsaharien ; il réussit à merveille à le représenter comme inutile et nuisible ; il ne peut pas, ou ne veut pas masquer le vrai Sahara et la boucle du Niger, l'un désert affreux et l'autre étendue steppienne de maigres ressources. En fermant son livre, on se dit : « Pourquoi engouffrer tant de millions dans une telle entreprise ? » Tant il y a dans les faits, même exposés en vue d'une thèse, une force démonstrative supérieure aux parti pris.

Les lecteurs du *Mercure* savent que j'ai fait une étude approfondie de cette question, dans le numéro du 1er mars 1924 ; je l'ai reprise récemment dans le *Journal des Economistes* (15 novembre et 15 décembre 1927) ; ma conviction n'a pas changé : le transsaharien est à la fois inutile et funeste ; funeste surtout pour un pays obéré comme le nôtre ; ce sera un fiasco économique et financier dont les charges s'ajouteront aux 50 milliards du budget, qui vraiment n'en peut mais.

Au point de vue politique et stratégique, le projet du transsaharien repose sur une erreur dangereuse : la défense, la liaison et la protection des colonies, ainsi que leur coordination avec la métropole, par voie de terre. Nous ne pouvons conserver et défendre nos colonies et nous relier à elles que sur mer et par la mer. C'est par son colonialisme purement terrestre que l'Espagne a perdu son empire. Des errements analogues nous conduiraient au même sort.

Au point de vue économique, les parties vraiment productives de l'Afrique occidentale française sont proches de la mer, s'y relient par leurs voies ferrées et s'orientent naturellement vers les routes maritimes de l'Atlantique. C'est la nature qui le veut, et

depuis Faidherbe les hommes l'ont très sagement voulu aussi. Nous n'avons pas le moindre intérêt à changer cette orientation; nous n'avons même pas la possibilité de le faire. Et cela est vrai pour toutes les ressources d'avenir que peut offrir le Soudan, comme pour tous les moyens de production et d'échange déjà acquis.

Conclusion : le projet du transsaharien, fortement appuyé par certains intérêts particuliers et collectifs, est absolument contraire à l'intérêt national.

CAMILLE VALLAUX.

## *LES REVUES*

*Le Nord littéraire et artistique* : Edouard Dubus, par M. Léon Bocquet. — *Revue mondiale* : notre époque à la recherche d'un nom. — *La Muse française* : hommage à M. Charles Le Goffic ; un poème. — *Æsculape* : plaidoyer pour Messaline. — *La Tramontane* : poèmes de M. Carlos de Lazerme — Mémento.

Le 10 juin 1895, vers quatre heures de l'après-midi, un homme vêtu d'une longue touloupe, coiffé d'une toque de voyage, s'écroulait, place Maubert, brusquement foudroyé. Des passants crurent à une mort subite et mandèrent des agents. Ceux-ci s'avisèrent que l'inconnu respirait encore et le transportèrent d'urgence à la pitié. Il y resta deux jours dans le coma et mourut sans avoir repris connaissance. On n'avait trouvé sur le malheureux aucun papier d'identité, seulement une seringue de Pravaz et deux fioles dont le contenu donnait vraisemblance à l'hypothèse policière d'un suicide. La table de dissection attendait la dépouille anonyme.

Les journaux relatèrent le lendemain ce fait divers, banal dans les misères des grandes villes. A la lecture d'un des entrefilets, M. Jean Court, secrétaire d'un Commissariat pour le Ve arrondissement, et qui s'occupait de littérature, crut reconnaître dans le signalement publié du défunt un de ses amis morphinomane, avocat à la Cour, ex-secrétaire de M. G. Desplas, et fondateur du *Mercure de France* et tout récemment encore collaborateur de cette revue : le poète Edouard Dubus.

Ainsi débute un article de M. Léon Bocquet, sur le délicat, le fantaisiste et très harmonieux poète de *Quand les violons sont partis* (**Le Nord littéraire et artistique**, 15 janvier). Il me souvient de notre chagrin à tous d'apprendre cette fin de notre jeune aîné, à 28 ans !

On a conté dans les journaux comment, peu de jours avant sa mort,

il venait d'hériter d'une certaine fortune qui l'aurait mis à l'abri du besoin dont il souffrit tant, surtout la dernière année de sa vie et du travail vénal dont il avait si légitime horreur. Et c'était exact. Mais cet héritage, qui l'eût exempté des besognes et des humiliations de la pauvreté, aurait-il libéré Edouard Dubus des chaînes de son mauvais destin ? On n'ose le supposer.

Il avait publié son livre de vers en 1892. Il y révélait «une âme élégiaque, spleenétique et lunaire », dit M. Bocquet sans citer, à propos de Dubus, Laforgue, dont l'influence fut grande sur celui-ci, non quant à la forme, mais quant à l'ironique philosophie. M. Bocquet écrit, en conclusion :

Il avait la superstition du vers plein et de la rime riche. Il a cultivé avant Samain les strophes aux rimes exclusivement féminines et hasardé (et du reste réussi) dans le sonnet des dispositions inédites encore, des alternances des rimes entre les quatrains et les tercets. *Magna Quies*, à cet égard, est très significatif. On s'étonne moins de ces soucis techniques, quand on sait ses discussions passionnées avec les Symbolistes, comme lui fondateurs du *Mercure de France*. Au sujet du vers libre, il importe de rappeler que Dubus avait réuni, sous le titre des *Nouveautés prosodiques*, les matériaux d'un important ouvrage. Cette particularité, aussi bien que son culte des effets harmoniques et ses recherches d'allitérations, situent Edouard Dubus dans l'histoire du symbolisme, à mi-chemin entre les théories de René Ghil et les réalisations d'un Pierre Louys. Il a parfois inspiré Albert Samain.

§

M. Gaston Picard a convié maintes personnes à baptiser laïquement notre époque. Elle serait « à la recherche d'un nom ». C'est que M. Gaston Picard était, lui, à la recherche d'un sujet d'enquête. Il a bien trouvé, cette fois. La lecture de **La revue mondiale** (1er février) est amusante. La consultation se poursuivra dans le numéro suivant. Mme de Noailles croit que l'on dira : « le modernisme ». M. van Dongen penche pour : « Cocktail ». « Babélisme » ou « Jazzisme » propose M. A. Lamandé. « Machinisme » plairait à M. Pierre Humbourg. M. Georges Goyau ne propose « rien du tout ». M. J. Delteil tient pour « globalisme », et M. F. Divoire pour « Kâli-Yuga (c'est le nom d'un parfum) ». « Cinématique », voudrait M. Pierre Dominique ». « Romancisme », suggère M. Maurice Bedel, le dernier gagnant

du Goncourt. « L'inflation », répond M. J. Bainville. « Humanisme », choisit M. Fernand Gregh.

Les correspondants de M. Picard sont assez d'avis que notre temps n'a ni queue ni tête, s'agite et vit sur ses nerfs. Il est toujours malade des atrocités de la guerre et il le sera longtemps encore.

§

**La Muse française** (10 janvier) célèbre M. Charles Le Goffic qui est assurément digne d'un tel hommage. C'est un vrai poète, et des meilleurs, de ceux — les rares et les heureux — dont plusieurs pièces parfaites dureront, aidant à vivre notre langue que l'on apprend et apprendra de moins en moins, que l'on parle déjà si mal, que l'on écrit plus mal encore,

Les plus justes louanges décernées à ce Breton qui a chanté la mer, les coiffes, les barques, les champs, les marins, la flore, la faune, les mœurs, les métiers de son fier pays — ce poème inédit les mérite à l'égal des plus célèbres pages d'*Amour breton* :

II. — LE DÉPART

« *Bretaigne la Menur* »
(Le Lai d'Eliduc.)

Là-bas, dirait-on, quelqu'un pleure.
Est-ce toi que ceux de mon clan
Nommaient Bretagne la mineure,
Petite terre au cœur dolent ?

Le train fuit et, de lieue en lieue,
Refoule un peu plus dans le soir
Les Ménez dont la ligne bleue
Ourle ta robe de blé noir.

Comme la plaine est triste et comme
L'ombre s'épanche des sommets !
Adieu ! Je crois que jamais homme
Ne t'aima tant que je t'aimais...

Bégard... Tréglamus... Un glas traîne
Et meurt dans le ciel automnal...
O Bretagne toujours en peine
Et qui t'enchantes de ton mal !...

§

« La vérité, c'est que Messaline ne fut qu'une pauvre petite

femme mal mariée », écrit M. Paul Moinet au cours d'une étude qu'il intitule : « Messaline la calomniée», insérée dans **Æsculape** (janvier). Claude « avait lassé la patience de plusieurs femmes » quand il s'éprit d'elle, sa cadette de 26 années et qui en comptait 25 d'âge. En deux ans, elle est deux fois mère. « Est-ce donc là le fait d'une épouse indigne ? » interroge son défenseur. Evidemment, non. Elle résista à des sollicitations, jusqu'à ce que Claude « la jette dans les bras » de Mnester, et pour regarder leur étreinte. « Poussée à l'adultère par son propre mari, Messaline glissait insensiblement sur une pente fatale », écrit M. Moinet. « Insensiblement » est peut-être trop dire. Cela divertissait Claude, qui était curieux. « Combien de femmes auraient abusé plus encore d'une pareille situation ? » demande à ce propos M. Moinet. Eût-elle couru les lupanars comme l'affirme Juvénal — « nos modernes yeux ont vu pire », objecte l'avocat bénévole. Il accuse Agrippine de tous les « racontars vagues, potins d'atrium » mis sur leurs tablettes par des chroniqueurs ; et il la tient pour l'inspiratrice du mariage de Messaline avec Silius, permis par Claude sur le conseil de Narcisse. En cette affaire, Tacite trouve crédit auprès de M. Moinet : trompé par Narcisse, le trio croyait à « une cérémonie sans autre importance ».

Quelle main secrète — termine M. Moinet — changea dans l'ombre les papiers officiels que les trois acteurs du drame signèrent sans lire? Nul ne le saura jamais.

Mais toujours est-il que soudain Narcisse les brandit sous les yeux de Claude en lui criant : Regarde ! regarde ce qu'ils ont eu l'audace de te faire signer ! D'après ce contrat, ta femme Messaline se donne pour deux ans au consul Silius, et celui-ci stipule qu'il la rendra deux fois enceinte ! Prince, on se moque outrageusement de toi !

Silius à ce coup inattendu se retire dignement, et va se suicider dans son palais. Messaline, en larmes, se réfugie dans ses appartements. Claude pris de fureur lance à tort et à travers des sentences de mort contre tous ceux qu'il soupçonne d'avoir partagé la couche de l'impératrice.

Et puis il se calme. Il réfléchit. Sans doute alors, l'énorme invraisemblance de l'aventure lui apparaît-elle. En vain Narcisse le presse-t-il de faire exécuter Messaline. Il se contente d'ordonner qu'elle vienne s'expliquer.

S'expliquer ? Mais c'est la perte de Narcisse, et sans doute aussi d'Agrippine ! Alors, sans plus hésiter, l'affranchi prend avec lui deux

gardes et va percer de son glaive, dans les jardins, la malheureuse souveraine qu'il y trouve agenouillée.

Maintenant la route est libre. Passant majestueusement sur le cadavre, qui pantelle encore, de cette petite impératrice de 33 ans, Agrippine, la rouge mère du sanglant Néron, peut ceindre sur son front la lourde couronne qui vient de s'échapper de celui de Messaline, la calomniée !

Et il n'est pas suffisamment démontré que Messaline ait été tant calomniée.

§

**La Tramontane** (janvier) publie des poèmes de M. Carles de Lazerne, qui sont d'un artiste très sûr :

L'INCERTAINE

La sirène de la mer habite dans ton âme :
Ta voix charmeuse trompe. Une licorne pâle
Forme le thème astral de ta nativité.
Je vois luire en tes yeux l'étoile du Berger
Et la pierre chantante, euclase ou cymophane,
Du regard masculin saura te protéger.

LE TAROT

La Kabbale des Juifs aux rites clandestins
Est la clef du Tarot que rêva Pythagore,
Car le nombre régit les décrets du destin,
Et quand viennent du Sud les joueurs de mandore,
L'as de pique ou de cœur, que tire un baladin,
Accorde, en vers rythmant l'arcane adamantin,
L'art de la Rose-Croix au chant des Mandragores.

LE MIEL

Recueille le miel blond dans les jares antiques
Que le temps mordora comme un fruit automnal ;
Et dépose avec soin la cire aromatique
Dans les flancs parfumés d'un vase de cristal ;
Puis tu composeras les purs électuaires,
Qui, trempant dans la myrrhe ou le vin de Noé,
Endorment la douleur, comme au temps légendaire
De la belle Atalante et de Callirhoé.

MÉMENTO. — *La Revue de Paris* (1er février) : Salluste : « Dessous du duel Staline-Trotsky ». — Suite de la nouvelle œuvre — éblouissante — de Mme Colette : « La naissance du jour » et du « Manet » de M. Albert Flamen.

*Cahiers Léon Bloy* (janvier-février). Suite des lettres de Bloy à Henri Cayssac. — Annonce de la prochaine publication des « Souvenirs de Mme Jeanne Léon Bloy racontés à ses enfants ».

*Nouvelle revue française* (1er février) : « Sur le Logone », par M. André Gide. — « Raymond Roussel », par M. Roger Vitrac.

*Revue bleue* (21 janvier) : XXX : « Aristide Briand ».

*Notre Temps* (février) : « Europe, ô ma patrie », par MM. Jean Luchaire et Emile Roche. — « Notes sur le comique de Proust », par M. L. Pierre Quint. — « L'économie dirigée », par M. B. de Jouvenel.

*Revue des Deux Mondes* (1er février) : « Comment se transforme la presse anglaise », par M. Pierre Desnoyer. — « Les académies de province au travail », par M. C.-M. Savarit.

*Le Crapouillot* (février) : M. Henri Béraud y donne un portrait de M. Martin du Gard et M. Jean Galtier-Boissière : « une heure avec... Frédéric Lefèvre ». — « La tragique histoire d'Oscar Wilde », par M. J. Lucas-Dubreton. — Mme Yvonne Périer traite de « La Bourse du Livre », et M. Lucien Farnoux-Reynaud du « Conflit des Ames ».

*La Revue de France* (1er février) : MM. G. Oudard et Dmitri Novik : « Les Loups ».

*Le Correspondant* (25 janvier) : « L'affaire du Prayer Book », par Mgr Batiffol. — « L'abbé de Véri et son journal », par M. J. de Witte avec des extraits de ces très vivants mémoires. — « Jules Verne », par M. A. Praviel.

*Revue universelle* (1er février) : Début exquis de « Janet-Poète », que M. Francis Jammes dédie mélancoliquement un peu « à ceux qui croient encore à la poésie ». — M. Ch. Dupuis : « La guerre à la richesse acquise ».

*Les cahiers idéalistes* publient en deux fascicules (nos 15 et 16, novembre et février) : « Demain, ici, ainsi, la Révolution », par M. Edouard Dujardin.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

## *ART*

Exposition Gustave Courbet : Galerie Bernheim-Jeune. — Exposition des animaliers français : Galerie Charpentier. — Exposition des aquarellistes français : Galerie Georges Petit. — Exposition des Aquarellistes indépendants : Galerie Marcel Bernheim. — Exposition Gabriel Venet : Galerie Armand Drouaut. — Exposition Ryback : Galerie des Quatre-Chemins.

L'exposition d'œuvres de **Gustave Courbet** chez Bernheim-Jeune compte parmi les beaux efforts tentés pour mettre à sa vraie place ce grand peintre dans l'histoire de l'art français au XIXe siècle.

Si Delacroix surplombe son temps, par l'extraordinaire fusion en lui des dons du peintre et du poète, s'il a engendré Chassériau, Gustave Moreau, Puvis de Chavannes et règne sur la peinture décorative, Courbet par son vérisme, par l'extraordinaire puissance de son regard, son fervent enthousiasme pour la beauté de la nature et celle du nu véridiquement traité, est à la base de l'impressionnisme, du réalisme, et ses fils spirituels les plus directs s'appellent Manet et Degas.

*L'Atelier* nous avait donné la synthèse de la psychologie de Courbet, plus claire qu'on ne le croit et plus lyrique. Il est souvent préoccupé de faits contemporains, de détails, mais quelle bizarrerie de conception du rôle du peintre pourrait défendre à un grand artiste d'exprimer ses opinions de citoyen, et pourquoi Courbet n'aurait-il point fait allusion dans *l'Atelier* à l'Irlande et à la Pologne, comme Delacroix a chanté la barricade et la liberté grecque. Tout le monde ne peut pas s'astreindre à l'éternel compotier et à la route de la gare.

Dans l'Atelier, on le sait, se trouve un merveilleux profil de Baudelaire. L'influence de Baudelaire sur tout un grand moment de la vie de Courbet est certaine. Les propos du soir à la brasserie Andler, de la rue Hautefeuille, sous le plafond solivé d'où pendaient les grands jambons bruns, les propos autour des *moss* et les lectures, à mi-voix, de poèmes, ont suggéré des sujets de tableaux à Courbet.

L'influence des *femmes damnées* de Baudelaire est évidente dans ce magnifique tableau de nus, que la galerie Bernheim montre avec réserve, le sujet en pouvant choquer ses visiteurs. Mais quel poème de la beauté, de la finesse et du contraste des carnations, entre Delphine et Hippolyte. Quelle interprétation du sommeil las de la passion assouvie et aussi quelle dignité de style dans ce merveilleux tableau. Les contemporains qui cantonnaient Courbet dans ses remises de chevreuil n'ont pas voulu voir que le plus grand peintre de la chair vivait parmi eux. Aucun n'était détaché de la veloutine, des tons brique unie ni du blanc d'albâtre des faux classiques d'un Ingres.

Ce don de vérité s'attache aux portraits de Courbet, leur communique cet aspect si profondément attachant de personnages vraiment vivants et saisis dans leur allure la plus familière, avec

cette attention profonde portée à l'asymétrie de la face qui n'en altère point la beauté.

§

A l'exposition des **Animaliers**, autour de quelques toiles de Delacroix et une foison d'aquarelles et de dessins, animaux divers, chevaux et cavaliers, traités avec cette sûreté et cette verve imaginative, de mémoire du jardin zoologique et de visions rapides au Moghreb, qui sont les marques de Delacroix animalier. Ce n'est point là qu'il est le plus grand, mais cela tient belle place dans son œuvre.

Parmi les exposants, Deluermoz avec une belle étude de taureaux, Roger Reboussin avec des sous bois de la plus véridique observation autour de scènes anecdotiques de la vie de la petite faune des bois, victimes et carnassiers, un beau mouvement de meute en grand train de vitesse par Gabriel Süre, des chevreuils traités avec maîtrise par Maurice Taquoy, sans doute le meilleur peintre de vénerie que nous ayons, et la plus attachante série de gouaches très observées de René Rousseau.

A la sculpture, Gardet, Bigot, Perrault-Harry, avec d'agréables petites pièces.

§

Aux **Aquarellistes français**, on trouve aussi une rétrospective, celle de l'aquarelle au XIXe siècle. Elle relève singulièrement l'agrément de l'exposition des artistes vivants au XXe.

Ce n'est pas que, dans cette rétrospective, tout soit de premier ordre. Les aquarellistes ont toujours sacrifié à la mièvrerie; quelques-uns, les meilleurs, ont simplement considéré l'aquarelle comme un moyen de notation rapide d'ensembles confus et colorés dont ils ont excellé à décrire sommairement l'aspect de fête diaprée. Ainsi Baron évoque un gala aux Tuileries (on regrette l'absence de quelque aquarelle de Carpeaux sur les fêtes de Compiègne).

Lami est également représenté par une notation de fête impériale. Eugène Lami est un grand peintre, et prodigieusement varié. Les dilettantes actuels le connaissent peu, malgré une admirable représentation de son art à la récente exposition de peintres romantiques à l'Hôtel Charpentier. Gustave Geffroy de son côté, moi-même du mien, avons tenté de rappeler l'attention sur cet artiste que le Musée représente mal. Ses cortèges royaux,

ses fêtes dans les parcs sont peints avec une liberté de dessin et d'harmonie qui annonce l'impressionnisme. Il a donné sur la vie de Paris et celle de Londres une multitude de dessins précieux, groupés en séries logiques, œuvre d'un bel artiste et d'un ironiste très averti. Il a donné une admirable illustration de Manet, bien au point romantique, et Dandy.

Gustave Doré, à côté de tant de beaux dessins, a emprunté au fantastique le thème d'aquarelles qui parurent jadis charmantes. Ses voyages au pays des fées ont bien vieilli, c'est l'illustrateur-décorateur qui demeurera. On nous montre un Polichinelle de Meissonnier. Exposer cette page à côté du Polichinelle de Manet serait une excellente démonstration de la différence d'un vrai peintre tel que Manet et d'un praticien appliqué.

Lewis-Brown fut un excellent peintre du turf, expert à tirer des robes des chevaux et des casaques multicolores des jockeys de jolis bouquets de tons. Degas en faisait grand cas avec raison. La femme endormie de James Tissot est une des jolies pages de cet artiste inquiet, disséminé et curieux.

Parmi les vivants, on ne peut guère noter que Jean Lefort avec ses visions grouillantes de Paris, Fougerat, Du Gardier, Nozal, Foreau, Henri Duhem, observateur attentif et ému du pâle soleil des villes du Nord, Georges Meunier d'une incontestable originalité, créateur de jolies images poétiques, de jeux de jeunes femmes avec des animaux familiers, encadrés de paysages et d'arborescences sobrement, mais savoureusement indiqués.

§

**Aquarellistes indépendants**. Une série d'œuvres d'une esthétique toute différente. On y trouve Urbain, Véra, Asselin Darel, Zingg, Madeleine Bunoust, Deshayes, Charlemagne, Pierre Thévenet. Les pages légères, robustes et hardies, abondent.

**Gabriel Venet** n'est point un débutant, mais c'est la première fois qu'il affirme dans une exposition particulière la force et la souplesse de son talent. C'est un observateur très fin et patient des jeux de la lumière, un peintre très doué du paysage agreste et du paysage urbain.

Dans un petit village de Bourgogne, à Saint-Remy, près de Montbard, il a, par une saisie de notations d'été et d'automne,

fait apparaître la symphonie rosâtre des toits dans les encadrements les plus variés de la lumière de l'heure et de la ligne changeante du décor.

De même à Paris, du côté du Point du jour, il a trouvé de curieux épisodes de toits, de jardinets vus de haut, de grands murs blancs auxquels les variations de la lumière tissent comme des écharpes pâles mais vivement nuancées.

Une notation du train de ceinture, venant stopper en gare d'Auteuil lui donne l'occasion d'un paysage très détaillé, avec le joli dessin des écharpes roussâtres de fumée, se mouvant en arabesques sur les arbres voisins et jusqu'à la ligne bleuâtre des coteaux au fond d'horizon. Tout l'accessoire de fer est discrètement en place à côté des taches de couleurs vives que donnent les échoppes, les baraquettes et les abris de matériel.

En province, le peintre a noté le joli charme des rues tranquilles dans les quartiers que n'ont pas envahi les usines. Le petit commerce éparpille le caprice coloré de ses devantures au bas des maisons blanches et calmes qui s'en vont, en files pareilles, vers les placettes, les jardinets et l'espace du faubourg. L'atmosphère est très expressivement rendue.

§

M. **Ryback** nous vient de Russie. En deux remarquables albums, il a réuni des notations de colonisation juive et de travail agricole en Ukraine et donné des aspects animés de petits villages juifs où il rencontre des physionomies curieuses. Dans les dessins et les aquarelles qu'il expose aux Quatre-Chemins, il recherche le caractère et le trouve. Mais c'est trop souvent au moyen de la déformation, ce qui donne alors à son dessin un aspect de sévérité à la Rouault, une extériorité de satire qui n'est point, je crois, dans ses intentions. Mais c'est un dessinateur très doué.

GUSTAVE KAHN.

## *MUSÉES ET COLLECTIONS*

Au Musée du Louvre : une tête de Phidias provenant du Parthénon ; les enrichissements du département de la peinture. — L'exposition Gauguin au Musée du Luxembourg. — Les expositions Delacroix et Courbet à la galerie P. Rosenberg et à la galerie Bernheim. — Encore un mot sur l'Exposition de la Révolution française.

Une pièce d'une importance exceptionnelle vient d'enrichir le

département de la sculpture antique du **Musée du Louvre** : ce n'est rien de moins qu'une tête féminine en marbre provenant d'un des frontons du Parthénon, cette « première Merveille du monde », comme a dit si justement Henri Lechat dans son admirable petit livre sur *La Sculpture grecque*, et c'est la seule, avec celle de l'*Héraclès* conservé au British Museum, qui subsiste des statues des frontons (1). Tombée lors de la tentative malheureuse de l'amiral vénitien Morosini, en 1688, pour enlever les figures des frontons du Parthénon déjà dévasté par ses bombes dans la néfaste journée du 26 septembre 1687, cette tête de *Victoire* fut emportée à Venise par le secrétaire et homme de confiance de Morosini, San Gallo, qui la fit concourir à l'ornementation de sa demeure, où elle resta jusqu'à la démolition de celle-ci au commencement du XIXe siècle. En 1844, M. Léon de Laborde, de passage à Venise, l'acquit d'un Allemand nommé Weber, entre les mains duquel elle se trouvait. Depuis, elle n'a plus quitté Paris et elle était désignée dans le monde des archéologues sous le nom de « tête de Laborde ». Plusieurs reproductions (2) l'avaient fait connaître de ceux qui n'avaient pu l'admirer à l'Exposition de 1878 au Trocadéro où elle figura. Des négociations habilement conduites par le conservateur du département des antiques du Louvre, M. Etienne Michon, et efficacement secondées par le regretté Gustave Fougères, qui, l'avant-veille même de sa mort en décembre dernier, s'était fait l'avocat chaleureux de l'acquisition, enfin le désintéressement de la marquise de Laborde qui, bien que sollicitée par des offres d'achat infiniment supérieures venant des Etats-Unis, tint à ce que cette œuvre inestimable ne quittât pas la France, ont enfin abouti à la faire entrer au Louvre, où on la trouvera exposée dans la salle qui contient déjà l'admirable fragment de la frise représentant la procession des Panathénées, la tête de cavalier de la même frise et celle de Lapithe provenant d'une des métopes. Notre tête de *Victoire*, de grandeur plus que naturelle, en marbre du Pentélique, que seule dépare un peu, si l'on s'attache aux détails, la sécheresse du nez dont la réfection fut exécutée jadis par Simart, est,

(1) Cf. Max. Collignon, *Phidias* (coll. des « Artistes célèbres »), chap. III.

(2) Notamment dans le grand album de Maxime Collignon, *Le Parthénon* (Paris, Morancé, in-folio) et dans le beau livre de M. Charles Picard, *La Sculpture antique* (*de Phidias à l'ère byzantine*), paru récemment dans la collection des « Manuels d'histoire de l'art » de la librairie Laurens.

dans son aspect d'ensemble, d'une noblesse, d'une beauté tranquille, d'une pureté de style où rayonne tout le génie de Phidias. On admirera en outre le traitement de la chevelure, dont les nattes enroulées derrière le crâne viennent, à leur extrémité, se nouer au-dessus du front, et l'on remarquera les trous qui de place en place, dans cette chevelure, marquent sans doute l'emplacement d'un diadème de bronze, et, tout au sommet, un trou plus grand où peut être était fiché un *meniskos*, sorte de croissant en métal, aux arêtes coupantes, destiné à empêcher les oiseaux de venir se poser sur la tête et la souiller.

Le département des peintures a exposé de son côté, dans la salle Denon, un choix des œuvres dont il s'est enrichi depuis quelques mois par suite de donations ou d'acquisitions. Nous avons déjà décrit ici quelques-uns des morceaux qu'il nous montre (1) : le *Portrait de famille* d'Arent de Gelder, acheté en Hollande, belle peinture dont on goûtera la grasse facture et l'harmonieux coloris où le corsage jaune, bordé de bleu, de la femme fait songer à Vermeer, et cette *Noce de bohémiens* du sombre et truculent Magnasco, qu'on a malheureusement placée trop haut pour permettre d'en distinguer tous les pittoresques détails. On admirera au-dessous (don d'un amateur américain, M. Auguste Berg, membre de notre Société des Amis du Louvre) un fragment — réduit seulement à trois personnages : saint Joseph et deux petits anges — d'une *Adoration des bergers* de Thierry Bouts dont les exquises qualités d'exécution, de coloris et de sentiment font vivement regretter la perte du reste de la peinture. Deux dessins aquarellés d'un maître anonyme allemand du XVIe siècle, représentant un duc Guillaume de Bavière et son épouse, offerts par la Société des Amis du Louvre, sont des œuvres assez mornes qui n'enrichiront pas beaucoup notre section germanique qui aurait besoin, au contraire, d'être rehaussée par des pièces de premier ordre. De même, une des deux peintures tirées de l'abondant legs Cosson (2), le *Portrait d'un artiste* (qui pourrait bien être l'auteur même) dû au peintre espagnol du XVIIIe siècle Luis Melendez, est une œuvre assez terne ; l'autre toile est une étude d'Ingres pour son *Angélique*. Un dessin au crayon noir du même artiste pour le *Portrait de Mme Moitssier* est dû à la généro-

(1) V. *Mercure de France*, 15 mai 1927, p. 186-187.
(2) *Ibid.*, 15 août 1926, p. 213.

sité du peintre Forain, tandis que M. Rosenberg a offert une esquisse peinte de Heim qu'une étiquette laconique désigne comme *Le Champ de Mai* (nous pensons qu'il s'agit de la cérémonie de la distribution des aigles après le retour de l'île d'Elbe; mais pourquoi ne pas l'expliquer au public ?) et M. Henraux une importante aquarelle de Bonington, *Le Lavoir du Pont-Neuf*. Mais, après le Thierry Bouts, on goûtera particulièrement, dans cet ensemble, trois toiles que nous avons gardées pour la bonne bouche : un *Portrait de M. Clemenceau* jeune, par Manet, dans une délicate harmonie de noirs et de gris (sous lequel on accrochera sans doute sous peu une ravissante petite étude du même maître d'après Stéphane Mallarmé à sa table de travail, qui vient d'être acquise avec la collaboration des Amis du Louvre), puis deux autres portraits dus à Degas et achetés en novembre dernier (le premier pour 150.000, l'autre pour 181.000 francs) à la vente du frère de l'artiste : celui de Degas lui-même vers 1855 (1), admirable de vérité et de conscience et celui de sa sœur Mme Morbilli, œuvre moins robuste mais plus fine, où des roses et des gris composent une harmonie des plus séduisantes. Le Musée du Luxembourg, outre ces deux dernières toiles, a acquis à cette même vente trois dessins, dont un de fillette pour le *Portrait de famille* qu'il possède, et une nerveuse étude pour les *Jeunes Spartiates s'exerçant à la lutte*; mais on ne les a pas exposés, pas plus qu'on ne nous montre la *Laveuse* de Daumier, achetée l'été dernier à la vente Paul Bureau, petit chef-d'œuvre dont la présence eût cependant rehaussé cet ensemble un peu terne.

Par contre, on a ajouté un Rembrandt appartenant au Musée d'Epinal, *Portrait d'une religieuse*, daté de 1661, c'est-à-dire de la dernière période, particulièrement riche en œuvres belles et émouvantes, de la vie du maître, et qui, abimé autrefois par des nettoyages et des repeints déplorables, vient d'être restauré grâce à l'offre généreuse d'un Hollandais, ami de la France, M. Preyer, puis — celui-ci étant mort avant que le travail fût accompli — grâce au désintéressement du peintre Goulinat, choisi pour rétablir le tableau, autant que possible, dans son état primitif. Accomplie avec tout le soin et tout le respect voulus, cette

(1) Lire sur ce portrait un intéressant article de M. P.-A. Lemoisne dans la revue *Beaux-Arts* du 1er décembre dernier.

opération (1) a débarrassé de la gangue où elle était emprisonnée l'œuvre originelle, qu'on a fait reparaître du mieux qu'on a pu, et si certains détails, comme l'éclat brutal des blancs de la robe au milieu de cette sombre peinture, étonnent un peu, on ne retrouve pas moins dans cette pathétique figure, où, suivant la remarque très juste de M. Goulinat, l'on se demande si l'on n'a pas sous les yeux « une femme pleurant au pied de la Croix », toute l'âme douloureuse du Rembrandt des dernières années.

§

Au **Musée du Luxembourg**, l'exposition Gauguin, dont, faute de place, nous n'avions pu parler dans notre dernière chronique, aura malheureusement déjà pris fin quand paraîtront ces lignes. Limitée à l'œuvre trop peu connue du sculpteur et du graveur, auquel on avait ajouté seulement quelques toiles et le célèbre manuscrit de *Noa-Noa* dont nous avons récemment annoncé le don aux Musées nationaux par l'ami du peintre, M. Daniel de Monfreid (2), elle faisait éclater les qualités si vigoureusement personnelles, le génie de décorateur, du maître dont M. Maurice Denis, dans les pages remarquables de son livre *Théories* consacrées à l'école synthétique et symboliste de Pont-Aven, a montré l'influence de rénovateur et dont M. Charles Masson, l'avisé conservateur du Musée du Luxembourg, à qui revient l'initiative de cette nouvelle et belle manifestation d'art, a, dans la préface du catalogue de l'exposition, retracé brièvement la carrière mouvementée. Ces sculptures — grands bas-reliefs et statues largement taillés dans des bois aux teintes chaudes rehaussées parfois de couleurs et d'or, qui décoraient l'entrée de la case de Gauguin aux îles Marquises ; buste colossal taillé dans un bloc de chêne du peintre Meyer de Haan ; vases en forme de cylindres ornés de figures humaines parentes des idoles tahitiennes ; objets divers curieusement ouvragés, parmi lesquels les fameux sabots qu'il s'était fabriqués à Pont-Aven — ; ces céramiques,

(1) Dont M. Goulinat lui-même a donné le détail dans un intéressant article publié dans la revue *Beaux-Arts* (n° du 15 janvier dernier).

(2) Ce curieux journal, écrit par Gauguin dans sa retraite de Tahiti, a été publié il y a trois ans par la maison Crès en une jolie édition définitive, où ont pris place un chapitre préliminaire et des poèmes de l'ami de Gauguin, le poète Charles Morice, ainsi que des bois dessinés et gravés d'après Gauguin par M. Daniel de Monford.

d'une invention et d'une matière non moins savoureuses; ces monotypes, d'une si grande allure décorative; ces xylographies, tirées d'après des bois creusés comme des bas-reliefs et qui, « sortant du sal métier ordinaire et retournant au type primitif de la gravure », expliquait Gauguin lui-même, semblent, en effet, taillés par quelque artiste du XIV^e siècle qui aurait vécu en Polynésie; ces manuscrits enluminés de barbares et somptueuses compositions; enfin, les peintures appartenant au musée, parmi lesquelles le très beau *Cheval blanc* et la *Belle Angèle* qui y sont entrés récemment et que nous avons décrits à ce moment (1), montraient dans tout leur jour, la richesse et l'originalité d'invention, la puissance et la grandeur de style, du décorateur-né que fut Gauguin.

A cette exposition va succéder celle d'un ensemble d'œuvres du peintre belge Henri de Braekeleer (1840-1888) dont on a déjà admiré au Jeu de Paume en 1923 les merveilleuses qualités du luministe. Nous en reparlerons dans notre prochaine chronique.

§

Deux autres expositions rétrospectives, celles de **Delacroix** à la galerie P. Rosenberg et de **Courbet** à la galerie Bernheim jeune, auront également fermé leurs portes avant la fin de février. La première, organisée au profit de la Société des Amis du Louvre, groupait quarante peintures et trente aquarelles ou dessins prêtés par le Louvre et divers collectionneurs français ou étrangers, où toutes les époques de la vie du maître étaient représentées par des morceaux de choix : tels le merveilleux petit portrait de Delacroix en Hamlet appartenant à M. Paul Jamot et plusieurs autres de lui-même, dont celui du Louvre; un curieux portrait de son frère le général Charles Delacroix, assis dans la campagne; le très beau portrait de M^me Riesener; une délicieuse réduction, exécutée en 1844, de la *Mort de Sardanapale*; deux esquisses du beau plafond de l'Hôtel de ville de Paris et du *Justinien* de la Cour des Comptes brûlés par la Commune en 1871; des toiles venues des Musées de Bordeaux (*La Grèce expirante*, un *Marocain de la garde du sultan* et un *Lion*), de Metz (*La Montée au Calvaire*) et d'Arras (*Disciples et Saintes Femmes relevant le corps de saint Etienne*), l'*Enlèvement de Rébecca*

(1) V. *Mercure de France*, 1^er août 1927, p. 702-703.

du Musée du Louvre, les *Femmes turques au bain* de la collection du comte Pecci-Blunt, l'*Empereur du Maroc passant la revue de sa garde* de la collection Eugène Mir, réduction du célèbre tableau du Salon de 1845 qui est aujourd'hui au Musée de Toulouse, une toile d'un éclat lumineux, *Chevaux sortant de la mer*, prêtée par un amateur suisse M. Emile Staub, les *Arabes en voyage* de la collection Henri de Rothschild ; deux nus délicats : *Le modèle Rose* et *Le lever* ; les meilleures des aquarelles exécutées au Maroc que possède le Louvre, etc. (1).

L'autre exposition réunissait, à l'occasion du cinquantième anniversaire de la mort de Courbet (décembre 1877), une soixantaine de toiles, en général peu connues, et d'autant plus intéressantes, du maître d'Ornans, où, à côté de morceaux assez ordinaires, figuraient des pièces de premier ordre par la beauté de la matière et la qualité de la facture, tels un *Portrait de vieux paysan* en gilet rouge qui avait la saveur d'un Primitif, des études pour les *Demoiselles des bords de la Seine*, une exquise petite toile : *Femme se coiffant*, et un *Taureau blanc*, de la collection Bunau-Varilla, qui est un étonnant chef-d'œuvre.

§

La rapidité avec laquelle il nous a fallu rendre compte de l'**Exposition de la Révolution fançaise** dans notre dernière chronique nous a fait commettre une erreur : ce n'est pas à la Convention, mais au Directoire, qu'est due la création de l'École polytechnique. Nous ne sommes pas fâché d'ailleurs de l'occasion qui nous est ainsi donnée de reparler de cette exposition, où nous voudrions signaler plusieurs pièces intéressantes que le manque de place nous avait fait passer sous silence : d'abord (dans la première vitrine immédiatement à gauche de l'entrée) les *Mémoires* autographes de Talleyrand, ouverts à la page où celui ci raconte l'accident, causé par la négligence d'une bonne, qui le rendit boiteux et, en décidant de son entrée dans les ordres,

(1) Il convient de signaler à propos de cette exposition, une charmante édition publiée chez Crès, dans la collection « Peintres et Sculpteurs », de l'admirable lettre de Baudelaire au rédacteur de *L'Opinion nationesale* sur Delacroix, qui constitue, comme on sait, une des études les plus compréhensives qu'on ait écrites sur le maître dont il faisait avec Le Brun et David un des trois phares de la peinture française. Cette brochure est accompagnée de quarante belles reproductions hors-texte des principaux chefs-d'œuvre de Delacroix et de croquis répartis dans le texte.

orienta sa carrière — et, par suite, notre propre histoire — dans le sens que l'on sait ; — la lettre pleine de dignité de Necker à Louis XVI en réponse au congé signifié par celui-ci ; — la lettre du marquis de Dreux-Brézé à Bailly pour interdire aux députés du Tiers-état l'entrée de l'Assemblée nationale ; — le journal où, sous le titre *Mes loisirs*, le libraire parisien J.-P. Hardy notait les événements « tels qu'ils parviennent à ma connaissance » et qui contient un précieux récit de la prise de la Bastille ; — la gravure de la « machine proposée à l'Assemblée nationale pour le supplice des criminelles (*sic*) par M. Guillotin » ; — deux dessins de Jacques Bertaux représentant les préparatifs de la Fête de la Fédération et, plus tard, le renversement de la statue équestre de Louis XIV ; — un autre curieux et naïf dessin où un garde national de service au Temple, B. Lequeu, a figuré la famille royale réunie dans la cour, avec ces mots : « Je les ai vus là » ; — les registres où s'inscrivaient les engagements de volontaires ; — ceux des interrogatoires des accusés traduits devant le tribunal révolutionnaire ; — l'arrêté du Comité de Salut public ordonnant de séparer le dauphin de sa mère ; — l'arrêt qui envoie à la guillotine la du Barry ; — l'émouvante lettre de la princesse de Monaco à Fouquier-Tinville avant de monter sur l'échafaud pour le prier de remettre à ses enfants un billet avec ses cheveux coupés par elle (un dessin inachevé l'accompagne) ; — le décret ordonnant la destruction de la ville de Lyon ; — une lettre de Carrier informant la Convention de la noyade, commandée par lui à Nantes, de cinquante-huit prêtres réfractaires ; — une lettre de condoléances de Robespierre à Danton qui venait de perdre sa femme, où il l'assure qu'il l' « aime plus que jamais et jusqu'à la mort ; » — des portraits au crayon, saisis sur le vif par Gabriel, de membres de la Convention et du cordonnier Simon ; — dans le domaine des lettres et des arts : le *Charles IX* de Marie-Joseph Chénier ; le *Voyage du jeune Anacharsis* de l'abbé Barthélemy, dont le buste par Houdon se voit non loin ; la notice des œuvres d'architecture et de sculpture réunies au dépôt national des Petits-Augustins, par le gardien de cet établissement Alexandre Lenoir (dont le buste est également ici), qui par son zèle allait en faire le noyau du futur musée de la sculpture française du Louvre ; un curieux dessin de ballon dirigeable à rames ornant un album anonyme relatif à la construction de cette machine.

AUGUSTE MARGUILLIER.

## *ARCHÉOLOGIE*

O. Seron : *Suresnes d'autrefois et d'aujourd'hui,* chez l'auteur. Ecole Jean Macé, à Suresnes. — Léon Gosset : *Quartier Latin et Luxembourg,* Hachette.

Parmi les monographies des villes et communes du département de la Seine, **Suresnes d'autrefois et d'aujourd'hui**, que vient de publier M. O. Seron, instituteur du lieu, est un ouvrage abondant et très heureusement documenté. Suresnes apparaît assez tard dans les annales de la région, et le lieu qui devait être le foyer industriel et métallurgique que l'on sait fut aux vieilles époques, et dès les Mérovingiens, une des possessions de l'abbaye de Saint-Germain-des Prés qui y eut haute, moyenne et basse justice. On y trouve plus tard la redevance annuelle d'un pain et d'une chandelle par habitant marquant la vassalité du lieu.

Suresnes fut érigé en paroisse en 1062. Mais le grand fait de l'époque fut une innondation en 1080 dans toute la région.

En 1130, le village fut la proie du fameux *mal des ardents* qui y fit des ravages comme à peu près dans tout le pays.

Au XIII^e siècle, les religieux de Saint-Germain-des-Prés, tout en restant seigneurs suzerains, cédèrent en fief toute une partie de leur terre de Suresnes à une famille noble qui en prit le nom.

Pendant la Guerre de Cent Ans, les soldats anglais et navarrais de Charles le Mauvais saccagent le village et brûlent son église.

Les Parisiens, sortis de la ville pour chasser ces féroces mercenaires, furent massacrés au nombre de 700.

Avec les guerres de religion, les habitants de Suresnes obtinrent de Charles IX l'autorisation de fortifier le village comme on avait déjà fait pour Argenteuil sous François I^er. Il y eut donc un mur avec fossés, ponts-levis, tourelles, etc., de la *Porte de la Seigneurie* à la *Porte de Dessus-l'Eau.*

La soldatesque de Henri de Béarn (combattant pour son royaume) s'en empara pourtant (1590), brûla des moulins et en grande partie l'église avec des habitants qui s'y étaient réfugiés.

A la veille de la Révolution, l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, qui avait toujours la suzeraineté du lieu, y exerçait encore son droit de banalité pour la cuisson du pain. On sait qu'il y eut à ce propos de longues discussions et remontrances formulées dans une requête à Monseigneur l'Intendant de la Généralité de Paris.

En 1793, la misère était grande. Les salaires étaient au minimum

et le pain cher. On nous donne les prix auxquels étaient payés les ouvriers : Tailleurs de pierre : 3 livres 10 sols par jour. — Tailleurs d'habits : 3 livres 5 sols. — Maçons : 2 livres 5 sols. — Plâtriers : 2 livres 5 sols. — La semaine d'une blanchisseuse : 6 livres. — Le mois d'un charron : 27 livres ; d'un charretier : 24 livres ; d'un perruquier : 18 livres. — L'année d'un jardinier ou d'un vigneron : 180 livres ; etc.

Le 20 brumaire, le Conseil Communal de Suresnes décide que désormais le tutoiement sera seul employé. Déjà *Monsieur* et *Madame* avaient été remplacés par citoyen et citoyenne.

En 1824, un événement qui émut tout le pays fut un vol sacrilège à l'église Saint-Leufroy, suivi de la cérémonie expiatoire et réconciliatrice — et qui est bien d'ailleurs caractéristique de cette période. Lors de la révolution de 1848, des troubles se produisirent à Suresnes. On envahit, pilla et saccagea la propriété du baron de Rothschild. Dans la période moderne, on peut signaler surtout la grande inondation de 1910. Il y eut dans la petite ville jusqu'à 1 m. 25 d'eau sur les quais; toutes les rues du bas furent inondées et on n'y allait qu'en bateau ou sur des passerelles C'est à peu près tout ce qui se rencontre d'intéressant au point de vue historique.

A propos de Suresnes, on parle encore de la justice seigneuriale d'autrefois. Il y avait un *Prévôt*, qui était à la fois avocat et greffier et se trouvait assisté d'un procureur, d'un lieutenant et huissier.

L'église Saint-Leufroy de Suresnes, qui ne fut jamais un édifice remarquable, n'ayant que l'intérêt de son ancienneté, puisqu'elle remontait au xe siècle, fut abattue à l'époque moderne. On peut voir encore quelques pierres sculptées servant de bornes au coin des rues de la Gauchère et des Puits, derniers vestiges de la vieille église.

Parmi les vieilles maisons du lieu, on peut citer celle qui fait le coin des rues de Saint Cloud et Pierre Dupont. Elle possède d'anciennes caves voûtées à plusieurs étages, très profondes et remarquables. On peut citer encore quelques vieilles maisons pittoresques de la rue de la Huchette et de la place Trarieux (Cour des Miracles).

Le volume de M. O. Seron est abondant, mais c'est surtout un recueil. Il sera sans doute très utile aux historiens de l'avenir

pour lesquels, en somme, il aura amassé des matériaux et collectionné une intéressante illustration documentaire

CHARLES MERKI.

## CHRONIQUE DE GLOZEL

L'esprit de Glozel ; ses titres scientifiques. — Une adresse au docteur Morlet. — Les fouilles de Puyravel. — Le procès Fradin-Dussaud. — Le déclassement de Glozel.

### L'esprit de Glozel. — Ses titres scientifiques (1).

Paris, le 22 novembre 1927 (lettre adressée au Dr Morlet).

Mon cher Docteur,

Je vous serais obligé de transmettre la lettre suivante à votre dévoué et intelligent collaborateur E. Fradin, dans lequel M. Vayson de Pradenne et M. Dussaud viennent enfin de reconnaître le célèbre *Esprit de Glozel.*

Cordialement à vous :

J. LOTH.

Paris, le 22 novembre 1927.

Cher Maître,

Avec une modestie dont il y a aujourd'hui bien peu d'exemples, vous vous êtes dérobé jusqu'à ces jours derniers à la curiosité de vos contemporains. C'est en vain que le monde savant multipliait les recherches sur tous les points du territoire français, pour découvrir le mystérieux personnage qui se cachait sous le surnom : L'*Esprit de Glozel.* Un détective d'une extraordinaire perspicacité, d'une acuité de vue sans rivale, au prix des plus patientes et des plus subtiles investigations, a réussi, enfin, à percer votre anonymat ; l'**Esprit de Glozel**, auquel en raison de l'étendue et de la profondeur de ses connaissances, de la remarquable maturité d'esprit dont il donnait tant de preuves, on aurait attribué un âge avancé, qu'on se serait volontiers représenté sous les traits d'une sorte de Mathusalem, c'est vous, tout jeune, à peine sorti de l'adolescence, qui l'incarnez !

Je ne veux pas être des derniers à saluer en vous un nouveau Pic de la Mirandole ; son auréole pâlit déjà devant la vôtre.

(1) M. Loth s'est proposé de faire éclater sur le ton humoristique, la parfaite absurdité de l'accusation de faux lancée contre le jeune laboureur E. Fradin, tout en mettant en relief les principales caractéristiques de la station de Glozel. Il ne peut que regretter qu'un savant de la valeur de M. Dussaud se soit associé à une accusation dont la primeur revient à M. Vayson de Pradenne.

D'autres se sont fait un nom dans des branches spéciales des connaissances humaines : vous, vous déployez dans toutes une égale maîtrise. Franchement, vous êtes universel : préhistorien, merveilleux graveur, zoologiste, linguiste, mythologue, céramiste, anatomiste, chimiste, ingénieur des mines, vous faites preuve, dans la fabrication des milliers de pièces que vous avez fait sortir du sol, d'une habileté de main, d'une dextérité qui tiennent du miracle. Enfin, vous êtes un incomparable magicien.

Préhistorien très averti, vous choisissez dans le vaste champ de la préhistoire, une période encore en partie mystérieuse, présentant de graves problèmes à résoudre, notamment celui de l'*hiatus*. Vous comblez enfin le fameux *hiatus*, le fossé profond qui séparait le paléolithique du néolithique et que les découvertes de Piette n'avaient fait qu'atténuer. Les Glozéliens sont bien les héritiers des Magdaléniens. Comme eux, ils cultivent l'art qu'on croyait disparu et qui était le trait le plus frappant de la civilisation magdalénienne, l'art de la gravure animale.

Et c'est ici que se révèle en vous, avec une audace savante, un merveilleux artiste graveur, doublé d'un zoologiste et d'un paléontologue, au fait des moindres détails de la structure d'animaux disparus depuis bien des milliers d'années.

A tout point de vue, votre gravure sur galets du renne, dans diverses attitudes, est un coup de maître. Je n'en veux pour preuve que la gravure du *renne marchant*. On aurait pu vous soupçonner de l'avoir copié ; on l'a même dit. Mais vous lui avez donné une inflexion du cou, qui, d'après le jugement des plus grands zoologistes du pays des rennes, la Norvège, prouve qu'il est en marche. Il faut que le graveur, dans lequel nos plus grands artistes reconnaissent un maître, l'ait eu sous les yeux dans cette attitude ; un des plus grands graveurs de Paris déclare formellement que c'eût été autrement une tâche au-dessus de ses forces.

Vous établissez ainsi clairement que la station de Glozel remonte à une époque où le renne vivait encore, c'est-à-dire à l'époque *azilienne*. Mais comment avez-vous eu connaissance de cette particularité du renne en marche ? Je vous soupçonne d'avoir quelque correspondant complaisant en Norvège qui vous aura fourni un dessin approprié à vos vues.

D'autres gravures du renne témoignent d'un art consommé,

par exemple celle de l'avant-train du renne gravé sur galet, découvert par un membre de la Commission internationale.

Vous avez formé, semble-t-il, des disciples qui vous feront honneur : la gravure du cheval sur la hache polie aux deux extrémités de Chez-Guerrier est, paraît-il, un chef-d'œuvre d'autant plus remarquable que l'artiste s'est bien gardé de représenter une espèce de nos pays : c'est un cheval de la race des chevaux sauvages d'Amérique, qu'il a choisi. On vous doit, par-dessus tout, une découverte qui bouleverse toutes les théories concernant l'origine et la marche de la civilisation. L'écriture, dont on allait chercher l'origine en Egypte et en Babylonie, c'est à notre chère Gaule que vous en restituez l'invention.

La constitution de notre alphabet glozélien témoigne d'une connaissance très-étendue de tous les alphabets linéaires connus. Vous avez puisé dans les alphabets linéaires les plus anciens de l'Egypte, du monde égéo-crétois, de la Phénicie, de l'Ibérie, sans oublier les pays balkaniques. Vous avez même retrouvé les débuts de l'écriture glozélienne, la plus archaïque et la plus complète de toutes, dans des gravures de l'époque paléolithique.

La divination se mêle chez vous à la science. Avant qu'on ne sût que le B manquait dans les alphabets phénicien et ibérique, vous avez publié des tablettes où cette lettre manque également, comme l'a établi M. Salomon Reinach.

M. Walz, professeur à la Faculté des Lettres de Clermont, avait cherché vainement dans les inscriptions ibériques un caractère qu'il avait découvert sur une poterie : il l'a trouvé sur vos tablettes !

Paléographe expérimenté, vous avez su donner à vos caractères une forme qui exclut toute idée d'emprunt, tout en assurant leur parenté avec les alphabets les plus archaïques connus.

Votre céramique est la plus étonnante qu'il y ait en Europe.

Vos vases à masque néolithique caractérisé par les arcades sourcilières saillantes, les orbites des yeux, un nez décharné, l'absence de bouche, sont plus archaïques et plus expressifs que ceux de la Troade. On ne peut plus songer, comme l'a fait Schliemann pour les vases d'Hissarlick II (Troie) à la tête de chouette ; c'est à la mort qu'ils font penser et c'est une représentation de la mort que vous aviez en vue, obéissant à une concep-

tion des plus élevées et des plus conformes aux croyances de vos Glozéliens.

Mais un de vos chefs-d'œuvre, ce sont vos idoles phalliques monosexuées ou bisexuées.

Tout d'abord, vous établissez que, contrairement à la doctrine reçue, l'origine de l'idole à masque néolithique, dont on suit les représentations depuis l'Orient jusque dans l'île de Bretagne, ne doit pas être cherchée en Asie-Mineure, mais qu'elle se montre en Gaule à une époque bien antérieure, donnant ainsi raison à M. Salomon Reinach contre la plupart des archéologues. Il ne s'agit pas non plus d'une idole féminine : il y a plus et mieux.

Très au courant de la mythologie et du folklore, en général, mais en particulier des mythes et cultes de la Grèce antique, partant de l'idée que, suivant des conceptions primitives, *phallus* et *tête* devaient être associés, vous avez imaginé et réalisé une idole en argile, dont on chercherait en vain un exemplaire dans l'univers entier, d'un symbolisme saisissant et singulièrement éloquent. Réunissant *phallus* et *tête à masque néolithique*, vous faisiez de l'idole la déesse de la mort et de la vie. Pour vos Glozéliens, comme pour beaucoup de peuples de l'antiquité, les morts sont muets, mais ils voient ; ils vivent d'une vie mystérieuse. S'ils ne croient pas à une résurrection véritable et complète — ce que vous nous laissez ignorer — ils semblent croire à la continuation de l'existence ; c'est pour se mettre, eux et leurs morts, sous la protection de la grande Déesse qui gouverne ce monde et l'autre, que vous leur avez fait accumuler les *ex-votos*, dans le sol sacré de Glozel. Le *Champ des morts* est pour eux, sans doute, comme pour les premiers chrétiens, un véritable *cœmeterium* (dortoir).

L'art de la gravure animale, si bien représenté à Glozel, qui semble avoir pour but, comme à l'époque paléolithique, la multiplication magique des animaux représentés, formant une partie importante de la nourriture des habitants et dont les os ou les bois étaient utilisés pour divers usages, accentue l'impression que Glozel n'était pas seulement un cimetière, mais aussi un sanctuaire où les vivants venaient se livrer à des pratiques rituelles dont ils espéraient tirer pour eux-mêmes de grands avantages.

Vous vous êtes surpassé dans la conception qui a présidé à la représentation de l'idole qualifiée par le Dr Morlet d'idole à

*masque postérieur* (2). On voit, au *recto*, uniquement les organes génitaux, le membre viril, les glandes génitales et une fente vulvaire prouvant le double sexe et, au verso, la tête, toutefois avec le masque néolithique sans bouche, et au-dessous encore, les organes génitaux. Il y a là une sorte d'équivalence entre le membre viril avec les organes génitaux seuls, et la tête à masque néolithique, sans bouche ; ne vous seriez-vous pas inspiré d'un travail récent de l'allemand K. Preisendanz, intitulé *Akephalos, Der Kopflose Gott* (3) (Acéphale, le Dieu sans tête), ou plutôt de l'ouvrage, dont il s'est inspiré lui-même, du Norvégien S. Eitrem (4), où se trouve précisée l'équivalence du membre viril et de la tête représentant le corps tout entier ?

Sur toutes les idoles à masque néolithique, vous avez voulu que s'érigeât, au-dessus de l'œil droit, le prolongement phallique.

Pour accentuer encore l'impression d'antiquité des poteries diverses et idoles, vous vous êtes bien gardé de les cuire sérieusement ; vous les avez simplement *dégourdies* à feu libre ; on les dirait séchées au soleil.

Vous êtes un habile anatomiste. Ne voulant pas que vos Glozéliens apparussent à nos yeux *diminués* en quoi que ce soit, vous avez réussi, avec une rare délicatesse de touche, sans appuyer, à présenter leur membre viril très au complet, si bien que le Dr Morlet, ancien pro-secteur d'anatomie à l'Ecole de Médecine de Clermont, n'a pas eu de peine à établir que les Glozéliens ne pratiquaient pas la circoncision.

M. Vayson de Pradenne, ingénieur-conseil, a dû reconnaître en vous un collègue, un ingénieur auquel l'Etat serait bien inspiré de faire appel. Vous avez imaginé et creusé des tunnels si bien dissimulés et si étroits, quoique appropriés à vos vues, qu'on ne les a pas découverts ou qu'on les a pris pour des trous de taupes. C'est au point que M. Butavand, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, et M. Schopfer, ingénieur en chef de la Cie des Tramways de Nice et du littoral, ingénieur conseil du département des Alpes-Maritimes, se sont obstinément refusés à croire à leur existence.

(2) *Mercure de France* du 15 octobre 1927, p. 340, fig. 3 et 4.
(3) *Beihefte zum alten Orient*, 1926, heft 8, p. 7.
(4) S. Eitren, *Beitrage zur griechischen Religions geschichte*, II, 1927, p. 34 et suiv.; 29 et suiv.

Cependant, c'est par ces tunnels, assure M. Vayson de Pradenne, que vous vous êtes glissé pour construire sous terre deux tombes composées de gros blocs sans ciment. Par des prodiges d'acrobatie, vous avez réussi à y introduire un grand nombre d'objets, jusqu'à 121, dans une des deux tombes jusqu'ici découvertes.

Il faut croire qu'en chimie vous possédez des secrets que la science ignore encore. Vous avez, en effet, réussi à fossiliser des ossements humains frais ou ne remontant pas à une haute antiquité. L'analyse d'un morceau de fémur humain rapporté de Glozel par le professeur Mendès-Corréa, au laboratoire de Porto, prouve qu'il était arrivé à un tel degré de fossilisation qu'il était de l'époque préhistorique.

Je ne veux pas savoir où vous vous êtes procuré ces ossements humains ; je suis même étonné que vos ennemis ne vous aient pas encore accusé d'assassinat.

Nous avons vu que vous aviez le don de divination, mais par-dessus tout, vous êtes un magicien comme le monde n'en a jamais connu. Vous avez hypnotisé, envoûté bon nombre de savants archéologues, d'une expérience indiscutable, ayant exécuté ou dirigé des fouilles importantes. Pratiquant devant eux des fouilles dans ce sol que vous aviez remué de fond en comble, sillonné même de tunnels, vous êtes arrivé à leur faire croire qu'il n'avait pas été remanié, qu'il était absolument vierge! Ils l'ont attesté dans des rapports signés de leur main. Il y a plus fort : le Dr Morlet, excellent observateur, a fouillé pendant deux ans, presque tous les jours à vos côtés ; il ne s'est aperçu de rien !

M. C. Jullian s'est trompé de sexe : ce n'est pas une sorcière qui a opéré à Glozel : c'est un sorcier, et ce sorcier, c'est vous.

Patriote, voulant assurer à la France une gloire nouvelle, vous avez réussi à en faire le berceau de la civilisation qu'on plaçait jusqu'ici en Extrême-Orient.

Par un sentiment de piété en quelque sorte filiale, vous l'avez localisé dans votre pays natal, dans le village même de vos pères.

Le petit ruisseau du Vareille, qui borde le *Champ des morts*, deviendra bientôt aussi célèbre que le grand et prestigieux Nil.

Votre grand-père peut être fier de vous.

Nul doute que la reconnaissance nationale et l'admiration du monde savant ne se manifestent bientôt par des témoignages

éclatants, par un monument entre autres destiné à perpétuer votre renom.

On verra s'élever sur la place publique de Ferrières-sur-Sichon, votre commune natale, un monument à votre gloire dont les frais auront été couverts par une souscription internationale. Toutes les sociétés archéologiques de France s'empresseront d'y apporter leur contribution, au premier rang la Société d'Emulation du Bourbonnais qui n'hésitera pas, cette fois, à sacrifier ses 50 fr. (5).

Le jour de l'inauguration sera un beau jour, un jour glorieux entre tous. L'Institut, les corps savants de France et de l'étranger tiendront à l'honneur de s'y faire représenter. Vous songerez naturellement, le Dr Morlet et vous, pour la bénédiction du monument, à M. l'abbé Breuil, qui a témoigné tant d'intérêt pour la station de Glozel. Nul n'est mieux qualifié que lui pour procéder à cette cérémonie, assisté de ses thuriféraires habituels. C'est un honneur auquel il ne saurait se dérober.

Les Eyzies ont leur musée ; Glozel, autrement important, doit avoir le sien. Le prestige de la science française exige qu'il soit en rapport avec le rôle capital que vos découvertes lui ont assuré dans la Préhistoire. Ce sera un lieu de pèlerinage pour tous ceux qu'intéressent notre lointain passé et l'histoire même de la civilisation.

Le conservateur en est tout désigné : ce ne saurait être que vous.

Permettez-moi, Cher Maître, en raison des agréables, mais trop rares relations que nous avons eues ensemble, de vous adresser, avec mes félicitations, mon salut le plus cordial.

J. LOTH
Membre de l'Institut,
Professeur au Collège de France.

§

**Une adresse au Dr Morlet.** — On vient de rendre public le document suivant :

Décembre 1927.

Les soussignés, académiciens, professeurs, conservateurs de musées ou ingénieurs :

Ayant assisté aux fouilles de Glozel ;

(5) Cette Société, en 1924, avait refusé à E. Fradin 50 francs qu'il demandait pour des fouilles, montant de deux journées d'ouvrier.

Ayant constaté que le gisement est vierge de tout remaniement, que les objets découverts sont authentiques et antérieurs à l'âge des métaux;

En présence d'attaques que rien ne justifie :

Assurent le Dr Morlet de leur vive sympathie, de leur haute estime;

Et espèrent, pour l'honneur de la science et pour la vérité, que le scepticisme opposé à ces découvertes mémorables ne fera de tort qu'aux sceptiques.

Ils protestent d'avance contre tout projet d'exproprier le terrain de Glozel et de retirer au Dr Morlet le profit moral de ses découvertes.

S. REINACH, de l'Académie des Inscriptions ; J. LOTH, de l'Académie des Inscriptions, professeur au Collège de France ; ESPÉRANDIEU, de l'Académie des Inscriptions ; C. DEPÉRET, de l'Académie des Sciences ; AUG. AUDOLLENT, doyen de la Faculté des lettres de Clermont ; J. LEITE DE VASCONCELLOS (1), directeur du musée ethnologique portugais ; MENDÈS-CORRÉA, professeur de l'Université de Porto ; ANATHON BJŒRN, musée préhistorique d'Oslo ; Dr MAYET, de l'Université de Lyon ; A. VAN GENNEP, conseiller à l'Institut de coopération intellectuelle de la Société des nations ; P. VIENNOT, chef des travaux de géologie appliquée à la Faculté des sciences de Paris ; F. BUTAVAND, ingénieur en chef des ponts et chaussées.

§

**Les fouilles de Puyravel.** — On sait qu'une galerie souterraine a été découverte aux environs de Glozel, près de Ferrière-sur-Sichon, à Puyravel. Lors du dégagement de l'entrée de cette grotte artificielle, des fragments de briques molles, mi-cuites et cuites avaient été trouvés, ainsi que deux galets basaltiques, gravés de figures animales dans le style de Glozel et dont l'un présentait des signes alphabétiformes. Des fouilles ont été entreprises à Puyravel. Le 12 février, le Dr Mayet, chargé de cours de paléontologie à l'Université de Lyon, M. Frédéric Roman, professeur de géologie à la même Université, M. F. Gomez Llueca, archéologue et paléontologue de Madrid, M. Archena, directeur des fouilles de Solutré, et le Dr Morlet ont mis au jour un petit galet allongé, à tranchant poli, et un autre galet plat de

(1) M. Leite de Vasconcellos accompagne sa signature de la réserve suivante : « En ce qui concerne la date du gisement, j'ai dit plusieurs fois à M. Morlet que je pensais qu'il y trouverait un jour du métal. Comme cette opinion est devenue publique, et que je la maintiens encore, je ne pourrais déclarer ici le contraire ».

pierre noire qui montrait une gravure d'animal qui fut reconnu pour un félidé. Le 19 février, M. Depéret, membre de l'Institut, en compagnie du Dr Morlet et du propriétaire du terrain, M. Fradin-Rougère, a découvert non loin de l'entrée et, sous une couche d'éboulis tombée du plafond et cimentée par de l'argile, à environ 40 centimètres de profondeur, un magnifique galet portant d'un côté une tête de cheval et, au revers 28 signes alphabétiformes identiques à ceux de Glozel ; puis, un galet rond couvert des mêmes signes. En avant de la grotte, sous la chaussée de la tranchée d'accès, à un mètre cinquante de profondeur, on a exhumé toute une série d'objets : une hachette en roches locales, un galet orné d'une tête de cheval, un disque central, des bracelets de schiste, tous gravés de signes glozéliens.

M. Depéret a déclaré que les découvertes de la grotte de Puyravel étaient de nature à confirmer d'une manière irréfutable l'authenticité du gisement de Glozel.

§

**Le procès Fradin-Dussaud.** — Le procès en diffamation intenté par les Fradin à M. Dussaud, membre de l'Institut, doit venir (si la date n'en est pas reculée) le 29 février à la 12e chambre. Me José Théry, avocat du *Matin*, cité à comparaître aux côtés de M. Dussaud, déposera à l'audience des conclusions dont voici les principales :

Attendu que si, dans le cas soumis au tribunal, la vérité des imputations considérées comme diffamatoires ne peut être établie, le tribunal a le droit d'ordonner toutes mesures d'instruction de nature à l'éclairer sur la bonne foi des défendeurs, la gravité de la faute commise et l'étendue du préjudice allégué par les plaignants ;

Attendu qu'à ce sujet on ne pourrait songer à demander au tribunal d'intervenir dans les discussions archéologiques, savantes et passionnées, auxquelles, dans le monde entier, a donné lieu le gisement de Glozel, mais que, en demeurant dans les limites du procès, il est permis de solliciter une expertise purement scientifique, ayant pour objet de rechercher, à l'aide des procédés de la science moderne, appliqués chaque jour par les services d'identité judiciaire, si les objets enfouis dans le gisement de Glozel sont de fabrication récente :

Attendu que cette mesure, indispensable pour préparer une décision éclairée et dont les conséquences seront d'une importance considérable,

ne peut être combattue ni par MM. Fradin, ni par M. Dussaud, puisqu'elle est le seul moyen péremptoire d'établir la bonne foi de chacun d'eux (et, éventuellement, l'importance du préjudice subi) ;

Attendu que le *Matin*, fidèle à son rôle d'informateur impartial, insiste pour que soit ordonnée cette mesure qui, en dehors des discussions théoriques d'archéologie, doit fournir des renseignements rigoureusements scientifiques et décisifs, sur lesquels le tribunal pourra statuer ensuite en pleine connaissance de cause.

Subsidiairement, avant faire droit, nommer trois experts avec la mission suivante : se transporter à Glozel et, en présence des parties, ou elles dûment appelées, faire procéder, aux endroits qu'ils choisiront, dans les terres de MM. Fradin, à des fouilles, en s'entourant de toutes les précautions pour conserver, dans la mesure du possible, l'intégrité des objets découverts et les préserver de tous contacts susceptibles d'entraver les études dont ils devront être ensuite l'objet ;

Recueillir, avec les mêmes précautions, lesdits objets, ainsi que le sol et les végétations les enveloppant :

Procéder ensuite, en employant toutes les ressources de la science moderne, notamment les méthodes de l'identité judiciaire, à l'examen microscopique, physique, chimique et bactériologique des objets, du sol, des végétations et de toutes matières y attachées ;

Rechercher si les caractères, signes ou dessins tracés sur les objets, ainsi que les tailles et trous, ont été faits avec un outil en métal. S'agissant d'ossements, en rechercher l'âge par tous les procédés d'analyse et d'examen ;

Dire, après ces travaux et examens, si ces objets ont, certainement été travaillés et enfouis là où ils furent trouvés à une date antérieure à plus de dix années du jour de leur découverte ;

Dans l'affirmative, dire si le travail et l'enfouissement sont très anciens et, sans en déterminer la date précise, indiquer le nombre minimun d'années auquel ils remontent certainement.

§

**Le déclassement de Glozel.** — A la suite du refus de la Commission de classement de donner suite à l'instance de classement ouverte par le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, le terrain de Glozel redevient libre. Le travail des fouilles y recommencera prochainement, en dehors de toute ingérence gouvernementale.

## *NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES*

### L'aube d'un Académicien (Essai de mise au point).

Mon cher Directeur,

Je détache de mes *Aventures de l'Esprit*, encore inédites, ces pages qui me semblent d'actualité, dans l'espoir d'éclairer un point d'histoire littéraire.

Je lis dans *le Crapouillot* :

C'est à cette époque que M. Valéry eut l'idée assez nouvelle pour un poète (formé il est vrai à l'Agence Havas) de mettre sa valeur littéraire en société anonyme. Des bénévoles courtiers volaient de salon en salon, brandissant des bulletins de souscription. Une petite société fut alors constituée de quelque vingt bibliophiles qui put être certaine de recevoir tous les livres sans exception de M. Valéry en un format spécial, et servait une rente annuelle au « poète pur ». Ne pouvant en République quémander une pension comme il l'eût fait sous un Roi, M. Valéry n'hésita pas à mettre son génie en actions — dont il percevait avec exactitude les coupons (1).

Je ne crois pas à l'astuce financière dont on accuse Paul Valéry, et pour cause : ce projet fut non de lui, mais de moi.

Je l'avoue en toute humilité — car, maîtresse d'une idée au départ, on ne sait comment elle se comportera à l'arrivée. Mais, à ce moment-là, l'activité me tentant plus que la philosophie, je trouvais avec Paul Valéry lui-même, qu'il y avait urgence à le tirer d'embarras.

Paul Valéry, cherchant en toute chose une raison intellectuelle, n'en trouvait aucune à ses difficultés. Ce n'était pas le moment de lui exposer une de mes croyances préférées, qui se trouve dans ce résumé :

Malchance = Maladresse.

Mais me rendant compte que les écrivains qui ne sont ni pornographes, ni aventuriers, ni « pot-boilers » n'arrivent pas à vivre de leur métier, je travaillais un projet — qui consistait à leur faire gagner du moins autant que leurs confrères des professions libérales : les peintres et les sculpteurs. — Les éditions de luxe n'étant pas un moyen sûr pour rapporter à l'auteur autant que la vente d'un tableau ou d'une sculpture,

(1) *Le Génie Commercial de M. Paul Valéry*, par Galtier-Boissière, *Le Crapouillot*, Noël, 1927.

il fallait inventer autre chose. — Me passionnant, je tâtonnais dans l'extravagant

Une élite intellectuelle, internationale, une entente à travers divers langages. Sympathie, télégraphie sans fil, réceptivité des ressemblances et des différences de la grande famille des esprits unie au delà des frontières. Civilisation dressée sur le seul droit qui lui reste : celui de s'exprimer, de désavouer les gaffes et les ruines passées et futures de ceux qui ne peuvent la représenter.

Se maintenir, en attendant de pouvoir s'imposer. Etre « plus qu'une ville — un nom ».

Projeter ces noms qui font valoir un pays et un temps, libérer leur énergie, faire preuve de leur excellence. Qu'ils prennent la parole, puisque seuls ils sont capables de la renouveler, de la vitaliser, de la créer durable, d'en marquer les cerveaux en formation.

Sauvons le tabernacle où survit l'essence d'un peuple, sa suprématie ; portons-le à travers les déserts. Parmi nos devoirs dispersés, celui-ci est avant tout sacré, c'est aussi le plus *intéressé*. Mais il est difficile de comprendre un intérêt si élevé parmi tant d'intérêts immédiats.

Les rois qui choisissaient des écrivains capables de prolonger et d'augmenter leur royauté, les patrons d'autrefois, savaient-ils bien la sage spéculation qu'ils faisaient ?

Mais existe-t-il encore des patrons pour les écrivains ? Nous intéressons-nous à eux au point de soulager leur existence matérielle au profit de leur œuvre ? Je questionne cet endroit vulnérable de l'être, cet appendice moderne des poids et mesures, besace de cuir, carnet de chèques, devenu, certes, l'organe le plus sensible et le plus surveillé du composé humain — trop peu humain !

Y a-t-il une élite capable d'entourer, de protéger ceux qui l'honorent ? Sommes-nous encore une élite agissante ? Ou bien nos admirations sont-elles de la pose, du snobisme ?

« Je voudrais tant faire quelque chose pour les arts, pour le talent de X. » — ne serait-ce que cri de ventriloque impossible à localiser !

Ou bien sommes-nous un petit nombre sincère de lecteurs et d'écrivains unis les uns aux autres par les lois de l'échange ? Sommes-nous deux parties indispensables d'un même tout ? Et vou-

lons-nous que la partie créatrice, expressive de nous-mêmes, subsiste et soit notre porte-parole ?

Dans ce cas, utilisons les meilleurs cerveaux, aidons-les à se produire pour nous. Ne les laissons pas s'abîmer dans des tracas où ils n'ont que faire. Qu'ils s'usent au meilleur emploi d'eux-mêmes et afin que nous puissions en faire notre profit !

Que certains artistes trouvent dans un double métier un développement à leur talent et un emploi de leur vitalité est si indiscutable que nous ne voulons apporter notre attention qu'au cas contraire. Il y a aussi ceux qui n'ont pas un talent suffisant pour s'y consacrer d'une façon absolue. Dans bien des cas, une liaison difficile avec la muse vaut mieux qu'un mariage, sera plus productive. Il faut user de beaucoup de sagacité dans la gérance du génie !

D'ailleurs, la muse véritable de l'écrivain, c'est le lecteur, partie réceptive de lui-même où il essaie ses trouvailles, passivité prédestinée qu'il féconde de son esprit. Cette liaison est stimulante pour tous les deux.

L'échange entre le patron et l'artiste étant moins direct qu'autrefois perd son côté servile et obligatoire. Il y a une chance plus grande d'union.

Réalisons cette union par un patronage collectif exercé en faveur d'écrivains qui méritent d'être élus. Et montrons-nous dignes de nos préférences, assumons-en la responsabilité par quelque acte de foi et de forme qui nous lie les uns aux autres.

Je propose au Comité un projet de souscription. — Que ceux qui veulent devenir les actionnaires, les patrons de cette richesse intellectuelle, s'inscrivent.

Puis, comme Paul Valéry me semblait un cas type et le moment propice, je précisai mon projet pour en faire un premier essai sur ce premier des affligés mal rémunérés.

A Bel Esprit, Belles Lettres.

Ayant reconnu qu'il n'y a plus de « patrons » pour les écrivains, que le public généralement ne fait vivre que la littérature à son niveau, que les « Prix » ne servent qu'un temps, — nous, amis des Belles Lettres, avons résolu de fonder une association, nous engageant à souscrire annuellement 30 actions de 500 francs, soit 15.000 francs par an à verser à l'auteur élu. (Cinq personnes peuvent se partager au besoin une action.)

Les actionnaires d'un cerveau : mine productive, selon leur espoir,

de richesses intellectuelles, libèrent,au profit de tous, un talent *éprouvé* et donnant de sérieuses garanties.

— D'ailleurs n'est-il pas plutôt du ressort de ce nouveau genre d'actionnaires de spéculer sur des intelligences que sur d'autres entreprises commerciales et également mystérieuses ?

Il reste à déterminer comment ce patronage collectif assurera le rendement d'une œuvre dont il se déclare l'exigeant consommateur.

Il est dès à présent entendu que l'auteur offrira, en guise de dividende, à ses souscripteurs, la primeur de ses causeries, écrits, etc... essayera ses idées sur ces privilégiés à qui il donnera également un tirage à part imprimé à leur nom de toute édition à paraître, et dont le manuscrit sera tiré au sort, chaque actionnaire ayant autant de chances qu'il représente d'actions, etc..., etc...

Les actions sont payables dès à présent jusqu'à concurrence de 15.000 francs par an.

Un actionnaire peut céder des actions, mais il en reste responsable vis-à-vis du Comité.

Si la somme de 15.000 francs est dépassée, le surplus sera voté en faveur d'un deuxième candidat, d'un troisième, etc...

ADHÉSION :
(à signer et à renvoyer à M. Paul Valéry
40, rue Villejust, Paris, XVI^e)

Je, soussigné, m'engage à souscrire actions (chaque action consistant en un versement annuel de 500 francs au nom de M. Paul Valéry), M. Paul Valéry devant rendre compte des sommes reçues au Comité. Je m'engage également, en cas de résiliation forcée, à assurer à l'Association un autre souscripteur qui en continuera le paiement annuel.

Signature :
Adresse :

Ezra Pound, le poète américain, toujours généreux envers ses confrères souvent ingrats, se passionna aussi sur ce projet, et nous rêvâmes de le communiquer à l'univers.

Mon Temple à l'Amitié devait en être le sanctuaire.

Ezra Pound, voulant nommer Eliot à la candidature de l'entreprise outre-Manche, fit un papier analogue à celui que je soumettais à Paul Valéry et choisit pour son Comité Richard Aldington et May Sinclair, — deux écrivains gagnant leur vie comme lui au dur labeur trop peu rétribué des belles-lettres.

Nos deux premiers candidats, Valéry et Eliot, se trouvèrent assez inquiets, je crois, de cette initiative. C'est plutôt leur résis-

tance que celle des souscripteurs que nous eûmes à vaincre. Valéry jugeait moins effarants des dîners payants pour l'entendre discourir. — Pourquoi pas un cachet de pianiste !

Il avait peut-être pressenti le reproche qu'on lui ferait six ans plus tard.

« Faire quelque chose pour Valéry » était devenu le mot d'ordre de tout un déclanchement du mécanisme humain. Ayant demandé à des milieux littéraires et mondains d'y participer, je reçus entre autres une réponse de « La Maison des Amis des Livres » : Adrienne Monnier organiserait un groupe analogue de son côté... Puisque nous avions « l'admirable idée de créer un mouvement qui s'imposait », elle allait reprendre ses efforts, mais ne croyait pas qu'il fût possible de fusionner avec nous, ses amis étant plutôt « des artistes et universitaires sans grandes ressources qui ne pourraient participer dans la mesure fixée », etc...

J'avais déjà réuni une liste des souscripteurs pour Paul Valéry, d'autres attendant le choix d'un auteur qu'ils lui préféraient, lorsque je reçus un mot de son ami Lucien Fabre, qui avait « quelque chose d'urgent à me dire au sujet de P. V. ».

La prescience de ce dont il s'agissait me venait d'un propos répété : le Comte Ch. de P., son sang champagnisé à vif, avait énoncé que c'était honteux qu'une étrangère s'arrogeât le droit de secourir un des leurs !... (?)

Lucien Fabre m'attendait. Congestionné de son importance, il m'exposa les désirs d'autres amis de Paul Valéry, ainsi que de la *Nouvelle Revue Française*, de prendre l'affaire que j'avais organisée et de m'en soulager pour la mener, eux, à bonne fin. — Et mes souscripteurs ? — Plusieurs étaient déjà avisés, et d'accord avec lui. — Les autres, dis-je, pourraient peut-être nommer de suite un deuxième candidat, puisque le premier se trouve en si bonne voie. Voyons... il y aurait Fargue.

Puis, en guise de plaisanterie, j'ajoutai : — Ou pourquoi non vous-même, Monsieur Fabre ?

M. Fabre se rengorgea : — « Evidemment... », et quitta mon salon plein de son propre bruit, — suivi d'un sourire qu'il ne perçut pas.

Peu de jours après, nous reçûmes un mot de Gallimard. Il avait revu M. Fabre ; il était entendu qu'ils « s'occuperaient

personnellement de donner à M. Paul Valéry le moyen de poursuivre son œuvre ».

Que la rivalité fût un stimulant plus efficace que l'admiration ou l'amitié n'avait rien pour m'étonner. Je me réjouis donc que s'en émût qui de droit !

Puis vint une lettre de la Princesse B., ma compatriote, souscripteur principal, me priant de déjeuner chez elle à Versailles. J'y retrouverais Valéry, Fabre, Fargue, Larbaud, Cocteau, Gallimard, etc. Je devais déjà avoir connaissance de l'idée de Fabre pour Valéry, idée qui, elle ne l'oubliait pas, n'aurait jamais pu paraître sans moi, etc.,.

Puis une autre lettre de la même, unie à celle de Gallimard, finit de me rassurer : « La combinaison Gallimard pour aider Valéry jusqu'à concurrence de 15.000 francs par an se réalisait. »

Je suppose qu'ils ont — en me dégageant — tenu à tout jamais parole. Que le nécessaire soit fait sans moi rentre si bien dans mes visées que je mis une entière complaisance à leur laisser en assumer la charge.

Les répercussions se faisaient déjà sentir. Lady R., patronne des lettres, moins récemment que sa cadette la Princesse B. (laquelle, auparavant toute dévouée aux arts plastiques, ne s'était encore que peu divertie à la littérature), Lady R., mue sans doute par le projet concernant son concitoyen Eliot, pour, contre, et avec lui, créa une revue à Londres, *The Criterion* (qu'elle vient imprudemment d'abandonner avant que de son côté la Princesse B. se soit départie à Paris de sa revue *Commerce*.)

Il est permis de se repentir d'une mauvaise action, mais il est parfois dangereux envers son propre prestige de renoncer à une bonne action !

...Et c'est ainsi qu'un charmant poète mineur, qu'on a eu tort d'essayer de rendre majeur, dut marquer le pas à la fortune imprudemment dérangée pour lui.

NATALIE CLIFFORD-BARNEY.

## CHRONIQUE DE BELGIQUE

LIVRES BELGES : Albert Guislain : *Après Inventaire*, La Renaissance du Livre. — Les écrivains de *La Nouvelle Equipe*. — La Revue *Anthologie* et *M. Georges Linze*. — Jan Milo : *Vol à Voile*, Ed. de la Vache Rose. — Armand Sauvage : *Perspectives*, Editions Centrales. — Fernand Rigot : *Terres sans*

*eaux*, La Revue sincère. — Marcel Thiry : *L'Enfant prodigue*, Ed. Georges Thône. — Mémento.

L'auteur d'**Après Inventaire**, M. Albert Guislain, appartient à la génération de 1890 comme les jeunes gens interrogés par Agathon en 1913. Sous forme de lettres adressées à un ami français, il apporte sa contribution tardive, mais éloquente, à la célèbre enquête et, parce que belge et d'après guerre, son témoignage mérite qu'on s'y attarde.

Bien que d'éducation française, M. Albert Guislain ne cherche pas à dissimuler ses origines. Il les affirme dès les premières pages de son ouvrage, non comme on pourrait le croire pour s'en excuser, mais par souci de loyauté, voire avec une sorte d'orgueil. Malgré tout ce qu'il doit à la France, ce Belge se sent en effet le descendant de Thyl Ulenspiegel et il le proclame sans ambages. Il y a quinze ans, il y aurait mis moins d'empressement. Car comme tant d'autres de ses compatriotes qui se croyaient en exil dans leur pays, il fut de ceux qui se gaussèrent d'Edmond Picard, défenseur passionné de « l'Ame Belge » dont il était de bon ton de nier l'existence avant la terrible aventure de 1914. Est-ce dans les leçons de la guerre que M. Guislain prit conscience de sa nationalité ? Sans doute, aux premiers coups de feu se rendit-il compte de la fragilité des tours d'ivoire où, comme beaucoup de ses contemporains, il s'était dédaigneusement réfugié. Mais c'est surtout après guerre, quand la fraternité occasionnelle des champs de bataille céda la place aux intrigues politiciennes, que M. Guislain, libre d'illusions et instruit par une dure expérience, dut se sentir tout à coup lié de chair et d'esprit à sa terre natale. La Belgique n'avait-elle pas héroïquement prouvé son existence et le sang de ses fils ne délimitait-il pas à jamais ses frontières ?

Quelles que soient les raisons de sa conversion, M. Guislain, qui n'a d'ailleurs rien d'un nationaliste, s'efforce dans *Après Inventaire* de nous dépeindre au mieux les phases de son évolution spirituelle et, grâce à la lucidité qu'il y déploie, nous le suivons de son enfance à l'heure présente, dans les moindres méandres de sa vie morale. De 1900 à 1914, il passe par tous les enthousiasmes et toutes les préoccupations des collaborateurs d'Agathon. L'enseignement de l'Athénée qu'il fréquente est identique, ou peu s'en faut, à celui des lycées, et pour être d'esprit plus rétif que

leurs confrères français, ses maîtres n'éveillent pas moins en lui d'innombrables curiosités qui, contrecarrées par les programmes scolaires, orienteront, comme bien on pense, sa frémissante intelligence vers la disparate des paradis sans barrières et des enfers sans gardiens.

Période de stériles découvertes, mais surtout période d'assouplissement intellectuel qui contribuera à la stabilisation d'un cerveau où Baudelaire, Rimbaud et Verlaine, ces dieux d'alors, trouveront sans peine un autel?

Cet antiromantique — car comme tous les jeunes hommes de sa génération, M. Guislain se croit tel — aboutit ainsi à l'édification d'une chapelle lyrique que désaffecterait avec raison le classique qu'il se souhaite. Car ce qu'il appelle antiromantisme et qu'il oppose à la grandiloquence des modèles dont se sont inspirés ses devanciers, est la résultante d'une bravade bien plus que l'aboutissement d'un vœu délibéré. Féru de dureté nietzchéenne, comme le veut la mode, cet adolescent s'asservit certes à une discipline qui le défendra, croit-il, des pièges où churent ses prédécesseurs. Mais de ces prédécesseurs, c'est moins la doctrine que le gilet rouge qu'il méprise et, tout comme les collaborateurs des Keepsakes que galvanisait la nostalgie d'un Musset ou la mélancolie d'un Lamartine, il canalise ses inquiétudes vers l'enchantement du *Voyage*, la détresse du *Bâteau ivre* et la foi naïve de *Sagesse*. Au reste, comment ce Flamand épris d'images, et qu'étrangle à certains jours le poing forcené de la foi, renoncerait-il sans se renier lui-même à la magie des mots, si proche de celle des couleurs qu'il admire chez les peintres de son pays ?

Cependant, il flaire le danger et ne tarde pas à réagir contre les tentations de son démon intérieur. Mais où trouver l'antidote du poison qui lui brûle les veines, où découvrir l'eau lustrale dont son âme autant que son esprit a besoin ? Sera-ce dans la terrible lucidité stendhalienne ou dans l'ironie désespérée de Laforgue ? Hélas, un sentimentalisme impénitent a tôt fait d'abolir cette fragile conquête intellectuelle. Le mystique qui survit en lui, comme chez tout vrai Flamand, s'insurge contre les maîtres qu'il se propose : « Tombeau caché sous les fleurs », s'écrie-t-il devant l'œuvre d'Anatole France dont il exècre l'agnosticisme et parce qu'avant M. Massis, il a repéré d'instinct les chausse trapes

diaboliques des *Nourritures terrestres*, il s'écarte avec horreur d'André Gide. Il ne pouvait d'ailleurs en être autrement. L'honnêteté foncière de sa race réprouve les propos des docteurs trop subtils et, à la manière de son ancêtre Ruysbroeck, il en redoute « la fausse douceur qui souille les fruits ou les gâte complètement ».

Nous sommes avant tout, écrit M. Guislain, des poètes et des peintres, mais point des philosophes. Nos mystiques eux-mêmes cessent rarement d'être pittoresques et réalistes.

Il aurait pu ajouter que si nos mystiques sont peintres et poètes à leur façon, nos peintres et nos poètes sont toujours plus ou moins mystiques. Cette mysticité leur tient lieu de philosophie et satisfait tant bien que mal leur appétit d'absolu.

Comme on s'en est aperçu, M. Guislain lui-même, malgré le masque dont il s'affuble, n'est point parvenu à se libérer de ses fantômes. Non qu'il l'avoue comme un Maeterlinck, un Elskamp ou un Verhaeren. Bien au contraire, il s'en défend et rejette le secours de la foi que lui propose, parce qu'il le connaît bien, son ami français. S'il admire l'éthique chrétienne sous maints de ses angles, elle « éveille en lui une répulsion spontanée et quasi physique. »

Et en ceci, il est bien le fils de Thyl Ulenspiegel. Resterait le communisme, qui a conquis à ses mirages plus d'une âme inquiète : Il n'y trouve guère plus d'attraits. « S'il n'était pas mâtiné de divagations orientales et de ce machiavélisme que les Germains ont pratiqué pendant la guerre, il ne serait pas impossible de faire vers lui un pas décisif. »

Il semble ainsi, qu'après avoir frappé à la porte de tous les asiles, M. Guislain, en proie à un besoin de certitude sans cesse renaissant, doit se trouver assez désemparé au milieu des branchages morts de son jardin désert. On imagine malaisément une intelligence de cette qualité ayant fait le tour des choses et se complaisant parmi des décombres. Pour cet esprit de haute lignée, en lutte constante avec lui-même et qui se dévore sans trêve au profit de chimères de plus en plus décevantes, dans quelle terre ou dans quel ciel retentira donc la voix salvatrice ?

Hélas, ce n'est ni dans le ciel ni sur la terre qu'il entendra son appel ! Vague écho de fumeuses doctrines, c'est de la poussière des livres, de ces livres à travers lesquels M. Guislain, sa vie

durant, s'est obstiné à dépister le visage de la vérité, que surgira, balbutiant, lamentable et inutile, le verbe prétendument décisif.

Au passé, écrit M. Guislain, nous emprunterons ce qu'il nous offrira de meilleur et laisserons là le reste, avec le parti pris de satisfaire et d'élever le plus grand nombre possible d'hommes à cette conception idéale de la solidarité humaine ; nous leur dirons les bienfaits du stade et de la palestre et nous leur ferons comprendre, en même temps, la noblesse du métier qu'ils exercent. Le sentiment et l'intelligence...
Je conclurai plus tard.

Pitoyable pirouette de dilettante s'effondrant dans un humanitarisme de réunion publique ; pathos d'Auguste Comte et de Proudhon, dont ne se contenterait même plus un auditoire d'université populaire ; billevesées de prophète saisi à la gorge par la vie et dérobade finale devant les portes prêtes à s'ouvrir d'un illusoire Chanaan ; en un mot, toutes les piperies du pire romantisme, voilà sur quoi se clôture ce livre stérile et douloureux.

M. Guislain ne pouvait pas mieux étayer les reproches qu'adresse à sa génération la jeunesse d'aujourd'hui. Farci de littérature, il fait faillite dès qu'il s'avise de s'installer au rude comptoir de la vie, et parce qu'il a méconnu sa vraie raison d'être, asservi à des méthodes d'emprunt son tempérament et soudoyé, pour qu'ils l'abandonnent, ses guides naturels, il aboutit à un effroyable néant spirituel dont il s'efforce en vain de nous dissimuler les abîmes. Et c'est dommage, car par son accent véridique, sa subtilité analytique, son style incisif, le charme de ses images et la poignante détresse qu'il dégage, *Après Inventaire* demeure un précieux document de l'inquiétude contemporaine.

A coup sûr, il ne reflète qu'un des aspects et non le plus récent de cette inquiétude, et il sera intéressant de connaître l'accueil qui lui sera fait dans les milieux de **La Nouvelle Equipe** où s'escrime à la recherche d'une direction, sinon d'une morale, un groupe de jeunes gens unis dans la foi catholique, mais curieux de questions plus immédiates. Néo-thomistes, c'est sous l'angle de la croyance qu'ils jugent les œuvres et les hommes. Mais concients des difficultés de l'heure, ils apportent dans leurs recherches un désintéressement à peine obnubilé par leurs postulats et une sincérité sans réserve. Leur apriorisme une fois admis, on ne

peut qu'admirer la multiplicité des horizons qu'ils explorent. Ils sont parmi les rares intellectuels belges s'évadant des petites spéculations égotistes pour s'astreindre à la solution de hauts problèmes et, si on ne compte jusqu'ici parmi eux aucun poète ni romancier de premier plan, ils ont déjà fourni à la philosophie et à la critique quelques recrues de choix. Pour ne parler que d'ouvrages récents, **Art et Sainteté**, où M. Yvan Lenain réfute non sans ingéniosité certaines théories de M. l'Abbé Bremond, et **Tendances de l'Architecture contemporaine**, de M. Arnold de Kerckove d'Ousselghem, sont marqués au coin de la plus subtile analyse.

Pour dédaigner l'apologétique, les jeunes Liégeois de la revue **Anthologie** n'en sont pas moins animés du désir de faire leur trouée dans le monde pensant. A la vérité, *Anthologie* ne compte qu'un collaborateur, M. Georges Linze, les autres dont le nom figure à son sommaire n'y jouant qu'un rôle assez effacé. *Anthologie* est le type de la petite revue héroïque d'avant-guerre. Mensuelle, elle paraît sur six à huit pages et contient dans chaque numéro, à côté de quelques poèmes et de notules critiques, une profession de foi de son directeur. M. Georges Linze aime la phrase éloquente et brève. On le sent dévasté par un idéal un peu confus qu'il ne parvient pas toujours à formuler, mais qui témoigne d'une incontestable noblesse.

Réaliste comme tous les « moins de trente ans », il ne cherche ses dieux ni dans les théogonies ni dans la littérature. Autant que sa phrase, ses ambitions sont directes et synthétiques : la vie moderne, ses agitions, ses fièvres et ses découvertes, les spectacles de la rue, les pulsations de l'univers et les aspirations de l'humanité sont parmi ses thèmes préférés. Mais à la manière d'un ingénieur qui schématise un gratte ciel en trois traits, M. Linze, autant par peur de l'éloquence que par souci d'enclore un monde dans une formule, cristallise les idées les plus complexes dans des poèmes directs, calqués, dirait-on, sur les haï-kaï dont ils possèdent toujours la concision et maintes fois le pittoresque. D'année en année, M. Linze, qui a déjà fait paraître plusieurs ouvrages, garrotte davantage son lyrisme et dans son dernier opuscule, **Avis et force de ce temps**, il se limite à une suite d'aphorismes épinglés de temps à autre d'une image éclatante. Fût-elle, comme c'est le cas ici, concertée au profit d'un

enrichissement spirituel; une telle économie verbale n'est pas sans péril. « Notre cérébralité s'adapte au phénomène ingénieur », déclare M. Linze. C'est fort possible, mais ce n'est pas une raison pour préférer le rythme d'un marconigramme à celui des *Stances à Villequier*.

Pareil reproche ne peut point s'adresser à M. Jan Milo qui dans les poèmes de **Vol à Voile** s'abandonne comme un jeune faune à l'ivresse de vivre. Les chants qui lui montent aux lèvres n'ont certes pas toujours un sens précis et l'on aurait beau jeu à vouloir en dénouer les arabesques. M. Milo rit, danse, rêve et vole. Cela suffit pour faire un poète. Dès lors, pourquoi lui infligerions-nous la perruque de Boileau ?

Nous n'en affublerons pas non plus M. Armand Sauvage, l'auteur de ces délicieuses **Perspectives** qui ont trouvé chez nos lettrés un succès mérité. Bien qu'écrites en prose, ces *Perspectives* font souvent figure de poèmes et il n'est point de plaisir plus vif que d'en effeuiller les secrètes cadences. D'une fantaisie alerte et malicieuse, nuancée parfois de mélancolie, ces petites rêveries, serties avec amour par un maître joaillier, étincellent de tous les feux de l'esprit.

Avec MM. Fernand Rigot et Marcel Thiry, nous revenons à des poètes sollicités par un but précis, et captifs l'un et l'autre de la même chimère. Comme **Terre sans eaux** du premier, **L'Enfant prodigue** du second célèbre le thème du départ qui, après avoir hanté Charles Baudelaire, dévore l'esprit de tous ses fils. Motif fécond en variations, chez quel poète d'aujourd'hui ne le retrouve-t-on pas ? Si M. Rigot nous l'offre pour la première fois, M. Thiry en a fait la base même de son œuvre et les trois recueils qu'il nous a donnés jusqu'ici résonnent de ses appels. Pour M. Rigot qu'il leurre encore de ses tentations, il reste le seul « Sésame, ouvre-toi » des Eldorados Pour M. Thiry, qui « pâlit au nom de Vancouver » et qui parcourut le monde sur de « plongeantes proues », il n'est plus, hélas, qu'un vieil opium dont la vie quotidienne a épuisé les sortilèges. Mais pour l'un comme pour l'autre, il demeure un précieux ferment lyrique.

Moins souples et d'une ligne plus austère que ceux de M. Thiry, les poèmes de M. Rigot exhalent, même dans leurs maladresses, un poignant pathétisme et, quoique souvent rivés au sol par une

recherche exagérée du pittoresque, ils sont d'un artiste et sentent leur race.

Ceux que M. Thiry groupe sous le signe de *L'Enfant prodigue* sont d'une déconcertante habileté et d'un grand charme. Tantôt assonancés, tantôt strictement rimés, ils possèdent une grâce subtile qui n'exclut pas toujours une certaine préciosité Préciosité de bon goût d'ailleurs et qui ne fait qu'aiguiser l'incomparable sensibilité du poète. Dans les recueils précédents de M. Thiry, cette sensibilité n'était troublée que par des vagues remous auxquels le poète opposait l'émoi attentif de son âme ingénue. Dans *L'Enfant prodigue* surgissent des tentations plus précises et une hallucinante sensualité dont il ne se défend plus guère. L'érotisme d'Henry Bataille a filtré dans le sang du disciple de Jules Laforgue, et Klingsor a définitivement vaincu Parsifal.

La signification des poèmes de *L'Enfant prodigue* autant que leur rythme s'en ressent. Une mollesse ambiguë en alanguit la ligne. La rime s'y dissout et les images s'imprègnent d'une équivoque nonchalance. C'est d'un art délicieux, un peu trouble, un peu pervers, un peu déliquescent et qui n'est pas sans danger.

Mémento — MM. Robert De Geynst et Odilon-Jean Périer publient le *Livret I*, où Mme Marie Gaspar signe des vers exquis.

Sous la direction de M. Lucien François paraît la revue *Echantillons* On y trouve de beaux vers de M. O. J. Périer, des proses de MM. Fernand Rigot et Marcel Thiry et de curieux dessins de M. Jean Cocteau.

*Le Rouge et le Noir*, groupement analogue au *Club du Faubourg* et que préside avec une autorité souriante M. Pierre Fontaine, convie depuis quelques mois le public bruxellois à des réunions bi-mensuelles où l'on discute, avec la passion qui convient, des problèmes d'actualité.

Signalons enfin la naissance de *L'Epoque*, journal littéraire bi-mensuel dont les six premiers numéros attestent le beau zèle et les louables ambitions.

GEORGES MARLOW.

## *LETTRES ANGLAISES*

Frank Harris : *La vie et les Confessions d'Oscar Wilde*, traduction de Henry D. Davray et Madeleine Vernon, « Mercure de France », 2 vol.

Il entre dans les attributions du titulaire de cette rubrique de rendre compte de l'ouvrage de Frank Harris : **La vie et les**

**Confessions d'Oscar Wilde**, et il se trouve qu'il a collaboré avec Mme Madeleine Vernon pour établir la version française. La situation est embarrassante. Mais il est aisé de deviner mon opinion sur ces deux volumes ; si, après quinze ans d'intervalle, je me suis remis à la traduction, il a fallu vraiment pour m'y déterminer que l'œuvre en valût la peine. Néanmoins, j'avoue que je ne l'aurais pas entreprise seul et je ne m'y résolus que lorsque je pus compter sur la coopération de quelqu'un qui possède une rare connaissance de l'anglais, et qui écrit le français avec une pureté et une élégance remarquables. Chacun de nous peut revendiquer une part égale de la besogne, mais dans le travail de révision, de mise au point du texte français, il me faut convenir que ma collaboratrice s'est montrée d'une exigence implacable et n'a fait grâce à aucune tournure qui eût pu paraître obscure ou négligée. Aussi peut elle se féliciter lorsque la critique souligne les qualités de notre version.

La critique a fait bonne mesure à l'œuvre magistrale de Frank Harris ; je veux dire la critique indépendante, et non celle qui relève de certaines entreprises de publicité et distribue les éloges au prorata du nombre d'annonces payées ou selon que le livre est publié par tel ou tel éditeur. Mais cet effort pour fausser les valeurs ne trompe que pour un temps et le public garde parfois rancune à ceux qui l'ont dupé. Peu nous importe ! Quels qu'aient pu être nos doutes avant d'entreprendre notre travail, et même tant qu'il fut en cours, nous trouvons notre justification dans le bienveillant accueil du public et dans le jugement favorable de la critique.

La preuve ? Elle est claire : bien que l'ouvrage soit en deux volumes et qu'il s'agisse d'une biographie, sa vente se compare à celle d'un roman à succès, et du reste nombreux sont les critiques qui ont dit que *la Vie et les Confessions d'Oscar Wilde* sont d'une lecture plus entraînante qu'un roman, et plus passionnante qu'une biographie romancée. Par exemple, trois jours après la publication, paraissait, dans la rubrique des *Treize* de *l'Intransigeant*, l'appréciation suivante que son admirable concision n'empêche pas de donner une idée complète de l'ouvrage :

On ne saurait trop remercier M. H.-D. Davray et Mme Vernon de nous avoir fait connaître ce livre par leur excellente traduction. C'est la biographie la plus émouvante que l'on puisse lire, auprès de laquelle

pâlissent les meilleures biographies romancées. La raison en est simple. Frank Harris a connu Wilde, et parle d'un homme qui revient de l'Enfer — enfer des passions, enfer des geôles...

M. Frank Harris n'est point un bénisseur. Il n'admire pas aveuglément son ami. Il s'en faut. Mais devant les tortures physiques et morales que la plus honteuse hypocrisie infligea à Wilde, devant la lâcheté de ses confrères, l'auteur, bouleversé, se révolte. Et l'on rougit, comme lui, que les hommes soient ainsi et toujours des loups pour l'homme. Le récit de la vie de Wilde, l'évocation de son charme personnel, l'étude des milieux mondains et artistiques d'Angleterre au temps de sa splendeur et du procès de l'écrivain forment des pages dont certaines — la tragédie de la prison — sont inoubliables. Les dernières années et leurs confidences si douloureuses ne sont pas moins émouvantes. Et nous ne parlons pas du courage que montre M. Frank Harris dans ses jugements sur les êtres et les lois, ni de son cœur si noblement passionné qu'on sent battre dès qu'on ouvre son livre.

En janvier, le Comité de l'association de la Critique Littéraire classa *La Vie et les Confessions* dans le choix de lectures qu'il recommande. On ne s'en étonnera pas en parcourant les extraits qui suivent et que nous empruntons à quelques-uns des comptes rendus qui nous sont parvenus :

Frank Harris, témoigne Pierre Mille dans *La Dépêche* de Toulouse, est non seulement un des plus beaux écrivains dont puisse s'honorer la littérature anglo-saxonne contemporaine, mais un des caractères les plus fiers, les plus droits, les plus indépendants qui soient au monde. Un bel exemplaire de l'humanité supérieure.

A propos de ce « beau livre, si franc, si vrai », M. Henri de Régnier écrit dans *le Figaro* :

M. Frank Harris, romancier, essayiste et journaliste de grand talent... a conservé des souvenirs qui, par leur précision et leur véracité, forment un document de vif intérêt et qui nous offre les renseignements les plus sûrs que nous ayons sur la tragique aventure dont le scandale déjà lointain n'est pas encore oublié. M. Frank Harris nous en dit toutes les circonstances et toutes les péripéties. Son livre n'est ni une apologie ni une diatribe, son livre est un témoignage et nous montre, d'Oscar Wilde le plus vrai et le plus vivant portrait qu'on en ait tracé... M. Frank Harris ne se laissa pas plus éblouir par la renommée de Wilde qu'il ne se laissa influencer par sa déchéance. Son impartialité est absolue. M. Harris ne s'interdit pas plus l'admiration que la pitié.

Consacrant en entier un de ses feuilletons de *l'Avenir* à Oscar

Wilde, M. Pierre Lœwel déclare que la biographie de Frank Harris est :

> un livre capital sur la vie de Wilde... il ne cache rien de ce qu'il sait et on peut dire qu'après l'avoir entendu, on a l'impression de s'être formé sur Wilde une opinion définitive.

> Une fatalité pesait sur lui, observe M. Georges Rency dans *l'Indépendance Belge*, et Frank Harris montre comment Wilde avait la prescience du malheur qui allait fondre sur sa vie, et comment le serpent de la crainte ne cessa jamais de se blottir sous les fleurs qui garnissaient sa table. Cette angoisse affreuse, ce sentiment de la déchéance, cette appréhension perpétuelle de la catastrophe, voilà ce qui confère on ne sait quelle satanique grandeur à cette figure tourmentée. Tout cela ressort en belle lumière dans le beau livre de Frank Harris.

Cette impression de fatalité, M. Pierre Audiat la relève aussi, dans *La Revue de France* :

> Livre émouvant et par instants poignant... admirablement complété par *Oscar Wilde, la Tragédie Finale...* l'ensemble forme un drame qui a la grandeur et le caractère morbide de certaines tragédies grecques. Wilde est comme un Oreste couché sous la fatalité de son instinct et ayant conscience de ses « égarements ». De là, une noblesse, une âpreté qui font souvent défaut aux sectateurs, triomphants aujourd'hui, du poète qui écrivit ce beau lamento : *Ballade de la Geôle de Reading*.

Fatalité du destin, en effet, que notre ami Fernand Gregh exprime en des lignes émouvantes, que je me reprocherais de pas citer, et qu'il me le pardonne !

> Je suis ravagé de pitié et d'horreur. Pauvre Wilde ! Avoir été si fier, si orgueilleux, si ivre de la vie et de soi-même, et faire dire de soi partout sur la terre : *Pauvre, pauvre* Wilde ! Quelle cruelle leçon donnée par la vie à l'égotisme ! Et quel vertige l'avait saisi pour s'être précipité ainsi dans l'opprobre et le malheur ! Qui sait ? Peut être l'instinct de *la Ballade de Reading* qui voulait naître ? Il fallut ceci pour cela, et il l'accepta !

> Pauvre Oscar Wilde, dit aussi M. René Thimmy dans *La Rumeur*, il expia cruellement les railleries dont il s'était rendu coupable à l'égard de ses contemporains... Il faut lire l'admirable ouvrage de Frank Harris. Je ne connais pas de tragédie plus poignante... En vérité, ce livre est, dans son exactitude, le roman le plus passionnant que j'aie lu depuis longtemps !

« Livre monumental », déclare le bibliographe de *l'Europe Nouvelle*, qui veut

rendre un juste hommage à M. Henry-D. Davray et Mme Madeleine Vernon pour le grand service qu'ils rendent aux lettres en publiant leur belle traduction de *La Vie et les Confessions d'Oscar Wilde*, par Frank Harris...La plupart des chapitres sont parsemés et enrichis des conversations de Frank Harris avec l'ami des bons et mauvais jours, et qui sont reproduits avec une telle fidélité qu'on y retrouve jusqu'aux gestes, aux exclamations, aux manies de langage de l'incomparable causeur, et qu'on croit entendre sa voix un peu chantonnante et son léger accent irlandais.

M. Louis Laloy consacre en entier un de ses feuilletons de *l'Ere Nouvelle* au livre de Frank Harris, et d'emblée il atteste :

C'est un livre admirable dont M. Henry-D. Davray et Mme Madeleine Vernon viennent de nous donner une traduction à la fois scrupuleusement fidèle et d'un tour bien français, sans rien qui sente le mot à mot, chaque expression du texte trouvant, par les procédés tout différents de notre langue, sa juste équivalence. Cette transposition incombe au traducteur digne de ce nom, et c'est pour lui le premier des devoirs ; mais la plupart en font le cadet de leurs soucis, parce qu'ils ignorent ou la langue de l'auteur ou celle de leurs lecteurs, et le plus souvent l'une et l'autre.

Dans une lumineuse analyse que publie *Le Crapouillot*, J. Lucas-Dubreton assure que :

Tel quel, Wilde restera comme un grand artiste et aussi comme le héros d'une des plus misérables tragédies du dix-neuvième siècle ; et cette tragédie, nous la connaissons maintenant dans ses plus minces détails, grâce au livre de Frank Harris, dont Henry-D. Davray et Madeleine Vernon viennent de donner une traduction étonnamment vivante, cursive, directe, et dépouillée de ces rugosités, de ces aspérités maladroites qui déchirent le lecteur. Nous avons devant nous l'homme Wilde enfin restitué au naturel, nous le suivons dans la courbe de sa vie ; nous le voyons monter, radieux, les degrés de la gloire, et s'effondrer peu à peu dans l'ignominie. Il ne nous dupe point avec des phrases ; car ce sont ses confessions mêmes que nous livre son ami, le grand écrivain, le « shakespearien » Frank Harris.

C'est encore ses six grandes colonnes d'un feuilleton entier que M. Jean Dorsenne consacre à Oscar Wilde dans *La Dépêche Coloniale*. Le préambule indique à quel point le critique a été « empoigné ».

On ne se rend généralement pas compte, dit-il, de la difficulté et de l'ingratitude de la tâche de critique. Parmi la multitude des livres qui paraissent, combien s'en trouve-t-il méritant vraiment d'être lus ?

Mais parfois le critique a sa récompense. C'est quand il découvre l'ouvrage vraiment original, tranchant sur la production ordinaire comme un diamant sur des happelourdes.

Pareille aubaine m'est arrivée dernièrement en lisant *La Vie et les Confessions d'Oscar Wilde* par Frank Harris. Il y avait bien longtemps que je n'avais lu un livre aussi passionnant, aussi émouvant, aussi riche de vie. Comme les meilleurs romans paraissent ternes à côté de ce récit vécu !... Il n'est personne ayant lu cet admirable ouvrage qui ne ressente une profonde admiration et une sincère affection en même temps pour Oscar Wilde et Frank Harris lui-même... M. Frank Harris a écrit là un livre admirable qui fait autant d'honneur à son esprit qu'à son cœur.

Dans *L'Echo d'Alger*, M. François Peyrey consacre deux grandes colonnes de sa remarquable « chronique littéraire » à ce

... récit complet, poignant, pathétique travail de dix ans d'un brave homme et d'un homme brave. Une forte, très forte personnalité, M. Frank Harris... Lorsque vous aurez lu *la Vie et les Confessions d'Oscar Wilde*, vous ressentirez la plus haute estime pour le caractère de M. Frank Harris.

Cette biographie du « poète maudit », écrit mon distingué homonyme M. Raoul Davray, dans *l'Eclair*, de Montpellier,

constitue une relation attachante, fidèle, émouvante, profondément humaine, des dramatiques péripéties de la chute et de la déchéance de l'auteur de *De Profundis*. Le livre de Harris, et les « éclaircissements » de Davray, nous donnent de sa vie sentimentale, de son existence lamentable, de ses années de prison, de sa mort prématurée, une version qui tient le lecteur haletant en mettant à nu une âme singulièrement troublante et étrangement troublée.

Comme Georges Maurevert le résume, dans *l'Eclaireur* de Nice, « M. Frank Harris a certainement écrit une des plus curieuses biographies du monde ». « Livre émouvant et courageux », répète Emile Henriot.

Quand j'ai vu les deux volumes, raconte Jean Vignaud, je me suis écrié : Ils exagèrent ! Et je viens de lire le premier d'une traite, avec une grande émotion... J'ouvrirai demain le second, tant je suis impatient !

J'achève la passionnante lecture de *la Vie et les Confessions d'Oscar Wilde*, écrit à son tour Maurice Renard. Je connaissais assez mal l'aventure d'Oscar Wilde. Je demeure stupéfié de ce qu'elle fut... Peu de livres m'ont laissé aussi confondu... Je vous dois des heures surprenantes...

Je voudrais citer toute une admirable lettre de ce grand et noble écrivain qu'est Maurice Beaubourg ; en quatre pages substantielles, il dit pourquoi « ces deux volumes, pour des raisons presque contradictoires, sont extrêmement prenants et attachants ». Cette lettre est un modèle de critique pénétrante et subtile. Pour Beaubourg, le premier volume,

le plus beau, extraordinairement vivant et puissant, est le procès sans appel de la médiocratie anglaise... Le second volume, aussi révélateur, mais révélateur sur Wilde lui-même, est le procès de celui-ci, après son procès. J'en étais resté à un Wilde n'ayant pas changé depuis le petit livre de Gide et depuis le *De Profundis*. Je croyais qu'ayant découvert en prison « la pitié », il s'était conformé, le restant de sa vie, à cette pitié. Je suis obligé, après la lecture du second volume de Frank Harris, de changer d'opinion sur lui.

C'est à cette même conclusion qu'aboutit José Théry, le brillant avocat des grandes causes littéraires :

Quel beau livre ! écrit-il. Aucun roman, aucun drame imaginés ne l'égalent en grandeur et en intérêt. Oscar Wilde était un artiste supérieur ; par disposition naturelle ou préférence, il exprima son art dans ses actes plus que dans ses écrits, et il se trouve que sa vie, peut-être sans qu'il l'ait expressément voulu, s'est développée de telle façon qu'elle constitue l'un des plus grands drames qu'ait connus l'humanité. Jusqu'ici, pour moi, le drame finissait avec la douloureuse épreuve de la prison ; la suite n'était que la nuit descendant lentement sur le calvaire où tout était consommé. Maintenant, je sais que le drame fut plus complet et vraiment formidable.

Si Oscar Wilde était mort en prison, ou peu après en être sorti, il y aurait déjà une situation tragique composée par la flétrissure et la torture substituées brusquement à la gloire et au luxe. Cependant, le cas n'était pas sans précédents ; après d'autres, Oscar Wilde était

Un aigle foudroyé d'un grand coup de tonnerre,

S'il était resté dans les dispositions affirmées dans le *De Profundis*, s'il avait consacré la fin de sa vie à la contrition et à la pitié, son cas, sans être banal, se fût apparenté à beaucoup d'autres, son épreuve devenant une disgrâce salutaire aiguillant brutalement sa vie dans la bonne voie, au moment où il roulait vers l'abîme.

Mais, — et voilà ce qui est vraiment dramatique et nouveau, — après la flétrissure, après la torture, Oscar Wilde, abandonnant bien vite ses velléités d'amendement, de réparation, se replonge dans le vice, poursuit inlassablement sa dégradation morale et physique,

devient débauché bassement, menteur, escroc, ivrogne, accumulant sur son nom toutes les infamies possibles, comme s'il eût fallu que sa ruine fût totale au point de ne plus laisser la moindre place pour la sympathie et la pitié.

En littérature, en histoire, en religion, les victimes d'un sort cruel, par quelque côté de leur attitude, provoquent l'admiration ou, tout au moins, la commisération. Ils ont été persécutés pour avoir proclamé une grande vérité, exalté de beaux sentiments, ou simplement parce que leurs contemporains étaient cruels et injustes, et leurs noms, loin d'être anéantis par les geôles, les bûchers, les piloris, ont pris leur essor et planent dans le souvenir des hommes. Oscar Wilde, lui, d'abord reçoit le coup fatal dans une aventure sans grandeur, où il joue un rôle antipathique et même ridicule ; et puis, au moment où deux années de souffrance ont transformé son cas, l'ont porté aux sommets que ne peuvent atteindre les sentiments bas et vulgaires, et où il trouvera abondance de respect et de sympathie, puisqu'il apparaît au monde comme une pitoyable victime ayant subi un châtiment hors de proportion avec sa faute, voici que, poussé par le génie de sa perte, il dégringole de ce sommet pour se rouler dans les marécages où il meurt.

Avait-il, dans ses conversations, imaginé une telle tragédie ? Je ne le sais, mais on peut dire qu'il a fait de sa vie le drame le plus effroyable qui se puisse imaginer. Après la dévastation d'une existence splendide, après avoir subi les pires humiliations et les plus cruels traitements, au moment où sur son front va descendre la couronne des suppliciés injustement, il écarte cette couronne et procède à une nouvelle dévastation pour anéantir toutes chances de sympathie et de pitié. Il ne veut pas de la réparation. Il fait penser à un supplicié qui sortirait de son tombeau pour piétiner les fleurs que de pieuses mains y auraient semées.

Après ces citations, je n'ai pas besoin de m'excuser d'avoir passé la plume à tant d'amis et de brillants confrères qui ont apprécié mieux que je n'aurais su le faire cet ouvrage qu'André Billy, dans *l'Œuvre*, appelle « une biographie abondante en faits caractéristiques, une œuvre profondément humaine, pleine de rude franchise et de pitié ».

HENRY-D. DAVRAY.

## *LETTRES ESPAGNOLES*

Francisco de Cossio : *La Rueda*, Imprenta Castellana, Valladolid. — Jean Sarrailh : *Prosateurs espagnols contemporains*, Delagrave. — Mort de Blasco Ibañez.

On peut commencer à prévoir la portée de l'œuvre de Ramón

Gómez de la Serna et des inventions que son imagination et son lyrisme bouleversants ont apportées dans notre conception du monde. Ces effets sont particulièrement sensibles dans **la Roue**, roman que vient de faire paraître le journaliste et ancien directeur du Musée de Valladolid, Francisco de Cossío. En même temps que ce livre témoigne d'un état d'esprit tout ramonien et peut intéresser à ce point de vue, il nous apporte aussi la révélation d'un écrivain extrêmement original, débordant d'esprit et de vigueur.

Livre étrange, qui tient du conte philosophique, du roman-feuilleton et de ces jeux lyrico humoristiques où excelle une certaine littérature d'aujourd'hui. C'est une série de variations autour du thème du déterminisme : Ventura, le héros du livre, est arrivé, par des méthodes mathématiques, à connaître l'avenir. Ni les hasards du jeu, ni ceux de l'amour n'échappent à ses calculs. Son aventure se mêle à celle d'un certain Patricio, personnage extraordinairement vivant et prenant et dont la liberté de caractère n'a d'égale que la liberté et l'autorité des moyens employés par le romancier pour dessiner son portrait. Tout le récit est mené avec une verve et un sens de l'angoisse et du pathétique qui communiquent à sa lecture quelque chose de vertigineux, jusqu'au moment où Ventura, dieu impassible qui préside aux destinées d'autrui, voit enfin apparaître, dans ses calculs, sa propre destinée et l'annonce de sa propre mort.

Les décors où nous sommes successivement transportés sont brossés avec cette sensibilité aiguë, bizarre, toujours émue, avec quoi Ramón considère les fantaisies de l'existence. Certains termes un peu faciles tels que l'adjectif *absurde*, certaines expressions trop courantes telles que : « il n'y avait pas de remède », et qui abondent dans la prose torrentielle et écumante de Ramón, reparaissent ici comme pour bien affirmer cette parenté. On retrouve également parmi les décors du livre — salles de jeu, casinos, plages, champs de course (autant de savoureuses aquarelles) — le cirque, dont l'atmosphère est si essentiellement ramonienne. Et néanmoins le livre de Cossío est d'une fraîcheur et d'une nouveauté délicieuses.

C'est que ces caractères de sensibilité, auxquels Ramón et Cossío donnent aujourd'hui un accent si expressif, ne leur sont point particuliers, mais répondent à un besoin de profondeur

propre au génie espagnol. Tant d'énergie et de richesse dans la sensation, dans la rêverie, dans le caprice ne peut exister que dans ces tempéraments espagnols, si libres, si indépendants, si inquiets de conserver leur intégrité, et dont Francisco de Cossío offre un type particulièrement réussi. Ce fameux sens de l'honneur qui formait le nœud dramatique du théâtre classique a pris aujourd'hui l'aspect de ce sens de l'individuel et de l'humain qu'un livre tel que celui-ci nous restitue avec une force et une noblesse inouïes. Cossío, ici, a mis le doigt sur la grande antinomie du caractère espagnol : ce goût sauvage de la vie indépendante, largement humaine, joyeuse, et qui va jusqu'aux aventures fantastiques et jusqu'à l'extravagance. D'autre part, une conscience profonde, tout orientale, de la fatalité, de l'inutilité de toute chose, du néant universel. Ce mélange d'indomptable gaité créatrice et de désespoir poursuit Patricio dans tous ses gestes, dans tous ses actes, dans cette facilité avec laquelle il joue sa partie, passe par les plus extrêmes changements sociaux, toujours fier, toujours le visage nu, et toujours prêt à affronter la partie suprême. L'âme de son ancêtre, le Sigismond de *La Vie est un Songe*, combat auprès de lui sans doute, dans ce tumulte d'apparences et d'illusions.

Une chaude puissance cordiale émane de ce livre rapide, dense, plein de vie et de mouvement, l'un des plus humains et l'un des plus espagnols qu'il m'ait été donné de lire depuis longtemps. Un tragique mystère nocturne le baigne de toutes parts : c'est la nuit, surtout, que ses héros évoluent, tantôt sous les lustres des salons, sous cette lumière irréelle où l'homme se présente le plus strictement sur la défensive, dans ce costume noir qui lui est ce qu'était leur armure aux chevaliers d'autrefois, tantôt dans la solitude et la fuite des rues sinistres, sous le seul regard des becs de gaz. Tout le livre prolonge cette impression de lutte et d'isolement ; et sous les pages les plus brillantes, sous les images les plus curieuses et les plus charmantes, — et elles sont innombrables, — quelque chose veille de farouche et de concentré. Francisco de Cossío doit être considéré désormais comme un grand écrivain, un des représentants les plus originaux de l'âme espagnole.

§

Il est rare de rencontrer un universitaire capable de faire autre

chose que de répéter les jugements d'un certain nombre de critiques officiellement admis, et qui pense que la littérature est un phénomène continu et non une doctrine fixe. M. Jean Sarrailh, chargé de conférences à la Faculté des Lettres de Poitiers, est cependant un universitaire de cette sorte. Il vient de publier, pour les classes, une anthologie de **Prosateurs espagnols contemporains**, qui est une merveille de clarté, de goût, de sûreté critique, d'équité.

Ceci prouve que, malgré la relativité des jugements humains, un accord peut s'établir, et qu'il est des valeurs qui, pour nouvelles qu'elles soient, ne peuvent manquer de s'imposer. Les meilleurs maîtres de l'Espagne actuelle sont représentés dans cette anthologie par des pages choisies avec délicatesse et des notices excellentes, complètes, fort bien informées. Ajoutons que M. Jean Sarrailh a traduit récemment, et de la façon la plus parfaite, les *Trois Heures au Musée du Prado*, d'Eugenio d'Ors, ce petit manuel d'esthétique concrète qui dépasse de si loin son titre et qui dans ces savoureuses trois heures condense bien trente ans de recherches et de méditations. Espérons qu'Eugenio d'Ors va bientôt être mis à sa place par le public français à côté des grands écrivains espagnols que celui-ci connaît déjà, et qu'on pourra lire bientôt cette belle, spirituelle et profonde *Océanographie de l'Ennui* dont Francis de Miomandre nous annonce la traduction.

§

La figure la plus populaire de la littérature espagnole vient de disparaître, en pleine gloire et en pleine activité. « Ses lecteurs ne l'oublieront pas et ses amis le regretteront toujours », écrivait M. Edmond Jaloux au lendemain de sa mort. **Vicente Blasco Ibanez** laisse, en effet, une œuvre pleine de grouillement et de couleurs dont l'impression reste profonde, en même temps que le souvenir du plus incomparable des amis. Et il fallait connaître l'homme pour mettre à leur vraie place ces romans mélodramatiques et feuilletonesques, mais où l'on retrouve le génie pittoresque et cordial, l'originalité extraordinaire, la vitalité débordante de ce grand vivant. Voyageur, homme d'affaires, tribun, colonisateur, il était, lorsqu'il parlait de lui-même et de son existence intrépide et bariolée, étourdissant de verve et d'une

sorte d'humour goguenard et puissant qui n'était qu'à lui. Le rayonnement de sympathie qui émanait de lui, de son regard et de son geste, était irrésistible, et il fallait admettre, en le subissant, que l'art n'est pas un domaine étroit et où n'entrent que peu d'élus, mais qu'il est juste d'y ménager une place à certaines personnalités uniques qui débordent les cadres de notre goût et de nos exigences. On comprenait alors que la littérature n'avait été que l'une des multiples activités de cet inépuisable et joyeux géant, une des innombrables ressources de son besoin de se répandre et de s'exprimer. C'était un vrai méditerranéen, à l'esprit essentiellement plastique et dramatique, épris de navigation et d'aventure, sûr de lui, plein d'éloquence et de générosité, à la fois ingénu et taillé pour le succès. Il laisse un vide immense auprès de ceux qui l'ont connu et aimé et qui ne retrouveront jamais un tel exemple et un tel réconfort.

JEAN CASSOU.

## *LETTRES PORTUGAISES*

G. Guyomard : *La Dictature militaire au Portugal* ; Les Presses universitaires de France, Paris. — A. France : *A Vida em Flor*, trad. Antonio Sergio ; Casa Fr. Ibero-americana. — Joao de Barros : *Grecia Musa do Ocidente* ; Aillaud e Bertrand, Paris-Lisboa. — Claudio Basto : *A Linguagem de Camilo* ; Maranus, Porto. — V. Nemesio : *Varanda de Pilatos* ; Aillaud e bertrand, Paris-Lisboa. — Severo Portela : *Manhã de S. Joaô* ; Cia Portuguesa Editora, Porto. — Ana de Castro Osorio : *Mundo Novo* ; Cia Portuguesa Editora, Porto. — Mémento.

Dans le but de faire connaître aux Français l'un des pays qu'ils ignorent le plus délibérément et qui leur est pourtant attaché par les liens solides d'une culture ancienne et de la sympathie la plus éprouvée, M. George Guyomard a entrepris de nous révéler la physionomie exacte de la **Dictature Militaire au Portugal**. Appelé à Lisbonne pour prêter l'aide de ses conseils au gouvernement du général Carmona, son cas est d'autant plus curieux qu'il est revenu en France avec des idées parfaitement opposées à celles qui lui avaient dicté son départ. Les circonstances très particulières de son séjour au Portugal lui ayant permis de réunir une documentation suffisamment probante pour étayer une affirmation, il croit pouvoir dire que le péril bolcheviste est imaginaire, que le régime actuel, indirectement issu d'une vague absurde de germanophilie, fait le jeu de l'Espagne, que ce régime n'a qu'un rapport d'apparence avec celui de Mussolini et

ne s'appuie que sur de véritables soviets de lieutenants. Le résultat est une tyrannie démagogique aveugle, qui n'a la confiance de personne.

Cependant, le peuple portugais est un immense réservoir d'intelligence, de savoir et de bon sens. Il se résigne parce qu'il croit manquer d'hommes d'Etat. M. Guyomard affirme qu'une telle opinion est erronée. Selon lui, la *Liga Republicana*, où sont aujourd'hui les membres de la *Seara Nova* (La Moisson Nouvelle) et des hommes tels que MM. Afonso Costa, Alvaro de Castro, Domingos dos Santos, est une pépinière de véritables hommes d'Etat, à l'écart de tous les extrêmes. Et M. Guyomard est heureux de citer à leur propos ce passage d'un article de M. Antonio Sergio, ancien ministre de l'Instruction publique, et l'une des personnalités les plus distinguées du groupe de *Searo Nova* :

Je crois comme Pascal que l'on ne montre pas sa grandeur en se mettant à l'une des extrémités, mais en étant dans les deux à la fois et en remplissant tout l'entre-deux.

L'ouvrage de M. Guyomard constitue le résumé le plus clair que nous possédions sur l'histoire portugaise depuis l'avènement de la République. Il nous semble, toutefois, appeler dans le détail bien des réserves.

Le Portugais, qui n'est pas toujours gai, mais ne manque pas d'esprit, raille volontiers ses gouvernants. Aussi bien, ne devons-nous pas nous montrer trop surpris que M. Antonio Sergio ait songé tout aussitôt à occuper ses loisirs de l'exil dans la méditation d'Anatole France. Devenu directeur, à la Maison d'édition Franco-Ibero-Américaine de Paris, de plusieurs collections, il vient de donner à ses compatriotes une admirable leçon de style, en publiant dans la Bibliothèque des Auteurs choisis la traduction portugaise de *La Vie en Fleur*, qui, dans la série des Mémoires et Souvenirs du Maître, fait suite, comme on sait, à *Petit Pierre* et précède immédiatement *le Livre de mon ami*. Rarement, sans attenter à son génie propre, la langue portugaise épousa si minutieusement les subtiles nuances de la phrase française. Et voilà un grand et salutaire enseignement.

João de Barros, qui aussi fut ministre, un ministre avec des idées, qui aussi est un admirateur de notre culture française, est allé confronter sur place sa conscience d'Occidental avec les

ruines symboliques de la **Grèce, Muse de l'Occident**, et il est revenu ébloui. L'amitié fervente du poète Costas Ouranis lui valut ce voyage, grâce auquel se sont précisées et affermies toutes ses convictions esthétiques. Le voici, par une radieuse matinée d'été, débarquant à Patras, d'où partit il y a un siècle et demi le cri de la résurrection hellénique. Devant cette mer et ce ciel qui fraternisent, le pèlerin-poète comprend la familiarité des Anciens avec leurs dieux. Il évoque en passant la grande ombre de Lord Byron ; mais, soucieux d'abord du problème de l'Occident, il veut retrouver tout de suite l'âme de la Grèce antique, et il se dirige vers Olympie, là où s'est élaboré, dans la fraternité des jeux de sport, le panhellénisme. Les accidents du paysage donnent pour lui un sens aux vieux mythes sacrés de Chronos, de Pélops, de Déméter. Il erre, anxieux, à travers les ruines, explore l'Altis et ses entours, et découvre le sens total d'Olympie dans les sculptures mutilées du sanctuaire. A Olympie s'alliaient étroitement la perfection physique et la culture de l'esprit.

Par une route au long de laquelle on aperçoit presque constamment le visage d'Amphitrite, l'on se rend d'Olympie à la ville de Pallas-Athéné, par la poétique Corinthe consacrée à Neptune, et l'on passe de la Mer Ionienne à la Mer Egée, qui est le vrai miroir vivant de la Grèce. Et voici Athènes couronnée de violettes. La contemplation du paysage, la méditation devant le Parthénon font comprendre au poète la divine Eurythmie, sourire de l'Intelligence. Mais quel contraste à Mycènes ! Voilà le berceau de la Tragédie grecque. Mycènes hallucine comme la tempête. Dans l'atmosphère ensommeillée d'Epidaure, semble persister quelque chose du magnétisme qui rendit célèbre le vieux sanctuaire. A Eleusis, on respire l'âme profonde et mystique de l'Hellade. Le grand collège d'éducation morale de la Grèce était là. Le pèlerin peut maintenant prendre contact avec le moderne Hellénisme. Au café Zacharatos, il rencontre les écrivains et les poètes qui brûlent de s'égaler à leurs immortels aïeux.

Un double projet d'Anthologie portugaise à l'usage des Grecs et d'Anthologie néo-grecque à l'usage des Portugais est incontinent mis debout. Puis, nous prenons contact avec les idées rénovatrices du poète Angelos Sikélianos, qui s'efforce de restaurer la Tradition delphique, pour rendre à la Grèce sa vraie conscience

intellectuelle et morale. De belles et fines pages sur la femme grecque, sur Daphné et le destin de la Grèce, sur la pérennité des qualités de la race hellénique terminent ce beau livre, qui mérite de franchir les frontières du Portugal. João de Barros n'oublie jamais le Brésil, et il pense que la ligne de navigation idéale, pour les pays de civilisation méditerranéenne, serait la ligne Pirée-Naples-Marseille-Lisbonne-Rio-de Janeiro. Evidemment.

Quiconque a souci de pénétrer le génie de l'idiome portugais consultera avec fruit le savant travail de M. Claudio Basto sur **La Langue de Camilo**. L'œuvre critique et folkloristique du directeur de la revue *Lusa* est déjà copieuse et de première importance. Le présent livre fait suite aux travaux philologiques du même ordre : *La Langue de Fialho* et *Eça de Queiros fut-il un plagiaire* ?

Pour M. Basto, Camilo ne brille pas seulement par la richesse inouïe du vocabulaire, mais surtout par l'emploi judicieux, intelligent, harmonieux de chaque mot pris dans sa plus pure acception, en même temps que par le respect absolu des lois syntaxiques et du génie de la langue portugaise. L'éminent ethnographe et philologue observe avec justesse qu'une langue ne perd pas son âme par le mélange de vocables étrangers ou barbares, mais bien quand le barbarisme et surtout le barbarisme de syntaxe s'en empare. Camilo puise les matériaux de sa langue dans le parler du peuple, de ce peuple des provinces du Nord avec lequel il se trouvait en contact permanent. L'enrichissement de son vocabulaire, il le doit à certaines études de médecine d'abord, à ses lectures classiques, à sa faculté personnelle de former des mots et d'en diversifier le sens, avec un entier respect des lois de la grammaire. Non qu'il soit absolument impeccable, mais le défaut de pureté est chez lui l'exception. L'emploi de termes étrangers lui est généralement dicté par le dessein d'être facétieux. Au surplus, il ne s'y laisse jamais entraîner, et son contrôle d'artiste accompli est toujours en éveil. Partout, dans l'extrême variété de sa langue, sa parfaite maîtrise éclate. Le travail de M. Basto s'appuie sur une documentation minutieuse et se termine par un très instructif lexique de constructions grammaticales, de mots inédits, d'acceptions nouvelles, propres à la langue de Camilo. M. Basto conclut ainsi : « La langue de Camilo, par son

opulence quantitative et qualitative, par son extraordinaire variété syntaxique, par son classicisme rajeuni, par ses vastes et magnifiques emprunts au parler du peuple, par la juste propriété des termes, par la rigueur passionnée de son respect pour le génie du portugais, est pure merveille.» Il y a là beaucoup à apprendre et M. Basto se promet de compléter ultérieurement son curieux travail. Les meilleurs prosateurs portugais d'aujourd'hui se sont mis à l'école de Camilo, et ce n'est certes point M. Vitorino Nemesio qui me contredira. Lui-même cite parmi ses maîtres : Afonso Lopes Vieira, Aquilino Ribeiro, Carlos Malheiro Dias, Raul Brandão, Manuel da Silva-Gaio, dont le lusisme est hors de pair. Conteur alerte et pittoresque, qui n'ignore point que l'aisance du style ne peut résulter que d'une recherche attentive de la simplicité, l'auteur de **Pilate sur la Terrasse** nous offre son premier roman, qui est œuvre de grâce légère et chatoyante comme l'aile du papillon ou la fleur de l'amandier. Il a retrouvé le secret dont le créateur de *Gil Blas* s'était emparé ; il l'a enrichi de cette fine ironie sentimentale dont Anatole France semble avoir puisé l'essence chez le vieux Lucien des Dialogues ; il y a ajouté ce charme attendrissant de *saudade*, qui donne au génie portugais tout son caractère ; il a enveloppé tout cela de ce sourire atlantique qui n'est fait que de soleil tamisé à travers des vapeurs de tempête, et s'est attribué du même coup une place d'élite dans la phalange des restaurateurs de la pure langue portugaise.

Un certain exotisme insulaire imprègne l'atmosphère du récit, qui se déroule en face de la mer dans la petite île de Cristo. Ce roman de l'adolescence est aussi le roman de l'indécision. Quinze ans : fermentation d'amour, fermentation d'idées ; le cœur envoie ses fumées au cerveau. Dans le ciel de mai passent les premiers souffles orageux. Le jeune oiseau ouvre les ailes au bord du nid et tout à coup risque l'envol. Le protagoniste se laisse effleurer par les événements et passe à travers, en haussant les épaules. Il se lave les mains, comme Pilate. L'auteur s'est donné pour tâche de peindre la confusion que provoquent toujours chez un jeune homme les pas décisifs, et il y a pleinement réussi.

Dans son émouvante et dramatique nouvelle : **Matin de Saint Jean**, Severo Portela, qui est aussi un maître de la langue, a mis toute l'âme passionnée et idyllique de sa terre natale de Porto. Avec un art qui fait songer tantôt à Garrett, tantôt à

Valle-Inclan dans *Flor de Santidad*, Severo Portela est celui d'entre les contemporains qui a le mieux pris à cœur d'exalter la gloire de la grande cité du Nord, la ville où l'or poudroie en flammes sur les flots dans les crépuscules violets, le berceau de la nationalité, pépinière de héros, de poètes et de savants. Disons en passant que Severo Portela est regardé comme l'auteur de la meilleure traduction portugaise de l'hymne au Soleil de saint François d'Assise. Du moins l'ordre franciscain en a-t-il jugé ainsi, puisqu'il lui a donné caractère officiel. Nous gardons cependant toute notre admiration à celle d'Afonso Lopes-Vieira.

Toute la crise morale du temps présent palpite dans le très beau roman de Mme Ana de Castro Osorio : **Nouveau Monde.** Impressions de voyage et de séjour au Brésil, tressauts mystiques d'âmes féminines, grand rêve d'unir dans un avenir commun de splendeur deux nations nées l'une de l'autre : le Portugal et le Brésil. La passion trouve sa fin en elle-même et ne veut renoncer. Elle enseigne que le premier devoir de l'être humain est de vivre sa propre vie ; mais comment lutter contre la fatalité du sang, comment se réaliser autrement que dans la noblesse consciente de soi-même ? La cité de la Nouvelle Espérance ne prospérera que si elle enfonce profondément ses racines dans le Passé. Brésiliens et Portugais s'y réuniront tous.

Memento. — L'âme passionnée de Portugal, qui bouillonne avec la mer et s'alanguit avec l'arome des orangers en fleurs, s'imprègne d'une nostalgie particulièrement pénétrante dans les menus poèmes que Joao Cabral do Nascimento a cueillis sous les ombrages de Madère. Cet écrin : *Descaminho*, contient des bijoux de prix et nous y reviendrons. De même pour *Proel* d'Amado Carballo, qui a mis dans ses vers toute l'atmosphère de Galice, avec un modernisme de bon aloi, et qui écrit en dialecte.

Ont paru : *Dom João*, poème par Silva-Gayo, *Ritmo de Bilros*, légendes du Minho, par Artur Maciel, *Vinte Cartas de Camilo* par José Caldas, *O Esplendordas Coisas* par Correia da Costa, *Estrada de Damasco* et *Esfinge* par Antonio Carvalhal, etc.

Lire à *Seara Nova* (n° 109) *Rua alegre*, vivant sonnet de Gualdino Gomes, et *Vida do Lar* d'Agostinho de Campos ; à *Aguia* (n° 59) : *L'Ile des Amours, sa situation géographique*, par Rodrigues Lobo, *Le Gui des Druides*, par José Texeira Rego, *La Bataille de Glozel* par Santos Junior.

PHILÉAS LEBESGUE.

## *LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES*

La culture hispano-américaine. — Artemio de Valle Arizpe : *Dona Leonor de Caceres y Acevedo*, Tipografia Artistica, Madrid. — E. Abreu Gomez : *Romance de Reyes*, Espasa-Calpe, Madrid. — A. Ostrìa Gutierrez : *Rosario de Legendas*, A. Puego, Madrid. — Mémento.

Contrairement à ce que l'on croit, il y a une **Culture hispano-américaine** particulière et traditionnelle. La civilisation de l'Espagne, florissante à l'époque de la conquête, en fut sans doute le facteur principal, mais le savoir des peuples aborigènes lui donna aussi d'importantes contributions et l'influence du milieu lui imposa son empreinte. Trois de ces peuples : l'Aztèque, l'Inca, le Chibcha, qui possédaient une architecture monumentale, des notions d'astronomie et qui excellaient dans le travail de l'or et des pierres précieuses, étaient réellement civilisés ; tandis que d'autres, comme l'Aruaco, le Guarani, l'Aurocain, qui pratiquaient avec habileté certaines industries, n'étaient plus des sauvages. Or, comme les conquistadores espagnols, contrairement aux colonisateurs anglais du Nord, christianisaient la population indigène et se mélangeaient avec elle, la culture de l'Espagne se répandit à travers le continent avec un essor et une rapidité extraordinaires. De sorte qu'au commencement du XVII^e siècle, c'est-à-dire au moment où il n'existait dans l'Amérique anglaise que des villages et des écoles élémentaires, dans les principaux pays des possessions espagnoles s'élevaient des villes populeuses où l'on voyait de splendides cathédrales et de grandes universités, et partout les arts et les industries se développaient, on cultivait les lettres et on étudiait les mœurs et les langues des indigènes. Toutefois cette éclosion n'était pas seulement l'œuvre des conquistadores ; les Indiens soumis et les créoles, produit des deux races, y collaboraient aussi efficacement. Les diverses formes de la culture espagnole, particulièrement les arts, reflétèrent donc certains traits de l'âme aborigène, en même temps qu'elles subirent les influences du milieu nouveau et magnifique. Ainsi, l'architecture baroque ou *churrigueresque* s'enrichit encore d'ornements bizarres et, au Mexique, se revêtit d'*azulejos* merveilleux ; la sculpture ascétique s'anima d'un réalisme violent et parfois d'une fantaisie ingénue qui se plaisait à donner du mouvement aux statues des saints ; la peinture de la Renaissance garda les touches d'or des primitifs et mêla aux scènes

hagiographiques la faune et la flore locales, tandis que les arts mineurs, l'orfèvrerie, le tissage, la joaillerie, empruntaient des motifs aux industries indigènes, reproduisaient ou créaient certains objets singuliers, comme le poncho ou le pot à maté. Les lettres subirent naturellement moins de modifications, car les littératures indigènes, orales, ne pouvaient constituer de véritables modèles. Néanmoins, le milieu et les circonstances imposèrent aux écrivains leurs suggestions spéciales, et durant la conquête certains capitaines, certains religieux racontèrent ou chantèrent les étranges événements dont ils étaient acteurs ou témoins. A l'époque de la colonisation, la littérature refléta de toutes parts le goût du « culteranisme » dominant en Espagne, mais cet enthousiasme pour la préciosité ne correspondait-il pas à la fantaisie indigène qui se complaisait à surcharger l'architecture *churrigueresque*, déjà si compliquée ? D'ailleurs, la poésie populaire et les croyances traditionnelles d'Espagne, qui avaient également pénétré avec les conquistadores, subirent la vigoureuse contagion de l'esprit indigène et l'influence du milieu, et de ce mélange naquit tout un folklore aussi curieux que caractéristique. De sorte qu'au XVIIIe siècle l'Amérique espagnole possédait une race et une culture qui montrait, dans tous les pays, des caractères définis et des manifestations d'une véritable importance. C'était tout un monde nouveau qui, par son esprit religieux, son régime despotique et son essor foncier, ressemblait à celui du moyen âge et de la première Renaissance chez les peuples européens.

Certains écrivains hispano-américains modernes ont cherché leur inspiration dans ces époques éloignées, et, pendant la période romantique, on a publié des romans ou des poèmes suscités notamment par la tradition indigène. On peut dire néanmoins que ce monde si curieux n'a pas encore été interprété dûment par la littérature. Artemio de Valle Arizpe, Mexicain, qui a étudié le passé de son pays avec autant de minutie que de ferveur, nous a donné, en une sorte d'anthologie historique, un tableau de la ville de Mexico, durant la conquête et la colonisation, très complet et très suggestif : *La Muy noble y leal ciudad de Mexico*. Mais Valle Arizpe, qui est un écrivain d'imagination, a évoqué aussi la vie curieuse de son pays à ces époques, en divers romans et nouvelles. Ainsi, dans *Ejemplo*, il nous conte l'histoire d'un hidalgo licencieux et impie qui, après avoir dilapidé en orgies

son opulent patrimoine, conçoit le projet sacrilège de voler les joyaux des saints dans les églises, mais qui, touché par l'intervention miraculeuse de la Vierge, entre en religion et meurt en odeur de sainteté ; tandis que dans *Vidas Milagrosas*, il nous conte les histoires les plus étranges de cette époque mystique et téméraire, comme le cas d'un caballero libertin, à qui son propre père mort vient annoncer qu'il va mourir prochainement ; l'anecdote d'un Indien artiste qui, voulant modeler une idole de sa religion, fait la fameuse Vierge de la Rose ; le châtiment d'un hidalgo blasphémateur écrasé par un Christ qui tombe sous ses coups, ou le sacrilège d'un bonhomme qui s'éprend d'une statue de la Vierge, la vole et la met dans son lit. Ce sont des œuvres dans lesquelles le décor et l'atmosphère du passé dominent, mais dont le sujet est aussi intéressant et parfois extraordinaire ; si l'action se déroule lentement, comme pour laisser à l'ambiance le temps de se préciser, le dénouement est toujours curieux et parfois tragique. L'écriture ampoulée et pompeuse, pleine de tournures et de vocables archaïques, imite le style des vieux écrivains castillans qui, par son ampleur et sa complication, fait penser aux belles grilles des églises espagnoles. Malheureusement, Valle Arizpe montre souvent un romantisme qui fait tort à la vraisemblance, et il n'accorde pas à son écriture compliquée le soin indispensable ; ainsi, il perd parfois le fil de ses longues phrases, laisse échapper des défauts de concordance et emploie de nombreux néologismes et des images suscitées par cette transmutation des sensations que les vieux écrivains ne connaissaient pas et qui est précisément caractéristique des auteurs modernes. Le dernier livre de Valle Arizpe : **Dona Leonor de Caceres y Acevedo**, renferme deux nouvelles dialoguées, à la manière de l'écrivain espagnol Ramon del Valle Inclan. La première, qui donne son titre au volume, est l'histoire d'une dame licencieuse qui, s'étant éprise d'un inconnu, se laisse emmener chez lui, et bien que surprise de la froideur glaciale de son contact, festoie et couche en sa compagnie, et qui, revenant le lendemain chez son ami pour chercher le collier et l'éventail qu'elle a oubliés, apprend que la maison, dont les maîtres ont été assassinés il y a longtemps, est inhabitée, close depuis nombre d'années, et trouve néanmoins les objets qu'elle cherche dans les appartements délabrés. Alors terrifiée, la malheureuse, qui a aimé un personnage de l'autre monde, de-

vient folle. La seconde est une longue conversation entre deux gentilshommes à propos d'un lettré d'autrefois qui fut l'amant malheureux de la grande poétesse Juana Ines de la Cruz et l'oncle et tuteur sans scrupules de l'un de nos deux hidalgos; c'est pourquoi ce dernier finit par lapider son portrait, mais il tombe subitement blessé, tandis que le personnage portraituré montre l'énorme clef qu'il tient ruisselante de sang. *Dona Leonor* est une pièce pleine de caractère, de mystère et d'un effet dramatique saisissant. Mais l'autre n'est qu'un prétexte pour raconter la mystérieuse vie sentimentale de la fameuse poétesse mexicaine ; son romantique dénouement rappelle trop *Le portrait de Dorian Grey* de Wilde pour qu'il puisse nous surprendre. D'ailleurs, dans ces ouvrages dramatiques, les faiblesses de notre auteur paraissent plus visibles. Son style archaïque, toujours égal, donne au parler des personnages un ton uniforme qui ne peut accuser leur psychologie, et son idée d'introduire dans le vieux langage des mots ou des images modernes devient choquante. On conçoit mal que des Mexicains du XVII^e siècle parlent de « vitriales » ou de « sombras azules ». Ah ! si Valle Arizpe, qui connaît si bien le passé de son pays et qui possède le don si rare de l'invention, mettait plus de soin dans la forme, la composition, l'écriture, quels beaux ouvrages il pourrait nous donner ! Mais le fera-t-il ? Ou bien, comme la plupart des auteurs, gardera-t-il rancune au critique qui, reconnaissant son mérite, se permet de lui donner un conseil ?

E. Abreu Gomez, également Mexicain et ami de Valle Arizpe, s'inspire aussi du passé, mais d'un passé de fantaisie et de caractère espagnol. Ainsi, il nous a donné trois petites pièces, mi-farce, mi-drame, dans lesquelles l'humour s'unit à la sagesse et le monde légendaire devient symbolique. Dans *Viva el Rey* et *Humanidades*, le sujet paraît un peu obscurci à cause du langage archaïsant et trop compliqué des personnages, mais dans **Romance de Reyes** l'action est harmonieuse et très suggestive. Abreu Gomez a publié encore d'autres ouvrages de divers genres, parmi lesquels une *Vida del Venerable Gregorio Lopez* qui, par sa forme tout en raccourci, son dessin archaïque et ses couleurs simples, fait penser à ces tableaux primitifs ingénus et néanmoins très significatifs. On peut beaucoup attendre de ce jeune écrivain engagé en si beau chemin. A. Ostria Gutierrez.

bolivien, préfère s'inspirer de la légende de l'Amérique espagnole et particulièrement du merveilleux empire incaïque. Son premier livre, **Rosario de Legendas**, est une série de récits légendaires très curieux, la plupart sur le monde indigène, comme la fondation de l'empire par le Fils du Soleil, la terrible vengeance d'un chef, l'étrange découverte du mont qui « pleure de l'argent » : les autres, des époques de la conquête, de la colonisation, de l'indépendance, comme le miracle de la croix qui fit s'humilier les léopards, la tragédie de l'honneur entre les espagnols, l'héroïsme de la femme bolivienne dans la lutte pour la liberté. Si bien que ce livre est quelque chose comme une petite épopée de la Vice-Royauté du Pérou. D'ailleurs, ces récits sont, plutôt que des contes, des poèmes en prose, composés à traits essentiels et écrits avec autant de correction que de pureté. Par la matière quasi-vierge, *Rosario de Legendas* est un livre plein de nouveauté, tandis que par sa forme fine et correcte, c'est une œuvre rare parmi les productions hispano-américaines. Je crois qu'elle pourrait résister à l'épreuve décisive de la traduction. Dans son dernier livre, *La Casa de la Abuela*, Ostria Gutierrez réunit une série d'impressions de Madrid, dans lesquelles il parvient à saisir l'âme de la vieille cité castillane et montre la même connaissance, la même maîtrise de la langue que dans son premier livre. Il est donc à désirer que cet écrivain si cultivé et si bien inspiré, qui dirige aujourd'hui un journal à La Paz, trouve le temps de nous donner les romans indigènes qu'il a annoncés ; ainsi il servirait mieux encore la cause de son pays, actuellement livré à la voracité des Yankees.

Mémento. — La mort de E. Gomez Carrillo est une grande perte pour les Lettres hispano-américaines. Romancier, critique, chroniqueur, il s'était distingué principalement comme un excellent divulgateur des lettres étrangères, surtout françaises, dans le monde espagnol. Ainsi, parmi ses nombreux livres, les meilleurs sont peut-être *Literatura extranjera*, *Almas y Cerebros*, *El Modernismo*, etc. — Gabriela Mistral : *Desolacion*, Nascimento, Santiago (Chili). M. Vicenzi : *Caracteris Americanos*, Trojos, San José de Costa Rica. G. Aleman Bolaños : *La Juventud de Ruben Dario*, Sanchez, Guatemala. J. Torres Bodet : *Margarita de Niebla*, « Cultura », Mexico. Enrique Molina : *Dos filosofos contemporaneos*, Nascimento, Santiago (Chili). Nous parlerons prochainement de ces auteurs et de leurs derniers livres. — *El Libro del Consejo, Popol-Vah, de los Indios Quichés*, traduit de la version

française de G. Raynaud par M. A. Asturias et Gonzalez de Mendoza, « Paris-America », Paris. Nous parlerons aussi de ce livre. — J. M. Chacon y Calvo : *Manuel de la Cruz*, Artes graficas, Santander-Madrid. Intéressante étude sur cet écrivain cubain dont nous n'avons pas reçu les ouvrages. — Orlando Ferrer : *Bajo Cero*, « Paris-America », Paris. Curieux roman qui ressemble, par le titre et par la matière, au livre couronné par l'Académie Goncourt, mais qui a été publié avant lui. — *Babel* est une revue de bibliographie très renseignée, qui paraît à Buenos-Ayres, dirigée par Samuel Glusberg. Un numéro consacré à R.-A. Arrieta renferme des opinions très judicieuses sur ce pur poète et des poèmes délicats de Martinez Estrada, inspirés par un livre du même. — Sous le titre de *Revista del Pueblo*, paraît à Buenos-Ayres une publication d'idées et de lettres très intéressantes, dirigée par Julio Fingerit. Dans les derniers numéros, nous remarquons *los Argumentos de Mes* par Fingerit et d'excellentes chroniques bibliographiques de Juan Torrendell. *1927* est une nouvelle revue d'avant-garde qui paraît à La Havane sous la direction d'un groupe de jeunes : Ichaso, Mañach, Marinello, Tallet. On doit noter, dans les derniers numéros, *Grandeza y servidumbre del adjectivo* par Mañach, *El Problema Internacional de Centra-America y Cuba*, par F. de los Rios. C'est une publication très vivante et bien curieuse.

FRANCISCO CONTRERAS.

## *BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE*

G. Duhamel : *Le Voyage de Moscou* ; éditions du *Mercure de France*. — Géo London : *Elle a 10 ans, la Russie rouge* ; Fayard-Paris. — Prince Youssoupov : *La fin de Raspoutine*, Librairie Plon.

La Bibliothèque des voyages en Russie s'enrichit de jour en jour. Chaque écrivain, chaque journaliste ou homme politique croit nécessaire de faire l'itinéraire Paris-Moscou-Léningrad et de publier ensuite ses impressions. Et chaque volume paru sur ce sujet provoque immanquablement les critiques les plus opposées, suivant la sympathie ou l'antipathie de l'auteur pour la révolution russe et le parti auquel il appartient. Ceux d'un parti adverse trouvent que l'auteur n'est pas impartial, c'est-à dire qu'il n'a pas parlé comme ils l'eussent souhaité. Le livre de G. Duhamel : **Le Voyage de Moscou**, qui a paru dans les éditions du *Mercure de France*, a réalisé ce miracle d'une critique unanime. Les journaux communistes, comme l'*Humanité*, traitent presque comme un simple bourgeois Duhamel, qui s'est permis quelques critiques et n'a pas vu tout en rose dans le pays communiste,

tandis que les journaux hostiles au gouvernement des Soviets l'ont raillé et blâmé pour la sympathie qu'il a montrée envers la révolution russe. Ce fait seul d'avoir suscité le blâme des partis de droite et de gauche prouve la sincérité du livre de Duhamel, et sans doute il serait étrange de soupçonner de mauvaise foi l'auteur de la *Vie des Martyrs* et de *Civilisation.*

Le reproche qu'on pourrait adresser à l'auteur du *Voyage de Moscou*, c'est d'avoir cité peu de faits. Son livre est plein surtout de considérations générales, de raisonnements philosophiques, et ses tableaux de la vie russe, brossés à larges traits, négligent les détails qui font l'essence de la vie. Il est entendu que la sympathie de l'auteur va à la révolution russe, mais elle ne l'aveugle pas. Il note dans son récit l'état lamentable dans lequel vit la population. Il a observé ce fait que la peur domine presque partout, que la délation est érigée en système. Il s'élève assez violemment contre la suppression de la liberté de la presse et de la parole, qu'il ne peut admettre sous aucun régime. Mais en même temps il rend justice aux efforts considérables de la Russie actuelle, dans le domaine des Lettres, des Arts et des Sciences. Là, il faut dire que la révolution russe a eu la chance de trouver en Lounatcharsky, commissaire du peuple à l'Instruction publique, un défenseur énergique des savants, des artistes et des écrivains. Il arrive aussi que M. Duhamel, sans doute mal renseigné, se trompe. Il écrit, par exemple, que « la propriété littéraire est protégée dans les frontières de l'Union, par des lois satisfaisantes, et les écrivains qui jouissent de quelque notoriété retirent de leur travail un loyer honorable. » D'abord, la propriété littéraire n'est protégée que pendant 25 ans, à partir de la première impression de l'œuvre ; et quant à l'affirmation que les écrivains retirent de leurs travaux un loyer honorable, elle demanderait à être étayée par des chiffres. Car, même dans les pays capitalistes, les écrivains ne retirent pas souvent « le loyer honorable ». M. Duhamel raconte que le *Gosisdat* lui a spontanément offert une indemnité pour les livres de lui qu'il a édités, et il en conclut qu'il sera très facile d'établir une convention littéraire entre la France et l'U. R. S. S. Malheureusement, la question est beaucoup plus complète et n'est pas si facile à résoudre, malgré les efforts énergiques de Lounatcharsky, partisan déterminé de la convention avec la France. Mais si, dans son ensemble,

*Le Voyage de Moscou* de Duhamel est plutôt un Essai qu'un document, comme tous les livres de cet auteur il se lit avec le plus grand intérêt.

Le livre de Géo London : **Elle a dix ans, la Russie rouge!** a provoqué comme celui de Duhamel — mais en sens contraire — les articles les plus élogieux et les plus virulents. Les adversaires du communisme ont salué en lui le tableau sombre de la vie actuelle en Russie, tandis que les amis des Soviets n'ont vu en lui qu'un ramassis d'erreurs et de calomnies. Evidemment, la Russie secouée par une guerre épouvantable, puis par la révolution et par deux années de guerre civile, est ébranlée dans ses fondements et la vie ne saurait y être idyllique. Il n'est donc point besoin d'être partial pour la peindre sous des couleurs sombres. Mais ce qu'on aimerait à trouver dans ces études sur la Russie, ce sont des données précises, des chiffres, et c'est aussi ce qui manque dans le livre de Géo London. Il a su noter quelques-uns des maux dont souffre la population, et pour lesquels le remède n'est pas encore trouvé ; telle est, par exemple, la question du logement, à Moscou :

Mon opinion est nette ; les Moscovites sont logés dans des conditions épouvantables. La ville surpeuplée, depuis que tous les grands services de l'U. R. S. S. et ceux de la IIIe Internationale y sont installés, craque dans sa ceinture trop étroite. Elle compte aujourd'hui plus de 3 millions d'habitants. J'ai vu des familles de six personnes entassées dans une seule pièce. Les cuisines particulières ont presque totalement disparu. Elles sont remplacées par des cuisines collectives d'étage, dont l'emploi conduit à une promiscuité atroce.

Géo London, il faut le reconnaître, a su pénétrer un peu partout. Il a vu non seulement les intérieurs russes, mais les tribunaux, les administrations, l'armée, et à son esprit pénétrant rien n'a échappé. Il nous en donne des tableaux savoureux, celui, par exemple, de la salle des divorces des bureaux de l'état civil d'un quartier de Moscou :

Il y avait dans la petite salle réservée aux candidats au divorce : sept femmes, toutes jeunes (et toutes joyeuses) et, sur le banc opposé, quatre hommes, en apparence plus graves. L'un de ces hommes était le mari d'une des sept femmes. Tous les autres postulants étaient venus seuls, réservant sans doute à leurs conjointes la bonne surprise d'une libération.

Au rebours des formalités ordinaires russes, qui s'accompagnent in-

vraisemblablement d'un déluge de paperasserie et d'une cascade de complications, celle du divorce est d'une simplicité absolue....

En moins d'une demi-heure, j'assistai à l'obtention de onze divorces, décidés peut-être le matin même. On m'expliqua que les six maris et trois femmes absents et, par conséquent, « divorcés sans le savoir », seraient prévenus par lettre.

Voilà une aimable attention.

Encore très jolie et pittoresque la description d'une représentation à l'Opéra de Moscou, et aussi celle d'une opérette, à Nijni-Novgorod, *Les Mites blanches*, qui raille les mœurs et la vie des émigrés russes à l'étranger.

Sous le titre : **La fin de Raspoutine,** le prince F. Youssoupov a publié un document historique précieux : le récit détaillé du drame, raconté par l'auteur principal lui-même. Le livre se lit d'un bout à l'autre comme le roman le plus extraordinaire. Avant de nous présenter le héros du drame, Youssoupov, en un raccourci saisissant, donne la caractéristique des souverains russes et de la cour impériale, de ce milieu morbide où Raspoutine put jouer le rôle prépondérant que l'on sait. Cependant, le livre du prince Youssoupov ne nous apporte aucune révélation nouvelle. Dans plusieurs ouvrages antérieurs, le drame a été évoqué et raconté avec la même exactitude. Et même, à ce propos, on voit comme il est difficile d'écrire l'histoire. Nous avons le récit d'un meurtre par son auteur, et l'on y relève quelques erreurs. Ainsi nous savons que M. Maklakov, ancien ambassadeur, proteste contre le rôle que lui fait jouer l'auteur dans cet événement historique.

Le prince Youssoupov possède indiscutablement un remarquable talent de narrateur, et rien n'est plus poignant que son récit de la mort de Raspoutine. Le poison qu'il lui a fait absorber n'ayant pas agi avec la rapidité attendue, Youssoupov tire sur Raspoutine un coup de revolver qui l'abat sur le sol. On examine la blessure : la balle a traversé la région du cœur ; il est certainement tué. Les conspirateurs se réunissent dans la chambre du haut pour se concerter sur le moyen de faire disparaître le cadavre. Youssoupov descend. Raspoutine est toujours étendu. On lui tâte le pouls, on ne perçoit aucun battement. Raspoutine est bien mort. Mais laissons parler Youssoupov :

Je ne m'explique pas pourquoi je saisis tout à coup le cadavre par

les deux bras et le secouai si violemment qu'il en fut soulevé, se pencha d'un côté, puis retomba.

Après être resté quelque temps à côté de lui, je me disposais à m'en aller, lorsque mon attention fut subitement attirée par un tressaillement presque imperceptible de sa paupière gauche. Je me penchai sur lui et je l'observai avec attention ; de légers tremblements contractaient son visage.

Tout à coup, je vis s'entr'ouvrir son œil gauche... quelques instants après, sa paupière droite commença à trembler à son tour, puis se souleva. Je vis alors les deux yeux de Raspoutine, des yeux verts de vipère, fixés sur moi avec une expression de haine satanique. Mon sang se figea dans mes veines. Tous mes muscles prirent la rigidité de la pierre. Je voulais m'enfuir, appeler au secours, mais mes jambes refusaient de m'obéir, et aucun son ne sortait de ma gorge oppressée.

J'étais comme dans un cauchemar, cloué aux dalles de granit.

Alors il se passa une chose atroce. D'un mouvement brusque et violent, Raspoutine bondit sur ses jambes, l'écume à la bouche. Il était effroyable à voir. Un rugissement sauvage retentit dans la chambre et je vis ses mains convulsées battre l'air. Puis il se précipita sur moi, ses doigts, cherchant à me saisir la gorge, s'enfonçaient comme des tenailles dans mon épaule. Ses yeux sortaient de leur orbite, le sang coulait de ses lèvres.

D'une voix basse et rauque, Raspoutine m'appelait tout le temps par mon nom.

Rien ne peut se comparer au sentiment d'horreur qui me saisit. Je tâchai de me libérer de son étreinte, mais j'étais comme dans un étau. Une lutte terrible s'engagea entre nous.

Cette créature qui mourait empoisonnée, la région du cœur traversée par une balle, ce corps que les puissances du mal paraissaient avoir ranimé pour se venger de leur déroute avait quelque chose de si effrayant, de si monstrueux que, lorsque j'y repense, je ne parviens pas à me libérer d'un sentiment d'effroi...

Grâce à un effort surhumain, je parvins à me dégager de son étreinte. Il retomba sur le dos, râlant affreusement et serrant dans sa main mon épaulette qu'il avait arrachée pendant notre lutte ; il gisait de nouveau sans mouvement sur le sol. Au bout de quelques instants, il remua. Je me précipitai dans l'escalier en appelant Pourichkevitch qui était resté tranquillement dans mon cabinet de travail...

A ce moment, j'entendis du bruit derrière moi; je me précipitai dans mon cabinet où j'avais laissé le bâton en caoutchouc que m'avait donné « à tout hasard » le député Maklakoff. Je m'en saisis et me jetai dans l'escalier, suivi de près par Pourichkevitch qui armait son revolver.

Rampant sur les genoux et sur le ventre, râlant et rugissant comme

une bête fauve blessée, Raspoutine grimpait rapidement les marches de l'escalier. Ramassé sur lui-même, il fit un dernier bon et réussit à atteindre la porte secrète qui donnait accès dans la cour. Sachant que cette porte était fermée à clef, je me plaçai sur le palier supérieur, serrant fortement dans ma main le bâton de caoutchouc. . . . . . . . . . . .

Quels ne furent pas ma stupéfaction et mon effroi en voyant la porte s'ouvrir et Raspoutine disparaître dans la nuit. Pourichkevitch s'élança à sa poursuite. Deux coups de feu se firent entendre, répercutés dans la cour. La pensée qu'il pouvait nous échapper m'était intolérable. Sortant par l'escalier principal, je courus le long de la Moïka dans l'espoir d'arrêter Raspoutine près de la porte de sortie, au cas où Pourichkevitch l'eût manqué. . . .

Un troisième coup de feu retentit, puis un quatrième... Je vis Raspoutine chanceler et tomber près d'un tas de neige.

Youssoupov donne à la fin de son livre deux documents, d'ailleurs déjà connus : le manifeste de l'abdication de l'empereur Nicolas II, et son dernier message aux armées, du 17 mars 1917.

J.-W. BIENSTOCK.

## *PUBLICATIONS RÉCENTES*

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

### Archéologie

Funck-Brentano : *Bastille et faubourg Saint-Antoine*. (Coll. *Pour connaître Paris*); Hachette. « »

Fr. Funck-Brentano : *L'Ile Saint-Louis et l'Arsenal*. (Coll. *Pour connaître Paris*); Hachette. « »

Robert Brun : *Avignon au temps des papes*. Les monuments. Les artistes. La société. Avec 8 pl. h. t.; Colin. 30 »

Paul Gruyer : *Retables et jubés bretons*. Avec des illustr.; Laurens. 5 »

L.-M. Michon et R. Martin du Gard : *L'Abbaye de Jumièges*. Avec 31 grav. et un plan; Laurens. 6 »

Georges Huisman : *De Saint-Martin des Champs aux Halles*. (Coll. *Pour connaître Paris*); Hachette. « »

L. Lefrançois-Pillion : *Les sculpteurs de Reims*. Avec 60 pl. h. t. en héliogravure; Rieder. 16 50

Marcel Poète : *Comment Paris s'est formé*. (Coll. *Pour connaître Paris*); Hachette. « »

### Art

H.-R. d'Allemagne et H. Paulme : *Le Musée de ferronnerie Le Secq des Tournelles, Tour Saint-Laurent*. Nombr. illust.; Laurens. 5 »

Francis Carco : *La légende et la vie d'Utrillo*. (Coll. *La Vie de Bohème*.) Avec un portrait par Utter; Grasset. 12 »

Jeanne Maguin : *Le paysage français des Enlumineurs à Corot*. Avec 24 phototypies h. t.; Payot. 50 »

Louis Réau : *Histoire de l'expan-*

*sion de l'art français.* Belgique et Hollande. Suisse. Allemagne et Autriche. Bohême et Hongrie. Avec 40 pl. h. t.; Laurens. 40 »

Léon Rosenthal : *Notre musée.* L'art expliqué par les œuvres à l'usage des classes de 3e, 2e et 1re des lycées et collèges; Delagrave. 15 »

Marcel Valotaire : *Le Musée d'Angers.* Illust. de M. Evers, d'Angers; Laurens. 5 »

## Aviation

A. Toussaint : *L'aviation actuelle.* Etude aérodynamique et essai des avions. L'aviation actuelle et la sécurité. Avec 99 figures; Alcan. 15 »

## Cinématogaphie

Divers : *L'art cinématographique,* IV; Alcan. 12 »

## Gastronomie

Maurice des Ombiaux : *L'art de manger et son histoire*; Payot. 15 »

## Hagiographie

L. de Lanzac de Laborie : *Saint Vincent de Paul.* Avec 35 illust.; Laurens. 5 »

## Histoire

Edouard Driault : *La vraie figure de Napoléon.* Avec des illust.; Edit. Morancé.

Georges Grosjean : *Le sentiment national dans la Guerre de Cent ans*; Edit. Bossard. « »

## Linguistique

Henri Bauche : *Le langage populaire,* grammaire, syntaxe et dictionnaire du français tel qu'on le parle dans le peuple de Paris, avec tous les termes d'argot usuel; Payot. 18 »

## Littérature

Phyllis Aykroyd Ph. D. (T. C. D.) : *Louis Le Cardonnel.* Introduction du professeur Rudmonse-Brown; Galerie Drômoise, Valence-sur-Rhône. « »

Julien Benda : *La trahison des clercs*; Grasset. 12 »

Maurice Decroix : *La boîte de pilules,* réflexions, sentences et conseils sur le monde, les affaires, l'art et l'amour; Le Réchin. « »

Fernand Divoire : *Stratégie littéraire,* édit. définitive augmentée d'une étude de Charlotte Rabette et d'un portrait de Berthold Mahn; La tradition de l'intelligence. « »

S. Em. le Cardinal Louis Dubois : *Paroles catholiques*; Figuière. 6 75

Hilaire Enjoubert : *Amours de jadis au pays de Provence.* Illust. de Maurice Lalau; Boivin. 20 »

Yvette Guilbert : *L'art de chanter une chanson.* Avec un portrait et des illust.; Grasset. 12 »

Louis de Launay : *Un amoureux de Madame Récamier. Le journal de J.-J. Ampère.* Avec 6 pl. h. t.; Champion. 15 »

J. Lucas-Dubreton : *La vie d'Alexandre Dumas père.* (Coll. *Vies des Hommes illustres*); Nouv. Revue franç. 12 »

Maurice Maeterlinck : *La vie de l'espace.* (La quatrième dimension. La culture des songes. Isolement de l'homme. Jeux de l'espace et du temps. Dieu); Fasquelle. 12 »

Octave Mirbeau : *Les Grimaces et quelques autres chroniques*; Flammarion. 12 »

Henri de Régnier : *L'Altana ou La Vie Vénitienne, 1919-1924.* Mercure de France, 2 vol. 24 »

Jacques Rivière et Alain Fournier : *Correspondance, 1905-1914.* Tome III : *janvier 1907-juin 1908.* Tome IV : *août 1908-juillet 1914*; Nouv. Revue franç. Les 2 vol. 27 »

Albert Schinz : *La pensée religieuse de Rousseau et ses récents interprètes*; Alcan. 10 »

Annie Sessely : *L'influence de Sha-*

*kespeare sur Alfred de Vigny*; Edit. du Chandelier, Berne. 15 »

Louis Thomas : *Pour trente-sept francs cinquante...*; Cahiers de Paris. « »

Charles de Valles : *Beaumarchais magistrat*, documents inédits. Préface de Henri Robert; Edit. Oliven. 12 »

## Musique

Victor Basch : *La vie douloureuse de Schumann*. Avec 4 pl. h. t.; Alcan. 15 »

## Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

*Documents diplomatiques secrets russes, 1914-1917*, d'après les Archives du Ministère des Affaires étrangères à Pétrograd. *Russie et Turquie, Russie et Bulgarie. Russie et Roumanie. Russie et Italie. Russie et les Détroits.* Traduit du russe par J. Polonsky; Payot. 25 »

Major E. Menzel : *Le déblocus d'Anvers.* Préface de M. Frans von Kalker; Berger-Levrault. 10 »

## Philosophie

A. Hesnard : *La psychanalyse*, théorie sexuelle de Freud; Stock. « »

W. Kœhler : *L'intelligence des singes supérieurs*, traduit de l'allemand par P. Guillaume. Avec 7 planches et 19 figures; Alcan.

Jean Piaget : *La causalité physique chez l'enfant.* Avec le concours de 17 collaborateurs; Alcan. 40 »

## Poésie

Francis d'Avilla : *Chansons tristes.* (Paysages basques. Méditations et Nocturnes); Messein. 10 »

Louis Devèze : *Chants pyrénéens*; Figuière. 6 »

Daniel Gapès : *Les neuf chœurs de la terre*, suivis de *Ciel et Enfer*; Figuière. 8 »

Raoul Ganbert Saint-Martial : *Jean Plomb abandonné*; Edit. Regina. « »

Amédée Guillaume : *Phoibos « chant héroïque de soi-même ».* Avec un portrait de l'auteur; Figuière. 5 »

Auguste Huguet : *La caresse des soirs.* Préface de Wilfrid Lucas; Figuière. 6 »

Eugène Lapeyre : *Le jardin sur le fleuve*; Libr. La Sorbonne, Nice. « »

Charles Rafaël Poirée : *L'écharpe de brume.* Préface de Florian-Parmentier; Edit. du Fauconnier. 8 »

Daniel Thaly : *Chants de l'Atlantique*, suivis de *Sous le ciel des Antilles*; Garnier. « »

## Politique

Louis Fischer : *L'impérialisme du pétrole*, traduit de l'anglais par Jeanne Fournier-Pargoire; Rieder. 20 »

Paul Leclercq : *Une dette interalliée au XVIIIe siècle, le règlement de la dette américaine, 1785-1795. Quelques faits et quelques notes, suivis de l'étrange histoire de James Swan, l'homme qui liquida la dette*; Revue des Jeunes. « »

Foulad Yéghen : *Saad Zaghloul, le « Père du peuple » égyptien.* Préface de V. de Saint-Point; Cahiers de France (Commerce des Idées). 12 »

## Préhistoire

Jean Genet : *Esquisse d'une civilisation oubliée. (Le Yucatan à travers les âges).* Avec des illust. documentaires; Edit. Genet. 40 »

## Questions militaires

Général Arthur Boucher : *L'art de vaincre aux deux pôles de l'Histoire. Sa loi éternelle (Homère. Sparte et Athènes. Alexandre. Napoléon. La grande guerre.)* Avec 6 croquis; Berger-Levrault. 20 »

## Roman

Jean Aicard : *La gueuse des marais*; Flammarion. 12 »
Michael Arlen : *Le feutre vert*, traduit de l'anglais par Lucette Caron Culbert; Plon. 12 »
Georges Bernanose : *Les amants de Verdun*; Figuière. 12 »
Yves Berneval : *Une mère*; Albin Michel. 12 »
André Billy et Moïse Twersky : *L'Epopée de Ménaché Foïgel*, III : *Le lion, l'ours et le serpent*; Plon. 12 »
Jeanne Boujassy : *Minerve*. Bois gravés de Noël Garrigues; Figuière. 12 »
Henri Deberly : *Un homme et un autre*; Nouv. Revue franç. 12 »
Marcel Desbois : *Cerisette, roman d'Indochine*; Figuière. 10 »
Jean Dufourt : *Maîtresse Jacques ou l'Epouse à tout faire*; Plon. 12 »
Armand Elysée : *L'inutile jeunesse*; Nouv. Revue critique. 12 »
Claude Ferval : *Thérèse et son fils*; Fayard. 12 »
F. Fosca : *L'amour forcé*; Sans Pareil. 18 »
Franz d'Hurigny : *Le couple éternel*; Edit. du Fauconnier. 7 50
Vsevolod Ivanov : *Le train blindé numéro 1469*, traduit du russe par Sidersky; Nouv. Revue franç. « »
Jeanne Landre : *Eros l'immortel et les Idylles de Pont aux Muses*; Quérelle. 12 »
Maurice Morel : *Petite Jungle*; Colin. 8 »
Bernard de Maillac : *La blague humaine*; Edit. Monde moderne. 12 »
Charles Rafaël Poirée : *L'amour face à face*; Edit. du Fauconnier. 9 »
Thomas Raucat : *Loin des blondes*; Nouv. Revue franç. 12 »
Gabrielle Réval : *La tour du feu*; Edit. Crès. 12 »
G. et J.-C. Saint-Yves : *Contes cruels des steppes*; Flammarion. 12 »
André Sauger : *La vie est belle...* Avec 51 dessins de Ch. Gir; Delpeuch. 20 »

## Sciences

A. Chaplet : *Où en est la chimie industrielle*; Gauthier-Villars. 25 »
Maurice Thomas : *Le transformisme contre la science, études critiques*; Lamertin, Bruxelles. « »

## Sociologie

Maurice Hamel et Charles Tournier : *La prostitution*. Enquête. Nombreuses réponses; C. G. E. P. Nice. 12 »
Paul Perrin : *Représentation professionnelle et socialisme*; Delpeuch. 10 »
Henri Sée : *La vie économique de la France sous la Monarchie censitaire, 1815-1848*; Alcan. 20 »

## Théâtre

Pierre Bourg; *Théâtre*. I : *Beethoven ou l'héroïque. La conquête du bonheur*; Robert Louis, Bruxelles. « »
Paul Claudel : *Deux farces lyriques. Protée. L'Ours et la Lune*; Nouv. Revue franç. 12 »
Emile Zola : *Œuvres complètes. Théâtre*, tome II : *Renée. L'Ouragan. L'Enfant-roi. Violaine la chevelue. Sylvanire. Lazare*. Notes et commentaires de Maurice Le Blond. Texte de l'éditeur Eugène Fasquelle; Bernouard. En souscription.

## Varia

*Almanach Vermot 1928*; Edit. de la Semaine de Vermot. 7 »
*Annuaire de la Curiosité, des Beaux-Arts et de la Bibliophilie, 1928*; Paris, 90, rue Saint-Lazare. « »
Henry Torrès : *Le procès des pogromes*, plaidoirie suivie des témoignages (Affaire Petlioura); Edit. de France. 12 »

MERCVRE.

## ÉCHOS

Société anonyme du « Mercure de France » ; Assemblée Générale ordinaire. — Mort de Jean de Gourmont. — Ephémérides de l'affaire du Journal et de la Correspondance des Goncourt. — M. Léon Riotor et l'Hôtel de Ville. — Mort d'un ami de J. K. Huysmans. — Marcelin ou Marcellin. — Le portrait de Soliman Pacha. — Sur un volume de Sénac de Meilhan. — La Bièvre par Claude Le Petit. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

**Société anonyme du « Mercure de France » ; Assemblée générale ordinaire.** — Les actionnaires de la Société Anonyme du « Mercure de France » sont convoqués en assemblée générale ordinaire le jeudi 8 mars prochain, à 18 heures, au siège social.

§

**Mort de Jean de Gourmont.** — Jean de Gourmont est mort le dimanche 19 février, 71, rue des Saints-Pères, dans cette maison où habita longtemps son frère et qui porte au-dessus de l'entrée une plaque avec ces mots : « Ici vécut Remy de Gourmont de 1898 à 1915. »

Jean de Gourmont était né, en 1877, à Mesnil-Villeman (Manche). Il collaborait au *Mercure de France* depuis 1903. A la mort de son frère il y avait repris la rubrique des *Journaux* sous la même signature R. de Bury. Il tenait également la rubrique *Littérature* pour la partie contemporaine.

C'était un homme de petite taille et de santé très délicate. Il ne s'était pas entièrement rétabli d'une grippe à forme pulmonaire dont il avait été atteint l'année dernière. Toutefois, rien ne faisait prévoir la soudaineté de sa fin. Mme Jean de Gourmont s'entretenait avec lui quelques instants avant sa mort ; elle le laissa seul dans son cabinet de travail une dizaine de minutes ; lorsqu'elle revint, elle le trouva sans vie.

Il avait un véritable culte pour la mémoire de son frère et avait créé avec les admirateurs de celui-ci un bulletin intitulé *Imprimerie gourmontienne*, qui donna de nombreux textes inédits et commentaires de l'auteur de *Sixtine*. L'art de Jean de Gourmont était très personnel ; l'heureuse influence de son aîné y apparaissait seulement dans le goût très vif pour la « dissociation des idées » et une extrême liberté d'esprit pour la critique des mœurs.

Voici une bibliographie sommaire de son œuvre à laquelle nous consacrerons dans notre prochain numéro une étude plus complète.

*Jean Moréas*, biographie critique, Paris, Sansot, 1905, in-18.

*Henri de Régnier et son œuvre*, Paris, *Mercure de France*, 1908, in-16.

*La Toison d'Or*, roman, Paris, *Mercure de France*, 1908, in-12.

*Muses d'aujourd'hui*, essai de physiologie poétique (Comtesse de Noailles, Gérard d'Houville, Lucie Delarue-Mardrus, Marie Dauguet, Renée Vivien, Elsa Kœberlé; Hélène Picard, Jane Catulle Mendès,

Cécile Sauvage, Jeanne Perdriel-Vaissière, Laurent Evrard) ; Paris, *Mercure de France*, 1910, in-18.

*L'Art et la morale*, tirage à part du *Mercure de France*, 1er juin 1912.

Notice pour *Alfred de Vigny*, collection des plus belles pages, Paris, *Mercure de France*, 1914, in-18.

Préface pour *Dans la Tourmente* de Remy de Gourmont, Paris, G. Crès, 1916, in-16.

Préface pour *l'Amour veut être libre* de Regina Régis, Paris, Perrin, 1917, in-16.

Préface pour *Pendant la guerre*, lettres pour l'Argentine de Remy de Gourmont, Paris, *Mercure de France*, 1917, in-18.

Préface pour *Les Baisers* de Jean Second [Jean Everaerts], traduction nouvelle de Georges Prévot ; Saint-Raphaël, *Les Tablettes*, 1920, in-16.

*Bibliographie des Œuvres de Remy de Gourmont* (en collaboration avec Robert Delle Donne), Paris, Leclerc, 1922, in-8 ; no 3 des Bibliographies nouvelles, collection du Bulletin du Bibliophile.

*Souvenirs sur Remy*, Paris, 1924, Les Enfants d'Edouard, in-16.

Préface pour *Remy de Gourmont vu par son médecin*, du Dr Paul Voivenel, Paris, Editions du siècle, 1924, in-18.

*L'art d'aimer*, roman, Paris, Editions du siècle, 1925, in-16.

Les obsèques de Jean de Gourmont ont eu lieu le 22 février en l'église Saint-Germain-des-Prés. Le corps a été transporté à Coutances (Manche), où il a été inhumé dans le caveau de famille.

§

**Ephémérides de l'affaire du Journal et de la Correspondance des Goncourt.**

*28 janvier 1928.* — Au lendemain de la publication, dans les journaux, de la nouvelle annonçant que les héritiers Zola vont poursuivre l'Académie Goncourt, un rédacteur d'*Excelsior* a vu M. J.-H. Rosny, aîné.

Les correspondances sont couvertes par un arrêté ministériel, lui déclare le président des Dix. Elles forment un bloc avec le Journal... La question est de savoir si l'on peut permettre d'extraire quelque chose de ce bloc sans livrer l'ensemble.

Ce que confirme le refus opposé par M. Rosny aux héritiers Zola :

Nos conseils sont d'avis que le précédent aurait les plus graves inconvénients.

A M. Jean Botrot, rédacteur au *Journal*, M. J.-H. Rosny précise :

Le Journal ne saurait être publié parce qu'il est impubliable... Il y va de

l'honneur de nombreux écrivains vivants ou morts, en même temps que de l'honneur des Goncourt.

*29 janvier.* — Contre la volonté de l'Académie Goncourt et de M. Roland Marcel, administrateur de la Bibliothèque Nationale, *l'Œuvre* a pu se procurer le texte d'une des lettres de Zola qui se trouvent dans le carton XXIX de la Correspondance interdite. Dans cette lettre, datée du 27 juin 1870, Zola exprimait, en termes émouvants, à Edmond de Goncourt ses condoléances pour la mort de Jules.

M. Armory évoque, dans *Comœdia*, le souvenir d'une entrevue qu'il eut avec Edmond de Goncourt.

Vous, jeune homme, lui dit le vieux maître, vous avez, sur tous ceux qui sont ici, l'avantage qu'il vous sera donné, un jour, de lire les notes que je consigne en ce moment. Ce que nous avons écrit, mon frère et moi, ce n'est, à côté de cela, que de l'eau de rose.

*30 janvier.* — Me Maurice Garçon, avocat de la famille Zola, interviewé par l'*Œuvre*, rappelle que M. Léon Bérard, alors qu'il était ministre de l'Instruction publique, a affirmé « qu'il ne saurait être question d'ajourner la difficulté par des mesures dilatoires, arbitrairement imposées et où l'on risquerait de méconnaître à la fois la volonté du testateur et la fonction propre de la Bibliothèque nationale. »

*31 janvier.* — « Goncourt a prévu la carence de son Académie », écrit l'*Œuvre* en reproduisant le passage du testament de Goncourt où celui-ci décide qu'au cas où ses volontés ne pourraient être exécutées, sa fortune devrait aller à « l'Œuvre de Notre-Dame des Sept Douleurs » (Titre de l'article de l'*Œuvre* : « Les dix académiciens et les sept Douleurs »). Le siège de cette fondation pieuse est à Neuilly-sur-Seine, 42, Avenue du Roule.

*2 février.* — Une longue note en « dernière heure » du *Temps*, note visiblement inspirée par l'Académie Goncourt, s'efforce de dissocier la correspondance du Journal :

L'arrêté ministériel qui a interdit, conjointement, communication du Journal et de la Correspondance, a réuni deux parties d'un legs que les exécuteurs testamentaires estiment pouvoir être séparées.

Un arrêté ministériel ? Quel arrêté ? demand l'*Œuvre*.

*3 février.* — Une « question écrite », adressée par M. Boully, député de l'Yonne, au ministre de l'Instruction publique pour obtenir des précisions sur cet arrêté paraît au *Journal officiel* sous le no 15.094.

*4 février.* — M. J.-H. Rosny donne à M. Marcel Batilliat, vice-président de la Société « Les Amis d'Emile Zola », l'avis favorable réclamé par la famille pour la communication des lettres du romancier :

L'Académie Goncourt n'a *aucun droit*, dit-il, sur la Correspondance d'Emile Zola ; c'était bien mon sentiment dès le débat, vous le savez. Mais sous quelle

forme intervenir ? En fait, l'Académie n'a pas à intervenir ; elle n'a pas à accorder ni à refuser la communication de ces lettres ; *donc, je ne fais aucune espèce d'opposition.* MM. Zola et Leblond obtiendront satisfaction sans aucune peine en s'adressant au ministre de l'Instruction publique.

*5 février.* — Par une lettre adressée aux Treize de l'*Intransigeant*, M. Gaston Chérau, de l'Académie Goncourt, conseille aux héritiers Zola de s'adresser, non au ministre comme le dit M. Rosny, mais à la Bibliothèque Nationale :

Malgré tout ce qui a été dit depuis quelque temps, je ne puis concevoir que les héritiers Zola, qui ont des conseillers judiciaires, se soient trompés d'adresse. Ils doivent s'adresser à la Bibliothèque Nationale, voilà tout.

Dans une lettre datée du même jour et que publie le surlendemain l'*Intransigeant*, M. Maurice Leblond, gendre d'Emile Zola, souligne cette contradiction et rappelle que M. Roland Marcel lui-même lui a donné le conseil de s'adresser à M. J.-H. Rosny, aîné.

*6 février.* — M. Victor Snell (*L'Œuvre*) dénombre les personnalités, déjà nombreuses, qui ont, par leur fonction, eu connaissance du journal. Il se demande si M. Roland Marcel, pour se conformer, dans le privé, au vœu de Goncourt, ne le lit pas à ses invités : rien ne l'astreint au secret ; nous voudrions seulement, conclut M. Snell, ne pas demeurer plus longtemps parmi les polichinelles qui ignorent ce secret.

M. Paul Souday (*Le Temps*) estime que la conduite de l'Académie Goncourt est scandaleuse : « elle prétend jeter le manteau de Noé, mais dans l'anecdote biblique le fils pieux n'avait pas encore hérité et ne violait aucune clause du testament paternel ».

*7 février.* — « Nous, cependant, observe M. J.-H. Rosny (*La Rumeur*) nous n'avions qu'une seule préoccupation ; trouver la formule qui n'engagerait personne et dégagerait tout le monde. » Il ajoute que les partisans de la communication sont des « anthropophages ».

*8 février.* — « C'est une nouvelle guerre de cent ans », ajoute plaisamment M. Lucien Descaves (*Le Journal*) ; et sur le même ton plaisant, pour faire écho à la parole de son président, il qualifie les partisans de la communication de « cannibales » et de « crocodiles ». M. Descaves reconnaît d'ailleurs qu'il fut parmi ces partisans jusqu'au jour où Henry Céard — fidèle ami de Goncourt comme chacun sait — vint lui dire : « Il s'est reposé sur nous et nos successeurs des risques à courir en vidant le sac jusqu'au fond... »

*L'Œuvre* reproduit in-extenso le testament de Goncourt (Cf. *Mercure* du 15 juillet 1921).

*9 février.* — Ecartant le conseil de M. Chérau (« Voyez la Bibliothèque »), les héritiers de Zola, MM. Le Blond et Jacques Zola, suivent l'avis de M. J.-H. Rosny, aîné et voient le ministre de l'Instruction publique. Mais, M. Herriot leur apprend que M. J.-H. Rosny, aîné,

vient de saisir de l'affaire le Président du Conseil, ministre des Finances, M. Raymond Poincaré, qui fut en 1897, l'avocat de l'Académie Goncourt. Par déférence pour M. le Président du Conseil et d'accord avec leur avocat, Me Maurice Garçon, MM. Le Blond et Jacques Zola renvoient à quinzaine l'envoi de leur assignation.

En vérité, on considère tout cela avec stupeur, dit l'*Avenir*. Le journal inédit est-il donc si abominable? Si oui, quel homme était Edmond de Goncourt ?

*10 février*. — M. Victor Snell (*L'Œuvre*) voudrait savoir en quelle qualité M. Raymond Poincaré a été saisi de l'affaire Zola-Goncourt : « Comme président du conseil ? Comme ministre des finances ? Comme avocat des Goncourt ? Comme avocat actuel ? » Et l'*Œuvre* qui, tous les jours depuis le 25 janvier, a publié des articles ou des notes en faveur de la communication immédiate et intégrale du fonds Goncourt, rappelle que M. Poincaré émit l'opinion en 1895, à la fin de son toast au banquet Goncourt, que « dans une démocratie qui vit de liberté et que féconde la variété des inspirations individuelles, le gouvernement n'a rien à édicter, rien à diriger.

« La fin de l'Académie Goncourt », tel est le titre de l'article publié dans l'*Avenir* par Eugène Montfort qui, du coup, se classe joyeusement parmi les anthropophages, les cannibales et les crocodiles. Montfort estime que cette compagnie a un peu perdu la tête. Ça ne va plus. Il n'y a, dit-il, qu'un remède héroïque : la dissolution, car ces « académiciens » sont d'honnêtes gens qui doivent souffrir au fond de leur conscience de ne pouvoir exécuter les conditions du legs de leur fondateur.

*11 février*. — C'est un « Glozel littéraire ». Le mot est de *Paris-Midi*.

Que devient, demande l' « Œuvre », le jugement du Tribunal civil en date du 5 août 1897, qui déclarait que l'exécution de la charge imposée aux légataires universels de Goncourt « ne présentait rien d'impossible en soi, ni de contraire à l'ordre public et aux bonnes mœurs » ?

Dans une conversation avec M. Jacques Patin (*Figaro*), M. Lucien Descaves évoque de nouveau le rapport de M. Couderc. Rappelons les déclarations faites par celui-ci au sujet de son rapport :

Je n'ai pas eu d'ailleurs à donner une opinion. Le Ministre m'avait demandé de lui signaler les passages « un peu vifs » que je trouverais dans le *Journal* inédit. J'ai donc noté tout ce qui choquait M. Henry Céard, et en ai rendu compte à M. Léon Bérard (*Comœdia*, 10 août 1921).

*13 février*. — Un examen de la « question de droit » est fait par M. Jacques Patin (*Figaro*) d'après M. Bérard. *In fine*, l'affirmation que, seul, M. Léon Daudet n'est pas égratigné dans le *Journal inédit des Goncourt*.

*14 février.* — M. Léon Daudet s'attaque à trois partisans de la communication : Eugène Montfort (« Montfaible », « cloporte ») ; Paul Souday (« Cloportus sulfatus ») et Léon Deffoux (« cloporte », « mite »).

M. Edouard Herriot, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, interrogé à l'issue du conseil des ministres, a, d'après l'agence Havas, fait les déclarations suivantes :

M. Raymond Poincaré, en tant qu'ancien conseil juridique de l'Académie Goncourt, avait été consulté pour savoir si la publication de ces lettres engageait à un point quelconque ladite Académie.

Le président du conseil ayant répondu par la négative, je suis donc libre maintenant de consentir cette publication et vais donner les autorisations nécessaires.

*15 février.* — La question des lettres de Zola est réglée. Reste la question du « Journal des Goncourt ». *L'Œuvre* rappelle que,

de l'aveu même de l'Académie Goncourt, la correspondance, dans la pensée des deux frères, devait servir de notes et de références à leur « Journal ».

Lorsque les lettres arrivèrent à la Bibliothèque, elles étaient classées dans cet esprit, c'est-à-dire en suivant l'ordre chronologique ; c'est pour des raisons de commodité et afin de faciliter la communication aux lecteurs qu'elles furent classées par les bibliothécaires, dans l'ordre alphabétique. Or, peut-on admettre que des notes et références soient communiquées, alors que le texte principal resterait caché et que ce texte contient, dit-on, les plus graves accusations contre certains correspondants des Goncourt ?

Dans le même journal et sous ce titre : « Qu'on publie le « Journal », les héritiers de Zola ne poursuivront pas », M. Maurice Le Blond conclut : Nous n'avons pas peur de cette publication. Zola, de son vivant, en entendit bien d'autres ! Nous ne ferons pas de procès, mais nous estimons qu'il faut publier tout de suite :

Attendre que les derniers témoins soient morts, que ceux qui ont la charge et le droit de défendre la mémoire des leurs aient disparu, attendre qu'on ne puisse faire justice de tous ces « radotages », c'est cela qui constituerait à l'encontre des personnalités soi-disant diffamées une manœuvre plus dangereuse que la publication immédiate(1).

L. DX.

§

**M. Léon Riotor et l'Hôtel de Ville.** — L'intéressante étude de M. Léon Riotor : *L'Hôtel de Ville de Paris*, publiée dans nos livraisons des 1er et 15 février, a suscité parmi ses collègues du Conseil municipal et chez les fonctionnaires de l'Hôtel de Ville un gros émoi. L'auteur, dont les intentions n'étaient sans doute pas si noires qu'on

(1) Dans les Ephémérides du dernier numéro, treizième ligne, lire : « On apprend *officieusement*, quelques jours plus tard... »

l'a cru, a adressé à M. Louis Delsol, président du Conseil municipal, la lettre suivante :

Devant l'émotion soulevée par les articles du *Mercure de France*, qui ont été déformés d'ailleurs par le journal *Comœdia* dans son numéro du 14 février dernier, j'ai l'honneur de vous remettre ma démission de vice-président du Conseil municipal de Paris.

Je regrette que des anecdotes anciennes, des récits écrits avec des souvenirs sur un monde aujourd'hui disparu, aient été considérés comme un tableau de la vie de notre Maison commune.

Vous savez quelle amitié et quelle estime j'ai pour tous mes collègues de l'Assemblée. Parmi les journalistes, dont je suis, j'ai également trop d'amis pour qu'ils aient pu se méprendre sur ma pensée. Enfin, j'ai appartenu vingt ans au personnel de la Préfecture, et je connais ses qualités de dévouement, de travail et de conscience professionnelle. Avoir évoqué Verlaine et Samain était rappeler des souvenirs, ce n'était pas juger le personnel d'aujourd'hui.

Mais le devoir d'un écrivain est d'accepter les conséquences de ce qu'il peut écrire. Ces conséquences aujourd'hui m'obligent à me séparer de vous. C'est pour moi une grande peine et une grande douleur.

En prenant cette décision, sur laquelle je vous demande de ne pas revenir, je tiens à vous dire ma profonde amitié pour vous, mes collègues du bureau et tous les membres de notre assemblée municipale.

M. Louis Delsol a répondu :

Nous comprenons les sentiments qui vous ont dicté une décision devant laquelle nous ne pouvons que nous incliner.

Ce n'est pas sans une profonde émotion que nous vous voyons nous quitter. Vous avez été toujours pour nous, au bureau, un ami loyal et sûr auquel nous restons sincèrement attachés.

Nous avons reçu à ce propos la lettre suivante :

Paris, le 20 février 1928.

Monsieur le Directeur,

Dans votre numéro du 15 février courant, vous avez publié sous la signature de M. Léon Riotor, alors vice-Président du Conseil Municipal, une étude sur l'Hôtel de Ville de Paris, où le personnel de la Préfecture de la Seine est odieusement calomnié (pages 161 et 162).

Sans doute depuis lors M. Riotor, dans une lettre adressée à M. le Président du Conseil Municipal et que certains quotidiens ont reproduite, a-t-il reconnu la conscience professionnelle du personnel de l'Hôtel de Ville. Nous n'en tenons pas moins à vous exprimer l'étonnement que nous avons éprouvé à voir une revue comme la vôtre se faire l'écho des racontars de M. Riotor.

Certes, la responsabilité morale d'un écrit incombe surtout à son auteur. Mais, comment a-t-il été possible à des esprits avertis — comme le sont les dirigeants de votre revue — d'admettre qu'un corps entier de fonctionnaires se comporte comme celui dont M. Riotor a fait la description dans le *Mercure de France* ? La revue qui accepte de publier un tel ramassis de calomnies — même si elles ont pour auteur un ancien employé municipal, un vice-président

du Conseil Municipal en exercice — encourt donc elle aussi une large part de responsabilité.

Aussi nous vous demandons et au besoin nous vous requérons d'insérer la présente lettre dans votre prochain numéro, à la même place et avec les mêmes caractères que l'article de M. Riotor. Nous la terminons en reproduisant l'appréciation de nos derniers chefs et de notre Préfet actuel et du Président de l'Assemblée sur le personnel municipal.

M. Autrand avant de quitter l'Hôtel de Ville, en 1922, reconnaissant « l'ap-« plication, la méthode, le sentiment de la responsabilité, l'attachement à la « règle, la curiosité de l'esprit, tout ce qui fait, ajoutait-il, du personnel de la « Préfecture de la Seine un corps d'élite digne de la plus haute estime ». M. Juillard, lorsqu'après sa nomination comme Ministre plénipotentiaire lui fut, en 1925, remise la médaille d'or de la Ville de Paris, s'exprimait ainsi : « La Ville de Paris peut, à juste titre, se montrer satisfaite des techniciens et « fonctionnaires éminents dont la valeur professionnelle et la probité morale « sont l'honneur de cette grande Administration ». Depuis, notre chef actuel, M. Paul Bouju, disait, dans un interview radiophonique, en 1926, que « le « personnel de la Ville — aussi bien celui qui provient des concours ordinaires « que le contingent des mutilés et réformés si digne de notre sollicitude et de « nos égards respectueux — reste à la hauteur d'une réputation bien établie qui « lui permet d'accueillir avec un sourire bien parisien les plaisanteries classiques « des vaudevillistes ». Enfin tout récemment, M. Louis Delsol, Président du Conseil Municipal, rendait également hommage aux qualités du personnel municipal tout entier.

Que demeure-t-il après tout cela des pauvretés de M. Riotor ?

Veuillez agréer, etc.

Signé :

ILLISIBLE
Association des Chefs Rédacteurs.

ILLISIBLE
Président de l'Association
des Commis principaux et Commis.

PASCAL VITALI,
Président du groupe
des Anciens Combattants.

J. DUFOUR,
Union des Dames Dactylographes.

R. MESLAIS,
Président des Ingénieurs géomètres.

Nous avons bien volontiers inséré cette protestation, mais nous ferons observer à ses signataires, dont nous regrettons de ne pas lire tous les noms, que nous aurions pu nous en dispenser. M. Léon Riotor ne les a, comme le veut la loi sur le droit de réponse, ni nommés, ni suffisamment désignés ; il n'a pas davantage mentionné leurs groupements. Seuls avaient qualité pour protester, en dehors des personnes nommées par M. Léon Riotor, et qui d'ailleurs ne réclament pas, MM. Paul Bouju et Louis Delsol.

§

**Mort d'un ami de J.-K. Huysmans : l'abbé Vigourel.** — L'abbé A. Vigourel, ancien directeur du Chant et maître des cérémo-

nies au séminaire de Saint-Sulpice, est mort à Paris, à l'âge de 84 ans. Il avait été l'ami et le collaborateur de J.-K. Huysmans qui, dans la préface de 1906 (Paris, Mignard, in-24) du *Petit Catéchisme liturgique* de l'abbé Henri Dutilliet, donnait les indications suivantes sur le *Catéchisme du Chant ecclésiastique* de l'abbé Vigourel, publié dans la seconde partie de l'ouvrage de l'abbé Dutilliet. (Celui-ci était mort avant la réédition de son livre).

La nouvelle édition que nous en donnons, écrivait Huysmans, a été revue par le savant professeur de liturgie et de plain-chant du séminaire de Saint-Sulpice. Il y a ajouté un petit catéchisme de plain-chant qui manquait dans les éditions précédentes et dont la nécessité s'impose, maintenant que les Bénédictins ont ressuscité cette véritable musique de l'église, si malheureusement altérée parfois par de fausses notations et, plus malheureusement encore, si souvent remplacée, dans tant d'églises en France, par la musique de théâtre ou des chants profanes.

Ajoutons que le *Catéchisme du Chant ecclésiastique* avait fait l'objet d'une communication au Congrès de musique religieuse tenu à Rodez du 22 au 25 juillet 1895.

Je dois à l'amicale obligeance de Jean-Jacques Brousson d'intéressants renseignements biographiques sur l'abbé Vigourel.

Né à Lodève (Hérault) le 25 août 1843, il est mort à Paris la nuit de Noël 1927. Il entra à Saint-Sulpice comme séminariste ; en 1864, il s'agrégea à la compagnie et fut successivement : directeur à Rodez, à Paris, à Issy, à Montpellier, à Nîmes.

En 1871, avec trois autres sulpiciens : MM. Maréchal, Lecoq, de Foville, il vécut côte à côte, ainsi que l'abbé Mugnier, avec l'état-major des Communards, caserné au séminaire d'Issy. Il faillit être fusillé. Il a raconté dans une centaine de pages inédites — et qui vont être publiées dans le *Bulletin des Anciens Elèves de Saint-Sulpice*, — tout ce qu'il y eut de désarroi, de risques, de menaces de mort, non seulement de la part des insurgés, mais encore des armées versaillaises en lutte avec ceux-ci. Il vit passer là le général Eudes et sa compagne, les membres de la Commune, Lisbonne et Ferrat...

L'abbé Vigourel, qui était aussi érudit que modeste, fut un des restaurateurs du mouvement grégorien. Voici la liste de ses ouvrages :

*Manuel de liturgie, cours synthétique*, Paris, Roger Billot, 1906, in-8 ; *La liturgie et la Vie chrétienne*, Paris, Lethielleux, 1909, in-8 ; *Le canon romain de la messe et la critique*, Paris, Lethielleux, 1915, in-12.

Enfin, *Liturgie et spiritualité* ; *Origines apostoliques*, Paris, Gigord, 1927, in-8.

Outre ces ouvrages, l'abbé Vigourel a écrit plusieurs opuscules :

*Art de bien respirer* (théorie et pratique pour la lecture et le chant)

publié à la fin des leçons de *l'Art de prêcher*, de François Mounet, in-8, 1909.

L'abbé Vigourel a réédité de même et complété : *L'abrégé du Manuel liturgique* de Lerosey ; le *Saint office* de Bacuez, sous le titre d'*Office divin et la vie de l'église*. Il collaborait au *Polybiblion*, pour les comptes rendus de livres liturgiques et à plusieurs autres revues. — L. DX.

§

**Marcelin ou Marcellin ?** (*suite*). — Nous avons reçu la lettre suivante :

Dijon, février 1927.

Monsieur le Directeur.

Je compte sur votre courtoisie pour publier la réponse suivante aux lignes que Marcel Boll m'a consacrées dans le *Mercure de France* du 1er février 1928, et l'insérer dans votre rubrique : *Le mouvement scientifique*.

A propos de mon livre sur Marcellin Berthelot, tout ce que Boll avait trouvé à signaler à ses lecteurs, c'est la faute d'orthographe (*sic*) que j'avais commise tout le long de l'ouvrage en écrivant Marcellin et non Marcelin. Or, ai-je répondu, l'orthographe que j'ai adoptée est celle dont Berthelot lui-même fait usage en tête de son ouvrage capital, *La Synthèse chimique* et dans sa *Correspondance avec Renan*. J'ai ajouté que si Boll, auteur de nombreux articles sur Berthelot, avait seulement feuilleté les œuvres du grand savant que ne peut ignorer aucun esprit cultivé, il n'eût pas formulé si sotte critique. Tout ce qu'il trouve à répliquer, c'est que Berthelot ne savait sans doute pas orthographier son prénom. C'est une perle !

A ce propos, Boll croit bon de rappeler que mes livres ont de multiples défauts. Certes, je n'ignore pas leurs imperfections et aucun critique ne les juge avec moins d'indulgence que moi-même. Je n'ai pas ce plein contentement de soi qui caractérise si heureusement la personnalité de Boll. Les lecteurs de cette Revue savent avec quel attendrissement il se plaît à invoquer *sa* thèse, *ses* moindres articles de vulgarisation, *ses* livres et *son* enseignement de physique supérieure à l'École des Hautes Études Commerciales. Mais si je m'efforce, à chaque édition de mes ouvrages, d'en atténuer les imperfections, ce n'est point en m'inspirant des critiques de Boll. Aussi bien les ouvrages qu'il a publiés seul fourmillent-ils d'erreurs formidables qu'ont impitoyablement relevées quelques censeurs sévères, mais compétents. Si je ne l'ai pas fait moi-même, c'est que je m'efforce surtout de signaler, dans les livres que j'analyse, les parties qui me paraissent intéressantes, et, avec de la bonne volonté, j'en ai trouvé même dans ceux de Boll. Mais le ton tranchant, pédant et doctoral qu'adopte si volontiers notre critique ne peut faire illusion qu'à lui-même. Personne ne prend Boll au sérieux dans le monde scientifique.

Au surplus, Boll, mes livres ont un défaut très grave que, par bonté d'âme, vous n'avez pas voulu signaler à vos lecteurs, bien que vous ne le compreniez ni ne le pardonniez chez aucun auteur : ils se vendent.

Veuillez agréer, etc.

A. BOUTARIC

professeur à la Faculté des sciences de Dijon.

Nous avons communiqué la lettre ci-dessus à notre collaborateur qui nous adresse la réponse suivante :

Paris, le 20 février 1928.

Mon cher Directeur,

La lettre d'Augustin Boutaric renferme une kyrielle d'erreurs de fait, d'erreurs évidemment voulues, qu'il importe de relever ;

1° « Tout ce que Boll avait trouvé à signaler... » ; or j'ai écrit (*Mercure de France*, 15 oct. 1927, p. 415) : « La documentation est précise, complète ; la rédaction est vivante, facile. Un seul reproche : la carence de l'esprit critique ; on trouve un panégyrique, là où on eût désiré une mise au point. » Il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre.

2° « Berthelot ne savait pas orthographier son prénom ». Boutaric a convenu lui-même (*Ibid.*, 15 déc. 1927, p. 738) que le grand chimiste n'a pas su l'orthographier « pendant une grande partie de sa vie ».

3° Il n'est pas question de cataloguer toutes les âneries dont Boutaric émaille ses productions. Au surplus, je le répète, il n'a jamais rien trouvé à répondre à mes critiques, dont la première, dans cette revue, remonte au 15 juin 1924. Mais il n'est pas sans intérêt de divulguer ses plagiats. En feuilletant rapidement son livre *Précis de Physique* (Doin, 1924), j'ai noté plusieurs passages copiés sur le mien (*Précis de Physique*, Dunod, 1re édition, 1920) ; ce livre était la rédaction d'un cours oral par un de mes élèves (ceci dit pour ruiner, par avance, l'insinuation jésuitique d'avoir moi-même copié mes devanciers) :

Le tube de niveau N permet de maintenir le volume constant jusqu'à un point de repère marqué en B. La pression se mesure au moyen d'un baromètre normal A qui fait corps avec l'appareil ; elle est égale à A B centimètres de mercure.

BOUTARIC, p. 223-224, 1924.

Le tube de niveau N permet de maintenir le volume constant jusqu'à un point de repère marqué en B.

La pression se mesure au moyen d'un baromètre normal A qui fait corps avec l'appareil : elle est égale à A B centimètres de mercure.

BOLL, p. 353, 1920.

Les divers corps ont des courbes de variation de la chaleur spécifique en fonction de la température très différentes, qui se ramènent aux deux types représentés par la fig. 221.

BOUTARIC, p. 258, 1924.

Les divers corps ont des courbes très différentes, qui se ramènent sensiblement aux deux types représentés par la figure 146.

BOLL, p. 316, 1920.

Tout est identique, sauf le numéro des figures qui sont *décalquées* l'une sur l'autre et où, comme par hasard, dans les 90 éléments, Boutaric a choisi les mêmes (diamant et fer) que moi. Voyons, impénitent jésuite, que trouvez-vous à répondre à cela ?

4° « Erreurs formidables relevées par des censeurs compétents. » Dans quelques centaines de *coupures* de presse, je le défie de trouver, en plus des éloges, autre chose que des critiques de détail, explicitement indiquées comme telles. Au surplus, voilà ce qu'il a écrit à deux reprises — car c'est un de ses péchés mignons de *refiler* plusieurs fois le même article — (*Revue scientifique*, 23 juillet 1921 et *Scientia*, décembre 1922) : « L'auteur,

C'est moi-même, Messieurs, sans nulle vanité

« a pensé, avec juste raison, qu'il suffisait d'illustrer par des schémas simples et clairs le principe des méthodes expérimentales. Son *Précis* constitue « une bonne introduction à une deuxième étude à la physique, selon le sous-titre de l'ouvrage. » Vous ne pouvez, Boutaric, échapper à ce dilemme : ou vous avez été incapable de découvrir les « erreurs formidables », ou vous venez de les inventer pour les besoins de votre cause.

5° Puisqu'il se lance dans les dénonciations anonymes, qu'il me soit permis de rappeler que, récemment, un des savants les plus estimés à l'étranger disait dans un cercle restreint d'élèves : « Boutaric, c'est un imbécile ! » et, même, je dois à la vérité de préciser qu'il employait un mot du langage populaire, beaucoup plus court et beaucoup moins flatteur.

Croyez, mon cher Directeur,....

MARCEL BOLL.

§

**Le portrait de Soliman Pacha.**

Paris, ce 15 février 1928.

Cher Monsieur Vallette,

Dans sa note sur le prétendu portrait de Soliman Pacha par H. Vernet (*Mercure* du 15-II-28, p. 254), M. G. Guémard invoque le témoignage de Charles Gaillardot bey. Il faut se méfier des affirmations de feu le directeur de défunte la *Revue d'Egypte*, qui, peu de temps avant sa mort, joua, à propos de certaines lettres de Renan, le vilain tour qu'on sait à M. André Le Breton, professeur à la Sorbonne et à la *Revue des Deux Mondes*. (Voyez le *Mercure* du 15-VI-1928, pp. 758 760.)

Veuillez agréer, etc.

AURIANT.

§

**Sur un volume de Sénac de Meilhan.**

Mon cher Directeur,

La Bibliothèque Nationale en exposant, dans sa galerie révolutionnaire, l'un des exemplaires de l'*Emigré* de Sénac de Meilhan, affirme qu'il n'en existe que deux. Or il ne faut pas voir double, là-dessus, mais clair. Il en a, outre le mien, l'exemplaire de la Nationale, celui de Budapest, celui de feu Chéramy le beyliste et celui (dont le reflet seul nous reste, mon cher ami), brûlé au hasard, au Louvre, par la Commune.

CHARLES-ADOLPHE CANTACUZENE.

§

**La Bièvre par Claude Le Petit.** — Nous avons connu son agonie et été témoin de sa disparition. Là où nous recherchions ses derniers méandres, rue de la Glacière, rue Croulebarbe, rue Corvisart, la maçonnerie d'un égout en cache la vue. Il faut aller hors de Paris, à l'étang de Saint-Quentin, près du plateau de Satory, où elle prend sa

source, dans les bois de Bouviers, à Bourg-la-Reine, où elle assura la vogue première des réunions de la Croix-de-Berny, au Robinson de l'Hay, pour retrouver un peu de la grâce ancienne qui n'est pas abolie. L'auto mène plus loin et, du garage à ces sites trop proches, on n'a pas le loisir de faire de la vitesse.

Sous le viaduc d'Arcueil, la jolie rivière, sorte de Lignon, auquel, seules, manquent des bergères, fait dans nos faubourgs une entrée discrète de cousine pauvre et c'est la poterne des Peupliers, où définitivement elle disparaît, sous le ciment des ingénieurs, n'étant même plus vouée aux basses besognes que célébra Joris-Karl Huysmans. Vainement, aux « compites », en cherche-t-on la trace : le cordeau des voyers a eu raison de cette fille perdue, et, malgré sa soumission, l'ont envoyée au Saint-Lazare du collecteur.

Cette Bièvre parisienne qui, maintenant qu'elle n'est plus, nous apparaît gracieuse et charmante à travers nos souvenirs et la prose de Huysmans, mérite-t-elle tant de regrets ? C'est à se le demander. En cela, comme en bien d'autres choses, il entre beaucoup de littérature, c'est-à-dire fort peu de vérité.

« Globulée de crachats, épaissie de craie, délayée de suie », déjà elle roulait au XVIIe siècle « des amas de feuilles mortes et d'indescriptibles résidus qui la glacent, comme un plomb qui bout, de pellicules ».

Claude Le Petit, à qui son libertinage (dans le sens classique du mot, encore qu'il ait traduit en vers les *plus belles pensées de saint Augustin*) valut d'être, en 1662, pendu et brûlé en place de Grève, n'était pas dupe du vain prestige auquel la Bièvre doit le plus clair de sa réputation. En 1668, dans sa *Chronique scandaleuse ou Paris ridicule* (1), des vers déjà anciens datant de sa jeunesse, il écrivait :

Ne faisons pas icy le cancre,
Et passons viste ce Ruisseau ;
Est-ce de la bouë ou de l'eau ?
Est-ce de la suye ou de l'encre ?
Quoy ! c'est le seigneur Gobelin ?
Qu'il est sale et qu'il est vilain !
Je croy que le Diable à peau noire,
Par regale et par volupté,
Ayant trop chaud en Purgatoire,
Se vient icy baigner l'esté !
On a beau, vantant l'escarlatte,
Dire qu'auprès des Gobelins
Le Tibre avecque trois moulins

(1) Cologne, P. de la Place (Amsterdam, D. Elzevier), 1668 pet. in-12, de 47 pages. Rééditée en 1672, en 1713, en 1748, notamment, la « pièce satirique » de Le Petit a pris place, en 1859, chez A. Delahays, dans l'excellent recueil de P. L. Jacob, *Paris ridicule et burlesque au XVIIe siècle.*

Ne fait que traîner la savatte :
Qu'on rende si l'on veut le Nil
En comparaison de luy vil;
Pour moy, n'en déplaise à sa biere,
Je ne puis estimer ses eaux,
Ny prendre pour une rivière
Un pot de chambre de pourceaux.

La « suye », nous la retrouvons dans l'inoubliable description de Huysmans : tous deux avaient vu de même. Pour le pot de chambre, il appartient en propre à Claude Le Petit. L'image n'eût pourtant pas effrayé J.-K. Huysmans. Jusqu'à ses derniers jours, il en eut de plus audacieuses. — PIERRE DUFAY.

§

**Le Sottisier universel.**

LE SINGE ET LA LANTERNE MAGIQUE.

Il n'avait oublié qu'un point,
C'était d'éclairer sa lanterne.

LA FONTAINE.

*La Victoire*, 17 février (légende d'un dessin).

AU TONKIN. — Une cargaison d'essence sur le Mékong (Titres). — *Le Populaire* (Nantes).

On lui donnera un jour la cravate de grand-officier : la France aime les bons serviteurs. — JÉRÔME ET JEAN THARAUD, *La fête arabe*, éd. Emile Paul, 1912, p. 213.

Il sait qu'un cordonnier ne juge pas, en art, plus haut que la chaussure, et qu'Horace Vernet ne peut s'occuper de marine qu'en peintre seulement. — ANDRÉ LAMANDÉ, *Le Temps*, 3 février.

Un petit garçon d'une huitaine d'années vient là-bas devant moi ; il porte, attaché sur son dos, un petit frère naissant. — PIERRE LOTI, *Saponeries d'Automne*, p. 236.

§

**Publications du « Mercure de France ».**

L'ALTANA, *ou la Vie vénitienne, 1919-1924*, par Henri de Régnier. 2 volumes in-16 double couronne, 24 francs. La première édition a été tirée à 770 exemplaires sur vergé pur fil Montgolfier, savoir : 745 exemplaires numérotés de 188 à 932, à 70 fr. les 2 volumes ; 25 exemplaires marqués à la presse de A à Z (*hors commerce*). — Il a été réimposé en in-8 raisin et tiré : 33 exemplaires sur Japon impérial, numérotés à la presse de 1 à 33, à 300 fr. les 2 volumes ; 154 exemplaires sur Hollande Van Gelder, numérotés à la presse de 34 à 187, à 200 fr. les 2 volumes ; 15 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de I à XV, non mis dans le commerce.

*Le Gérant :* A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

GEORGES DUHAMEL

# La Nuit d'orage

— *ROMAN* —

volume in-16 double couronne. — Prix..... **12** fr.

La première édition a été tirée à 1.650 exemplaires sur rgé pur fil Montgolfier, savoir :

1.625 ex. numérotés de 320 à 1.944, à 35 fr........... (*souscrits*)
25 ex. marqués à la presse de A à Z........... (*hors comm.*)

IL A ÉTÉ RÉIMPOSÉ EN IN-8 RAISIN ET TIRÉ :

55 ex. sur Japon impérial, numérotés à la presse de 1 à 55, à 150 fr.................................... (*souscrits*)

198 ex. sur Hollande van Gelder, numérotés à la presse de 56 à 253, à 100 fr............................ (*souscrits*)

33 ex. sur Ingres crème, numérotés à la presse de 254 à 286, à 100 fr.......................... (*souscrits*)

33 ex. sur Ingres gris-bleu, numérotés à la presse de 287 à 319, à................................ **100** fr.

15 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de I à XV, non mis dans le commerce.

# MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine.**

## *VENTE ET ABONNEMENT*

**Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.**

FRANCE ET COLONIES

**Un an : 70 fr. | 6 mois : 38 fr. | 3 mois : 20 fr. | Un numéro : 4 fr.**

ÉTRANGER

*1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :*

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Congo Belge, Cuba, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatémala, Haïti, Hongrie, Lettonie, Libéria, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Orange, Transvaal), Uruguay, Vénézuéla, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

**Un an : 90 fr. | 6 mois : 49 fr. | 3 mois : 26 fr. | Un numéro : 4 fr. 50**

*2° Tous autres pays étrangers :*

**Un an : 105 fr. | 6 mois : 57 fr. | 3 mois : 30 fr. | Un numéro : 5 fr.**

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

**On s'abonne** à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 4 fr. ; le tome autant de fois 4 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

**Chèques postaux.** — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259-31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de la correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

**Manuscrits.** — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

*COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés* **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

---

Poitiers. — Imp. du Mercure de France Marc Texier.